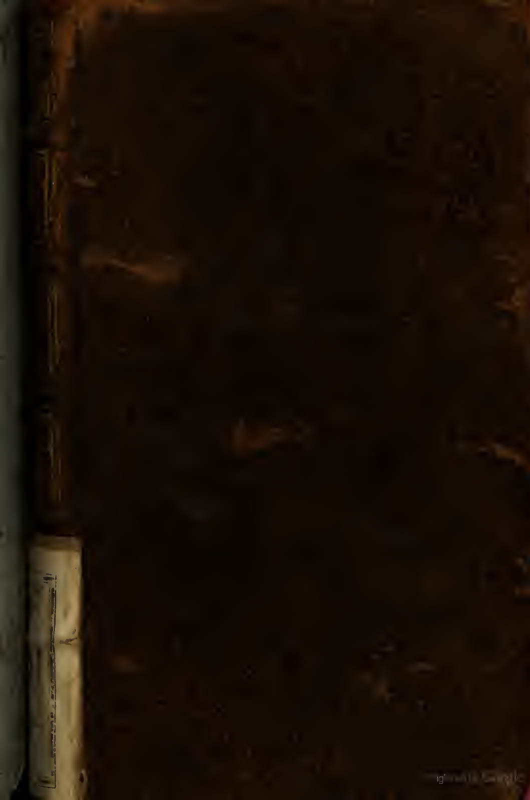

Digitized by Google

LVII
C.
33.

L. 159. 6.

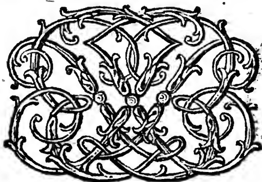


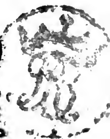
HISTOIRE
DE LA CONQUESTE
DE LA CHINE
PAR LES TARTARES:
CONTENANT
PLUSIEURS CHOSES REMARQUABLES;
Touchant la Religion, les Mœurs, & les Coûtumes de ces deux Nations.

Ecrite en Espagnol par M. DE PALAFOX, *Evesque d'Osma.*

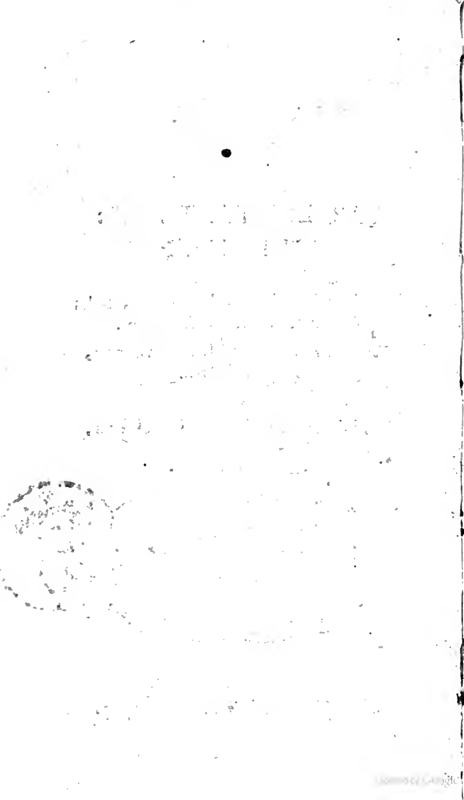
&

Traduite en François par le Sieur COLLÈ.





A AMSTERDAM.
Chez *Jean Frederic Bernard*, 1723.



Digitized by Google

AVIS.

CEtte Relation de la Conqueste de la Chine, est la Traduction d'un Manuscrit Espagnol qui a esté trouvé parmi les papiers de feu Monsieur de Palafox. Ce Prelat qui fut consacré en 1639. Evesque de la Colonie des Anges dans le Mexique, où il fut fait encore Vice-Roi de la Nouvelle Espagne par Philippe IV. apprit en ce païs par les nouvelles qui lui venoient des Philippines tout ce qui arriva les années suivantes dans la Chine. Et comme le renversement de ce grand Estat faisoit alors assez de bruit, Monsieur de Palafox pensa qu'il meritoit bien qu'il en laissast des memoires, avec quelques reflexions sur la maniere dont il voyoit que Dieu disposoit de ces peuples. Depuis Dom Bernardo de Palafox son Cousin, ayant eu cette Relation entre ses mains la donna il y a trois ans au Sieur Bertier, qui estoit alors à Madrid, lequel a crû que ce seroit

eſtendre davantage le preſent que ce Seigneur vouloit bien faire au public, de le donner en Langue Françoiſe, auſſi bien qu'en Langue Eſpagnole. Ainſi après avoir vû que la Traduction de quelques Ouvrages de Monſieur de Palafox avoit eſté aſſez bien receuë, on a eu ſujet de croire qu'on ne ſeroit pas moins ſatisfait d'apprendre en celle-ci l'Hiſtoire d'un des plus conſiderables Evenemens de noſtre Siecle. Le Lecteur n'aura qu'à ſuivre Monſieur de Palafox pour apprendre de lui de quelle maniere il a plû à Dieu de troubler la fauſſe felicité d'une Nation qu'on nous avoit juſques-ici repreſentée comme une des plus heureuſes Nations qui fuſſent ſur la terre. Il verra que ces peuples, qui avoient pris tant de precautions contre tout ce qui pouvoit venir troubler leur paix, ne s'y ſont pas mieux maintenus, pour s'être même retranchez dans leur païs, d'une maniere qui ſembloit les devoir mettre hors d'état de tomber jamais ſous la domina-

mination des eſtrangers. Peut eſtre que le Lecteur trouvera à redire que Monſieur de Palafox ſe ſoit quelquefois un peu trop arreſté à ces reflexions. Mais il doit prendre garde que c'eſtoit là le fruit qu'il ſe propoſoit de ſon ouvrage, de faire bien entendre; que la grandeur humaine qui paroiſt la mieux eſtablie eſt bien facile à renverſer, quand Dieu veut chaſtier les pechez des peuples par le changement des Empires Et pour cela, il ne pretendoit pas s'éloigner de ſon but, s'il arreſtoit quelquefois ſon Lecteur pour lui faire enviſager de plus prés ce que ce pouvoit eſtre que tout ce faſte qui faiſoit trembler tant de milliers d'hommes. Mais je préviens Monſieur de Palafox, au lieu que je dois avertir ſeulement des ſoins qu'il a pris de faire connoiſtre au public une des plus grandes révolutions qui ſoit arrivée dans le monde. Il ſera aiſé de juger s'il s'en eſt bien acquitté par les précautions qu'il a priſes pour y garder la plus exacte fidelité de l'Hiſtoire.

TA-

TABLE

DES CHAPITRES

De l'Hiſtoire de la Conqueſte de la Chine par les Tartares.

CHAPITRE I.

CH.

LA

LA CONQUESTE DE L'EMPIRE DE LA CHINE. PAR LES TARTARES.

Chapitre Premier.

Commencemens des troubles de la Chine. Deux sujets de L'Empereur se révoltent.
Ils se rendent maîtres de six Provinces, & ensuite de la Cour Imperiale.
Les resolutions que prenoît pour lors le Tartare.


LEs peuples de la Chine goûtoient toutes les douceurs de la paix sous le gouvernement de leur dernier Empereur; Et ce Monarque qui portoit le nom de Zunchin, nom trompeur & mal-

heureux, étoit le plus absolu de tous les Princes qui eussent jamais gouverné cette grande Monarchie, lors qu'en l'année 1640. année fatale à plusieurs Etats, l'on commença à voir former l'orage qui a depuis fait le bouleversement de tout ce grand Empire.

J'ai dit que le nom de Zunchin, que portoit l'Empereur de la Chine, étoit un nom trompeur; parce que Zunchin, en langue Chinoise veut dire, heureux augure, où souverain gouvernement. Mais la fausseté de ce pronostic parût bien-tôt. Le gouvernement, quant à la personne de l'Empereur, faisoit veritablement la felicité de ses peuples, qui jouïssoient de l'abondance & de toutes les commoditez de la paix sous un Prince humain & plein de bonté. Mais ce n'est pas assez que le Prince soit bon, & sa maniére de gouverner douce & paisible, s'il a de mauvais Ministres, qui se servent de leur credit, pour satisfaire leurs passions, & porter leur ambition au delà de toutes bornes.

On vît donc en l'année 1640. deux rebelles se revolter en même temps contre leur legitime Souverain. L'un étoit appellé Ly & l'autre Cham. Ils aspiroient également à la domination, encore qu'ils ne fussent que de simples sujets du Roi de la Chi-

Chine & des gens de nulle consideration pour leurs qualitez & pour leur naissance. Ces rebelles, après avoir attiré à eux un grand nombre de milices & les meilleures troupes de l'Etat, commencerent à faire des courses dans les Provinces du Nort qui sont frontieres de la Tartarie.

L'Empereur cependant ne donnoit aucun des ordres necessaires pour étoufer cette revolte. Il y a bien de l'apparence que les plaintes & les avis des Capitaines qui gardoient les frontieres, ne trouvoient point d'entrée dans le Palais, pour pouvoir venir jusqu'aux oreilles du Roi. Les Ministres & les Officiers de la Cour, qui en fermoient les avenuës, avoient déja vendu & l'Empire & leur Maître en abusant de sa facilité. Et ce que disoit Diocletian, n'est que trop vrai; qu'encore qu'un Prince soit bon, prudent, éclairé, & qu'il porte ses soins & ses vûës par tout, il ne se peut cependant qu'il ne soit trompé, si ceux qui ne sont dans le ministere, que pour le servir de leurs fideles avis, ne conspirent au contraire qu'à le surprendre & à abuser de son autorité. Il faut que la fidelité des Ministres donne de la terreur à des rebelles, ou ces rebelles se rendent bien-tôt eux mêmes redoutables & aux Ministres & aux Princes.

Les deux Chefs de cette revolte prirent de tels avantages de cette pernicieuse negligence, que ce qui auroit été facile dans les commencemens pour les arrêter, devint également inutile & impossible dans la suite. Ils acquirent en peu de temps-la reputation de grands & de vaillans Capitaines; & par cette réputation ils se virent assez de forces non seulement pour se maintenir, mais encore pour remporter de grandes victoires. Comme ils eurent le temps de faire valoir leurs victoires, leurs troupes se grossirent toûjours de plus en plus. Les applaudissemens qui se donnent aux victorieux ne manquent pas de leur attirer encore de nouveaux partisans. Ainsi les Usurpateurs ne tarderent gueres à se rendre les maîtres de cinq Provinces par la force de leurs armes.

Celui de ces rebelles, qui s'appelloit Cham, alla s'établir en celle de ces cinq Provinces qui étoit la plus éloignée de la Cour de l'Empereur. Il y prît le nom & la qualité de Roi, bien resolu d'étendre ses conquêtes & de se rendre maître des Provinces voisines, aussi-tôt que ses forces pourroient soûtenir ses grands projets.

L'autre, appellé Ly, qui, à ce qui paroît, formoit encore de plus vastes desseins, s'approcha plus près de la Cour. Il avoit

avoit déja achevé dans ses idées la conquête de tout ce grand Empire. Mais, parce qu'après qu'il lui avoit été avantageux d'avoir Cham pour compagnon de sa revolte, il pouvoit trouver dans la suite un puissant obstacle en ce Competiteur si puissant, il ne manqua pas assez vrai-semblablement de s'en défaire, soit qu'il y employât la trahison, où la force ouverte. Car depuis il n'est plus fait mention de ce Tyran dans la Rélation.

Je croi qu'il importe d'avertir ici de la necessité qu'il y a euë dans cette narration, d'employer ces termes de vrai-semblablement en rapportant quelques particularitez. Comme les memoires qu'on en a eu n'ont pû être recueillis que des lettres & des nouvelles qui venoient pour lors de la Chine; il est arrivé, sans doute par la confusion où tout étoit dans ce grand Etat, que les nouvelles en sont toûjours venuës fort abregées, avec peu d'ordre, sans marquer les temps, & souvent même sans distinguer assez les noms & les qualitez des personnes. Ainsi dans la necessité qu'il y a euë de revoir & d'examiner plusieurs fois ces memoires les uns sur les autres, on a été obligé de remarquer, que ce qui étoit rapporté dans les uns, devoit être comme une suite & un éclaircissement de ce qui

étoit dans les autres. Et il a été d'autant plus important de prendre ainsi le fil de cette narration, qu'on voyoit qu'autrement il resteroit en toute rencontre beaucoup de choses à chercher à la curiosité du lecteur. On avouë cependant que quelque application qu'on y ait faite, on n'aura peut-être pas été assez heureux, pour avoir toûjours fait une suite de tous ces memoires aussi juste & aussi exacte qu'on l'auroit souhaité.

Ly, qui n'avoit plus de Competiteur qui pût aspirer à la Souveraineté, commença à faire éclatter ses vastes projets. Il s'établit en la ville capitale de la Province de Xensi appellée Singansuase. Il s'y fit couronner Empereur de la Chine. Il y tint sa Cour Imperiale, & il commença d'y agir en Souverain. Il menaça même de pousser bien-tôt plus avant ce qu'il avoit resolu. C'étoit de se rendre le maître de la Province & de la Cour Imperiale de Pequin, & de joindre cette premiere des six Provinces du Nort aux cinq autres qui étoient déja sous sa domination.

On n'a pas bien sçû qu'elle avoit été la premiere fortune de ces deux Usurpateurs. On rapporte seulement qu'ils étoient tous deux des Generaux des troupes de l'Empereur de la Chine ; & que se voyant & eux

eux & leurs ſoldats ſans eſtime & ſans recompenſe de leurs ſervices, & encore aſſez mal-traittez de ceux qui gouvernoient l'Etat, ils ſe ſoûleverent contre le Roi & conſpirerent de ſe donner à eux mêmes leurs recompenſes. Ils vouloient faire connoître aux Miniſtres, que ceux qui ſont employez dans les armées peuvent faire incomparablement plus de bien ou de mal à l'Etat, que ceux qui n'ont d'autre emploi, que de faire bien leur cour auprès du Prince. Ils commencerent par des plaintes; des plaintes ils en vinrent aux armes, & depuis ils pouſſerent leurs progrés, pour avoir déja commencé.

Ceux qui ont donné lieu aux commencemens de cette revolte ont fait ſans doute de grandes fautes: mais ceux-là ne ſont pas moins coupables qui l'ont commencée & continuée juſqu'à ce dernier emportement, d'attenter contre l'Etat & ſur la vie même de leur Souverain. Il n'eſt jamais permis à un ſujet de s'élever contre la mauvaiſe conduite de ſon Prince; quelques publics & quelques manifeſtes que ſoient les deſordres de ſon Etat. Il peut encore bien moins ſe vanger & ſe faire juſtice à ſoi-même contre ſon Souverain. Qu'il demande; qu'il ſe faſſe entendre; qu'il redouble ſes inſtances & ſes pour-

suites, & qu'il fasse enfin ses remontrances, comme il lui plaira; & si après tout il ne gagne rien, qu'il cesse pour lors de se plaindre, ou plutôt qu'il abandonne ses plaintes à celui qui est le seul qui doit juger les Rois de la terre. Autrement s'il est permis à des sujets de s'élever contre leur Prince: & s'ils prétendent se pouvoir faire justice à eux-mêmes contre leur Souverain, on peut dire que c'est fait de la Monarchie, & qu'il n'y en a plus au monde.

Cependant que le feu de la rebellion & de la guerre civile, qui s'allumoit de plus en plus dans la Chine, menaçoit tout ce grand Etat d'une ruïne & d'une revolution generale, le Tartare appliquoit toute son attention, pour voir si, selon ses souhaits, il ne se feroit point ouverture d'un pretexte honorable, pour entrer dans toutes où dans quelqu'une de ses Provinces. Encore qu'il soit vrai que dans les 24. années qui ont precedé la revolution de cét Empire, c'est à-dire depuis 1618. jusqu'à 1642. les Tartares eussent passé quelquefois la muraille, & fait des courses sur la frontiere, ce n'avoit été neantmoins que pour se faire raison d'autres irruptions que les Chinois avoient faites dans la Tartarie. Car parmi ces peuples Asiatiques il n'y a point d'offense dont il ne faille avoir la raison par une vangeance.

ce. C'en est la solide & l'unique satisfaction; soit que l'offense ne soit que de particulier à particulier, où d'un Etat contre un autre Etat. C'est une pratique établie par toute l'Asie, que l'offensé repousse, par quelque maniere que ce puisse être, l'injure qu'il croit avoir receuë de l'agresseur. Et plût à Dieu qu'il n'y eut que parmi ces peuples où l'on se fît ainsi raison par la vangeance, & par la violence.

C'étoit donc pour ne pas préjudicier à cette mal-heureuse coûtume, que les Tartares de la frontiere avoient fait pendant ces dernieres années de frequentes courses sur leurs voisins les Chinois: Mais pour lors ils n'avoient guéres la pensée de se rendre maîtres de cét Empire. Ils en avoient encore moins les forces. Le Roi de ces Tartares n'avoit pas non plus de guerre avec la Chine. Il est vrai que la paix qui avoit été jurée entre ces Etats, aussi bien que la cession que le Tartare avoit fait de ses droits, n'avoit pas pû empêcher que ces courses ne se fissent toûjours de part & d'autre. Mais pour ce qui est d'entreprendre ouvertement sur la Chine, c'étoit ce qui ne paroissoit pas juste aux Tartares mêmes. Aussi ont-ils employé, pour se justifier, des raisons & des allegations si specieuses, qu'elles pourroient bien servir

d'instruction à beaucoup de Politiques de nôtre Europe.

Le Tartare ne faisoit donc qu'observer ce qui se passoit dans la Chine; & il se tenoît prêt pour profiter de l'occasion. Mais encore la vouloit-il honorable, & telle qu'il pût glorieusement, & sans passer pour Usurpateur, faire quelque grand exploit dans une où plusieurs Provinces de cét Etat. Il se satisfaisoit cependant, en voiant que de quelque côté que la fortune se declarât, elle ne manqueroit pas de faire valoir ses avantages; & que si c'étoient les armes qui dûssent decider le droit de la cause, elles lui donneroient encore plûtôt ce qu'il pouvoit prétendre. Il faut neantmoins avouër que ces Barbares eurent plus de peine à se resoudre sur ce qui leur paroissoit injuste, que beaucoup de Politiques n'en ont ailleurs. Car il ne parût point au Tartare que ce pût être une action de Roi, mais de Tyran seulement, d'établir le droit en la force. Il se voyoit de bonnes troupes, & en grand nombre, tant de cavalerie que d'infanterie. Il n'avoit point encore d'artillerie, mais il en fut pourvû peu de temps après de fort bonne, & en quantité, encore qu'il ne fît pas lire sur ses canons: *Ratio ultima Regum*.

Il consideroit encore que Ly souhaitoit

& pretendoit même d'être soûtenu de sa faveur contre son Empereur legitime ; que pour cela, ou au moins pour ne le pas avoir pour ennemi, il ne seroit pas éloigné de partager avec lui ses conquêtes. Mais ce Prince avoit solemnellement juré la paix avec la maison royale de la Chine. Il avoit encore cedé tous ses droits, & tout ce qu'il prétendoit sur cét Empire à la famille, dont il voyoit le sang encore vivant en la personne de l'Empereur. C'est pourquoi il ne pouvoit se résoudre, quelque idolatre qu'il fût, à violer un serment qu'il avoit fait à la face de ses idoles : grand exemple pour ceux qui se glorifiant de la veritable Religion, jurent & promettent, sans se tenir plus engagez par tous leurs sermens à ce qu'ils jurent & à ce qu'ils promettent.

Enfin le Tartare jugeoit bien que s'il joignoit ses armes à un des deux partis, il se rendroit bien-tôt l'arbitre & le maître de l'un & de l'autre. Les troupes de l'Empereur de la Chine, ainsi que celles de l'Usurpateur, tenoient une grande partie de la muraille par où il pouvoit avoir le passage ouvert. Cependant il demeuroit bien resolu de ne se pas avancer. Il voyoit que le legitime Souverain ne lui demandoit aucun secours ; & d'ailleurs il étoit très-

éloigné de se declarer pour le rebelle. Il étoit persuadé qu'il étoit indigne d'un grand Prince de soûtenir l'Usurpateur contre son legitime Monarque, & que ce pernicieux exemple de proteger des rebelles ne pouvoit que deshonorer ceux qui le donnent. Enfin ce Prince, qui ne pouvoit pas se glorifier d'avoir reçeu le sacre d'une onction celeste, ne laissoit pas de reconnoître qu'il auroit offensé le ciel & la terre s'il s'étoit déclaré pour des Usurpateurs. Il faut avouër qu'un infidele & un idolatre, tel que le sont tous ces peuples, auroit pû être moins touché de toutes ces considerations d'honneur & de justice; sur tout lors qu'il ne s'agissoit pas de se déclarer pour ceux d'une Religion contraire à la sienne contre ceux de sa même Religion.

C'étoient les pensées du Tartare, & ce qui l'arrétoit sur sa frontiere; encore que durant tout ce temps il tint toûjours ses troupes en très-bon ordre, tant pour voir ses voisins sous les armes & dans une guerre fort allumée, que parce qu'il jugeoit bien aussi qu'il trouveroit des temps & des ouvertures favorables de passer dans la Chine, sans violer sa foi & son serment qu'il vouloit être inviolables.

Ly cependant n'étoit pas encore content d'être le maître absolu de cinq Provinces.

vinces. Comme il n'avoit plus d'obstacle du côté de Cham son Competiteur, il s'étoit promis l'Empire entier, & il le vouloit voir bien-tôt sous sa puissance. Mais il n'étoit pas facile que l'exécution allât aussi vîte que ses souhaits. L'envie & les jalousies d'une part; & de l'autre l'amour que les Chinois ont pour leurs Princes, avoient déja rendu le tyran odieux à toute la nation. Ces peuples aiment si tendrement leur Souverain, qu'ils ne paroissent pas tant l'aimer que l'idolatrer. On dit aussi que ce dernier étoit un Prince parfaitement aimable, & aimé de même de ses sujets comme leur Pere & leur Roi; ce qui faisoit que le tyran leur devenoit tous les jours plus odieux. Mais l'envie que lui attiroit l'éclat de sa grande fortune ne le rendoit pas moins l'objet de l'indignation publique. Personne dans la Chine, excepté les Princes de la famille Royale, n'est grand, ni puissant par sa naissance: ainsi ce ne sont pas les plus gens de bien, mais les méchans, & ceux qui ont opprimé les autres, qui possedent les honneurs & les grands revenus. C'est pourquoi comme les fonds & les domaines des terres ne sont point heréditaires, il n'y a presque personne dans tout cét Etat qui ne se voye souvent dépossedé du bien de ses pe-

res. Et c'eſt ce qui faiſoit que tant de gens, qui de leur abbaiſſement enviſageoient la grandeur de Ly, concevoient une rage de voir dans ce tyran une extrême baſſeſſe jointe à un élevement qui alloit juſqu'à la Souveraineté. Les hommes ſont peu capables de voir en une même perſonne ces deux extrémes ſans indignation & ſans envie.

Le tyran de ſon côté ne negligeoit rien pour tenir ſes ſoldats ſatisfaits & bien payez. Mais comme il apprehendoit de ne les pas trouver toûjours auſſi fermes, & qu'ils ne fuſſent encore touchez de quelque reſpect pour leur Prince, avant qu'ils puſſent deſeſperer de toute grace, il réſolût d'executer au plûtôt ce qu'il avoit projetté, c'eſt-à-dire d'achever l'invaſion entiere de l'Empire. Il crût donc qu'il s'en devoit expliquer aux plus vaillans de ſes Capitaines, & à ceux qu'il eſtima être de ſes plus confidens. Ce fut à peu prés en ces termes:

„ Mes amis, *leur dit-il*, le ſort en eſt jet-
„ té. Il s'agit ou de tout gagner, ou de tout
„ perdre. Nous ne ſçaurions être déformais
„ plus rebelles que nous ſommes. C'eſt
„ pourquoi achevons de nous rendre au
„ plutôt les maîtres des dix autres Provin-
„ ces de la Chine. Aprés avoir fait recon-
„ noître la puiſſance de nos armes dans ces

„ cinq

„ cinq premieres, ou plutôt après les avoir
„ toutes conquises, il n'y aura plus de gens
„ assés temeraires pour oser nous donner le
„ nom de rebelles & d'Usurpateurs. Quand
„ des rebelles deviennent victorieux, ils
„ deviennent aussi de legitimes maîtres. Il
„ n'y a donc plus de mesures à prendre.
„ Ou je dois être le Souverain de la Chine,
„ ou je dois perdre la vie dans cette cam-
„ pagne, & y demeurer la pâture des oi-
„ seaux & des bêtes. Je n'ai plus à chercher
„ dans tout ce vaste Empire que le trône
„ ou le tombeau. J'ai enfin à m'élever jus-
„ qu'au comble de la grandeur: & si je
„ tombe, il faut que ce soit avec un tel
„ fracas, que l'Empire tout entier se trou-
„ ve enseveli sous mes ruïnes.

Voilà comme Ly parla à des gens entierement attachez à sa fortune, & qui ne respiroient que de le suivre par tout où il lui plairoit de porter ses grands desseins. Après tant de resolution, il ne tarda point à commencer par l'entreprise la plus hardie & la plus temeraire, mais qui étoit aussi la plus importante pour arriver bientôt à ce qu'il pretendoit. Ce fut d'aller droit à la personne de l'Empereur, & d'attaquer avec toutes ses forces le lieu de sa Cour & la ville capitale de son Etat. Après avoir abatu cette tête, il mettoit des-

desormais la couronne sur la sienne : car il voyoit par ce grand exploit tous les tresors du Roi en sa puissance ; ce qui alloit encore donner un grand poids à ses forces. Outre qu'il ôtoit le pouvoir à qui que ce fût de la famille Royale de faire des troupes & de paroître à la tête de ceux qui auroient encore quelques sentimens de fidelité pour leur Prince.

Pour pousser ce grand dessein, il falloit se rendre maître de la grande ville de Pequin où étoit toute la Cour. Mais il ne pretendoit pas y employer la force. La ruse lui étoit plus favorable ; & elle le devoit mettre dans cette ville par une telle surprise, que le coup de sa foudre y eût plutôt frappé qu'on n'en eût pû entendre le bruit.

C'étoit pour ne pas laisser à l'Empereur le temps de se preparer à la defense, ni même à la fuite. Il auroit été bien difficile d'ailleurs, quelques forces que Ly eût pû avoir, de reduire si-tôt cette grande Ville. Pequin, outre sa vaste étenduë étoit encore très-bien fortifiée. En temps de paix même il y avoit toûjours pour sa garde 80. mille hommes des meilleures troupes de l'Etat. Le seul Palais Imperial a une lieuë & plus de circuit. Il est défendu de deux ou trois murailles avec leurs fossez & boulevars, & ce sont toutes pie-

ces détachées & qu'on ne peut emporter que ſeparément l'une de l'autre, outre que la garde en étoit encore confiée à une milice d'élite.

Ly avoit prévû toutes ces difficultez, ſur leſquelles il avoit jugé devoir plutôt employer la negociation & de bonnes intelligences, qu'une force ouverte. C'étoient enfin la fraude & la trahiſon qui devoient emporter tout ce qui ſe preſentoit d'obſtacle à ce grand deſſein. Il avoit employé pour cela ſes preſens & les promeſſes auprès de pluſieurs Grands de la Cour, qu'il n'avoit pas trouvé les plus difficiles à mettre dans ſes interêts: choſe étrange, que ne s'étant trouvé perſonne parmi le peuple qui voulût entrer dans ſa conſpiration, il y eût, par un déteſtable exemple, pluſieurs des Magiſtrats & des Officiers de la maiſon Royale, qui vouluſſent bien trahir l'Etat & la perſonne même de leur Prince! Ce furent entre tous les autres les Eunuques du Palais, qui étoient pour lors des perſonnes très-puiſſantes & très-conſiderables en cette Cour. Le Roi de la Chine préſumoit bien de ſa ſureté où de la fidelité de ſes peuples, pour remettre ainſi la garde de ſa perſonne, auſſi bien que le gouvernement de ſon Etat entre les mains de ſes Eunuques.

L'on

L'on peut voir où en sont reduits ces Etats, où l'on ne reconnoît point de noblesse, c'est-à-dire, où il n'y a personne qui heritant de la grandeur de ses peres, reçoive avec la vie la fidelité qu'il doit à son Prince. Il y a des choses que les hommes ne peuvent apprendre, quelque étude qu'ils en fassent. Il faut qu'ils les ayent reçeuës du sang & de la vertu de leurs peres; ou autrement tous ces devoirs étudiez, & qui ne sont pas venus avec la nature, durent peu, & sont toûjours très-mal assurez.

Le tyran, après avoir ainsi disposé toute sa trahison par le ministere des Officiers & des Eunuques du Palais, envoya à la ville Imperiale de Pequin les plus vaillans de ses Capitaines déguisez en marchands. Ils avoient ordre d'y ouvrir des boutiques & d'y étaler de riches marchandises. Mais on ne pensoit guéres que tous ces negotians fussent autant de grands Capitaines, & tous leurs valets autant de soldats choisis. Il leur importoit de faire bien valoir le negoce, puis qu'il s'y agissoit de l'achapt du plus grand Empire du monde; & ces faux marchands le devoient payer à ceux qui étoient le plus obligez à le conserver & à le defendre. Les suretez étant prises de part & d'autre, ceux qui étoient d'in-

d'intelligence dans la Ville & le Palais ne manquerent pas sous divers pretextes, de diminuer les gardes, & d'en affoiblir autant qu'ils purent les forces & les défenses. Ainsi en peu de temps la trahison vint à éclater tout d'un coup. Ce fut avec l'étonnement & le desordre qui se peut imaginer de tous ceux des habitans qui n'avoient encore rien sçû de la conspiration. Car tandis qu'ils ne sçavoient quelle resolution prendre, ils étoient déja sous la puissance & à la discretion de leurs ennemis. Ly, qui ne tarda guéres à paroître, trouva les portes de la ville ouvertes, & ses gens déja victorieux par la conqueste qu'ils avoient faite de cette grande Ville, avant même qu'il eût pû avoir le temps de l'attaquer. Voilà quelle étoit la fortune de ce Rebelle, qui lui acqueroit en peu d'heures des Provinces entieres. Celle de Pequin, qui est la premiere de tout l'Empire, faisoit la sixiéme de celles qui reconnoissoient déja sa domination.

CHAPITRE II.

Mort de l'Empereur Zunchin & de toute la famille Royale.

Le Tartare est resolu de s'opposer à l'Usurpateur & de faire valoir ses anciennes pretentions sur l'Etat de la Chine.

L'Empereur Zunchin n'aperçût le mal de son Etat, que lors qu'il ne fut plus en son pouvoir d'y apporter de remede. Il reconnût que la fureur de ses infidelles sujets n'alloit pas à lui ravir seulement son Empire & sa couronne, mais à lui ôter encore la vie. Il vît que c'en étoit un dessein formé, dès le temps que ses Ministres n'avoient pas été d'avis qu'on prît les armes, ni qu'on envoyât de l'argent & de nouvelles troupes à ses Capitaines qui gardoient la frontiere. Il auroit pû alors arrêter l'ennemi, ou au moins avoir le temps de se preparer à le combattre, avant qu'il eût pû faire de si grands progrès. Ce Prince ne douta donc plus qu'il n'eût été trompé, à present qu'il voyoit la guerre jusques dans son Palais. Et ainsi il jugea qu'il ne lui restoit plus que de sortir de la vie par une mort qui pût être la plus digne de sa grandeur &

de

de ſon courage. Il ſe voyoit en une extremité, où le dernier des hommes auroit été à plaindre ; & ce deſeſpoir lui faiſoit plus vivement reſſentir, combien on devoit plaindre en ſa perſonne la trop grande facilité des Princes.

Comme la ville de Pequin eſt d'une vaſte étenduë ; avant que les traîtres euſſent pû forcer le Palais, qui eſt encore fort ſpacieux, il ſe trouva quelques Officiers & ſoldats plus fidelles, qui firent dans cette derniere extremité une aſſez vigoureuſe reſiſtance. Ce peu de perſonnes, qui ſentoient plus vivement la diſgrace de leur Prince, étoient ceux de toute la Cour qui avoient ſouffert de plus mauvais traitemens des Miniſtres. L'effort qu'ils firent pour ſoûtenir, au moins quelque temps, les forces du tyran, donna au Roi le temps de pouvoir, s'il le vouloit, diſpoſer luimême de ſa vie, plûtôt que de s'abandonner à la fureur & aux outrages de ſes traîtres. Et il parût à ce miſerable Prince que c'étoit encore quelque ſorte de devoir qu'on lui rendoit, de lui laiſſer cette liberté. Il la conſidera comme ſon dernier bon-heur & comme des reſtes du reſpect, & de la fidelité de ceux de ſa nation. Les diſgraces de cette vie paſſent à d'étranges excez, puis que la liberté de ſe donner la

mort

mort eſt conſiderée quelquefois, comme un bonheur par les Rois mêmes les plus puiſſans. L'on verra donc toûjours ce que les hiſtoires nous rapportent des Cleopatres, des Mitridates & d'autres fameux perſonnages, qui n'ont épargné ni le fer ni le poiſon pour ſe délivrer d'une mort par une autre mort. Foible & cruelle ſatisfaction que l'orgueil de l'eſprit humain fait rechercher aux hommes, de vouloir mourir de leur propre main, pour mourir avec plus d'éclat & de pompe!

Dans le temps qu'il ſe faiſoit encore quelque reſiſtance, qui empéchoit l'entrée du Palais aux rebelles, l'Empereur de la Chine penſa à diſpoſer promptement de la famille Royale & de ſa perſonne. Ce fut de la maniére la plus tragique qui ſe ſoit encore vuë dans les hiſtoires. Il n'avoit qu'une fille fort jeune, qui avoit été juſqu'à ce jour là l'attente & les eſperances de ce grand Empire. Il eſt vrai qu'une relation imprimée en la Chine & qui a paru en l'année 1640. marque en deux endroits que l'Empereur Zunchin avoit un fils heritier legitime de ſes Etats. Elle rapporte même que ce jeune Prince commençoit à donner des belles eſperances, & qu'il ſe montroit déja capable de grandes choſes. Mais il falloit que ce Prince fût mort avant

toute

toute cette funeste tragedie. Car il n'en est fait aucune mention dans la derniere relation manuscrite, qui n'auroit pas manqué, s'il eût été encore vivant, d'en parler aussi bien que de sa sœur à qui elle donne tant de part en cette disgrace. Elle fut telle que ce fut son propre pere qui lui coupa la gorge. Elle l'en avoit prié, pour ne pas voir son honneur & le rang illustre qu'elle tenoit, devenir honteusement la proye d'un tyran, & d'un ennemi qui n'avoit rien de grand que sa trahison & sa révolte contre son Prince.

Ensuite de cette barbare execution, l'Empereur, qui avoit encore les mains toutes teintes du sang de sa fille, passa dans les jardins du Palais. Il avoit auprès de lui sa femme legitime l'Imperatrice. Cependant il abandonnoit six autres de ses femmes, qui avoient aussi la qualité de Reines, trente autres Dames illustres & trois mille autres de moindre consideration. Il est difficile que l'ame d'un homme qui se trouve accablée de tant de maux à la fois, quelque grande & quelque sensible qu'elle soit, puisse partager ses ressentimens à tous. Ce ne furent aussi-tôt que cris & qu'emportemens de douleur, & de fureur de toutes ces personnes qui se virent ainsi abandonnées. Jusques-là le

trouble & la confusion, où tout étoit danns le Palais, les avoit tenuës comme interdites. Mais il fallut ici que toute la douleur éclatât, & qu'elle se soulageât par des plaintes. Ce fut à qui les feroit le mieux entendre. Les unes crioient: Monseigneur & mon Epoux, les autres: mon Roi & mon Maître, les autres appelloient: mon Pere; & chacune ne manqua pas de faire parler sa douleur, selon toute la part qu'elle pouvoit avoir en cette triste avanture.

Mais le cœur de cet infortuné Prince étoit tellement penetré des grandes peines, qu'il n'y restoit plus de sentiment pour les moindres. Ce n'étoit plus le temps aussi de chercher de la consolation. L'honneur étoit le dernier bien que Zunchin tâchoit de se conserver; il le consideroit uniquement en la personne de l'Imperatrice sa legitime Epouse. Les autres Reines, & toute cette troupe de femmes ne le touchoient plus. C'étoit seulement la conservation de l'honneur de celle-ci qui restoit la derniere de toutes les satisfactions qu'il pouvoit esperer dans la vie; & pour celle-là, il étoit resolu de passer aux dernieres extremitez: Etranges maux qui se font si vivement ressentir, parce qu'ils se font envisager comme de grands maux!

Comme il ne se pouvoit faire que dans un si grand nombre d'Officiers & de Seigneurs de cette Cour, tous eussent été generalement des perfides & des traîtres, il s'en trouva encore quelques-uns assez genereux pour ne pas abandonner la personne de leur Maître. Ce fut avec cette fidelle suite qu'il passa dans le jardin. Ce n'étoit pas pour s'y divertir comme autrefois. Il y alloit mourir, sans autre satisfaction que de pouvoir être lui-même son bourreau & l'executeur de sa mort. Ainsi les eaux, les fleurs, les bocages, les oiseaux & cette nombreuse varieté d'animaux, qui faisoient les divertissemens de ce lieu de delices, n'étoient plus les delices du Prince. Tout y étoit en dueil. Tout y étoit sombre & lugubre. Et comme c'est le propre des yeux malades de faire passer dans les objets quelque chose de la disposition qui les rend malades, il sembloit aussi que ceux qui envisageoient encore ce lieu agreable, communicassent le dueil & la tristesse à tout ce qui se presentoit à leurs yeux.

Cette Cour affligée suivoit dans un triste silence l'Empereur & l'Imperatrice qui ne pouvoient ni se dire une parole ni se donner même quelques larmes. Le cœur se soulage au moins par les yeux. Et la

parole semble le décharger d'une partie de sa peine. Mais c'étoit ici une peine qui pressoit trop le cœur pour lui laisser aucune liberté de se soulager ; il avoit plus de besoin de retenir toute sa vigueur au dedans, pour ne pas expirer sous le poids de sa douleur.

Zunchin étoit un jeune Prince qui avoit en lui toutes les qualitez qui le pouvoient faire aimer de ses peuples. L'Imperatrice sa femme l'aimoit aussi tendrement : Et c'étoit pour lui témoigner l'excez & la fidelité de son amour qu'elle se resolvoit de mourir avec lui, & devant lui. Mais ce qui pouvoit toucher encore plus sensiblement le cœur de ce jeune Monarque étoit d'entendre de ces jardins les voix & les cris de ceux qui combattoient pour & contre leur Prince. Les uns appelloient le nom de l'Empereur, & les autres celui du tyran ; Et il étoit difficile pour lors que Zunchin ne ressentît de rudes atteintes autant de fois qu'il se voyoit mis ainsi en comparaison avec un infame & un traître ; lui qui étoit le petit fils de seize Empereurs ses peres & ses Ancestres. Cet étrange revers lui devenoit toûjours plus rude, à mesure qu'il s'appercevoit que son parti n'avoit plus la force de le soûtenir, cependant que celui de l'Usurpateur

pateur alloit l'élever jusqu'aux étoiles. Zunchin les maudissoit en son ame de les voir si favorables à un perfide, qui meritoit si peu le sort & la destinée d'un Souverain. Mais il maudissoit beaucoup plus celle qui avoit si malheureusement presidé à sa naissance, pour lui avoir été si cruelle & si funeste.

Ce Prince, qui ne pensoit qu'à prevenir encore de plus grandes disgraces, vint avec ceux qui l'accompagnoient à un petit bois. Il s'arrêta à l'entrée, & pour lors l'Imperatrice, qui penétroit assez ses pensées, s'approcha; & lui donnant les derniers embrassemens, se separa de la personne qui lui étoit si chere, avec toute la douleur dont le sentiment humain est capable. Elle laissoit le plus grand des biens de la vie, pour passer au plus grand des maux. Elle quittoit pour jamais un Empereur & un Empire, un mary uniquement aimé, qui ne faisoit que d'entrer dans l'âge le plus agreable de sa vie, & en qui elle possedoit souverainement tout ce qu'elle pouvoit estimer & aimer sur la terre. Elle le quittoit pour aller s'arracher la vie; elle qui n'y vouloit plus que cette cruelle satisfaction de pouvoir faire choix de sa mort, & mourir la meurtriere d'elle-même.

Ayant ainsi pris congé de l'Empereur, sans pouvoir expliquer les mouvemens de son ame autrement que des yeux, parce qu'il n'y avoit plus de commerce ni de communication du cœur avec la langue, elle entra seule dans le bois, où elle se pendit avec un cordon à un des arbres. Etrange spectacle! qui auroit pû faire ressentir à ceux qui auroient été plus insensibles que ces arbres, la mort de la grande Imperatrice de la Chine.

L'Empereur ne tarda guéres à se venir mettre auprès de sa femme, qu'il voyoit achever sur cet arbre une mort non moins violente que celle qu'il venoit de donner à sa fille. Ce Prince demanda pour lors du vin à un des Seigneurs qui l'accompagnoient. Ce n'est pas qu'il aimât le vin. Il étoit au contraire le plus retenû & le plus moderé dans ses plaisirs de tous les Princes qui eussent jamais gouverné la Chine. A l'égard même des femmes il étoit tellement chaste que le Palaïs des Dames & le Serail ne faisoient pas ses divertissemens; ce qui donna sujet dans tous ses Etats de lui donner un nom qui signifie le Prince chaste, ou qui ne va point au Serail. Il ne demanda donc pas du vin, comme s'il l'eût aîmé, mais il en voulut prendre seulement pour se réchauffer le

ſang, qu'il avoit pour lors tout glacé & tout retiré au cœur. Il avoit ſans doute beſoin d'un peu plus de vigueur au dehors pour executer l'action qu'il méditoit. On lui preſenta du vin, dont il bût un peu en pluſieurs fois. Enſuite il ſe mordit un des doits de la main avec aſſez de violence; & du ſang qu'il exprima de la playe, il écrivit ces paroles.

Les Mandarins ont été des traîtres à « leur Roi. Ils l'ont très-mal ſervi. Ils « ſont tous dignes de mort; & ce ſera une « juſtice d'executer cet Arrêt en leurs « perſonnes. Il faut qu'ils meurent tous, « pour apprendre à ceux qui viendront « après eux, à mieux ſervir leurs Princes. « Le peuple ne merite point de châtiment, « parce qu'il n'eſt point coupable; & ce « ſeroit une injuſtice de lui faire aucun « mauvais traitement. J'ai perdu le Royau- « me que j'avois herité de mes peres. J'ai « achevé en moi la race Royale, que tant « de Rois mes ancêtres avoient perpetuée « juſqu'à moi avec toute la grandeur & « l'éclat de ſa Majeſté. Je vais donc me « fermer les yeux, pour ne pas voir mon « Empire détruit ou dominé par un Ty- « ran. Je vais me priver de la vie, parce « que je ne pourrois ſouffrir d'en être re- « devable au plus indigne de mes Sujets. «

„ Je n'ai plus le front de paroître devant
„ ceux, qui ayant été mes enfans & mes
„ sujets, sont presentement mes ennemis
„ & des traîtres. Il faut que le Prince
„ meure, puisque l'Etat meurt aussi ; Et
„ comment pourrois-je souffrir la vie, a-
„ près avoir vû la ruïne & la perte de ce
„ qui me pouvoit être plus cher que la
„ vie ?

Ce Prince après avoir achevé d'écrire ce qu'une juste douleur lui avoit presenté à l'esprit, détacha ses cheveux, & s'en étant couvert le visage, il ne tarda point à se pendre & s'étrangler de ses propres mains. Ce fut à un arbre tout proche de celui ou venoit d'expirer l'Imperatrice. Voilà quelle fut la fin tragique de cet infortuné Monarque.

L'Empereur de la Chine demeura pendu à un arbre. Ce Prince qui avoit été l'idole de ses peuples, & au seul nom duquel tant de milliers d'hommes trembloient, le Souverain de plus de cent millions de Sujets, le Monarque d'un Royaume aussi grand que l'Europe entiere, celui qui comptoit ses Soldats par millions, & ses tributs par centaines de millions : enfin le grand Empereur de la Chine est pendu à un arbre, & l'Imperatrice sa femme à un autre auprès de lui.

Quel

Quel ſpectacle ſur ces deux troncs d'arbres ! Mais de quel poids devroit-il être pour faire mieux peſer aux grands de la terre, ce que c'eſt que toute cette redoutable grandeur qui paſſe en ſi peu de momens de ce qu'il y a de plus élevé dans la vie à la derniere de toutes les miſeres !

Cet infortuné Monarque acheva de regner à l'âge de 32. ans, où ſelon quelques-uns de 35. C'étoit peu d'années, pour pouvoir dire qu'on ait vécu ; & peu encore, pour dire qu'on ait regné. Son grand pere Vanlié avoit gouverné la Chine prés de cinquante années ; & Zunchin en véquit trente-cinq.

C'étoit mourir bien-tôt ; & c'étoit avoir été encore malheureux de mourir ſi tard, tant il eſt vrai que celui qui compte plus d'années d'une vie expoſée à de ſi funeſtes avantures, peut compter auſſi un plus grand nombre d'infortunes & de diſgraces, fût-il Roi & Empereur.

La relation ne dit point combien il y avoit d'années que Zunchin regnoit. Ce ſeroit pourtant une juſte curioſité, ſur laquelle ceux qui liront un évenement ſi tragique, pourroient ſouhaiter d'être ſatisfaits. Ce qu'on a de plus aſſuré, tant par les relations imprimées en la Chine, que par d'autres memoires manuſcrits qu'on en

a eu, est que dans les 22. années dernieres qui ont precedé la ruïne de cet Empire il y a eu quatre ou cinq Rois & Souverains absolus de tout ce grand Etat. Vanlié ayeul de ce dernier Roi regnoit il y avoit déja 46. ans en 1618. Et il continua de regner encores quelques années depuis. Après la mort de Vanlié, son fils Thaicam regna quelques mois seulement. Thaicam eut pour successeur son fils aisné Tienchi; Et à ce Thienchi succeda Zunchin son frere, le dernier Empereur de cette race, que la relation Espagnole appelle le Dom Rodriguez de la Chine. Ainsi on ne pouvoit pas encore compter beaucoup d'années du regne de ce malheureux Prince. On voit seulement par les relations, qu'il regnoit en 1634. Après lui on ne peut pas dire qu'il y ait eu d'autre Souverain dans la Chine que l'Empereur des Tartares. Car quant à Ly, ni le crime de sa trahison & de sa révolte, ni le peu de temps de son usurpation ne lui peuvent avoir donné aucun droit à la qualité de Roi de la Chine. Cette grande Monarchie a eu ainsi beaucoup de Rois en peu d'années : Ce qui ne doit pas rendre un Etat plus heureux, & les peuples, qui n'en sont pas mieux pour éprouver la domination de tant de Maîtres, devroient

bien,

bien, autant qu'ils sont persuadez, que l'experience & la science de l'art de regner est ce qui fait les bons Princes & leur gouvernement heureux, reconnoître autrement le present que le Ciel leur fait, de leur donner des Monarques qui les gouvernent de longues années.

Encore qu'on pût dire que l'Empereur & l'Empire de la Chine auroient peri à la fois en la personne de Zunchin; il est certain neanmoins que la chûte & la revolution de cette grande Monarchie n'est pas arrivée tout d'un coup, ainsi qu'elle le paroît. Il y avoit déja plusieurs années qu'on reconnoissoit tous les symptômes d'une maladie mortelle dans le corps de ce grand Etat. Mais par une lâche & trop imprudente negligence, qui ne servoit qu'à faire mieux voir la foiblesse du gouvernement, on reconnoissoit seulement assez le mal, pour le craindre; & on ne le connoissoit pas assez pour y apporter les remedes. L'Etat de la Chine étoit donc comme un corps malade, lors qu'on se contentoit de sentir le mal & d'en craindre les suites. Il se trouva comme mort, lors qu'il ne fut plus tems que d'y voir tout se renverser & tout perir. Les moindres maux passent souvent en des maladies mortelles, si on les neglige. Et il étoit en celui-ci d'au-

d'autant plus important de remedier aux causes, qu'ou ne voyoit que trop que ces causes funestes seroient suivies de plus funestes effets. Enfin l'Empire de la Chine ne s'est pas perdu par un mal qui fût entierement incurable, mais seulement par un mal qui n'a pas été traité. Il sera toûjours fort à craindre qu'un Etat, où l'on gouvernera avec autant de foiblesse, ne soit souvent sur le penchant de faire une pareille chûte.

Le bruit de la mort de l'Empereur se répandit bien-tôt par toute la Ville. Et dès-lors ceux des sujets fidelles qui disputoient encore l'entrée du Palaïs au Tyran, ne voyant plus de Prince, pour qui ils dussent combattre, abandonnerent toute leur resolution. On ne vit plus personne soûtenir la cause & s'opposer aux Usurpateurs, qui s'animerent cependant de plus en plus; & continuerent d'assurer leur victoire de toutes parts. Ainsi Ly ne tarda guéres à se rendre maître de la Ville & du Palais. Il vint prendre son logement dans cette maison Royale, où il vit sous sa puissance tous les tresors de ce grand Etat, & generalement tout ce que Zunchin avoit possedé de grandeurs & de plaisirs. On n'a point vû dans aucune relation ce qui s'étoit fait des corps des trois personnes Royales.

On rapporte ſeulement que le Tyran, ſans perdre de temps, ſe fit couronner dans la Cour de Pequin, & proclamer enſuite Empereur ſouverain de toute la Chine.

Auſſi-tôt après ſon couronnement, il envoya ordre à tous les Mandarins de donner leurs noms & leurs qualitez, pour leur pouvoir donner les emplois qu'il jugeroit à propos dans ſon nouveau gouvernement. Pluſieurs de ces Mandarins obeïrent à cet ordre. Cependant un aſſez grand nombre des plus conſiderez de l'Etat, pour reconnoître, quoi que bien tard, ce qu'ils devoient à leur legitime Prince, prirent une autre reſolution aſſez inutile pour lors, qui fut de joindre leur mort à la ſienne. Ils crûrent par là devoir paroître fort fidelles à celui qu'ils avoient ſi mal ſervi durant ſon regne & ſa vie. Toutes ces perſonnes donc, qui étoient des plus illuſtres de l'Empire, agiſſant comme autant de barbares & d'hommes, qui n'enviſageoient point d'autres maux que ceux qui deshonorent la vie, ou qui la rendent fâcheuſe, n'heſiterent point à ſe faire mourir eux-mêmes de diverſes ſortes de morts violentes. Les uns ſe couperent la gorge. D'autres s'étranglerent, & d'autres ſe precipiterent & ſe noyerent dans leurs puits.

Quant aux autres Seigneurs & Officiers

de la maison Royale, qui avoient accompagné l'Empereur & l'Imperatrice dans les jardins du Palaïs, encore qu'il ne se trouve rien d'assuré de leur mort, il y a assez d'apparence que tous, où la plûpart voulurent mourir auprès de leur Maître, & du même genre de mort que des personnes qui leur étoient si cheres avoient choisis; Car plusieurs autres qui n'avoient pas fait paroître jusqu'à lors tant de fermeté & de courage, ne laisserent pas de donner cette preuve de leur fidelité, lors que le Tyran leur fit demander leurs noms.

Le reste des Mandarins qui ne furent pas d'avis de se montrer si zélez pour la memoire de leur Prince, donnerent leurs noms selon les ordres du Tyran, dans la pensée qu'une promte obeïssance les alloit rendre fort considerables en cette nouvelle Cour. Mais ils se trouverent bien éloignez de leurs esperances. Outre qu'ils n'en furent pas plus considerez de l'Usurpateur, ainsi qu'ils se l'étoient promis, il arriva au contraire, qu'ayant leurs noms & leurs qualitez, il ne pensa qu'à profiter de leur lâcheté. Ly les condamna à lui payer de grosses sommes d'argent, selon leurs biens & les Charges où chacun d'eux avoit été employé. Il pretendoit qu'ils devoient tous lui restituer ce qu'ils avoient auparavant

volé à leur legitime Souverain. Et sur cette prétention, celui qui refusoit, ou qui ne pouvoit pas fournir dans le temps la somme à laquelle il avoit été taxé, entendoit bien-tôt prononcer l'Arrêt de sa mort. On voyoit donc tous les jours quelqu'un de ces miserables perdre la vie par de très cruels supplices. Le Tyran n'en demeuroit pas là. Il faisoit encore de nouvelles Declarations que les dettes ou les taxes, que les peres n'auroient pas voulu acquiter, eussent à être payées par les enfans, sous les mêmes peines de mort, s'ils n'y satisfaisoient pas. Ly se défit ainsi d'une grande partie de ces Mandarins, & aussi bien de ceux qui s'étoient declarez pour lui, que des autres qui avoient témoigné quelque sorte de respect pour la memoire de leur Prince. C'étoit la juste recompense de ces traîtres, aussi bien que le châtiment de ceux qui avoient pensé trop tard à mieux servir leur Roi & leur Patrie.

Ce fut là l'état où se trouva l'Empire de la Chine dans les années 1640. 41. & 42. Le Tartare n'y entra pour faire une guerre ouverte qu'à la fin de 43. lors qu'il eût appris que le legitime Empereur Zunchin avoit perdu l'Empire avec la vie. Le bruit de cette mort, qui ne pouvoit pas être retenu dans les murailles d'une grande Ville,

avoit bien-tôt couru par toute la Chine, & de là chez les Tartares, où il avoit trouvé, aussi bien dans l'un que dans l'autre de ces Etats, des dispositions bien differentes dans les esprits.

Le Tartare ne témoigna aucune joye à la nouvelle de la mort de Zunchin. Il parût plutôt en être touché, comme d'un evenement déplorable, qui laissoit de pernicieux exemples après lui, & dont il importoit de faire une juste vangeance. Il n'étoit pas fâché neantmoins du nouveau droit qu'il croyoit avoir acquis sur cet Empire. Il commença à en parler & à le faire valoir avec assez de chaleur. Il soûtenoit qu'il étoit libre desormais du serment que les Princes Tartares avoient fait avec la famille Royale de la Chine, de ne point entreprendre sur cet Etat; d'autant que cette famille, qui étoit pour lors éteinte en la personne de Zunchin, alloit laisser l'Empire en la puissance d'un Usurpateur & d'un Tyran. Il prétendoit donc devoir rentrer dans les premiers droits que les Tartares ont eu autrefois sur ce grand Etat, attendu que ces mêmes droits n'avoient été cedez qu'à la seule famille Royale, dans laquelle on n'avoit pû comprendre que ceux-là seulement qui en descendoient directement, & par

des successions de pere en fils. Autrement, s'il avoit fallu attendre que tous les parens des Rois de la Chine eussent toûjours pû pretendre à cette couronne, préferablement aux Tartares, il auroit été fort inutile d'employer cette restriction. Il ajoutoit que ceux-ci ne cedoient leurs droits qu'à la famille qui regnoit pour lors; puisque les Rois ne manquant pas de parens, l'Empire n'auroit pû revenir jamais aux Tartares; Qu'on avoit traité de bonne foi; & qu'ainsi on avoit supposé, ce qui est ordinaire à toutes les Monarchies, qu'elles puissent passer à d'autres Princes & à d'autres maisons.

Il pretendoit de plus, qu'encore qu'il restât quelques parens de Zunchin, ils étoient tellement foibles & si peu en état de rien entreprendre pour la liberté de leurs peuples, qu'on les pouvoit plûtôt regarder comme déja morts, que comme vivans & en état de regner. Qu'il falloit considerer que le rebelle, qui avoit trouvé si peu d'obstacle à devenir d'un simple soldat le Maître de la Cour d'un Empereur & de six de ses meilleures Provinces, avoit déja fait ce qui étoit le plus difficile pour se rendre le Monarque souverain de tout ce grand Empire. Qu'à present qu'il avoit les forces & les tresors d'un Roi de la

Chine, aucun Prince de cette nation ne le pourroit empêcher d'affermir sa puissance, & de faire triompher ainsi sa revolte: Qu'il étoit enfin d'une dangereuse consequence, de laisser, en cét Usurpateur, un exemple à d'autres rebelles, d'opprimer les Rois, & de se rendre maître de leurs Etats & de leurs peuples.

C'est ainsi que l'on raisonnoit au Conseil de l'Empereur des Tartares, & l'on concluoit en même temps; que comme d'une part il importoit d'aller faire la vangeance d'un Prince & d'un Etat opprimé, il ne seroit pas juste d'un autre côté, que sa Hautesse laissât cependant ses Etats en proïe à ses ennemis, & consumât ses forces & ses tresors à reconquerir l'Empire de la Chine, pour laisser toute cette conquête à quiconque se trouveroit être descendu de ses Rois: Qu'on ne pouvoit douter que plusieurs ne prétendissent faussement être de cette famille Royale. Qu'enfin après que la premiere & la principale branche de cette tige étoit finie, & que les autres moindres rameaux avoient tous également ployé sous la violence du Tyran, qui ne cessoit encore tous les jours de répandre tout ce qui restoit du sang Royal, on ne pouvoit manquer de reconnoître que cét Etat, qui ne pouvoit être

la juste conquête d'un rebelle, redevenoit une seconde fois le legitime domaine des Tartares.

Il ne leur restoit plus, après avoir ainsi établi leurs droits sur tout ce grand Etat, que de les aller confirmer par la force de leurs armes. Et c'est à quoi ils se préparoient, d'autant plus qu'ils étoient persuadez, que, pour être une nation noble & belliqueuse, outre la justice de leurs droits, ils étoient encore obligez pour leur propre gloire, d'aller vanger la querelle de tous les Rois, c'est-à-dire, d'aller faire le châtiment d'un perfide sujet, qui venoit de reduire son legitime Souverain à lui laisser son Empire avec la vie.

Les Tartares resolus par toutes ces considerations à la conquête de la Chine, ne tarderent guéres à donner tous les ordres qui étoient necessaires pour cette expedition. Ils grossirent leurs troupes de nouvelles levées, & mirent en peu de temps de puissantes armées sur pied. Mais avant que de passer la muraille & de faire aucune irruption dans cet Etat, ils auroient souhaitté d'y être appellez par quelque chef des sujets fidelles. Ils se persuadoient que n'y étant entrez, qu'après les instances qui leur en auroient été faites, ils seroient encore mieux fondez, pour s'assurer le droit

droit de leur conquête, & pour se justifier tout ensemble des reproches qu'on leur auroit pû faire de la rupture de la paix, qu'ils avoient conservée jusques ici avec cét Empire. Ils n'attendoient donc plus que cette ouverture, lors qu'elle se presenta telle qu'ils l'avoient pû souhaitter. Un des Generaux, que Zunchin avoit auparavant commis à la garde de la frontiere du côté de la Tartarie, envoya solliciter les Tartares d'entrer dans la Chine. Il presenta ensuite tous les moyens, dont cette Cour avoit jugé depuis si long-temps avoir besoin, pour parvenir à ses fins.

Ce General, appellé Usangué, étoit toûjours demeuré très-fidelle à son Prince, encore qu'il ne lui eût pû rendre des services fort importans dans cette derniere occasion, où parmi le grand nombre des rebelles, tous les efforts que pouvoit faire un petit reste de fidelles sujets, étoient peu considerables. Ce Capitaine cependant souhaittoit passionnément de pouvoir vanger la mort de son Maître, aussi bien que celle de son pere. C'étoit un des Grands de la Cour, que le Tyran venoit de faire mourir, pour l'avoir reconnû lui & ses enfans trop fidelles à leur legitime Prince. Comme donc ce General ne manquoit point

de zele pour vanger ſon Roi, non plus que de reſſentiment pour ſes propres injures, après avoir conſideré, qu'il n'y avoit point de forces aſſez puiſſantes dans tout le Païs pour entreprendre de punir l'attentat du Tyran; que ceux qui reſtoient des Princes du ſang Royal ne donnoient pas d'eſperance de pouvoir recouvrer jamais l'Empire; qu'ainſi tout ce grand Etat ne pouvoit plus être que le butin & la proïe de quelque nouvelle trahiſon; qu'enfin il ſeroit moins honteux à la nation que celui-là en demeurât le Maître, qui l'auroit emporté à la pointe de ſon épée, fût-il un étranger; puiſqu'il ne ſe trouvoit plus dans toute la Chine de parti, qui pût ſeulement projetter de ſecouër le joug de la tyrannie. Ce General, dis-je, après toutes ces conſiderations, jugea qu'il falloit s'en addreſſer aux Tartares. Il ſçavoit leurs forces & leur valeur, & qu'il n'y avoit qu'eux qui puſſent faire au plutôt une juſte vangeance du Tyran. Il reſolut donc de les apeller à la conquête de cét Empire, & il s'obligea de leur y donner entrée par la frontiere, & la partie de la muraille qui avoit été commiſe à ſa garde.

Ce fut ſans doute une reſolution priſe très-mal à propos, & qui ne pouvoit qu'achever la ruïne entiere de tout l'Etat

de la Chine. Il y a auſſi apparence que cét Uſangué penſa plutôt à vanger ſa querelle particuliere, qu'à ſervir effectivement ſa patrie. Peut-être que ſon zéle le trompa, ne prévoyant pas, que ce qu'il penſoit ne donner qu'à ſon devoir, ſeroit à la verité une vangeance, mais funeſte à ſa nation, puis qu'elle en ſeroit la ruïne irreparable. Il eſt vrai que l'Uſurpateur s'étoit déja rendu extremement puiſſant; mais au moins il étoit Chinois de naiſſance, & tous ſes ſoldats étoient pareillement Chinois. Le tems pouvoit bien des choſes, & il étoit toûjours plus facile à ceux d'une même nation d'en venir à des forces égales au parti du Tyran, & de le combattre même avec avantage, que d'avoir à ſoûtenir les forces d'une nation guerriere, telle que ſont les Tartares. De plus comme cet Uſurpateur devenoit tous les jours plus odieux aux peuples, il étoit bien difficile que de la haïne on ne paſſât bien-tôt à quelque conſpiration, qui ſeroit aſſez puiſſante pour l'opprimer.

Mais ce qui devoit être plus conſiderable, étoit que dans les Provinces du Midy, qui ſont les plus riches & les plus puiſſantes de cét Etat, on y avoit déja couronné & reconnu pour Roi de la Chine un Prince de la famille Royale. Ce Prince pouvoit

en peu de tems avoir des forces égales à celles du Tyran. Il pouvoit, ayant déja pour lui tous les avantages du droit & de la Justice, être bien-tôt en état de le venir combattre; où s'il vouloit épargner le sang de ses peuples, il lui étoit facile d'employer assez d'autres moyens pour s'en défaire.

Le gouvernement de ce nouveau Roi étoit aussi déja assez bien goûté de ses Sujets. Sa conduite, à cause de sa douceur, n'étoit pas moins prudente; & il ne negligeoit rien de tout ce qui pouvoit affermir & étendre de plus en plus son autorité. Enfin sa maniere de gouverner & toutes ses autres qualitez directement opposées à celles de l'Usurpateur le rendoient d'autant plus aimé, que ce Tyran devenoit tous les jours plus odieux, par je ne sçai quelle fierté & hauteur insupportable, avec laquelle il traittoit les premieres personnes de l'Etat. Ainsi l'éclat & la grandeur du sang Royal d'une-part, & de l'autre la bassesse méprisable d'un rebelle emportoient déja tellement l'esprit des peuples, qu'il y avoit lieu d'esperer en peu de tems la reduction entiere de cet Empire sous un legitime Maître.

Mais le zéle trop precipité du General Usangué ne lui avoit pas laissé porter ses

vuës si avant, ou même il ne fut pas assez bien informé de ce qui se passoit dans les Provinces du Midy, jusqu'à ce que les Tartares fussent déja entrez dans la Chine; ce qui seroit assez vrai-semblable. Car la Relation qui en vint alors, encore qu'en ce point aussi bien qu'en tout le reste, elle parle toûjours fort obscurément, & sans marquer les temps, semble faire entendre, que ce Prince ne fut point couronné Roi dans ces Provinces du Midy, qui se soûmirent à son obeïssance, qu'après que les Tartares avoient déja passé la muraille.

Enfin les demandes & les offres inconsiderées d'Usangué furent d'autant mieux receuës à la Cour de Tartarie, qu'elles étoient tout ce qu'on y avoit souhaitté de plus avantageux sur cette affaire. Ils concluoient, que d'être ainsi appellez, étoit pleinement reconnoître leurs droits, & qu'il ne restoit plus que de se venir mettre en possession de cet Etat, pour en être les legitimes maîtres.

Les Tartares prétendoient ainsi devoir être irreprochables sur tout ce qu'on pourroit appeller invasion & entreprise. Il est vrai qu'encore que la retenuë où ils avoient été jusques-là, & toutes les instances qui leur pouvoient être faites, ne fussent pas suffisantes pour justifier leur Conquê-

te,

te, y aiant encore tant de Princes de la famille Royale de la Chine, ces peuples cependant se mettoient étrangement en peine de se bien justifier, & de rendre raison d'une conduite, sur laquelle beaucoup de Politiques ne se seroient pas donné ailleurs tant d'embarras de conscience. C'étoient cependant des Barbares qui avoient tous ces égards pour la Justice; au lieu que les Politiques d'Europe sont des hommes civilisez, c'est-à-dire, des hommes instruits de tous les devoirs de la societé humaine & civile. Mais si le nom de Politique ne veut dire autre chose qu'un homme habile, & qui n'est pas barbare, on peut dire que des Tartares ont été en nos jours aussi Politiques & moins barbares que beaucoup d'autres Politiques.

CHAPITRE III.

Les Tartares entrent dans la Chine.
Ly prent la fuite.
Le jeune Xanchi fait son entrée à Pequin, où il est couronné Empereur.
Il fait la guerre au Roi de la Corée, & il se rend ce Royaume tributaire.

LEs Tartares, resolus de passer dans la Chine sur les instances que le General Usangué leur en avoit faites, n'omettoient rien de tout ce qui étoit necessaire pour l'execution de ce grand exploit. Les ordres étoient donnez de toutes parts ; & on voyoit des preparatifs, & tout l'appareil d'une guerre, qui ne devoit rien ceder à la grandeur de l'entreprise.

Leur Prince appellé Xunchi, n'étoit alors âgé que de dix où douze ans; mais il ne laissoit pas, dans une si grande jeunesse, d'avoir des qualitez d'esprit & de courage qui suppléoient assez au defaut des années. Ce jeune Monarque se resolut de passer dans la Chine à la tête de ses troupes. Sa presence ne pouvoit qu'animer encore davantage la valeur de ses gens, en même temps qu'elle lui assuroit la fidelité & la bonne intelligence

gence qui devoit être parmi ceux qui commandoient ses armées. Mais elle n'étoit pas encore moins puissante, pour donner envie à ses peuples de venir servir en une guerre où ils alloient voir leur jeune Prince tenir lui-même la campagne, & porter en un âge si tendre toutes les fatigues des armes.

Les Tartares entrerent donc dans la Chine par la partie de la muraille où le General Usangué leur tenoit le passage ouvert. Ils n'étoient pas fâchez que ces Provinces du Nort qui étoient sous la domination de Ly, eussent à soûtenir les premieres disgraces de la guerre. Comme on pouvoit juger de là qu'ils alloient droit au Tyran, ils se persuadoient que leur entrée en devoit être moins odieuse & moins redoutable à ceux qui ne seroient pas encore entrez dans son parti.

Ce fut en l'année 1643. que se fit cette irruption des Tartares dans la Chine. L'on n'en a point marqué le jour ni le mois. On voit seulement que ce devoit être vers la fin de cette année; car la Relation porte qu'il s'est passé trois années & quelques mois en la conquête entiere de tout ce grand Etat, & que la derniere de toutes les Villes qui se soûmit, fut celle de Canton, où le Tartare entra au commencement

de Janvier 1647. On n'a point sçû non plus le nombre des troupes qui passerent à cette expedition ; On sçait seulement qu'elles étoient innombrables, tant de pied que de cheval.

Elles étoient partagées en differens corps d'Armées, chacune de cent ou de deux cents mille hommes, qui ne laisserent pas de s'embarrasser quelquefois dans ces commencemens, où les unes s'avançoient à faire le degât & à reduire un Païs qui devoit être la proie & la conquête des autres.

L'Empereur des Tartares étoit accompagné de ses trois oncles, qui soûtinrent ce jeune Prince & le servirent avec une valeur & une fidelité qui a peu d'exemples. Ce furent d'abord tous leurs soins de donner credit à ses armes, & de faire sentir par tout la douceur & la moderation de son gouvernement. Le plus âgé de ces Princes, qui étoit une personne très-considerée à la Cour pour son habileté & sa suffisance dans le gouvernement, demeura auprès du Roi. Il lui donna toûjonrs de sages conseils, & il prit par tout des soins de sa personne & de sa gloire, non pas tant comme de celle de son neveu, que comme de celle de son propre enfant. Les deux autres oncles du Roi qui étoient moins âgez, com-

commandoient les troupes ; & par leur fidelité, autant que par leur valeur, ils faiſoient par tout triompher les armes du jeune Xunchi. L'un d'eux ſe ſignala particulierement dans cette conquête, où il acquit la réputation du plus vaillant Capitaine de la Nation, & le nom de Conquerant de la Chine.

La guerre ne tarda guéres à être portée dans la Province de Pequin. Comme cette grande Ville avoit été depuis quelques ſiecles la Cour des Roys de la Chine, le Tyran y avoit auſſi tous ſes établiſſemens, & avec lui tous les Grands de ſon parti. Mais le bruit & le bon-heur des armes des Tartares les en alloit bien-tôt déloger. Il y eut ſeulement quelques places dans la Province qui ne ſe rendirent qu'à la force; pendant que la plus part des autres cederent aux menaces & à l'aprehenſion des châtimens qu'on employoit contre celles qui avoient fait quelque reſiſtance. Ainſi, encore qu'en quelques lieux les Chinois ſe fuſſent aſſez opiniâtrez à ne vouloir point ſe ſoûmettre à une puiſſance étrangere, d'autres ayant fait ſemblant ſeulement de ſe vouloir defendre, & les autres s'étant rendus auſſi-tôt aux plus forts, il parut par tout peu de fermeté, & peu d'attachement au parti du Tyran.

Les Tartares, qui avoient déja donné un ſi heureux commencement à leur conquête, ſans avoir encore trouvé d'obſtacles qui euſſent arrêté leur marche, reſolurent, pour ne point perdre de temps, de faire marcher toute l'armée enſemble à Pequin. Ils vouloient y trouver encore l'Uſurpateur; & ils ſe hâtoient d'ôter au plutôt la couronne de deſſus cette indigne teſte.

Ce Tyran avoit dans Pequin une belle & nombreuſe Milice. C'étoient des gens bien payez, & qui paroiſſoient auſſi très-reſolus à ſe bien defendre. Cela lui donnoit lieu de penſer, qu'après avoir donné de ſi bons ordres, la victoire coûteroit au moins beaucoup de ſang à ſon ennemi. Mais comme cét Uſurpateur n'étoit qu'un lâche & un traitre, & tous ſes ſoldats autant de traîtres, toute leur reſolution n'alla pas bien loin. Ils n'avoient juſques là combattu que par des trahiſons & des tromperies. Ils n'avoient vaincu que des gens deſarmez, & un peuple qui n'avoit eu ni les ordres ni le temps de ſe mettre en defenſe. Au lieu que pour lors il s'agiſſoit de ſe montrer à des ennemis qui les venoient chercher les armes à la main, & avec des armes déja victorieuſes de tous ceux qui avoient oſé leur reſiſter. Ly reconnut donc qu'il n'y auroit pas de ſeureté à ſe voir de ſi près

avec

avec ſon ennemi ; & même, qu'autant qu'il y auroit de temerité à tenter le ſort d'une bataille, il ſeroit encore auſſi dangereux pour ſa perſonne de l'attendre, & de ſe mettre en defenſe dans la ville de Pequin. Ainſi il ſe reſolut de ſe retirer au plutôt, & d'abandonner de la ſorte ſa Ville capitale, lors que le Tartare n'en étoit plus éloigné que de trois journées.

Avant que de déloger, ce Tyran ne manqua pas de décharger ſur le peuple une partie de ſa colere. Il fit dans toute cette Ville des cruautez horribles. C'étoit pour la punir de ce qu'on y avoit encore conſervé quelque ſorte de reſpect pour le legitime Souverain. Il eſt vrai qu'on y avoit toujours fait paroître plus d'horreur de ſa trahiſon, que d'ardeur & de bonne volonté pour ſes intereſts. Il ſe vangea donc des habitans de Pequin, & il prit auſſi-tôt la fuite avec ceux de ſon parti. Il emporta tous les treſors du Roi. Mais avec la charge de ces treſors, il en eut encore une autre de maledictions, qui ont depuis rendu ſon nom celebre parmi les Chinois, comme le nom du plus deteſtable des hommes.

Les Tartares parurent bientôt après devant les murailles de Pequin, & ils y entrerent ſans trouver aucune reſiſtance. Mais comme ils virent que le Tyran leur avoit écha-

pé, ils en sortirent aussi-tôt pour aller après. Il ne leur fut pourtant pas possible de le joindre. Le jeune Xunchi revint donc à Pequin, où après avoir été magnifiquement reçû, on crût ne devoir point tarder à le faire reconnoître Monarque absolu de tout ce Royaume d'or. C'est le nom que les Tartares donnent à la Chine.

Ce jeune Monarque après avoir été couronné Empereur de ce grand Etat, trouva à propos d'arrester aussi sa Cour dans le Palais de Pequin. Il y appella ensuite toute la Noblesse de Tartarie, & se prepara de là à pousser avec encore plus de chaleur ses premieres victoires.

Quant au Tyran Ly, afin de n'avoir plus à en parler desormais, la Relation rapporte qu'il se retira en la Province de Xensi, qui est au Nort de la Chine, & une de ces six Provinces dont il s'étoit d'abord rendu le maître. Il y porta tous ses tresors. Il y fit passer toutes ses troupes. Et enfin, il s'arresta avec toute sa Cour en la Ville capitale de cette Province, où il se fortifia autant qu'il lui fut possible. C'est tout ce que la Relation nous a apris de ce Tyran ; il n'y est plus fait aucune mention ni de sa personne, ni de son armée, ni de toutes ses grandes richesses. Il est fâcheux d'avoir si souvent à s'en prendre au defaut de la Re-

lation ;

lation; mais celui qui a donné des memoires sur toute cette Histoire, n'en a pas sçû davantage ; & il se contente seulement de marquer, qu'au tems qu'il écrivoit, les choses étoient encore en une telle confusion dans tout cét Etat, qu'il n'avoit pas pû être plus éclairci de plusieurs particularitez.

Il est cependant très-assuré que les Tartares eurent bien-tôt conquis toutes ces Provinces, & celles même de Xensi où Ly s'étoit retiré : Mais on ne dit point, si on l'y avoit trouvé, ni ce qu'il étoit devenu pour lors, non plus que son armée & toutes ses richesses. Il est assez étrange qu'on se fût si peu mis en peine à la Cour du Tartare d'en apprendre des nouvelles plus particulieres. La Relation rapporte assez d'autres choses moins curieuses dont on a été informé par des personnes qui étoient parties de Pequin depuis le couronnement du Tartare : Et cependant on ne voit point qu'on y ait pû sçavoir quelles avoient été les dernieres avantures de ce Tyran.

Ce que l'on en a dit avec plus de vraisemblance, est, que ses gens aiant mieux reconnu l'attentat que ce traître avec commis contre sa Patrie, & le nombre de maux qu'il avoit attiré à la fois sur cét Empire si fleurissant, que bien loin d'avoir les forces & assez de cœur pour le défendre des Tarta-

res, il n'avoit pas seulement osé soûtenir leur presence aux premieres approches, où il lui étoit plus avantageux de les combatre; parce qu'il avoit encore pour lors toutes ses troupes & des forces très-considerables; que de jour en jour on ne reconnoissoit plus son pouvoir ni son autorité; & qu'on concevoit au contraire une plus horrible aversion de sa personne; qu'il avoit cependant avec lui de grandes richesses, ou plutôt une proye qui leur appartenoit beaucoup mieux qu'à un lâche fugitif. C'étoient les tresors que les Rois de la Chine avoient amassé depuis plusieurs années, ils s'étoient enfin resolus de se defaire de sa personne; & qu'ainsi après avoir pillé les tresors & fait le partage du butin, toute l'armée s'étoit débandée & dispersée par les autres Provinces.

Mais quand ses soldats n'en seroient pas venus jusqu'à lui ôter la vie, il étoit bien difficile qu'il pût échaper une fin aussi malheureuse parmi ceux de sa Nation. Jamais le Comte Dom Julien n'avoit été autant en execration aux Gots qui habitoient l'Espagne, que Ly l'étoit generalement à tous les Chinois. Mais c'en est assez dit de ce traître, pour donner de l'horreur de ses semblables, qui ne sont jamais punis comme ils le meritent.

J'a-

J'ajoûte seulement que celui-ci détruisit son Prince, & se détruisit encore lui-même, sans que sa perte pût apporter aucun soulagement aux maux de sa Patrie. Il avoit fait son élevation de la chute de son Souverain. C'est tout ce que peut faire l'ambition des hommes, que les uns montent par où les autres descendent : mais sans prendre garde que souvent ils montent & s'élevent avec peril, pour descendre bien-tôt avec repentir de s'être trop élevez. Que si un Empereur puissant avoit pû faire une si grande chute, que pouvoit attendre un lâche Tyran, sinon d'être bien-tôt reduit à se chercher lui-même un precipice ? Cependant cette ame basse ne laissoit pas de se satisfaire de sçavoir, comme par un pressentiment de son mal-heur, que l'Empire & sa Patrie demeureroient au moins ensevelis sous ses ruïnes. On connut enfin, & on detesta l'attentat de ce traître, qui étoit de renverser tout ce grand Etat. Mais le mal étoit fait, & sa mort & son châtiment ne pouvoient y apporter de remede : tant il est vrai que les choses, qui sortent toûjours sans beaucoup de violence de leur ordre, n'y rentrent pas de la même sorte : ce qui fait que par tout il n'y a rien de plus facile que de commencer le mal, & rien de plus difficile que d'en arrêter les suites.

Il n'étoit donc plus mention de Ly à Pequin. Le jeune Roi des Tartares Xunchi y regnoit, & gouvernoit en Souverain. Mais ce Prince, qui n'avoit voulu que se reconnoître & reprendre seulement haleine, après ses premieres conquestes, jugea bien-tôt que c'étoit l'Empire entier de la Chine qui devoit donner un juste emploi à son grand courage. Pour bien commencer, il considera qu'il avoit pour voisin un Roi de la Corée, qu'il n'étoit pas à propos de laisser derriere. Ce Royaume de la Corée, qui est en la partie Orientale de la Chine, est un païs qui n'a guéres moins d'étenduë que toute l'Espagne. Il n'est separé de la Chine que par une grande riviere, & il en étoit autrefois tributaire, lors que la Chine étoit sous la puissance des Tartares. Mais depuis les Coréens n'ayant pas voulu reconnoître l'Empire des Chinois, ils s'étoient donné un nouveau Maître, qui envoyoit seulement quelques presens à la Cour de Pequin. Il sembla donc aux Tartares que cét Etat leur appartenoit par les droits de l'ancienne possession ; Et sur ce fondement ils firent avancer leurs troupes de ce côté-là.

Il n'étoit pourtant pas si facile de reduire les Coréens qu'il l'avoit été de se rendre Maître de Pequin. Ces Peuples sont

un

un peu plus guerriers que les Chinois ; & comme ils entretiennent une guerre hereditaire avec les Japonnois leurs voisins, Nation fiere & belliqueuse , ils sçavoient assez manier les armes pour se défendre. Mais ils étoient encore tous bien unis & dans une même resolution de se maintenir, sans qu'il y eût de faction ni de trahison qui les partageassent. Ils étoient gouvernez par un Prince parfaitement aimé & obeï, & qui les menoit lui-même à la guerre; c'est pourquoi ils donnerent plus d'affaires aux Tartares que n'avoient encore fait les Chinois. Cependant, comme les assaillans menoient avec eux de puissantes forces , & qu'ils combattoient déja en victorieux, ils remportoient aussi par tout de grands avantages. La fortune qui s'étoit déclarée pour le Tartare , faisoit bien voir qu'elle avoit destiné ce jeune Monarque pour les victoires & pour les triomphes. Il reduisit donc en peu de temps une grande partie de ce Royaume, non toutefois sans perdre un grand nombre de ses meilleurs soldats.

Le Roi de la Corée, qui reconnût que ses forces n'étoient pas égales ni suffisantes pour soûtenir un ennemi si püissant, jugea qu'il lui réussiroit mieux de se defendre par la soûmission. Il n'y a rien que l'ambition

ne fasse pour se maintenir; & s'il est besoin d'y employer des bassesses, c'est pour lors que le plus superbe ne dédaigne pas de faire paroître plus d'abbaissement. Ce Prince, qui voyoit que toute sa grandeur estonneroit peu son ennemi, témoigna de se vouloir soûmettre. Le Tartare de son côté étoit comme ces Lions courageux, ou plutôt comme un de ces Heros, dont on dit, que mettant en poudre des ennemis qui refusoient de se soûmettre, ils faisoient gloire d'épargner ceux qu'ils voyoient à leurs pieds.

Le Coréen envoya enfin mettre sa couronne aux pieds du Tartare; & il reconnût qu'il tiendroit son Royaume de sa Hautesse, si elle agréoit de le lui remettre, comme à un Roi tributaire & soûmis. Le Tartare reçeut ses offres, & consentit de traitter à ces conditions. Il fut avantageux au Coréen de s'être abbaissé pour se mieux relever. Il ne faut que sçavoir bien faire quelques démarches avec les hommes, qui en general se païent des apparences, pour se tirer d'affaire, & trouver ses avantages dans les suites.

On consideroit chez le Tartare, que comme il y auroit toûjours assez d'affaires à démêler dans la Chine; il ne pouvoit être qu'avantageux de traiter avec le Coréen à des

des conditions, où l'Empereur, sans consumer ses forces, augmentoit encore la reputation de ses armes : ainsi ce Prince se retira de la Corée avec toutes ses troupes. Il revint ensuite à Pequin ; & donna cependant ses ordres au Coréen de le suivre sans armes, afin que lors qu'il seroit à la Cour, on dressât plus facilement les articles de la paix. Le Coréen ne manqua pas de suivre cet ordre, & prenant une assurance entiere sur la parole de ce jeune Monarque, il se rendit à Pequin peu de tems après que Xunchi y fut arrivé. Il y fut parfaitement bien receu, & toûjours traitté selon sa grandeur & selon toute la magnificence de cette Cour. Ensuite apres que toutes les conditions de la paix eurent été arrestées, ce Prince rendit solemnellement ses hommages & ses reconnoissances au Tartare. Il fut ainsi arresté avec quelles dependances cet Etat releveroit desormais de la Tartarie, qui furent à peu près les mêmes où il avoit été sous les derniers Rois de la Chine. Le Coréen s'en retourna en son Royaume avec son Sceptre & sa couronne Royale, & reporta la joye publique, autant que sa satisfaction particuliere ; ce qui fit éclatter encore la grandeur & la generosité du jeune Empereur des Tartares. Tout ce qui est rapporté

ici s'acheva avec l'année 1643. & dans le commencement de 44.

CHAPITRE IV.

Le Tartare poursuit sa Conqueste.
Il reduit les cinq autres Provinces voisines de Pequin.
La conduite qu'il tient pour faire valoir ses victoires, & les ordres qu'il prescrit aux vaincus.

PEu du temps après que les Tartares furent entrez dans la Chine, ces puissantes armées se déborderent de toutes parts, comme des torrens qui emportent tout ce qui se presente à leur rencontre. Leur jeune Monarque voulut toûjours se trouver en personne dans toutes les grandes entreprises. Nous avons vû qu'après s'être rendu Maître de la Province de Pequin, qui est la capitale de l'Empire, & une de ces six Provinces que l'Usurpateur avoit reduites sous sa domination, il s'étoit encore assuré du côté de la Corée, qu'il s'étoit renduë tributaire : mais ce n'étoient que des commencemens. Il se resolut donc au plutôt de porter la terreur de ses armes dans les cinq autres Provinces du

Nort, qui sembloient tenir encore pour Ly. C'étoient celles de Xantan, de Leaotun, de Honam, de Xansi & de Xensi, où s'étoit retiré le Tyran. Ce Prince y entra à la teste de ses troupes, au commencement de l'année 1644. & il les reduisit toutes sous sa puissances en cette même année. Il y eut quelques places qui firent d'abord une resistance assez vigoureuse, mais qui ne fut pas de longue durée. L'ardeur des Chinois n'alloit pas si loin ; & tout ce grand feu qu'ils firent d'abord, & qu'ils ne pûrent pas entretenir, ne servit qu'à les consumer plutôt. Mais ce qui est estrange, est que les Tartares coururent & reduisirent toutes ces Provinces, sans y avoir rencontré le Tyran, ni vû paroître son armée, ni ses tresors; au moins la Relation n'en dit rien.

La conduite que tint le Tartare en une si prompte expedition est assez remarquable. Il alloit droit avec tout le gros de ses troupes fondre sur la premiere ville & la capitale de la Province, sans partager ni divertir ses forces ailleurs. Il jugeoit qu'encore que ceux qui commandent des armées laissent derriere eux quelques places moins fortes, qu'ils auroient pû emporter, ou quelque gros d'ennemis qu'ils auroient pû défaire, ils ne doivent pas se défier de leur victoire. Ainsi ce Prince se presentant

avec

avec des forces si redoutables devant la Capitale d'une Province, ou il l'emportoit de vive force en peu de temps, ou il l'obligeoit à faire au plutôt sa composition. Après y être entré, il en prenoit possession, & en même temps de la Province entiere. Il établissoit dèslors tous les Reglemens necessaires pour son gouvernement dans la paix & dans la guerre. Il depéchoit encore de là des ordres à toutes les Villes & Places de cette même Province, les sommant, ou de se soûmettre sans retardement à son obeïssance, ou de se préparer à se bien défendre. Si elles consentoient de se rendre, avant que de tenter une resistance, il les assuroit de les traitter avec toute sorte de bonté & de clemence. Et si au contraire elles étoient resoluës de se mettre en defense, il leur denonçoit dèslors une guerre sanglante. Ainsi les Villes qui se soûmettoient, avant que d'être forcées, étoient aussi-tôt comprises dans le Gouvernement, & traitées ensuite selon la bonté & selon les graces qu'elles pouvoient attendre de ce Prince genereux. Quant aux autres places qui se preparoient à une resistance, c'étoit l'armée elle-même qui les alloit sommer une seconde fois de se rendre. Et comme ces nombreuses troupes portoient par tout l'effroi & la desc-

la-

lation, elles les pressoient de si près, que celles qui avoient paru les plus resoluës, & qui avoient déja soûtenu quelques attaques, en venoient bien-tôt au repentir. Mais il étoit trop tard; & les Tartares en vouloient faire des exemples qui apprissent à d'autres à se rendre, sans qu'il en coûtât du sang. C'étoit là le dernier avis qu'ils prétendoient donner à leur voisins, afin qu'ils n'y fussent pas trompez.

Voilà quelle fut la conduite & le bonheur du Tartare en la reduction de ces cinq Provinces, où ce jeune Prince voulut toûjours commander à la tête de ses troupes; aussi bien que lors qu'il étoit passé dans le Royaume de la Corée. Toute cette expedition s'acheva avec l'année 1644. après laquelle ils revint à Pequin, tout glorieux de ses victoires.

Ce Prince avoit déja choisi cette grande Ville pour le lieu de sa residence & de sa Cour; & il avoit encore donné ses ordres à la Noblesse & à toute la Cour de Tartarie de s'y rendre. Ce fut de là aussi qu'il crût, qu'après avoir donné des marques de son courage & de sa valeur, il seroit desormais plus seant à sa grandeur de remettre ce qui restoit de la conqueste de la Chine, c'est à dire, les neuf autres Provinces du Midy, à l'experience & à la fidelité des Generaux

de

de ses armées. Il voyoit qu'il ne paroissoit plus d'ennemis dans tout ce grand Païs, qu'il lui fût glorieux de combattre ; ou même qu'après y avoir été tant de fois victorieux, la seule reputation de ses armes seroit desormais suffisante de lui gagner des batailles & de lui apporter ses victoires. Il se trouve ainsi dans les temps des exemples qui font voir que, ce que l'on dit, que les armes sont journalieres, n'est pas toûjours veritable. Cette maxime qui n'a pas eu lieu pour un Alexandre, pour les deux Cesars, pour les Scipions, & pour d'autres semblables Conquerans, n'en a pas eu non plus à l'égard du jeune Xunchi, que l'on pourroit dire n'avoir été guéres moins vaillant que tous ces Heros. Au moins a t'il paru aussi bien qu'eux, n'être né que pour les victoires & pour les conquestes.

Mais ce qui merite plus d'admiration, & qui pourroit être un rare exemple pour les grands Princes, est qu'on ne vit point que dans un âge si tendre & dans les plus épaisses tenebres de l'infidelité, tant de victoires eussent rendu ce jeune Prince ni plus vain ni plus superbe. Il faut pourtant avouër qu'il auroit été plus pardonnable à un Monarque si puissant, & en même temps si jeune, si vaillant, si heureux

&

& enfin né parmi une Nation barbare, & qui ne connoissoit point la veritable Religion, d'avoir porté le faste de sa vanité aussi haut que tous ces autres Conquerans. Cependant la Relation nous le fait connoître dans tous ses grands Exploits comme un prodige de moderation. Elle marque qu'il n'attribuoit pas ses victoires à sa valeur, ni à la puissance, ou au bon-heur de ses armes, mais seulement au souverain pouvoir du Dieu du Ciel, selon qu'il le pouvoit connoître. Ainsi il disoit, que tout ce qu'il avoit fait, n'avoit été que l'execution de sa volonté & de ses ordres; Qu'à moins que le Ciel ne l'eût visiblement favorisé dans son entreprise, il étoit bien éloigné de se promettre le succès de ce qu'il avoit executé avec tant de facilité. Il en étoit tellement persuadé, qu'il rapportoit pour preuve de ce qu'il disoit, de certains prodiges qu'il ne doutoit point que le Ciel n'eût fait exprès pour rendre ses armes victorieuses. Il est vrai qu'il auroit pû arriver que le Démon, pour aveugler de plus en plus ces miserables peuples, auroit agi d'une maniere extraordinaire en quelques evenemens que l'on rapportoit. Comme entr'autres choses, les Tartares assuroient qu'à leur entrée dans les terres de la Chine, ils avoient trouvé un gué en une riviere

très-

très-profonde, qui jamais auparavant & depuis n'avoit été guéable, & beaucoup moins encore à l'endroit où l'armée des Tartares l'avoit paſſée. On l'appelle la Riviere jaune, à cauſe que ſes eaux ſont ordinairement fort troubles & meſlées de beaucoup de limon. Elle a ſa ſource hors de la Chine, où elle entre par la partie du Nort, & arroſe enſuite quelques Provinces; mais elle y eſt par tout extrémement groſſe & profonde, & particulierement à l'endroit où la Cavalerie & l'Infanterie même des Tartares la paſſa ſans aucune difficulté.

La même choſe arriva encore à ce Prince & à toute ſon armée, au paſſage d'une autre riviere. Ces grands fleuves ſont aſſez communs dans toute la Chine, & ils ſont en quelques endroits extraordinairement larges & profonds.

L'Empereur des Tartares concluoit de toutes ces avantures que le Ciel approuvoit aſſurément ſa conqueſte, puiſque pour le mettre en poſſeſſion de cet Empire, il faiſoit des choſes ſi extraordinaires. Les Chinois, ce qui eſt merveilleux, en diſoient autant, & que c'étoit un ordre d'en haut que l'Empire de la Chine paſſât en la puiſſance des Tartares. Ils le publioient hautement, & ils pretendoient effacer par là la honte

honte de leur Nation, de s'être si lâchement rendus à leurs aggresseurs. Le Ciel, « disoient-ils, en ordonnoit ainsi, & il fal- « loit que la Chine fût détruite pour être « desormais assujettie à un autre Maître, « autrement les Chinois auroient mieux « soûtenu ceux qui les venoient attaquer, « & ils ne se seroient pas laissé si miserable- « ment reduire sous la domination de leurs « ennemis. C'est ainsi que les vainqueurs « & les vaincus prétendoient également qu'ils ne faisoient que suivre le Ciel & obeïr à ses ordres. Le Tartare y gagnoit sa cause; & le Chinois y vouloit au moins trouver dequoi excuser sa lâcheté. C'est donc par tout le monde que les hommes travaillent ridiculement à accommoder Dieu avec tout ce qui leur plaît. C'est par tout qu'ils sont si amoureux de leurs contes & de leurs mensonges, que pour les faire mieux valoir, ils ne craignent point de les autoriser de la premiere raison, & de la souveraine Verité même.

Au bruit de tant de victoires que le jeune Xunchi venoit d'emporter dans la Chine, toute la Nation des Tartares l'inonda bien-tôt. Il n'y avoit plus de muraille qui leur en fermast le passage, depuis que ceux de leur Nation en avoient été les Maîtres. Ainsi l'amour de la gloire où

ils

ils voyoient leurs compagnons, & le desir de venir partager encore avec eux quelques restes du pillage de tant de belles Villes & de riches Provinces ne les laissant pas en repos, ils y accouroient de tous côtez.

Le Roi avoit aussi besoin de tout ce monde. Outre qu'il étoit obligé de tenir de grosses garnisons dans les Villes & les Places fortes qui sont en très-grand nombre dans toutes ces Provinces; il ne l'étoit pas encore moins d'avoir de puissantes armées en campagne: les unes pour achever de reduire les peuples qui ne s'étoient pas encore soûmis; & les autres pour s'assurer ce qui avoit déja été gagné. Il n'étoit pas aussi moins important de prévenir les revoltes & les soulévemens des peuples, qui sont assez ordinaires parmi de nouveaux Sujets, & encore chez une Nation, qui étant accoûtumée à dominer, se voyoit alors reduite sous une domination étrangere.

Ce fut par cette consideration que le Tartare obliga plusieurs soldats Chinois des Provinces voisines de la Tartarie de prendre parti dans ses troupes. Ces peuples sont dans les armes, les plus belliqueux & les plus adroits de toute la Chine. Mais il y engagea particulierement les principales familles de ces Provinces,

&

& les personnes qui étoient plus considerées dans tout ce païs. C'étoit pour avoir autant d'ôtages de la fidelité de ceux parmi lesquels ils pouvoient avoir plus d'autorité, à même temps qu'il grossissoit encore ses armées, & qu'il se mettoit en état d'achever au plutôt la conqueste des autres Provinces plus éloignées ; quoi qu'il donnât ordre cependant que les Commandans & les Officiers de ses troupes fussent toujours pris d'entre les Tartares.

Quant aux autres emplois du Gouvernement qui n'appartenoient point à la guerre, les Tartares y userent de moindres précautions à l'égard des Chinois, encore que ce fussent des Charges & des dignitez très-considerables. Ils y procederent en ces commencemens d'une maniere propre à gagner les affections des peuples. Ils laisserent d'abord tous les Mandarins dans leurs Charges, & ils donnerent même des emplois plus considerables à ceux dont ils connurent mieux le merite. Ce fut ce qui commença à rendre leur domination moins odieuse. Il est vrai que quelque temps après, ils ôterent ces Charges à quelques-uns ; ils reformerent & limiterent le pouvoir & la jurisdiction des autres ; & ils ne leur laissoient même quelquefois que la qualité & le nom, sans aucune autorité.

Ils

Ils ne trouvoient pas à propos de laisser plus long-temps les Chinois les Maîtres de la Justice & des châtimens des peuples, & ceux-ci meritoient sans doute cette punition, pour en avoir autrefois si mal usé. Car il étoit visible que l'Empire de la Chine & son Etat ne s'étoient perdus que parce que la garde des Loix & de la Justice y avoit été confiée, ou plutôt abandonnée à des Eunuques.

Pour le Charges de la Milice, les Tartares s'en vouloient moins fier aux Chinois; bien qu'ils ne laissassent pas en quelques rencontres de confier à ceux qu'ils en trouvoient capables, le commandement de quelques troupes. Mais il y avoit toûjours quelque General, ou un autre Chef considerable des Tartares avec un gros plus nombreux, qui observoit ces troupes Chinoises, & avoit sur elles un commandement plus general & plus absolu.

L'Ordonance la plus fâcheuse que firent les Tartares, & qui toucha aussi plus sensiblement les Chinois, fut lors qu'ils leur commanderent de se vestir à la mode de Tartarie & de couper leurs cheveux. Ces peuples aiment extremement leur chevelure, qu'ils prennent aussi un soin particulier d'ajuster & de couvrir de parfums, & c'est generalement une des choses qu'ils estiment

da-

davantage pour paroître bien faits, de porter, comme s'ils étoient des femmes, des cheveux qui leur descendent jusqu'aux pieds. C'est pourquoi ce fut un ordre qui leur parut étrangement violent. Les Tartares cependant le jugeoient très-important. Ils prétendoient que la conformité des habits produiroit infailliblement plus de rapport & plus de conformité dans les esprits des personnes, en sorte qu'une domination étrangere leur paroîtroit moins étrange, aussi-tôt que toute cette diversité exterieure ne leur blesseroit plus les yeux. C'est la coûtume & l'usage qui rendent par tout les choses plus supportables. D'ailleurs comme la Chine enferme de grands païs, & qui ne pouvoient pas être conquis tout à la fois, ils voyoient qu'ils ne pouvoient éviter de grands inconveniens, qu'en faisant ce discernement des peuples qui seroient soûmis, d'avec ceux qui ne le seroient pas; & pour cela en obligeant les premiers à couper leurs cheveux, ils étoient desormais assez reconnoissables parmi les autres. Il ne restoit plus que de pouvoir aussi reconnoître les Chinois soûmis d'avec les veritables Tartares. Ce discernement étoit encore necessaire. Et parce qu'il n'étoit pas aisé de le faire, en les regardant seulement au visa-

ge, d'autant que ces peuples ont assez de ressemblance les uns avec les autres, on s'avisa de donner encore aux Chinois une marque particuliere. Ce fut que ceux qui seroient soûmis, en se coupant les cheveux, ainsi que les Tartares, se laisseroient au milieu de la teste un toupet plus gros, à peu près comme on fait sur les galeres d'Europe, pour reconnoître les forçats Chrétiens d'avec les autres qui ne le sont pas.

Les Chinois ne trouverent rien de plus rigoureux que ce commandement; & ils ne pouvoient se resoudre d'y obeïr. Le Tartare voyant qu'ils y faisoient tant de façon, reïtera cet ordre, & enjoignit à tous, sans exception, d'y obeïr sous peine de la vie. Pour lors il s'en trouva plusieurs qui aimerent autant perdre la teste que leurs cheveux; car ils y apporterent tant de difficultez que leur resistance leur en coûta la vie. Ils voyoient assez à quelles extremitez ils se reduisoient, & cependant par une sotte opiniâtreté ils aimerent mieux perdre la vie que de se resoudre à demeurer sans cheveux.

Cha-

CHAPITRE V.

Un des Oncles de Xunchi reduit la Ville & la Province de Nanchin.
La fuite & la mort d'un Roi de la Chine, qui y avoit été couronné.
Six des neuf Provinces du Midy sont soûmises aux Tartares.

LE jeune Xunchi, après avoir donné tous les ordres necessaires pour l'affermissement de son autorité parmi ses nouveaux Sujets, après avoir pourvû aux Charges de l'Etat, & établi de bonnes garnisons dans toutes les places des six Province du Nord, resolu de ne plus partir de sa Cour de Pequin, avoit remis à un de ses Oncles la conduite de ses armées, avec ordre de passer au plutôt à la conqueste des autres Provinces. Ce Prince partit peu de temps après de Pequin avec de puissantes troupes, & marcha droit à la grande ville de Nanquin. Cette ville avoit été autrefois la Cour de l'Empire, & elle étoit encore la capitale d'une des meilleures Provinces de cet Etat.

C'étoit en cette Province, & en cette même Ville que les Mandarins avoient

couronné Empereur un Prince de la famille Royale. Ils avoient pensé, après avoir sçû la mort de Zunchin, ne pouvoir rien faire de plus important pour l'Etat, que d'opposer ce Prince legitime à l'Usurpateur. C'étoit le remede le plus present qu'ils eussent pû trouver aux maux de leur Patrie. Ce nouveau Roi étoit fils d'un cousin germain de l'Empereur Zunchin, à la Cour duquel il avoit été élevé, & toûjours consideré comme un Prince de la Maison Royale. L'Empereur même en avoit eu des soins très-particuliers dans le temps que rien ne troubloit encore la felicité de son Gouvernement.

Ce jeune Prince qui avoit assez d'esprit, s'étoit bien-tôt aperçu de quel côté l'orage seroit le plus à craindre. Comme le bruit étoit grand dès le temps de son Couronnement, que les Tartares s'avançoient avec de puissantes forces ; c'étoit ce qui lui donnoit plus à penser que tout ce que Ly avoit encore entrepris. Il semble donc qu'il y auroit eu plus d'apparence que ce Prince n'auroit été couronné, qu'après que les Tartares eurent passé la muraille, & ce fut sans doute ce qui le porta à refuser alors le gouvernement, & l'éclat de la grandeur Royale. Mais les Mandarins lui firent de telles instances, & les

les gens de guerre lui promirent de leur côté tant de victoires, qu'il se vît à la fin comme forcé d'accepter la Couronne; encore qu'il pressentît que ce ne pourroit être qu'un poids qui l'accableroit bientôt.

Ce nouveau Roi prit lors qu'on le couronna, le nom de Hunguan, qui veut dire, Splendeur; Mais il eût fallu que pour être un Prince d'éclat & de splendeur, son Regne eût été plus heureux. Il ne manqua pas cependant, aussi-tôt qu'il eut la Couronne sur la teste, de donner tous les ordres necessaires pour la conservation de son Etat & de ses Peuples. Il pourvût aux plus pressantes necessitez de ses Provinces. Il fit travailler aux fortifications des Villes & des Places les plus importantes; & il mit generalement en bonne défense toutes ses Frontieres. Mais sur tout, il s'assura, autant qu'il pût, des passages, & n'omit rien pour fermer toutes les avenuës à son ennemi. Parmi toutes ses troupes, il fit un choix particulier des Capitaines les plus vaillans, & des Soldats les plus aguerris. Il pensa encore à donner de nouveaux privileges à ses Peuples, & à les combler de bien-faits. Il vouloit gagner entierement les cœurs & les affections de sa Nation; & pour cela il avoit commencé à les traitter

d'une maniere aſſez nouvelle à un Roi de la Chine; car il uſoit même de familiarité avec eux, & il leur donnoit le premier l'exemple en tout ce qui pouvoit ſervir l'Etat. C'eſt ce qui le fit aimer davantage de ſes nouveaux Sujets, qui lui promettoient auſſi de le ſervir, & de lui obeïr avec toute la fidelité qu'il en pouvoit attendre.

Il y avoit quelque ſujet d'eſperer, que ſi le General Uſangué n'eût pas ſi temerairement appellé le Tartare, toutes ces Provinces du Midy, qui ſont la plus grande & la meilleure partie de la Chine, euſſent pû ſe maintenir ſous l'obeïſſance de leur legitime Prince. Il étoit aſſez puiſſant pour aller combattre l'Uſurpateur; & il ne lui auroit pas été plus difficile, qu'il l'avoit été aux Tartares, de diſſiper tous les vains projets de ce traître; ou il l'auroit même preſſé de ſi près, qu'il l'auroit peut-être obligé de prévenir, par une mort volontaire, le châtiment que ſon attentat avoit merité.

Mais le Regne de ce nouvel Empereur ne devoit pas être ſi heureux, ni de ſi longue durée. Il gouverna un peu plus d'un an dans ces neuf Provinces du Midy; pendant que Xunchi étoit occupé à reduire ſous ſa domination les ſix Provinces du Nort & le Royaume de la Corée.

Ce

Ce Conquerant, après avoir commencé à goûter les premiers fruits de sa victoire, n'avoit pour lors plus de troubles de conscience sur l'invasion entiere de cét Empire, non plus que sur la paix qui avoit été jurée avec la famille Royale de la Chine. Il ne considera plus, qu'il pouvoit être de l'équité naturelle de laisser à ce Prince Chinois au moins la partie de l'Empire, où il avoit été éleu Roi, & où le Tyran n'avoit point encore porté sa domination. Il sçavoit que Hunguan étoit reconnu publiquement pour un Prince du sang Royal. Mais la fortune & les victoires du Tartare lui avoient fait une autre conscience & une autre justice. Il tenoit enfin ses droits assez puissamment établis sur l'Empire entier de la Chine par la prétention qu'il avoit, que par le sang Royal, on ne devoit entendre que les descendans des Rois mêmes de pere en fils, en la maniere que cette Race s'étoit continuée dans les dix-sept Rois précedens. C'est ainsi qu'il vouloit qu'on dût expliquer le serment qui avoit été fait, en sorte qu'il prétendoit en être dégagé desormais, aussi bien que de toutes autres obligations à l'égard de ceux qui pourroient prétendre être de la famille Royale de la Chine.

Voilà quelle étoit pour lors la justice du

Tartare ; mais il n'y a pas ſujet de s'étonner qu'un Prince barbare, un idolâtre, & un infidelle pouſſât plus avant une conquête qui lui étoit deſormais ſi facile, ſi glorieuſe, & qui importoit tellement à ſa grandeur & à ſes interêts. Il avoit trop heureuſement commencé pour demeurer au milieu d'une ſi noble carriere, & il alloit trop vîte , pour pouvoir être arrêté par ces premieres conſiderations , s'il avoit, ou s'il n'avoit pas droit ; s'il feroit, ou s'il ne feroit pas un juſte obſervateur du ferment de ſes Peres, & de la paix qu'ils avoient jurée avec les Rois de la Chine.

Celui de ſes Oncles, à qui il venoit de donner ſes ordres pour le reſte de ſa conqueſte, faiſoit donc avancer ſes troupes pour ſe jetter dans la Province de Nanquin. Il alloit droit au Roi de la Chine, qui y avoit été couronné, & il étoit chargé de faire toutes diligences pour ſe ſaiſir de ſa perſonne & lui ôter la Couronne avec la vie. C'étoient des raiſons d'Etat , cruelles & barbares raiſons , qui parce qu'elles vouloient que toutes les perſonnes qui pourroient être du ſang Royal, fuſſent excluës des droits de ſucceder à l'Empire , vouloient encore que ce Prince, qui y avoit été appellé, fût digne

de

de mort. C'étoit enfin pour trancher au plutôt tous les ſujets de revolte, qui auroient pû troubler les Tartares dans la poſſeſſion de l'Empire de la Chine.

Le General des Tartares étant entré dans cette Province, trouva en quelques places une reſiſtance d'abord aſſez ferme; mais qui ne perſevera guéres à la vuë de ces grandes armées. Tout commença ainſi à ployer ſous le bon-heur & la valeur de ſes troupes, & depuis à meſure qu'il entra plus avant dans le païs, il y trouva toûjours moins d'ennemis à combattre. Pluſieurs qui voyoient ce qu'il en coûtoit à leurs voiſins, pour avoir crû pouvoir arrêter les victorieux, trouvoient qu'il étoit plus ſûr de ne ſe pas opiniâtrer davantage. Ce Commandant avança donc toujours ſur ſa route, juſqu'à ce qu'enfin, après avoir fait ployer ſous ſes armes tout ce qui s'étoit preſenté d'obſtacle à ſa marche, il ſe vint mettre avec toute ſon armée en preſence de la grande ville de Nanquin.

L'Empereur Hunguan y étoit avec toute ſa Cour, où il maintenoit toûjours toute la ſplendeur de ſa perſonne & de ſon nom. Il reconnoiſſoit pourtant qu'il ne s'étoit pas trompé, d'avoir tant apprehendé le poids de la dignité Royale, & qu'il auroit

beaucoup mieux fait d'en être demeuré à un si honorable refus. Ce n'étoient plus ces Capitaines si vaillans , ni ces soldats qui faisoient tant les braves, lors que les Tartares étoient encore loin d'eux. C'étoit pourtant le temps qu'il avoit plus de besoin de leur resolution & de leur valeur; & cependant au lieu de resolution & de fermeté il ne voyoit par tout que timidité & que foiblesse. Il voyoit même que ceux de ses Capitaine, desquels il s'étoit le plus assuré, avoient été défaits, & qu'ils avoient abandonné des postes où il auroit pensé qu'ils auroient dû soûtenir tout autrement l'ennemi. Il resolut donc, se voyant si mal soûtenu, de n'attendre pas l'assaut & la batterie des Tartares: ainsi il sortit de Nanquin en une nuit, & emmena avec lui les meilleures de ses troupes. Tout ce qu'il y avoit de personnes considerables suivirent après, en sorte qu'il n'y demeura que le menu peuple & une multitude de monde fort inutile pour la défense d'une Ville.

Au matin le Tartare vint reconnoître la place de plus près , & dans le temps qu'il disposoit les échelles pour donner l'assaut, il aperceut toutes les portes ouvertes. Il y entra sans tarder davantage, & sans tirer l'épée il se trouva le maître de cette Ville si forte, défenduë & couverte

de

de tant de murailles & de boulevarts, que, selon la Relation, deux mille hommes d'Europe auroient pû y soûtenir un Siege de plusieurs années contre une armée très-puissante. Enfin le Tartare n'eut qu'à se presenter, pour emporter une Ville d'une si vaste étenduë qu'un homme à cheval pouvoit à peine faire en deux jours le tour de sa premiere muraille.

Ce General tout fier de sa victoire, mais impatient que le Roi Hunguan lui eût échapé, pousse après, avec sa Cavalerie, & sans se donner de relâche. Sa diligence eût le succez qu'il souhaittoit : car il joignit enfin ce malheureux Prince, & comme il l'eût trouvé en desordre, & sans qu'il eût pû se mettre en defense, parce que la plûpart de ses gens l'abandonnerent, il l'eût bien-tôt en sa puissance. Le Tartare, selon que plusieurs l'ont raporté, lui fit perdre la vie à l'heure-même.

Ce fut la fin de la vie & de l'Empire de ce Monarque, qui s'étoit fait appeller Hunguan, Prince de splendeur & d'éclat ; mais ce ne fut plutôt qu'un éclair qui disparut après un peu de lueur. C'est bientôt fait de tous ces faux brillans, qui ne paroissent jamais mieux n'avoir été que de vaines & de trompeuses apparences.

Après la mort de Hunguan, le victorieux revint à Nanquin. Il y établit pour Gouverneur & Vice-Roi de toute la Province un Mandarin Chinois, qui avoit été un des premiers Ministres de deux ou trois des derniers Rois de la Chine. On appelloit ce Mandarin d'un nom qui veut dire Singe ou Guenon, parce qu'il parloit ordinairement avec beaucoup d'action & de gestes des mains, de la teste & de la bouche. Il étoit cependant consideré de tous ceux de sa Nation, comme un grand homme d'Etat, & qui étoit très-habile & entendu dans le Gouvernement.

Le Tartare laissa à ce Mandarin le soin de toutes les affaires de cette Province; & après y avoir fait quelques recruës & donné assez peu de temps à ses troupes de se rafraichir, il passa de là à la conqueste des deux Provinces plus voisines, celle de Schiamsi & celle de Fuquam. Il entra de l'une dans l'autre, & les reduisit en peu de temps avec le bon-heur & le succez ordinaire de ses armes. Quelques places firent comme ailleurs quelque resistance, mais mal conduite, & qui ne dura guéres. Les autres profiterent du malheur des premiers, & se soûmirent aussi-tôt au victorieux.

Ces trois Provinces se trouverent toutes assujetties aux Tartares en moins d'une année

née entiere, qui étoit la 1654. Ensuite le General deliberoit de faire avancer ses troupes vers les trois autres, qui confinent aux premieres, qui étoient celles de Honan, de Suchuen & de Cancheu, lors qu'il apprit qu'il en étoit déja le Maître, sans qu'on eût été obligé de tirer l'épée. Tous ces peuples étoient venus d'eux-mêmes presenter leurs soûmissions, & demander d'être receus sous le gouvernement des Tartares. Ils témoignoient être plus prêts d'obeïr à tous les ordres qu'il plairoit à ce Monarque de leur donner, qu'ils avoient eû tout le loisir de reconnoître à combien de maux ils s'exposeroient, en pensant arrêter les progrez d'un ennemi victorieux. Ils avoient donc resolu de prévenir leur ruïne: Et s'ils ne pouvoient pas, en se soûmettant, se garantir de tout ce qui est inévitable dans la guerre, ils trouvoient au moins que ce ne seroient que de legeres violences en comparaison d'une guerre, où il n'y avoit point de misericorde pour les vaincus.

CHAPITRE VI.

Les Tartares trouvent de plus grands obstacles dans la Conquête des trois dernieres Provinces.

Un Corsaire Chinois s'y étoit rendu très-puissant.

Quel étoit ce Corsaire.

DEs quinze Provinces qui partagent tout le grand Etat de la Chine, il s'en trouva douze entierement assujetties sous la puissance des Tartares en l'année 1645. Il en restoit encore trois pour achever la conquête entiere de cet Empire, celle de Foquien, autrement appellée Chincheo, celle de Canton, & la derniere de Quansi. Mais il y avoit plus à faire dans celle-ci, qu'il n'y avoit eu dans toutes les autres. Le voisinage où elles sont de la mer, la difficulté du païs où il y a quantité de montagnes, & les peuples beaucoup plus belliqueux, particulierement ceux de la Province de Foquien ou Chincheo, pouvoient donner pour lors plus d'emploi aux armes & à la valeur de leurs ennemis. Mais outre la difficulté des lieux & l'humeur guerriere des peuples, il se presentoit deux au-

autres obstacles qui alloient arrêter plus de temps le reste de la victoire des Tartares.

Le premier, mais le moins considerable, fut un nouveau Prince du sang Royal, qui s'étoit retiré en ces Provinces, & avoit été couronné Empereur de la Chine en la ville de Foquien. Ce Prince se fit nommer en son couronnement Janvan. Tous ces noms signifient de grandes qualitez: l'on n'a point sceu ce que celui-ci vouloit dire. Mais si celui de Hunguan n'avoit été qu'un éclair, ce dernier ne pouvoit être qu'une exhalaison & une vapeur. Tous ces peuples ne faisoient guéres de peur aux Tartares avec leur grand Empereur. Ils se persuadoient cependant qu'encore que leur nouveau Prince n'eût pas des forces pour reconquerir ce qui s'étoit perdu de la Chine, il pourroit neanmoins conserver ces trois dernieres Provinces où il étoit pour lors le Maître; & ils se tenoient plus hardis sur ce qu'il avoit auprès de lui un fameux Capitaine Chinois, qui passoit pour très-vaillant, & qui jusqu'alors avoit eu de fort heureuses avantures sur la mer & sur la terre.

Ce Capitaine pour lors si renommé dans la Chine fut le plus grand & dernier obstacle que les Tartares trouverent dans toute leur

leur conquête. Aussi furent-ils obligez de changer de conduite & de prendre de tout autres mesures à son égard. Au lieu que jusques-là, ils avoient seulement menace & commandé aux peuples de se soûmettre, sous peine de leur faire sentir leur indignation, ils ne dédaignerent pas contre leur coûtume, & voyant qu'ils gagneroient moins par la force, d'en venir à des propositions d'accommodement & jusqu'à des prieres avec un homme de nulle qualité, & un Pirate.

Cet homme, qui se fit craindre des Tartares, étoit Chinois de Nation, & s'appelloit Icoan ; nom qui durant tout ce temps fit beaucoup de bruit, & même dans les païs assez éloignez. Il est assez curieux, pour connoître encore mieux l'état de la Chine, de sçavoir une partie des avantures de sa vie. Il étoit né en la Province de Foquien en un petit village sur le bord de la mer, proche la ville de Annay, de parens pauvres & aussi miserables que le pouvoit être ce petit lieu écarté. Il sortit fort jeune de son païs, pour trouver ailleurs, s'il pouvoit, quelque meilleure fortune. Comme il avoit de l'esprit, il ne desespera pas de pouvoir parvenir un jour à quelque chose de grand. Mais pour cela il falloit voir le monde & se procurer de l'emploi.

Il

Il vint donc à la ville de Macaô, & là il commença par ce que font beaucoup de jeunes gens de son âge & de sa sorte, qui fut de servir quelques Artisans & gens de métier, & ensuite quelques Marchands de sa Nation. C'étoit encore une petite fortune; aussi ne fit-il pas son compte d'en demeurer là. Comme il ne manquoit pas de bon sens, il se rendoit aussi tous les jours plus habile & plus capable de grandes choses. Il fut même instruit de nôtre Religion, & receut le Saint Baptême en cette Ville. Il s'y fit nommer Gaspard. On ne sçait point le sujet qu'il pût avoir de prendre ce nom, si ce n'est qu'il lui pouvoit marquer quelque chose de grand & d'heureux.

Icoan cependant ou Gaspard, qui se voyoit à Macaô, toûjours peu accommodé, & de nulle consideration, s'en retourna en son païs. Mais il n'y pouvoit, non plus qu'ailleurs, demeurer dans l'abbaissement d'une vie méprisable. Il passa donc dans le Japon. Il y avoit pour lors grande liberté pour toutes les Nations qui y vouloient exercer le Commerce. Ce fut ce qui l'arresta. Il trouva de l'emploi auprès d'un riche Marchand Chinois de son païs, qu'il servit très-fidellement & avec grand soin de ses affaires. Ce Marchand trouva de plus en

plus

plus ce jeune homme habile & parfaitement entendu dans le Negoce. Ainsi il ne fit point de difficulté de lui confier quelques vaisseaux & une partie de son bien pour aller trafiquer aux Royaumes de Cochinchine & de Cambaye. Gaspard s'acquitta si bien de sa commission, qu'il en rapporta à son Maître un très-grand profit, & acquit encore beaucoup de crédit pour lui. Depuis, sa reputation & la confiance que son Maître & plusieurs riches Marchands avoient en sa fidelité, augmenterent toûjours; ensorte que plusieurs ne craignoient point de lui confier à l'envi la meilleure partie de leur bien. Il partit une fois du Japon pour Cambaye avec deux vaisseaux chargez de riches marchandises, dont son Maître & quelques autres Marchands lui donnoient la commission. Il arriva heureusement à Cambaye; & comme il y étoit occupé à décharger & à traitter de ses marchandises, il lui vint nouvelle que son Maître & tous, où la plûpart de ceux pour lesquels il negocioit, étoient morts de la peste, qui avoit cette année été très-grande dans le Japon, ensuite d'une famine qui avoit affligé tout ce païs.

C'étoit l'occasion de verifier le Proverbe, qu'elle fait le larron. Gaspard ne l'auroit pas voulue plus favorable. Il étoit Chré-

Chrétien. Mais sa Religion n'alloit pas jusqu'à en faire les œuvres, ni à garder si long-temps le commandement de ne pas dérober. Il se lassa d'avoir été homme de bien, & trop fidelle à ceux qui s'étoient confiez en sa probité. On pourroit dire que c'auroit été pour Icoan le temps de faire valoir la maxime de Machiavel ; Qu'il faut être long-temps homme de bien, pour être une bonne fois méchant. Icoan fit donc le Testament de son Maître & de ces autres Marchands, dans lequel il se porta pour heritier universel de tout ce qu'ils avoient d'effets dans ces deux vaisseaux. Il ne pretendoit pas neanmoins pour abandonner la Loi de Dieu, renoncer encore à la Religion Chrétienne; parce qu'il se persuadoit que les heritiers de ces Marchands devoient bien lui laisser tout ce qui étoit à Cambaye pour les services qu'il leur avoit rendus. Il lui fut ainsi facile de ce côté-là de rendre ses comptes : mais il y avoit plus à faire avec les Mandarins de la Chine, qui font compter avec les morts encore mieux qu'avec les vivans. Les Seigneurs Mandarins qui se font les Executeurs des Testamens des deffunts, pour se faire aussi leurs heritiers, observent de grandes formalitez de Justice, afin que personne ne puisse rien détourner d'une succession, c'est-

à-dire,

à-dire, afin qu'ils s'en puissent accommoder tous seuls. Gaspard, qui sçavoit toutes ces coûtumes de son païs, jugea bien que s'il y retournoit, il y auroit bien des comptes à rendre. Les Mandarins avoient été très bien informez de tout le particulier de sa commission. Il crût donc que c'étoit à lui de donner un si bon ordre à ses affaires, que s'il avoit à mourir voleur, ainsi qu'il voyoit déja sa vie & sa personne en danger, ce ne fût pas au moins en son premier larcin & comme un voleur ordinaire, lui qui pourroit tenter encore une meilleure fortune & se faire un Capitaine de voleurs. Quelques connoissances, qu'il pouvoit avoir de la Religion Chrétienne, pouvoient lui donner de l'embarras. Mais il étoit riche en demeurant voleur; & il étoit miserable s'il falloit restituer: Outre que ces comptes avec les Mandarins de la Chine lui étoient fort importuns. Enfin en se reservant à compter une autrefois avec Dieu, il vît qu'il ne tiendroit qu'à lui de sortir pour lors d'affaire avec les hommes; & ce fut bien-tôt fait. Icoan ne se soucia guéres de sa Religion. Il ne pensa plus qu'à sa fortune. Le plus seur, & le plus court pour cela, c'étoit de faire la vie & le métier d'un Pirate.

Icoan eut de toutes les marchandises, dont

dont il se faisoit le proprietaire & le Maître, dequoi acheter des vaisseaux, & dequoi encore assembler une petite armée. Il se vit ainsi le chef d'une Escadre, qui pouvoit ôter toute envie aux Mandarins de la Chine de venir compter avec lui. Le voilà donc en mer, & avec tant d'heureuses avantures en peu de temps, que, suivant la Relation, les Barberousses & autres habiles Corsaires n'ont eu rien de comparable à ce Pirate. Le nom d'Icoan devint autant fameux que redoutable. Il n'étoit pas moins vaillant que rusé ; mais il se montroit sur tout très-liberal, lors qu'il s'agissoit de partager quelque prise. Cette reputation grossit encore son monde. Tout ce qu'il y avoit de gens perdus & de son humeur, venoient à l'envi se ranger auprès de lui, & le nombre de ses vaisseaux, qui augmentoit tous les jours, devint desormais une puissante flote.

Pour lors Icoan ne se borna plus à faire des courses sur les particuliers. Il avoit bien l'assurance d'aller charger & mettre en desordre les armées Navales de la Chine, lors qu'il sçavoit qu'elles se preparoient à lui donner la chasse. On avoit vû assez d'autres Corsaires courir & écumer les mers de la Chine; mais ils ne continuoient leurs courses qu'autant de temps que les vais-

vaisseaux du Roi tardoient à venir nettoyer ces côtes, ou le Roi lui-même proposoit tant de recompenses pour ceux qui apporteroient les testes de ces Pirates, qu'on ne tardoit guéres à les voir entre les mains des Soldats. Il arrivoit assez souvent que ces miserables se détruisoient les uns les autres, comme il arriva à celui qui en vint depuis aux mains avec Icoan : mais celui-ci se conduisit par tout avec tant d'ordre & de précaution, & il fut encore si bien servi de ses gens, qu'il ne se trouva ni forces ni ruses qui pussent avoir de l'avantage sur lui. Il se vît enfin le Maître des Mers de toute cette côte. Et ne voulant pas encore en demeurer là, parce qu'il falloit toûjours de l'emploi à ceux qu'il commandoit, il se mit desormais à faire des descentes dans ces riches Provinces. Il pilla & saccagea les peuples, & porta par tout la desolation, sans trouver qui s'opposât à ses grandes forces. Elles étoient telles pour lors, qu'il pouvoit mettre plus de mille vaisseaux en mer. N'étoit-ce point là ce qu'on pouvoit appeller fortune? Icoan, qui n'étoit hier que le petit compagnon d'un miserable artisan, se voit aujourd'hui le Maître des mers, l'effroi & la terreur des peuples & des Provinces.

Le Roi, ou pour mieux dire les Rois de la Chi-

Chine, car ce Corſaire s'eſt maintenu de la ſorte ſous le regne de pluſieurs, n'étoient que trop informez de ce qui ſe paſſoit en ces côtes : Mais il n'étoit pas ſi aiſé d'entreprendre Icoan. Il ſe trouvoit peu de braves qui vouluſſent approcher ſes Eſcadres de ſi près. Ses vaiſſeaux étoient bordez d'une ſi belle artillerie, & il y avoit deſſus des gens tellement réſolus, avec une ſi bonne proviſion d'armes de toutes façons, & même de feux d'artifice, qu'il ne prenoit envie à perſonne de venir donner la chaſſe à ce Pirate.

Le Roi cependant qui cherchoit tous les moïens de faire quelque fin aux violences de ce Corſaire, conceut une aſſez plaiſante maniere de le combattre. C'étoit une ruſe de guerre & d'Etat tout enſemble, mais qui n'eut pas le ſuccez qu'il avoit penſé. Le bon-heur d'Icoan prévaloit ſur la ruſe auſſi bien que ſur la force de tout ce qu'il pouvoit avoir d'ennemis. Il étoit parlé à la Cour d'un autre Corſaire qui couroit encore les côtes de quelques Provinces, qui faiſoit le méchant & qui paſſoit auſſi pour un invincible. Ces deux Pirates qui ſe voyoient quelquefois, étoient convenus enſemble qu'aucun d'eux n'entreprendroit rien ſur l'autre ; & ils ſe maintenoient par là. Le Roi eût donc la pen-

pensée d'écrire à l'un & à l'autre ; & le fit effectivement : Mais sur tout, il donna ordre que ses Lettres leur fussent renduës fort secretement & en même temps, ensorte que l'un ne pût sçavoir, lors qu'il recevroit sa Lettre, que son competiteur en auroit receu une pareille.

Le Roi mandoit à chacun de ces Corsaires ; qu'ayant été informé de sa valeur, il desiroit se servir de lui en une affaire importante au bien de son Etat. Pour cela il offroit à Icoan un pardon general & une abolition de tout le passé, le tenoit quitte de la restitution de tout ce qu'il se seroit approprié des biens du Roi, & lui promettoit que les particuliers porteroient leurs pertes en patience ; Que non seulement il le recevroit en sa grace, mais qu'il l'établiroit encore Capitaine general de toutes les côtes des Provinces où il avoit des vaisseaux ; lui donneroit la Charge de grand Mandarin ; & le combleroit enfin de faveurs & de recompenses ; mais que pour meriter toutes ces graces, il lui commandoit de joindre au plutôt ses forces pour courir sur l'autre Corsaire qui lui disputoit la mer ; qu'il lui importoit de ne souffrir pas plus long-temps cet ennemi de l'Etat ; & que c'étoit à lui à qui il vouloit bien donner ses ordres pour l'exterminer & pour le détruire.

La

La Lettre que l'Empereur écrivoit à l'autre Corsaire contenoit la même chose ; Que pour le recevoir en sa grace, &c. il lui ordonnoit d'attaquer & de perdre Icoan.

On tenoit cette ruse de l'Empereur assez bien trouvée pour produire quelque grand effet. Il y avoit toutes les apparences que l'un & l'autre de ces Pirates recevroit ces offres avec joïe, & que comme ces deux puissantes armées en viendroient ensuite bientôt aux prises, on s'attendoit, ou qu'elles se détruiroient toutes deux ; ou qu'encore que l'une demeurât victorieuse de l'autre, elle seroit pourtant tellement affoiblie, que l'Armée Navale de l'Empereur, qui se préparoit pour cette grande occasion, la trouvant en desordre, ne manqueroit pas d'en avoir bon marché, & d'achever ainsi la ruïne entiere de ces deux Pirates.

L'on n'a point sçû ce que produisit la Lettre de l'Empereur dans l'esprit du Corsaire competiteur d'Icoan. Quant à celui-ci il reçeut fort bien toutes ces belles offres; & quelque ruse qu'il pût y avoir, il n'y avoit pourtant rien qu'il souhaittât davantage, que ce qui lui paroissoit une voïe honorable de sortir de tant d'embarras, comme sont les fatigues de la mer, & les perils, dont il est difficile qu'un homme poursuivi par un Roi si puissant, puisse toûjours se garentir.

Au moins il voyoit qu'en obeïſſant à cét ordre, quelque diſgrace qui lui en pût arriver, il lui ſeroit honorable de s'être mis en état de bien ſervir ſon Maître; & que cependant s'il avoit le ſuccez qu'il ſe pouvoit promettre, il ſeroit plus puiſſant que jamais & plus en état de revenir glorieux dans ſon païs, ſans crainte d'avoir aucun compte à faire avec les Mandarins.

Voici donc Icoan devenu très-fidelle ſujet de ſon Prince, après avoir reçeu ſa Lettre & cét ordre, qui pouvoit autant décrediter les armes d'un Roi de la Chine, qu'il relevoit davantage la gloire & la reputation de ce Pirate. Il lui reſtoit, pour meriter ces graces, de détruire ſon plus grand adverſaire, & cét exploit n'importoit pas moins à ſes propres affaires, qu'à celles du Roi & de tout l'Etat de la Chine. N'ayant plus perſonne qui lui diſputât la mer, & qui le pût troubler dans ſes entrepriſes, il ſe voyoit deſormais en état de ſe faire craindre, & de ſe faire aïmer de qui il lui plairoit.

C'eſt ainſi que ce Corſaire trouvoit par tout ſes avantages: Mais ſoupçonnant avec raiſon, que celui qu'il devoit combattre, auroit pû recevoir le même ordre que lui; parce que tout ce jeu eſt aſſez ordinaire par-

mi

mi les politiques de la Chine, & ainsi surprent moins ceux de la Nation, il crut qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour sa bonne fortune, & que de la resolution il falloit passer à l'execution au plûtôt. Il donna donc à l'heure même ses ordres à son armée, & partit pour aller chercher son ennemi.

Il y alloit de tout pour Icoan en cette expedition; c'est pourquoi il n'y oublia rien. Après avoir disposé l'ordonnance de ses vaisseaux, mis ses gens en ordre, & appareillé generalement toutes choses pour l'entreprise qu'il avoit resoluë, il fut se mettre ainsi en presence de son ennemi. Celui-ci avoit joint aussi toutes ses forces, sans doute pour le même dessein, mais il en avoit moins pressé l'execution. Il se prépara cependant au combat, autant que la diligence de celui qui le venoit attaquer, lui en pouvoit donner de loisir. Mais Icoan, qui ne vouloit pas lui laisser la liberté de s'étendre en mer, le serra bien-tôt de plus près qu'il ne s'étoit attendu. Il le chargea en même temps avec toute l'ardeur dont lui & ses gens étoient capables.

Sur tout il ne se peut rien ajoûter à la conduite & à l'ordre qu'il maintint durant tout le combat, avec une fermeté & une presence d'esprit digne d'un excellent

Capitaine. La victoire fut assez long-temps disputée entre les deux partis avec toute la valeur & les grands exploits qu'il est aisé de s'imaginer, & sans doute que ce que l'on dit des combats des Corsaires ; qu'ils font grand feu, mais qu'ils ne perdent que de la poudre, n'avoit pas lieu en cette rencontre. Ce fut veritablement une guerre sans quartier, une fierté de Corsaire contre Corsaire qui s'opiniâtra ou à perir ou à vaincre. Mais le bon-heur, ou plutôt la valeur & la conduite d'Icoan, le firent enfin le victorieux. Il sauta dans le vaisseau de son ennemi, le tua de sa main, lui coupa la teste. Ce fut là la victoire achevée d'Icoan, lors que son armée étoit encore assez en état de presenter une nouvelle bataille. Ceux des vaincus qui purent échaper des feux & des eaux se rendirent peu après sans beaucoup de peine. Ils prirent aussi parti en même temps avec le victorieux. C'étoient des gens qui ne changeoient ni d'état ni de fortune pour changer de Maître. Icoan grossit encore son armée de ces vaisseaux & de tout ce monde, & devint ainsi plus puissant encore & plus formidable. Il ne laissa pas pourtant de donner de nouveaux ordres, & de se tenir prest à tout ce que pourroient entreprendre ceux qui commandoient l'armée du Roi.

Tant

Tant de bon-heur & de conduite rendit cependant inutile tout ce qu'on avoit projetté à la Cour de la Chine. Icoan n'étoit que plus puissant & plus en état de se faire craindre que jamais. Il ne s'étoit point encore vû une armée si belle & un si grand nombre de vaisseaux sous son commandement. Aussi l'armée de l'Empereur qui le venoit chercher pour le combattre, pensant le trouver à demi vaincu, fit bien-tôt paroître tout un autre dessein, après l'avoir reconnu de plus près. Elle vint à Icoan, non pour l'attaquer, mais pour le congratuler & le feliciter de sa victoire. Cet homme rusé, qui sçavoit parfaitement bien dissimuler, ne fit pas non plus paroître qu'il se fût mis en état de les bien recevoir. Il descendit ensuitte à terre, & vint presenter aux Vice-Rois la Lettre de l'Empereur, où il l'assuroit de ses grandes recompenses, s'il délivroit l'Etat du Corsaire qu'il venoit de défaire pour lors. Il leur presente sa teste, & leur fait voir encore ses vaisseaux & ses gens qui s'étoient rendus à sa discretion. Les Vice-Rois ne pouvoient pas refuser les honneurs & les dignitez que celui, qui les leur demandoit, tenoit déja de la promesse si expresse de leur Maître. Icoan se met donc en possession de la charge de Capitaine general des côtes; & il est resolu de s'y

bien maintenir, soûtenu de ses puissantes forces & de tout ce monde qui le rendoit si redoutable.

Voila donc la grandeur & la fortune du Corsaire puissamment établie. Le voilà riche, puissant, une personne illustre & d'une haute consideration parmi les peuples. De grand voleur le voilà grand Mandarin de la Chine; il est vrai qu'en ce païs-là voleur & Mandarin ne different guéres. Mais cependant il n'est plus craint comme auparavant; il est aimé au contraire & reveré de toutes les Provinces, parce qu'il leur promet, qu'autant qu'il leur a fait de mal, autant va-t'il presentement les combler de prosperitez & de biens.

Il commence à rendre toutes ces mers libres pour le commerce, & il ne lui est pas fort difficile de les nettoyer de Pirates. Il n'avoit lui-même qu'à quitter la mer, parce qu'autant de Corsaires qui couroient ces côtes, avoient pris parti avec lui, & faisant partie de ses Escadres, ils demeuroient sous ses ordres & son commandement. Mais Icoan, aussi bien que ses gens, avoit trouvé trop d'attraits dans la vie de Pirate, pour ne reprendre pas la mer au plutôt. Il y avoit seulement cette difference qu'ils voloient pour lors sous les enseignes du Roi, & en faisant valoir son autorité: car

par

par tout le monde il y a de ces honorables voleurs qui volent d'autorité Royale. Et c'étoit encore l'Empereur même qu'Icoan voloit desormais plus hardiment que les particuliers. Il ne sortoit point de vaisseau de la Chine chargé de marchandises pour les Royaumes voisins, qui ne lui payât ses droits, & ce qui étoit au-delà des droits: Et comme si Icoan eût été le Roi, les Marchands venoient prendre de lui des passeports qu'ils consideroient beaucoup plus que ceux du Roi. Ainsi le commerce de la Chine valoit imcomparablement plus à cét Officier qu'au Prince même; outre qu'il faisoit encore charger un grand nombre de vaisseaux pour le Japon & les Philippines, des meilleures marchandises du païs qu'il avoit pillées ou qu'il se faisoit vendre à très-bas prix. Ce negoce lui apportoit toutes les années des millions d'argent: Aussi avoit-il dans ses Palais des appartemens tout revestus de lames d'argent, qui lui étoit devenu aussi commun que les materiaux les plus ordinaires.

l'Empereur de la Chine étoit très-mal satisfait que le dessein qu'il avoit eu de perdre cet homme eût eu un si étrange succez. Il voyoit qu'au lieu d'avoir détruit ce Tyran, il n'avoit fait que le mieux établir & le rendre encore plus redoutable. Il pensoit donc

à le tirer de la mer, pour lui donner de l'emploi contre les Tartares de la frontiere, qui faisoient pour lors des courses sur les terres de la Chine. Pour cét effet il le declara General de ses armées, & lui envoya ses ordres pour lever de nouvelles troupes dans ces Provinces, où il étoit Capitaine des côtes.

Il lui fit aussi délivrer de grandes sommes de deniers pour le payement & la subsistance de son armée. Mais les intentions de la Cour étoient de se défaire absolument de ce Tyran, soit en le faisant assommer par les Tartares, soit en lui faisant son procez, lors qu'étant entré plus avant dans les terres de l'Empire, il seroit plus aisé de s'assurer de sa personne.

Icoan obeït fidellement aux ordres du Roi mais ce rusé Corsaire voyoit trop clair dans toute cette politique, pour ne pas la détourner encore à ses avantages. Il délivra des commissions, assembla des troupes, fit des Capitaines ausquels il partagea la direction & la conduite de l'armée, & enfin il se mit en campagne. Cependant, il avoit des amis, lesquels, ainsi qu'il en étoit convenu avec eux, venoient mettre tout en allarme sur sa marche. Ils venoient publiquement lui donner des avis que des vaisseaux Hollandois & autres des ennemis de la Chi-

ne

ne couroient & ravageoient les costes, dont l'Empereur lui avoit commis la garde. Icoan ne manquoit pas de témoigner son déplaisir & de paroître fort embarassé. Aussi-tôt il donnoit avis sur avis au Ro de ce qui se passoit à la côte. Il laissoit enfin la guerre des Tartares à ses Lieutenans & se remettoit aussi-tôt en mer, pour donner la chasse à ces Corsaires qui faisoient tant de ravages. C'étoit là toute l'envie qu'il avoit d'approcher plus près de la Cour.

Cependant Icoan qui sçavoit que les ordres qu'il recevoit, ne lui venoient pas du Roi, parce qu'il ne gouvernoit pas par lui-même, mais de ses Ministres, concevoit assez que c'étoient eux qui lui dénonçoient la guerre, & qui avoient resolu sa perte. Il sçavoit aussi que les Vice-Rois & les Visiteurs où Intendans qui venoient dans les Provinces où il étoit, étoient toûjours prests de lui rendre de fâcheux offices par les ordres qu'ils avoient de ces Ministres de l'observer, & de ne le pas manquer, si le temps & le lieu leur donnoient quelque avantage sur lui. Il vit donc qu'il pourroit avoir de ce côté-là une assez fâcheuse guerre sur les bras; & pour échapper enfin à tant d'ennemis, il comprit, qu'il n'y auroit pas pour lui d'autre expedient, que de se resoudre à les

gagner & à les mettre tous dans ses interêts. Ce n'étoit pas une chose si difficile. Il pouvoit fournir à tout : c'étoit en faisant de nouvelles exactions sur les Peuples. Il voioit bien qu'il féroit crier les pauvres qu'il opprimeroit ; mais au moins il appaisoit ceux qui le vouloient opprimer lui-même. Il falloit enfin qu'il fît son compte là-dessus, comme il le fit ; & si heureusement qu'il se vit en peu de temps un grand Ministre d'Etat. Ainsi il n'y eut desormais personne à la Cour qui fît la guerre à Icoan. On y étoit satisfait de lui, parce qu'il ne manquoit pas d'y envoyer de l'or, de l'argent & des perles ; & tout cela ne coûtoit guéres à ce Pirate.

Les miserables Provinces ne cessoient de faire de grandes plaintes à la Cour des violences d'Icoan : Mais son or & ses perles ne laissoient guéres d'entrée à leurs Memoires & à leurs Requestes, pour pouvoir venir jusqu'au Roi. Les Ministres & les Eunuques du Palais étoient tellement satisfaits des liberalitez de ce Corsaire, qu'il n'étoit plus de mention à la Cour de le traiter de Corsaire. C'étoit un fidelle serviteur du Prince ; & on ne parloit que de ses grands exploits & des services qu'il venoit de rendre à l'Etat. Chose étrange, mais si generale par toutes les Cours, que les Rois qui

qui devroient le mieux sçavoir l'état de leurs Peuples, sçachent moins que tous les autres l'oppression & la desolation de leurs Provinces. Ainsi les Peuples gemissoient sans remede sous les violences de ce Tyran, qui s'élevoit & s'affermissoit de plus en plus sur les ruïnes de tant de miserables, pendant que l'Empereur étoit bien éloigné de les soulager, puis qu'il ignoroit même leur misere & leurs plaintes, & que les Ministres n'avoient garde de les lui faire entendre, parce qu'ils profitoient de l'oppression. Bien loin de là ils faisoient entendre à Icoan qu'il volât toujours plus hardiment, puis qu'il voloit pour eux. C'est ainsi que les affaires des Rois se gouvernent. Ceux qui les servent moins fidellement vivent & se nourrissent de leurs Finances. Ils mangent le travail & la substance des Peuples, & ne se soucient guéres que leur Maître s'acquite de ce qu'il leur doit.

CHAPITRE VII.

Le Corsaire Icoan traite avec les Hollandois.

Different qu'il eut avec les Portugais de Macao, qui refusérent de lui rendre sa Fille qu'ils faisoient élever dans la Religion Chrétienne.

Le Tartare le fait solliciter de prendre parti dans ses Troupes.

Sa fidelité pour les Provinces de la Chine.

ICOAN, après s'être rendu si puissant sur Mer & sur Terre, encore qu'il ne le voulût pas paroître, eut aussi envie de se faire craindre des Hollandois de l'Isle Formose. Cette Isle est la terre la plus proche de la Province de Foqüien, que l'oñ y découvre aisément, lors que le Ciel est sans nuages. Il commença à faire des menaces aux Hollandois qu'il les chasseroit de ce lieu, s'ils ne s'en retiroient d'eux-mêmes : mais l'entreprise n'étoit pas si facile qu'il auroit pensé. Ce qu'il pouvoit, étoit de leur empêcher le commerce avec la Chine, & c'étoit déja leur faire beaucoup de mal. Car il leur ôtoit le plus grand profit, & les meilleures affaires

faires qu'ils puſſent faire en toutes les Indes.

Les Hollandois perdoient leur Treſor, en perdant cette liberté de venir trafiquer en la Chine ; parce qu'ils ne trouvoient point ailleurs, pas même en Europe, de ces precieuſes Marchandiſes qu'ils chargent pour le Japon & autres lieux, d'où ils rapportent de l'argent. Auſſi mépriſerent-ils d'abord les defenſes d'Icoan : mais ils eurent bien-tôt ſujet de s'en repentir. Ce Corſaire leur brûla huit de leurs meilleurs Vaiſſeaux, trois en une rencontre & cinq en une autre. On a eu des nouvelles certaines de la perte de ces huit Vaiſſeaux, ſans les autres dont on n'a rien appris. Les Hollandois ne s'apperceurent que trop qu'ils s'étoient fait un très-fâcheux ennemi. Pour cela, ils ſe reſolurent de changer de conduite. Il n'y avoit rien à gagner avec Icoan par la force, mais l'argent pouvoit tout, & l'on ſçait que qui peut combattre avec des armes d'or & d'argent peut être victorieux à moins de frais & de dépenſe.

Les Hollandois firent enfin la paix avec Icoan, en s'obligeant de lui payer tous les ans environ trente mille écus de tribut. Par ce moyen, il y avoit deſormais toute liberté de trafiquer & de paſſer de la For-

mose dans la Chine. La somme n'étoit pas excessive, en comparaison du grand profit qui leur revient de ce commerce; & cependant ce peu d'argent les rendoit bons amis d'Icoan. Depuis leur bonne intelligence, passa en une amitié si étroite, qu'il voulut bien leur donner le soin de l'éducation de son Fils. Il le leur envoya à Jacatra, qui est un de leurs établissemens dans les Indes Orientales; & il voulut qu'il fût ainsi élevé parmi eux, pour y apprendre autant qu'il se pourroit la politique de l'Europe, & ce qui s'y pratique dans les exercices de la Guerre.

On verra par la suite en quelle considération Icoan fut depuis parmi les Hollandois. Ils avoient fait tous leurs efforts, les dernieres années avant la Guerre, pour empêcher le commerce des Portugais de Manile avec la Chine, & leurs Vaisseaux, qui pour cét effet croisoient sans cesse sur ces Mers, ne voyoient point paroître de Vaisseaux Chinois, dont ils ne se rendissent aussi-tôt les Maîtres. Mais pour lors si un Vaisseau avoit un passeport d'Icoan, ou qu'il fût chargé de quelques marchandises qui lui appartinssent, il passoit avec toute liberté, encore que ce Vaisseau allast en une terre de leurs ennemis, & qu'il apportât ainsi un notable préjudice à leur

Com-

Commerce. C'étoit tellement à la consideration d'Icoan qu'on en usoit de la sorte, que quand un autre Vaisseau auroit apartenu à l'Empereur de la Chine, & auroit été chargé de ses ameublemens, & des efets appartenans à la personne même de ce Prince, il n'auroit pas été moins pillé, & tous ceux qui auroient été dessus faits esclaves en même temps. Voilà comme Icoan étoit plus Empereur de la Chine parmi les Hollandois que l'Empereur même.

Mais ce Corsaire ne pretendoit pas devoir être moins consideré sur la Terre, & dans les Provinces de la Chine, que sur la Mer. L'Empereur lui devoit un jour vingt où trente mille ducats de ses appointemens, qui lui devoient être payez des deniers royaux de Canton. Les Officiers de l'Empereur ne le satisfaisoient pas assez tôt. Il descendit à terre ; & encore qu'il y eût dans cette Ville plus de deux cens mille habitans, il y vint accompagné seulement de cinq où six mille hommes de ceux en qui il se fioit le plus. Personne ne fut assez hardy pour lui empêcher l'entrée de cette Ville. Il n'y fit aucune violence : Mais y étant avec ses gens, il se fit dresser un tribunal dans la place, fit appeller devant lui les Officiers du Roi avec les Notaires publics, & se fit

payer de tout ce qui lui étoit dû, en donnant par ces Notaires un receu aux Officiersdu Roi. Il ſortit enſuite de la Ville, y laiſſant toutes choſes en ordre & en paix. Voilà comment en uſoit Icoan, pour ſe faire payer de l'Empereur de la Chine.

Comme les Hollandois conſideroient beaucoup plus la puiſſance de ce Corſaire que celle de l'Empereur même; c'étoit auſſi à Icoan qu'ils envoyerent deſormais des Ambaſſades publiques, & non à la Cour de Pequin. Tous les honneurs & tous les preſens ſe rendoient pour lors à Icoan. Ils lui firent même preſenter un jour un Sceptre & une Couronne d'or, voulant par là lui donner envie de la royauté, & pour l'obliger à faire ce dernier pas, ils lui offroient encore tout ce qu'ils avoient de forces & de puiſſance. Juſques-là Icoan voulût pourtant demeurer fidelle ſujet de ſon Prince; & le fit aſſez paroître dans la ſuite: car il ne fit jamais aucune oſtentation du Sceptre, ni de la Couronne. Il les faiſoit porter ſeulement parmi les autres meubles de ſa garderobe, comme un preſent qu'il eſtimoit, & qui lui étoit précieux, mais non pas pour en faire un ornement royal, & une marque de domination & de grandeur.

Mais

Mais ce qui auroit dû plus offenser l'honneur & la personne de l'Empereur c'est que depuis que ce Pirate étoit rentré dans l'obeïssance, les Troupes & les Armées qu'il commandoit étoient celles du Prince, leur paye & leur subsistance provenoit de ses deniers, le Prince faisoit toutes les dépenses, & cependant Icoan en avoit les honneurs & le profit. C'étoit-là le malheur de la Chine de n'avoir pas des Ministres qui fissent paroître plus de zéle pour la grandeur & les interêts de leur Souverain. L'argent d'un Pirate les avoit tous tellement corrompûs; que pouvant bien empêcher le commerce de la Chine aux Hollandois de Formose, & les obliger ainsi à recevoir plutôt les ordres du Roi que ceux d'un Corsaire, ils n'avoient cependant pensé à rien moins qu'à soûtenir en cette occasion la puissance, & la majesté de leur Maître. Aussi étoit-ce seulement l'intention de ces Ministres de faire leurs affaires, & non pas celles de l'Etat & du Prince. Et ce n'est pas une chose fort extraordinaire dans les Cours des Rois, en sorte qu'on peut dire qu'il faut que les Princes souffrent de ne pas regner, ou qu'ils fassent si bien valoir leur authorité, que ce soit à ceux qui ne doivent qu'executer

leurs ordres, à trouve bon que leurs Maîtres regnent & commandent.

Il faut dire aussi quelque chose d'un different qu'Icoan eut avec les Portugais de Macaô. Il avoit toûjours fait paroître de l'affection & de la consideration pour cette ville, où il avoit demeuré si jeune, & lors qu'il ne se promettoit pas encore une fortune si élevée. Il arriva cependant une rencontre assez remarquable, où il fut prêt, ainsi qu'il en menaçoit, de faire de très mauvais traittemens à ses habitans. Le sujet fut tel. Etant au Japon dans les commencemens de sa fortune, il avoit eu une Fille bastarde qui pour lors fut baptisée & élevée dans la Religion Chrétienne. Depuis les Chrétiens ayant été chassez du Japon, elle en sortit comme les autres, & vint à Macaô. Elle y fut receuë chez des personnes charitables qui en prirent soin, & continuerent toujours de l'élever dans la pieté & aux exercices de nôtre sainte Religion. Icoan, qui apprit en ce tems là que sa Fille étoit à Macaô, envoya la demander comme un enfant qui lui appartenoit. On considera la demande que faisoit ce Pere, mais on ne jugea pas qu'il fût à propos de lui remettre sa Fille, parce qu'elle étoit Chrétienne, & que pour

lui,

lui, encore qu'il eût été baptisé & qu'il eut fait profession d'être Chrétien, il vivoit cependant comme un infidelle, & n'avoit de societé qu'avec des Infidelles. Neanmoins on fut bien-aise d'examiner cette affaire, autant qu'elle le meritoit, & il se fit pour ce sujet une assemblée d'Ecclesiastiques, & d'autres personnes pieuses, où il fut conclu qu'on ne devoit point rendre cét Enfant à son Pere. Icoan fit des menaces terribles; declara qu'il viendroit assieger Macaô avec une armée de cinq cens ou mille vaisseaux; qu'il en feroit sortir sa Fille par force, après qu'il auroit perdu & ruïné tous ceux qui la lui retenoient; qu'il alloit dès-lors les reduire à la derniere necessité, en leur empêchant les vivres & toutes les commoditez qui leur venoient de la Chine. Mais avec toutes ses menaces, on ne lui rendit point sa Fille, & Dieu ne permit pas qu'Icoan fît à la ville de Macaô tout le mal dont il la menaçoit.

On ne sçait point par quelle occasion il fut retenu. On fut seulement surpris d'apprendre quelque temps après qu'un vaisseau qui alloit de Macaô au Japon, s'étant perdu à la côte de la Chine où étoit Icoan, il avoit fait toute sorte de bons trai-

traitemens aux gens du vaiſſeau ; qu'il leur avoit envoyé auſſi-tôt tout ce qui leur étoit neceſſaire ; qu'il leur avoit enſuite donné des paſſeports & toutes les autres ſuretez qu'ils avoient pû deſirer pour s'en retourner en leur païs ; & qu'après tout il n'avoit pas eu la penſée d'en retenir aucun, pour obliger ceux à qui il appartiendroit de lui faire rendre ſa Fille ; qu'il ne leur en avoit pas même parlé. Voilà où ſe termina toute la colere d'Icoan ; & depuis il a toujours laiſſé ceux de Macaó en repos.

Les Portugais, qu'il avoit ſi bien receus en cette occaſion, remarquerent qu'il avoit une Oratoire aſſez curieuſe, où étoient entre autres les Images de Nôtre Seigneur, de la Vierge, & de quelques Saints. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fuſſent des marques de la pieté Chrétienne. C'eſt un témoignage ſeulement que ceux de cette Nation approuvent ſans peine toute ſorte de Religion. Comme ils ne s'attachent point à croire l'unité d'un Dieu, ils reçoivent indifferemment une multitude de fauſſes Divinitez, & n'en arreſtent point le nombre, étant libre à chacun de croire plus ou moins de Dieux. Ainſi parce qu'ils trou-

trouvent tout bon en fait de Religion, ils ne font point de difficulté de mettre encore parmi leurs Pagodes quelques Images des Saints, mais sans faire aucune difference, ni rendre plus d'honneur à JESUS-CHRIST, à la Vierge & aux Saints qu'à leurs Idoles. Ils les considerent tous comme leurs Dieux ; & c'est-là toute leur Theologie. Il est même assez croyable, qu'encore qu'Icoan eût receu le saint Baptême, il n'en sçavoit pas pour lors davantage. Car il ne parut point à ces Portugais qu'il en rendît plus d'honneur à JESUS-CHRIST, pour avoir son image. Ils ne lui virent pas faire non plus aucune action de Chrétien, encore que se trouvant pour lors avec des Chrétiens, il eût dû plutôt faire paroître quelques sentimens de Christianisme. Mais ils ne reconnurent pas qu'il eût même entendu parler d'Evangile, ni de Sacremens, ni de commandemens de Dieu & de l'Eglise; & sa vie étoit encore moins Chrétienne. Enfin ce miserable étoit, ou si impie, ou si peu instruit de ce qu'il avoit été, que mettant l'Image de JESUS-CHRIST auprès de ses Idoles, il donnoit également de l'encens aux unes & aux autres.

Les Portugais, après avoir receu de ce Corsaire

faire des traittemens si obligeans crûrent qu'il leur importoit d'entretenir son amitié. Ils firent ainsi pour leurs affaires quelque traité avec lui, autant que la prudence & leurs besoins le requéroient. Ils sçavoient trop que c'étoit un ennemi terrible, un voleur habile, & qui souvent étoit leur voisin de fort près. Mais comme il avoit demeuré autrefois dans leur ville, ils crûrent qu'il auroit toujours quelque sujet de les considerer. C'est pourquoi ils traiterent avec lui d'une maniere fort honorable. Depuis ils se confierent tellement en sa fidelité, qu'ils ne firent pas difficulté de lui commettre toutes leurs Marchandises, pour les transporter dans ses vaisseaux au Japon. Car les Portugais n'avoient plus la liberté du commerce en ce Païs là, depuis que les ports & les entrées en avoient été fermées à tous les Catholiques par de très severes Edits.

Icoan faisoit ainsi valoir le commerce des habitans de Macaô. Ce n'est pas qu'ils n'y vissent du peril. Ils n'avoient que trop de sujet de soupçonner que ce Corsaire ou ses gens pourroient s'accommoder quelque jour de toutes leurs marchandises, qu'ils en seroient quittes, pour dire qu'il seroit

roit arrivé quelque naufrage, ou que des Corsaires auroient tout enlevé, & qu'il faudroit bien se payer de cette fourbe. Cependant Icoan y proceda avec tant d'honneur, qu'à ce qu'on a sçû de ce Marchands, il ne se trouva jamais le moindre mécomte dans ce qu'ils lui avoient confié. Ils s'appercevoient seulement que le profit n'étoit pas si grand, d'où ils jugeoient, qu'on se contentoit d'une partie pour laisser aller l'autre ; encore attribuoient-ils ce larcin aux gens d'Icoan plutôt qu'à lui-même ; Et ils en passoient par là ; parce qu'ils aimoient mieux que leur commerce subsistât toujours, quoi qu'avec moins de profit.

Plusieurs années se passerent durant lesquelles il n'étoit parlé que de la grande puissance d'Icoan sur Mer & sur Terre. On pourroit le comter veritablement parmi les tyrans de la Chine ; lors même qu'il ne laissoit pas de passer pour fidelle serviteur de l'Empereur, parce qu'il l'étoit des Mandarins, & que son or & son argent faisoient qu'on ne parloit plus à la Cour de sa tyrannie, mais seulement des grands services qu'il rendoit à l'Etat. Aussi dans cette grande autorité où il étoit, ne lui manquoit il plus, que de prendre encore

le

le nom de Roi. Mais il ne l'estimoit pas necessaire à sa fortune. Comme il étoit prudent, il voyoit assez que le nom de Roi ne pourroit que le rendre odieux & ruïner même ses affaires. C'est pourquoi il se contenta d'avoir obtenu de la Cour la dignité de Gaucum, qui est une des plus grandes & des premieres dignitez de la Chine. Il est vrai, qu'encore qu'il eût toujours prétendu à cette charge, il n'en fut pourtant pourvû que sous les derniers Empereurs de la Chine, & lorsque le Tartare avoit déja conquis une grande partie de cét Etat.

Après avoir vû jusqu'où arriva la fortune de ce Corsaire, il reste de voir comment il en usa. La Relation rend de grands témoignages de la fidelité qu'il conserva toujours pour les Princes de la Chine, qui fut telle qu'elle auroit pû servir d'exemple à plusieurs Grands de cét Etat. Car lors qu'il fut le plus puissant, non seulement il révera toujours les ordres & la personne de l'Empereur, mais conserva même toute sorte de respect pour tous les Princes de la Famille Royale. Icoan étoit beaucoup plus puissant que les usurpateurs Cham & Ly, s'il eût voulu prendre les armes contre son Prince. Tant de

de monde dont il dispoſoit, & tant de Threſors qu'il avoit acquis, lui donnoient bien d'autres moyens de commencer & de ſoûtenir quelque grande entrepriſe. Mais on peut dire qu'il avoit encore plus de fidelité que de forces & de richeſſes. Ainſi non ſeulement il demeura fidelle ſujet de ſon Roi, mais même au lieu qu'après la mort de Zunchin, & lors que les Tartares étoient déja entrez dans la Chine, il auroit pû mieux que jamais prendre la Couronne, ainſi que pluſieurs, qui n'étoient pas ſi en état de ſe maintenir que lui, avoient fait; Ce fut lui au contraire qui fit couronner dans la Province de Foquien, le Prince dont nous avons parlé. Ce fut lui qui entreprit de le maintenir, & qui pour cét effet ſe vint retirer auprès de ſa perſonne, après lui avoir aſſuré toutes les grandes forces qu'il avoit ſur Mer & ſur Terre. Icoan pouvoit enfin ſe ſervir de toutes ſes troupes pour conquerir lui-même un Etat & une Monarchie; ou bien il pouvoit prendre avec elles un parti très-avantageux parmi les Tartares. Par là il aſſuroit desormais toute ſa fortune, & il n'avoit plus rien à craindre du côté de la Chine. Mais ce qu'il devoit à ſes Princes lui fut

plus cher que sa fortune, & les suretez qu'il trouvoit avec le Tartare, & même que sa propre vie. Il vît assez qu'il hazardoit tout, en entreprenant de deffendre un Prince qu'il lui seroit très-difficile de maintenir contre de si puissans ennemis. Mais il semble que c'étoit-là l'occasion qu'il cherchoit de se montrer aussi fidelle serviteur d'un Roi de la Chine, qu'il avoit été grand Corsaire & grand voleur.

Icoan, qui se preparoit à avoir bien-tôt les Tartares sur les bras, s'étoit resolu de les attendre dans la Province de Foquien une des trois dernieres qui leur restoient à conquerir de tout ce grand Empire. Il avoit dans tous ces lieux grand nombre de troupes & de gens dont il avoit éprouvé la resolution sur Mer & sur Terre. Il mettoit encore à leur teste un Prince qui venoit d'être couronné Empereur de la Chine. Ce Prince & Icoan étoient les deux plus grands obstacles que les Tartares eussent trouvé jusqu'alors dans leur Conqueste, & ce fut aussi ce qui les fit penser à employer des caresses & des sollicitations auprès d'Icoan; eux qui en tant de lieux n'avoient employé que des menaces, pour faire tout fléchir sous leur puissance. On

On n'a pas pû éviter cette digreſſion, dans la neceſſité de faire connoître , où étoient reduites les forces de la Chine , & quel étoit ce grand Capitaine que l'on eſperoit être aſſez puiſſant pour ſauver quelque partie de cet Etat de l'invaſion des Tartares.

Il faut reprendre les progrès de ces Conquerants. Après avoir achevé en 1645. de reduire la ville & la Province de Nanquin, avec les deux autres plus proches de Schiamſi & de Huquan, les trois autres qui confinent à celles-ci, de Honam, de Suchuen & d'Ivana , s'étoient renduës volontairement , & toutes ces ſix Provinces avoient été ainſi aſſujetties en l'eſpace de huit mois. L'oncle du Roi, qui commandoit les armées, s'étoit enſuite retiré à Nanquin, où il avoit établi Vice-Roi un Mandarin Chinois. Mais comme le feu de la guerre étoit toûjours fort allumé dans tout ce grand païs , ce Prince ne s'étoit pas tant retiré à Nanquin pour y paſſer la ſaiſon de l'hyver, comme pour aviſer de là aux moyens de reduire les trois dernieres Provinces. Il eſtimoit cette expedition bien avancée, s'il pouvoit obliger le fameux Icoan à prendre parti parmi les Tartares , & il crût y devoir employer les prieres & les pro-

 meſſes.

messes. Pour cét effet il lui fit écrire par le Chinois qu'il avoit établi Vice-Roi à Nanquin, une personne qu'Icoan pouvoit beaucoup considerer.

Ce Mandarin écrivoit en son nom, & comme à un ami à qui il se croyoit obligé de donner des avis importans. On sçavoit pourtant qu'il ne le faisoit que par l'ordre qu'il en avoit du Tartare. Le sujet de la Lettre étoit, de lui faire entendre qu'il ruïnoit ses affaires en prétendant s'opposer „ au victorieux ; Que s'il le croyoit il „ n'attendroit pas plus tard à lui remettre „ les trois dernieres Provinces ; qu'il lui „ donnoit sa parole & toutes les suretez „ qu'il pouvoit souhaitter, qu'il obtiendroit „ de ce Prince, qu'il le laissast Vice-Roi des „ deux Provinces de Foquien & de Canton, „ ou qu'il l'en établît même Souverain & „ petit Roi, en reconnoissant seulement „ qu'il tiendroit cét Etat de l'Empereur „ des Tartares. Il est certain que le Souverain de ces deux Provinces n'auroit pas été un petit Roi, puis qu'elles tiennent bien autant de païs que toute l'Espagne; outre qu'elles sont les plus riches de la Chine, & que c'étoit le païs qui pouvoit le mieux accommoder Icoan, qui y avoit toutes ses forces, & toutes ses richesses.

Icoan

Icoan fit à ce Mandarin une réponse, qui lui pouvoit faire connoître la fidelité qu'il étoit resolu de conserver pour son legitime Prince. Il lui mandoit qu'il n'étoit pas « assez crédule pour se mettre entre les « mains des voleurs, ni assez traître pour « livrer sa Patrie à ses Tyrans; Que non « seulement il ne remettroit pas les Pro- « vinces dont il avoit entrepris la défense, « mais qu'il étoit encore bien resolu d'em- « ployer ce qu'il avoit de vie, de for- « ces & de richesses pour mettre hors de « toute la Chine ses Usurpateurs; que « c'étoit son dessein, & qu'il s'attendît « bien qu'il n'y perdroit pas de temps, & « qu'il n'omettroit rien de tout ce qu'il « jugeroit necessaire pour en avancer l'exe- « cution. «

CHAPITRE VIII.

Icoan demande du secours à l'Empereur du Japon qui le lui refuse.
Il soûtient durant une année la guerre contre les Tartares.
Il est pris prisonnier & presenté à l'Empereur Xunchi.
Quelle fut la fin de ce Corsaire.

ICOAN voyoit assez ce qu'il avoit à faire, après la réponse qu'il avoit faite au Vice-Roi de Nanquin. Il s'attendoit de voir bien-tôt toute la colere & toute la puissance d'un ennemi victorieux venir fondre sur lui. Il prépara donc tout ce qu'il avoit de forces pour bien soûtenir celles de son ennemi, Et pour ne rien negliger, il crût devoir envoyer une Ambassade à l'Empereur du Japon pour lui demander du secours. Il conjuroit ce Prince de vouloir faire passer dans la Chine quelques troupes, de la valeur & de la fermeté desquelles il pût mieux s'assurer qu'il ne l'étoit des milices de la Chine.

Cet Empereur du Japon est un Prince à peu près comme ceux de la Chine, tout enseveli dans les delices. S'il sort pour aller quel-

quelquefois à la chasse, ce n'est que dans son Palanquin, où il est comme dans une câge toute fermée de Crystal. Il pretend que c'est pour obliger ses peuples à avoir pour lui plus de respect & plus de veneration, plutôt que par crainte qu'ils ne le voyent. Ce Prince répondit donc à l'Ambassade d'Icoan.; qu'il ne traittoit jamais qu'avec les Rois ses égaux; « Que si le legitime Souverain de la « Chine, Zunchin, lui avoit demandé lui-« même du secours dans le tems qu'il en « avoit besoin, il lui auroit envoyé de ses « meilleures troupes, & en bon nombre; « Qu'il seroit encore aussi disposé que ja-« mais à les envoyer, si quelque Prince de « ses legitimes Successeurs lui en faisoit la « demande; mais que sur les instances d'un « particulier, il ne le feroit pas; Que ces « importantes resolutions étoient des affai-« res de Rois, & qui meritoient bien que « des Rois en parlassent. «

Le Japonnois n'étoit pas si déraisonnable dans sa réponse: Mais Icoan qui n'avoit pas pensé que ce Prince auroit dû le traitter avec tant de hauteur, n'étoit pas d'humeur à passer d'autres Offices qu'il auroit crû indignes de lui auprès des Grands de sa Cour. Il pretendoit qu'on y auroit dû autrement considerer celui qui se voyoit

l'appui & le soûtien de l'Empire de la Chine, & qui pouvoit bien ainsi parler au nom de tout cét Etat, en des tems où il en étoit comme l'ame & la vie. C'êst pourquoi il laissa là le Japonnois, & ne pensa plus qu'à bien preparer ses gens à recevoir les Tartares.

Ceux-ci, après avoir sçû la resolution d'Icoan, virent qu'il n'y avoit point non plus de temps à perdre pour pousser leur victoire, mais qu'il étoit besoin d'y employer avec les forces toute la conduite qui seroit necessaire. Ils trouverent à propos avant toutes choses de se mieux assurer de la ville de Nanquin, & ce fût en y établissant une puissance superieure à celle du Mandarin qui en étoit Vice-Roi. Ils arresterent donc que celui des Oncles du Roi, qui venoit de conquerir ces six Provinces, feroit desormais sa demeure & tiendroit sa Cour dans cette grande Ville, & afin que ce fût avec plus d'éclat, & que ce Prince y eût toute l'autorité, ils lui donnerent le nom & la qualité de Roi. Ainsi la ville de Nanquin, qui avoit été autrefois la Cour & la demeure des Rois de la Chine, redevint la Cour d'un Roi des Tartares. Il parût pourtant que ce Prince, à qui on donnoit le nom de Roi, n'y prenoit pas plus d'autorité, que s'il n'en eût été que le Vice-roi seulement.

Il pourroit même y avoir eu de la méprise dans la Relation, en sorte qu'il n'auroit été effectivement que le Vice-Roi. La suite éclaircira cette remarque, qui paroît considerable.

Le Conseil du jeune Xunchi fit cependant deux choses assez importantes dans l'établissement de ce Prince. La premiere fut de mettre de justes bornes à la grande puissance d'un Mandarin Chinois, & qui étoit un homme d'Etat des plus habiles. L'autre étoit qu'en établissant l'Oncle du Roi dans cette grande Ville, on le tiroit par là honorablement du Commandement des Armées, pour laisser à un nouveau Chef la conqueste des trois dernieres Provinces. On voyoit que la guerre, où l'on alloit entrer, seroit plus rude & plus difficile qu'elle n'avoit été. C'est pourquoi, encore que ce Prince fût heureux & vaillant, neanmoins parce qu'un autre plus jeune, appellé Pelipaovan, étoit plus consideré dans les troupes, & plus habile dans tout l'art de la guerre, on jugea qu'il seroit plus important de le mettre à la tête des armées. On n'a point sçû le nom de ce premier Oncle de l'Empereur; mais on pourroit dire de ce Pelipaovan, qu'il a été comme un Heros entre les Tartares, qui reconnoissoient que c'étoit à sa valeur & à ses sages Conseils que l'Em-

pereur son Neveu étoit redevable de ses victoires. C'étoit lui aussi qui s'étoit le plus employé à inspirer la valeur à ce jeune Prince & à porter son courage à ces grandes entreprises. Aussi les Tartares l'appelloient-ils le Conquerant de la Chine; & il n'estima pas cette qualité indigne de la part qu'il avoit à cette Conqueste. Ce fut donc à ce Pelipaovan qu'on commit ce qui restoit de l'expedition, c'est-à-dire la reduction des trois dernieres Provinces, où la guerre se preparoit à être plus rude que dans les autres, tant à cause de la difficulté du païs plein de montagnes, que parce qu'il y avoit de puissantes troupes qui étoient resoluës à se bien défendre.

Ce Prince receut volontiers ces ordres. Comme il ne desiroit rien avec plus d'empressement que de répondre à l'estime qu'on avoit de sa valeur, il n'y avoit rien aussi qui le satisfît davantage que de voir qu'il avoit desormais à vaincre, là, où la victoire seroit la plus difficile, & déja il ne se faisoit qu'un jeu de tout ce qu'on y voyoit de difficultez & d'obstacles.

Il se mît donc en campagne au commencement de l'année 1646. à la tête d'une armée de deux cens mille hommes tous soldats choisis. Car il y avoit de l'émulation dans les troupes à qui serviroit sous ce Prince.

Il

Il avoit cinquante mille hommes pour sa Cavalerie, & cent cinquante mille de gens de pied: Il faisoit aussi conduire pour l'artillerie cinq cens pieces de Canon avec tout l'attirail necessaire pour une grande entreprise. Entre plusieurs armées des Tartares qui avoient jusqu'alors couru l'Etat de la Chine, il s'en étoit bien trouvé d'aussi nombreuses, mais non pas de gens aussi bien-faits & aussi vaillans qu'étoient ceux que commandoit Pelipaovan: aussi étoit il besoin que les Tartares fissent pour lors marcher leurs meilleures troupes. On ne sçait pas bien le nombre de celles que l'Empereur de la Chine & le General Icoan commandoient: Mais il est certain qu'il y avoit dans ces Provinces plus d'un million d'hommes sous les armes, outre ceux qui tenoient encore la mer; parce qu'outre les vieilles troupes & les milices particulieres d'Icoan, il s'étoit encore retiré des autres Provinces dans celles-ci une multitude innombrable de monde.

Pelipaovan entra premierement dans la Province de Foquien, où il s'attendoit de trouver de plus grands obstacles dans les passages & les détroits des montagnes. Le Prince qui y avoit été couronné, y jouissoit depuis six mois de toute la grandeur de la Royauté. Icoan General de ses armées

s'y étoit auſſi rendu avec ſes meilleures troupes. Les armées ne tarderent guéres à ſe joindre & à en venir aux mains. Mais on n'a pû ſçavoir les combats & les batailles qui ſe donnerent alors. Comme les deux partis étoient extraordinairement animez, il eſt aiſé de penſer qu'il y eut de grands faits d'armes de part & d'autre. Pelipaovan employa une année entiere à ſe rendre Maître de cette Province; & il reconnût qu'il n'avoit pas pris ſi mal ſes meſures, d'y avoir commencé la guerre avec ſon armée entiere, & lors que ſes gens étoient encore frais, & dans leur premiere chaleur.

C'étoit une entrepriſe hardie, & qui pouvoit même paroître préſomptueuſe, que ce General fût entré d'abord dans un païs, où il ſçavoit qu'on ſe préparoit le mieux à ſe défendre: Mais depuis on connût qu'il avoit eu raiſon. Les Villes & les Places de cette Province n'ouvrirent pas les portes comme ailleurs. On ſoûtint par tout les attaques des Tartares, & on ne ceda que quand il n'y eut plus moyen de reſiſter Quelque recherche cependant qu'on ait pû faire de ce que fit Icoan, on n'en n'a pû apprendre rien de particulier. On ſçait ſeulement qu'il ſe trouva en toutes les grandes occaſions, ſans tourner jamais viſage à ſes

enne-

ennemis. Mais il tomba enfin entre leurs mains & demeura prisonnier de guerre. On ne sçait pas non plus, si ce fut dans un combat, ou dans la défense de quelque place. Il est toûjours certain qu'il n'abandonna pas son poste, & que ce ne fut qu'après avoir long-temps combattu qu'il rendit les armes à un ennemi qu'il avoit si outrageusement offensé.

Tout fut facile aux Tartares après la prise d'Icoan. Comme il ne leur restoit plus rien d'important dans cette Province que de s'assurer de la personne du Roi, ce fut une affaire bien-tôt achevée, & ainsi que la Relation en parle, ils ne tarderent guéres à lui ôter la vie. Il semble pourtant par la suite qu'il se maintint encore assez de temps. Cette particularité s'éclaircira en son lieu.

Quant à Icoan, on trouva à propos de lui laisser la vie pour le presenter à l'Empereur Xunchi. Ainsi nous ne verrons plus que les disgraces de ce Favori de la fortune. Celui, qui depuis si long-temps avoit été comme enyvré de ses prosperitez, en alloit appercevoir desormais la fragilité & le mensonge. Mais Icoan, pour être tombé, n'en fut pas plus abatû. Ses fers & sa prison ne lui ôterent encore rien de sa fierté & de son courage. Il voulut seulement paroître extraordinairement animé contre les

Chinois ; & pour cela il prit aussi-tôt l'habit de Tartare. Il se fit couper les cheveux, & avec ce nouveau visage, il alla, comme s'il eût été encore le Maître de ses armées, presenter ses services au victorieux, & demander à prendre parti chez lui, avec toutes les milices qu'il prétendoit avoir encore en Mer & sur Terre. Voilà jusqu'où pouvoit aller la fierté & la fidelité d'un Pirate. Il n'y avoit plus de Prince, ni de Patrie pour Icoan: Mais il semble que cette assurance d'oser venir faire à son vainqueur des offres de ce qu'il lui venoit d'ôter, lors qu'il l'avoit fait son prisonnier, étoit assez hors de saison. Au moins, s'il ne devoit pas être plus constant, ni plus fidelle à sa Patrie, il-auroit pû paroître plus prudent & plus habile homme d'avoir fait ces offres dans les temps qu'elles lui pouvoient être plus avantageuses.

Le Tartare ne rejetta pourtant pas les offres d'Icoan. Il avoit besoin de vaisseaux & de gens de Mer pour reduire les deux dernieres Provinces. Il n'étoit pas si aisé d'avoir si-tôt prêt tout l'équipage & l'armement d'une armée Navale, à moins qu'Icoan ne s'employât à rassurer ses gens, qui avoient pour lors un horrible éloignement pour les Tartares. On lui enleva neanmoins

tous

tous ses tresors, si ce n'est qu'il en eût encore de cachez que l'on ne pût pas trouver. Ensuite on l'envoya prisonnier à Nanquin où étoit pour lors l'Oncle de l'Empereur. Quelque tems après il fut conduit à Pequin, où il fut presenté au jeune Xunchi.

Lors qu'Icoan fut devant ce Prince, on ne manqua pas d'y faire mention de la réponse qu'il avoit faite au Mandarin qui lui avoit écrit. On rapporta les termes injurieux avec lesquels il y parloit des Tartares, & comment il les appelloit des voleurs & des tyrans. On ne lui fit pas à la verité un si grand crime de s'être mis en défense, & de s'être employé, autant qu'il avoit pû, pour maintenir le Roi qui avoit été couronné dans la Province de Foquien. On jugea que c'étoit une fidelité qu'il devoit à son Roi & à sa Patrie, & le jeune Xunchi, quelque irrité qu'il fût contre Icoan, n'eût pas de peine à reconnoître, qu'au lieu que la trahison plaît, & ne laisse pas de rendre les traîtres odieux, la fidelité au contraire, qu'on voudroit ne trouver pas si grande dans les ennemis, rend toûjours leurs personnes estimables.

Icoan, qui vît les grandes plaintes que les Tartares faisoient de sa lettre, nia hardiment qu'elle fût de lui. Il soûtint qu'il

ne

ne l'avoit point écrite, ni rien de semblable; Que c'étoit une piece supposée & avancée par ses ennemis, pour le rendre odieux à cette Cour, & y achever sa perte.

On passa un autre chef, où on prétendoit qu'il étoit criminel de Leze-Majesté, pour avoir, de son autorité, ouvert les mines d'Argent, & obligé par plusieurs violences les peuples à y travailler.

Icoan soûtint n'avoir point fait ouvrir de mines d'argent; que bien loin que l'argent qu'il avoit, eût été tiré des mines de la Chine sans la permission de l'Empereur, il lui en étoit venu au contraire des mines qui sont dans les terres du Roi d'Espagne & de l'Empereur du Japon, & par la permission de ces Princes. Il en convainquit à l'heure-même ceux qui avoient prétendu lui faire un crime de son argent. Il est certain que cette grande quantité qu'il en avoit, lui étoit venuë, comme il disoit, en partie du Japon par la voye de Nangasaque, & en partie du Mexique & du Perou, des mines du Roi d'Espagne, par les vaisseaux de Manile.

Après s'être justifié, comme il pût, sur ces chefs plus importans, on presenta une multitude de memoriaux & de plaintes sur

les

les vexations qu'il avoit faites dans les Provinces de la Chine. Et, ce qui est assez étrange, est que ceux qui les presentoient, étoient les mêmes Ministres des derniers Empereurs de la Chine, qui les avoient eux-mêmes retenus & empêchez d'être presentez au Roi, après avoir été gagnez par les presens d'Icoan. Ces traîtres étoient si impudens que de vouloir faire valoir auprès du Tartare, ce qui justifioit qu'ils s'étoient eux-mêmes vendus à Icoan. Et parce qu'ils lui avoient si bien fait acheter leur infidelité, qu'ils l'avoient obligé pour cela de dépoüiller les Provinces, ils prétendoient le faire encore punir pour avoir dépouillé à leur profit ces mêmes Provinces. Il n'appartenoit qu'à des Rois de la Chine d'avoir de tels Ministres, & de là le Tartare pouvoit penser quels seroient auprès d'un Prince étranger, ceux qui avoient tant de fois trahi leur legitime Maître, & un Empereur de leur Nation. Que ces Rois & que ces Etats étoient à plaindre ! & que ceux d'entre ces peuples l'étoient encore, qui n'avoient pas dequoi achéter la faveur de ceux qui la faisoient si bien valoir auprès de tels Princes !

Quant à Icoan, il avoit encore dequoi contenter quelque temps ceux qui avoient

crû

crû qu'il n'y avoit plus rien à attendre de lui. Il avoit caché des tresors que l'on n'avoit pas encore découverts. Ainsi, comme il sçavoit ce qui pouvoit donner une meilleure face à ses affaires, soit qu'il fût, ou qu'il ne fût pas coupable, il jugea qu'il falloit se resoudre à payer de nouveaux tributs à ses accusateurs. Il s'employa donc à racheter de nouveau la faveur de ces mêmes Ministres, que la politique & la douceur du gouvernement des Tartares avoient continué dans leurs premieres dignitez. Toutes les accusations cesserent par ce moyen. Icoan redevint innocent à mesure qu'on receût son argent & ses presens. Il se trouva des témoins qui déposerent pour sa justification; Et tout ce qui avoit été avancé contre lui, ne fut plus que de fausses suppositions & de noires calomnies. Enfin pour s'être declaré liberal, il fut declaré innocent & renvoyé pleinement absous. C'étoit-là la justice que l'argent de ce Pirate se faisoit rendre par les Ministres de la Chine.

Non seulement Icoan se trouva justifié, mais il fut de plus maintenu dans la dignité de Gaucum. Il y avoit pourtant de l'apparence que c'étoit pour autant de temps que son argent & ses liberalitez du-

dureroient, & qu'après cela, il faudroit se resoudre à perdre la dignité avec la vie.

Le Tartare sçavoit aussi ce qu'il auroit à faire, lors qu'il verroit qu'il ne pourroit avoir aucun avantage à laisser vivre un ennemi si déclaré, & qu'il venoit de traiter si indignement. Icoan le dissimuloit autant qu'il lui étoit possible : Mais il ne paroissoit toûjours que trop, qu'on venoit de le dépoüiller d'un grand pouvoir, & de grands biens en même temps. Ce qui lui restoit de sa Charge étoit un nom & une qualité, qui lui laissoient quelques honneurs, & rien autre chose. D'ailleurs sa presence devenoit tous les jours moins supportable à ceux, qui, outre qu'ils voyoient qu'il n'y avoit tantôt plus rien à tirer de lui, auroient encore fort souhaitté d'être défaits d'un témoin si irreprochable de leurs concussions. Enfin l'infortuné Icoan étoit de toutes parts fort en danger de sa personne & de sa vie, si ce n'est qu'il eût déja succombé sous les ruses de tant d'ennemis, comme plusieurs l'ont crû. Voilà quel fut ce Pirate, qui après avoir eu de si heureuses avantures en sa vie, vit enfin que ses mauvais jours étoient restez les derniers. Cet Apostat de la Religion Chrétienne,

ce Tyran & cet oppresseur de tant de Peuples & de Provinces, alla rendre compte de ses faits en un temps, que toute sa fortune auroit pû donner autant de compassion à ceux qui voyoient sa chûte, qu'elle avoit donné auparavant de jalousie & d'envie à ceux qui l'avoient vû si élevé.

Les Tartares s'étant rendus les Maîtres de la Province de Foquien, on peut dire qu'ils le furent en même temps de tout l'Empire de la Chine. Car quoi qu'ils ne fussent pas encore entrez dans les Provinces de Canton & de Quansi, ils y voyoient desormais si peu d'obstacle à leurs victoires, que tout cette expedition ne les embarassoit guéres.

L'Empereur Xunchi ne tarda point à envoyer des Grands de sa Cour à son Oncle Pelipaovan pour le congratuler sur la reduction de cette Province & la prise du General Icoan que l'on y avoit beaucoup plus apprehendé. Il le fit aussi Vice-Roi de ces dernieres Provinces. C'est ce qui fait croire qu'il n'auroit pas donné la qualité de Roi à l'autre de ses Oncles qui résidoit à Nanquin. Il y a peu d'apparence que ce premier Prince, qui n'avoit pas le merite ni toutes les grandes qualitez de ce dernier, eût été fait Roi de ces Provinces, pendant que celui qu'on

ap-

appelloit le Conquerant de la Chine, & qui étoit beaucoup plus consideré à la Cour, n'eût été que Vice-Roi seulement de ces trois dernieres. Il est même contre toute raison de penser que ce jeune Empereur auroit voulu partager ainsi sa nouvelle Monarchie, pour se faire des compagnons de sa grandeur, qui auroient pû être bien-tôt assez puissans pour la lui disputer toute entiere. Et il n'est que trop vrai que la gloire de regner ne se partage pas si aisément sur des considerations de parenté & d'affinité. Remus étoit encore plus proche parent de Romulus; & celui-ci n'épargna pourtant pas le sang d'un Frere, afin de n'avoir plus de Frere dans la Royauté. Ainsi tout ce qui auroit pû donner lieu de penser que ce premier Oncle de Xunchi auroit été Roi effectivement, seroit qu'il avoit dans ses Provinces des Vice-Rois qui dépendoient de lui: Mais Pelipaovan en avoit de même. Il falloit donc que ce ne fût pas une marque particuliere de Souveraineté, mais un ordre seulement que ces Princes avoient de la Cour, d'establir des Vice-Rois inferieurs, en se conservant toûjours la superiorité, & toute l'autorité du gouvernement.

CHAPITRE IX.

Les Tartares passent dans la Province de Canton, où un Prince de la Chine s'étoit fait couronner Empereur.

Ces troupes entrent dans la Ville de Canton ; en ayant trouvé les portes ouvertes.

Une Armée Navale de la Chine, qui y amenoit du secours, met le feu à la Cité.

Ordonnance que le Vice-Roi des Tartares fait publier dans Canton.

QUOY qu'il y eût encore deux grandes Provinces à reduire, pour achever la Conqueste de toute la Chine, Pelipaovan, après la défaite & la prise d'Icoan, n'estima pas qu'il lui pût être glorieux de passer en personne à cette expedition, tant il y voyoit peu de difficultez & d'obstacles qui pûssent ajoûter de l'éclat à ses premieres victoires. Il s'arresta ainsi dans la Province de Foquien pour pourvoir de là à tout ce qui seroit necessaire, pour reduire tout ce qui restoit de la Chine sous la puissance des Tartares. Il voulut commencer par la Province de Canton, où il fit

fit passer une armée de deux cens mille hommes, ainsi qu'il avoit fait l'année precedente dans celle de Foquien. Et comme si tous les peuples de Canton eussent été déja assujettis aux Tartares, après avoir donné le commandement des Troupes à un General ou Vice-Roi des Armes qui avoit seulement le soin & la direction de la guerre, il établit encore un autre Chef qui prenoit la qualité de Vice-Roi des Lettres ou Intendant de la Justice, pour administrer le civil & apporter tous les Reglemens necessaires pour le gouvernement de cette Province.

Le General des troupes s'appelloit Ly, ainsi que le premier Tyran dont il a été fait mention au commencement de la Relation, & celui-ci ne cedoit guéres en cruauté à l'autre. Ce furent aussi les violences de ce Commandant qui commencerent à rendre la domination des Tartares beaucoup plus redoutable à ces peuples. Jusques-là, ils avoient esperé quelque douceur de la moderation des victorieux, & de cette Justice si exacte qu'on leur disoit que le Roi & ses Oncles avoient fait observer par tout où ils avoient passé. Mais la maniere de proceder si violente de ce Vice-Roi leur fit perdre bien-tôt toute la bonne opinion qu'ils avoient euë de ce nouveau gouvernement.

Quant

Quant au Chef de la Justice, ou le Vice-Roi des Lettres, c'étoit un homme plus moderé & plus capable de commandement, qui s'employoit aussi en tout ce qu'il pouvoit pour maintenir auprès des peuples l'estime qu'ils avoient euë de la bonté & de la clemence du Roi.

Comme cette Province est plus proche de Macao, d'où les Relations sont venuës à Manile, & de là ailleurs; on a été mieux informé de tout ce qui s'est passé de remarquable en sa reduction. C'est pourquoi par la maniere dont les Chinois s'y sont défendus, on poura mieux voir quelle a été ailleurs la valeur & les grands faits d'armes, ou plutôt la mauvaise conduite & le peu de fermeté de toute cette Nation. Mais de ce que les Tartares y ont si maltraitté les peuples, il ne s'ensuit pas qu'ils ayent fait par tout les mêmes ravages qu'ils ont fait dans ces dernieres Provinces. Comme cette partie de la Chine étoit fort éloignée de la Cour & de la personne de l'Empereur, il est certain que quelques précautions que ce Prince y eut pû apporter, il ne fut pas possible de tenir les gens de Guerre dans une discipline si exacte. Ils n'y étoient pas payez comme auparavant, & pour les faire subsister, leur General, homme violent & emporté, leur donnoit le premier l'exemple de toute sorte de licence.

licence. C'eſt ce qui a fait que la deſolation a été incomparablement plus grande dans ces Provinces du Midy, qu'en tout le reſte de l'Empire.

Cette nombreuſe Armée que le General Ly commandoit, commença d'être en marche des les premiers jours de Janvier de 1647. Et comme c'étoit la coûtume des Tartares de venir fondre avec toutes leurs forces ſur la Ville capitale de la Province, toutes les troupes ſe trouverent au dix-neufiéme de Janvier à une demy-journée de la ville de Canton. Il eſt aiſé de s'imaginer la conſternation où toutes choſes y furent alors. Mais pour concevoir juſqu'où peut aller la ſotte ambition des hommes de ſe vouloir faire Rois, il faut ſçavoir que dans cette Ville, qui ne pouvoit attendre, que de ſe voir bientôt ſous la domination des Tartares, un nouveau Prince du ſang Royal s'étoit fait couronner au mois de Decembre précedent grand Empereur de la Chine. Celui qui avoit vû que la Royauté de quelques jours venoit de coûter la vie à pluſieurs plus puiſſans que lui, ne pouvoit encore perdre l'envie de ſe faire appeller grand Empereur, & tout ſon Etat étoit pourtant compris dans la ſeule ville de Canton. Ses tributs & toute ſon épargne y

étoient en de belles esperances. Ce que disoit un Roi de Cordouë: Aujourd'hui Roi, & mourir demain, fut l'avanture de ce Chinois, aussi bien que celle de ce Roi Maure. Il faut que l'Orgueil des hommes les aveugle bien, de leur faire croire qu'il y ait une felicité si grande à mourir le bandeau Royal sur la teste.

Ce grand Empereur de Canton avoit avec lui quelque Soldatesque mal equipée, autant que mal payée. C'étoient aussi tous gens bien résolus à fuïr devant les Tartares, avant que d'en venir aux mains pour la défense de leur Prince. Ils s'étoient trouvez déja en bien des occasions, parce qu'ils y avoient toûjours pris la fuite, & qu'ils s'étoient réservez sans doute pour cette derniere. Voilà qu'elles étoient les forces de cét Empereur, dont la Relation n'a point dit le nom, parce que ses victoires ne l'ont pas fort signalé.

Quant à la ville de Canton, on tient qu'elle étoit parfaitement bien fortifiée & les grandes richesses qu'il y avoit dedans faisoient fort souhaitter aux Tartares, qu'elle fît quelque sorte de resistance, pour avoir lieu d'y user du droit des armes. Ils sçavoient qu'il y avoit un grand commerce de toutes les Nations, & que plusieurs Marchands & même d'Eu-

d'Europe y avoient comme en dépôt toutes leurs richesses. Ils se flattoient ainsi de pouvoir faire un riche butin, s'il se faisoit quelque resistance en une Ville si forte. Il y avoit bien alors deux cens mille habitans, qui se voyoient défendus de deux fortes murailles, accompagnées de leurs tours & boulevarts, & d'autres travaux en très bonne défense, & tous couverts de grosse artillerie. Il s'agissoit de maintenir un Roi qui venoit d'être nouvellement couronné, & qui avoit avec lui assez de monde Quelques fuyards & quelques deserteurs qu'ils fussent pour la plûpart, ils ne pouvoient pourtant pas être tous de mauvais Soldats. De plus, comme cette Ville est sur une grande Riviere, il y avoit encore au pié de ses murailles une puissante Flotte; Et c'étoient tous Vaisseaux bien armez, pourvûs suffisamment de gens de guerre, & de toute sorte de munitions. Il y avoit enfin dans la ville de Canton du monde, des vivres, & toutes les choses necessaires pour soûtenir un long siége: cependant, malgré tout ce qui pouvoit rendre une Ville imprenable, vingt Tartares seulement s'en rendirent les Maîtres. Ce n'étoient que quelques coureurs qui avoient pris le devant de l'Armée qui prirent eux seuls la grande

ville de Canton. Il ne s'eſt rien vû de pareil dans les Hiſtoires.

L'Armée des Tartares étoit demeurée à une demi journée de la Ville, lors que ces vint Cavaliers s'en détacherent pour ce grand exploit: Car ces milices n'obeïſſent pas, & n'attendent pas d'être commandées, comme par tout ailleurs. Ceux-ci s'eſtant donc avancez juſques aux portes de la vieille Ville, qu'ils trouverent ouvertes, ils y entrerent auſſi-tôt, & coururent enſuite toutes les ruës, juſqu'à ce qu'ils furent à la Ville neuve, où ils en firent autant. Ils tiroient ſeulement quelques fléches de côté & d'autre, pour donner de la peur à ces habitans; Et leur crioient cependant, que perſonne n'eût à ſe mouvoir; que l'Armée étoit à leurs portes; mais qu'ils ne devoient rien apprehender, s'ils vouloient demeurer en paix.

A peine avoit-on ſçû dans la Ville l'approche de l'Armée des Tartares, que la plûpart de la Soldateſque, au lieu de penſer à ſe mettre en défenſe, abandonna auſſi-tôt ſon poſte & ſes armes. Tous ces braves ne voulurent plus faire paroître les marques qu'ils portoient de gens de guerre. Ils quitterent leurs caſaques bordées de jaune, qui eſt la livrée ordi-

naire des Soldats, & ayant jetté leurs armes, ils se vinrent jetter parmi le gros & la foule du peuple. L'Empereur de Canton se trouva seul dans son Palais, sans autres Gardes que le nombre de ses Femmes, & la compagnie de quelques Eunuques ; bonnes troupes pour disputer la victoire aux Tartares. Dans cette extrémité, l'Epargne de ce Prince se trouva encore tellement vuïde, & son credit si petit, qu'ayant besoin de trois mille écus, ils ne se pûrent trouver dans tous ses coffres, ni même encore dans la bourse de ses Officiers.

Ce petit nombre de Tartares couroit cependant les ruës & les places de la Ville, sans trouver personne qui les arrestast durant un assez long-temps. A la fin quelques Chinois qui s'amasserent, en investirent quatre de ceux qui se tenoient le plus mal sur leurs gardes. Ils les prirent & les allerent presenter au Roi. Ce Prince, lors qu'il les vît, se mit sur son tribunal, & commanda qu'on les fît mourir en sa presence. Ce fut tout le sang qui fut répandu du côté des Tartares, & tout ce que leur coûta la défaite du Roi de Canton, & la prise de cette grande Ville.

Aucun de tous ces habitans ne pensoit

guéres cependant à défendre sa Ville. Chacun n'étoit occupé que des moyens de sauver sa vie le mieux qu'il le pourroit. Pour cela, les riches & les Grands de la Ville trouvoient que leur plus grande seureté étoit de se déguiser en pauvres, & de se venir jetter en cét équipage parmi la foule & les plus miserables de la populace. DIEU soit loüé, qu'il y ait des jours dans la vie, où le riche porte envie à la condition du pauvre. Comme c'étoit à ces riches que les Tartares en vouloient : car ce sont eux que l'on cherche toûjours, & leurs ennemis aussi bien que leurs amis ; c'étoit pour cela qu'ils se mettoient plus en peine de se bien cacher. Pour les pauvres qui n'avoient rien à perdre, ils demeuroient dans leurs maisons en toute seureté ; & là ils avoient pour lors le plaisir de se mocquer de la fortune des riches, qui s'étoit mocquée si longtemps de leur misere. Il étoit cependant assez inutile à la plûpart de ceux qui avoient de grands biens de prendre tant de peine à se déguiser. La malice de la populace ne vouloit pas perdre une occasion si belle de se vanger, qui étoit de les faire connoître à ceux qui les cherchoient.
„ Qu'ils se monstrent, disoit-on de toutes
„ parts, & qu'ils viennent enrichir les Tar-
„ tares

„ tares, ces voleurs, qui ont vendu leur
„ Roi, pour amasser tant de biens. Qu'ils
„ viennent en rendre compte à leur nou-
„ veau Maître. Ils nous oppriment, & ils
„ se joüent de nous depuis si long-temps.
„ Mais il ne sera pas dit qu'ils soient de
„ plus grands Seigneurs que nous; qu'ils ne
„ soient que déguisez en pauvres, &
„ que nous soyons toujours miserables;
„ que ce soit eux qui nous ayent perdus,
„ & que ce soit nous qui les sauvions.

L'Armée des Tartares arriva devant la Ville à la fin du jour; & ce ne fut pas un petit étonnement d'y trouver les portes ouvertes, comme si ce n'eût plus été une Ville ennemie. Tous ceux donc qui voulurent y aller prendre leurs logemens, en eurent la liberté; & ils y dormirent en repos, sans qu'on leur demandât qui ils étoient, ni ce qu'ils venoient faire. Les Vice-Rois furent loger dans les Palais des anciens Vice-Rois de la Chine, dont ils s'accommoderent comme de leur propre maison.

Le Roi de Canton se trouva ainsi dépossedé de son Etat au quarante-quatriéme jour de son Regne. Il étoit resolu de ne vivre pas plus long-temps, & pour cela, on rapporte que lors qu'il se vît abandonné de ses gens, il s'assit en son Trône Royal

avec encore assez de fierté, & toute la gravité qui étoit digne de sa personne. On pourroit se representer ces Senateurs de Rome, quand Brennus & les Gaulois la saccagerent. Ce Prince en cét état se haranguoit lui-même. „ Les Tartares, (disoit-il) sont dans ma Ville; & mes gens „ m'ont abandonné. Il ne reste que de mourir. Mais il faut au moins que je meure „ comme un Roi. Je suis monté sur le „ Trône, & il faut que ce soit sur le Trône „ aussi que j'acheve de vivre. C'est-là que „ je me veux satisfaire en envisageant encore „ ma bonne & ma mauvaise fortune tout à „ la fois. C'est-là que j'attendrai que le Ciel „ dispose de moi, ainsi qu'il en a ordonné. „ Je ne contredis point ses Arrests. Je ne „ m'oppose point à ses ordres, &c. Quelques-unes de ses Femmes qu'il avoit le plus considerées, pour lui mieux témoigner combien elles l'aimoient, se tuërent en sa presence. Estrange amour, où l'on se haït plus que l'on n'aime ! Pour le Roi, il demeura sur son Trône jusqu'à la nuit. Mais il ne fut pas d'avis d'y attendre la mort plus long-temps. La peur ou le sommeil l'en firent descendre, & il avoit raison de ne se pas tant opiniâtrer à faire le grave, en un temps où il voyoit que ce seroit bien-tôt fait de toute sa gravité. Mais

en

en quelque posture que se pût mettre ce mal-heureux Prince, il ne pouvoit échaper long-temps à ses ennemis, qui le cherchoient trop soigneusement pour ne le pas trouver.

Cette même nuit une puissante Flotte de la Chine étoit entrée de la mer dans le canal de la Riviere, & ensuite étoit venuë se presenter devant cette Ville, où elle emmenoit un secours très-considerable. Mais ces nouvelles milices, surprises d'apprendre que les ennemis en étoient déja les Maîtres, ne firent qu'achever son desastre. Elles passerent à un tel excez de fureur, & contre les ennemis communs qui étoient dans la Ville, & contre ces habitans qui s'étoient rendus avec tant de lascheté, qu'elles mirent le feu à la partie de Canton qu'on appelle la Ville neuve, ou la Cité, qui étoit le plus beau quartier de cette grande Ville. Le feu gagna tellement en peu de temps, que la plûpart des maisons, qui n'étoient bâties que de bois, furent consumées dans cét embrasement. On tient qu'il fut si grand, qu'à la vieille Ville, qui étoit éloignée de la Cité de deux lieuës, on vît durant toute cette nuit aussi clair qu'on auroit pû voir en plein midi. Quelques-uns crûrent que les Tartares, apres avoir mis le feu à la Cité, en accusoient la

flotte des Chinois. Mais il y a peu d'apparence que ces victorieux eussent voulu perdre le fruit de leur victoire, en reduisant en cendres la plus belle partie de cette grande Ville. Ils n'avoient pas encore commencé à la saccager, ainsi qu'ils s'y étoient resolus, sans se soucier qu'ils eussent tort ou raison. La Flotte se retira ensuite, après s'être fait voir la nuit à la clarté de ce grand embrasement, & encore au commencement du jour, où l'on reconnût pour lors l'état pitoyable où étoit la plus grande partie de cette Ville.

Ce fut ensuite de ce desordre que commencerent les violences & les emportemens furieux des Tartares, qui n'ont fait depuis qu'une affreuse ruïne de toutes ces belles Provinces. Ils ne se mirent plus en peine des ordres & des défenses de l'Empereur Xunchi. C'étoit une des Ordonnances de ce Prince; que les Villes & Places qui ne se seroient point défendues, c'est-à-dire, où les habitans n'auroient point combattu ni au dehors, ni au dedans de leurs murailles, ne recevroient aucun mauvais traittement. Qu'on y mettroit seulement un Gouverneur Tartare, & avec lui quelques troupes, s'il étoit necessaire, pour y tenir garnison, afin que si les habitans venoient après à se revolter, il y eût de quoi les châtier & les

re-

reduire par la force des armes. La ville de Canton n'avoit fait aucune resistance, & on n'avoit peut-être pas tiré un seul coup de canon de toute l'Artillerie qui étoit sur ses murailles. Quant à la mort de ces quatre Tartares qui y étoient venus tenter fortune si mal à propos, le Vice-Roi n'en avoit peut-être encore rien sçû, & quand même on lui auroit rapporté leur mort, il est certain que ces coureurs étoient entrez sans son ordre dans la Ville. Tout ce qui se fait sans ordre des Chefs d'un parti ne peut pas obliger ceux d'un autre parti à garder à cét égard aucun des ordres militaires établis par les Rois ou par ceux qui commandent leurs Armées.

Mais nonobstant toutes les défenses de l'Empereur, le Vice-Roi qui auroit voulu que la ville de Canton eût resisté pour être en droit de la piller, ne voulut pas, droit ou non droit, laisser échaper une si belle proye. Ce Commandant aussi emporté de son avarice que de sa cruauté, avoit déja compté pour lui les richesses de Canton. Il se prepara donc un pillage, contre tous les ordres du Roi, & contre la parole qu'il avoit donnée lui-même, avant & après être entré dans cette ville, & pour commencer il fit afficher aussi-tôt qu'il fit jour, dans toutes les ruës & places publiques,

plusieurs Ordonnances qui portoient. 1. Que nul des habitans n'eût à aprehender aucune violence, parce qu'il ne leur seroit point fait de dommage, en quoi que ce fût, 2. Que tous sans exception eussent à se couper les cheveux à la façon des Tartares, dans trois jours sous peine de la vie. 3. Que dans ces trois jours les Chefs des familles eussent à se presenter devant les Vice-Rois, & à porter par écrit leurs noms & ceux de toute leur famille très-exactement, en sorte que celui qui ne seroit point énoncé dans ce dénombrement, seroit tenû pour un ennemi, & un traître digne de mort. 4. Que chacun des artisans eût à reprendre sa vacation ordinaire, pour vivre de son art & de son travail, ainsi qu'avant l'entrée des Tartares. 5. Que le commerce & tout le negoce continuât comme auparavant; & pour cela que les lieux & maisons où s'assembloient les Marchands; les Boutiques, les Magasins, les Doüannes, les Comptoirs pour écrire & faire les affaires, & generalement toutes les places & lieux de trafic fussent ouverts pour l'utilité & la necessité publique. Ce furent les Ordonnances que le Vice-Roi fit publier. Et voici ce qu'il en executa.

Cha-

CHAPITRE X.

Les Tartares ſaccagent la ville de Canton.
Les Vice-Rois y établiſſent un nouveau gouvernement.
Mort du Roi de Canton & de toute ſa ſuite.
Reduction des autres places de la Province.

LE 20. jour de Janvier de l'année 1647. ne fut pas un jour heureux pour les habitans de Canton. Le Vice-Roi, après toutes ſes belles Ordonnances y commença le ſac & le pillage, qui continua durant trois jours. Les Tartares y trouvoient de tous côtez un ſi riche butin, qu'au commencement ils ne daignoient pas ſe charger de ce qui n'étoit point, ou or, ou argent, ou perle, ou muſc, ou autres choſes de grand prix. Depuis ils ne laiſſerent pas de s'accommoder des ſoyes, filées & à filer, ouvragées & en étofe, & non ouvragées; & enſuite de tout le reſte, dont il prenoit fantaiſie à ceux qui pilloient de ſe ſaiſir. Il n'y eut point d'autre quartier avec des gens qui vouloient que tout fût à leur diſcretion.

Il est pourtant vrai que comme il y a par tout de plus honnestes gens que les autres, il se trouva aussi parmi ces Tartares, quelques Capitaines, qui sont les personnes les plus qualifiées de cette Nation, qui traiterent les habitans de Canton avec un peu plus d'humanité. Ils alloient seulement aux maisons des Mandarins, où l'on leur presentoit quelque somme d'argent, ou quelque autre chose d'une valeur considerable. Et lors qu'ils agréoient ce present ou cette rançon, ils se retiroient sans faire d'autre recherche dans cette maison. C'étoit là ce que les Mandarins estimoient de plus obligeant, à cause qu'ils y gardoient trés soigneusement leurs femmes. Le Tartare en sortant de cette maison, vouloit bien encore y laisser quelque signal qu'elle avoit été pillée, afin que d'autres n'eussent pas à venir la piller une seconde fois. Mais si d'ailleurs le present du Mandarin ne le satisfaisoit pas, faute d'être proportionné à ce qu'il avoit appris de ses richesses, ce miserable voyoit bien-tôt mettre tout en desordre dans sa maison. Il perdoit & son present & tout ce qu'il avoit de meilleur, ou au moins tout ce dont il plaisoit au Tartare de s'accommoder : Car dès ce moment il n'y avoit plus de misericorde. Il n'y avoit lieu dans la maison qu'il ne se fit ouvrir. Il vouloit

loit foüiller & chercher par tout, pour en faire enlever tout ce qui lui plaisoit, biens & personnes.

Ce fut ce qui obligea les Mandarins à faire de grandes largesses de tout ce qu'ils pouvoient avoir de riche & de precieux. Car il falloit se resoudre à être liberal ; & le plus avare craignoit de ne paroître pas prodigue en une occasion, où il voyoit qu'il n'y avoit que la profusion qui lui pût servir de sauve-garde. Il arrivoit cependant que quelques-uns ne se sauvoient pas encore aprés tous les presens qu'ils avoient pû faire. C'étoit un effet de la malice du peuple, qui pour avoir le plaisir de se vanger de ses Mandarins, n'avoit pas craint de donner de fausses informations aux Tartares, où ils leur faisoient entendre que plusieurs avoient beaucoup plus de bien qu'ils n'en avoient en effet. C'est pourquoi quelques presens que plusieurs des Mandarins pussent faire, ils n'en étoient pas pour lors mieux traittez ; parce que les Tartares en demeuroient à leurs memoires ; & pretendoient toujours que ceux qui avoient tant de richesses, leur pouvoient donner beaucoup davantage.

Pour les personnes de moindre condition & le commun peuple, ils étoient abandonnez à la discretion des soldats ; & comme

il n'y a guéres à prendre parmi ce genre d'hommes, ces miserables habitans virent durant trois jours, où en est reduite une ville abandonnée au sac & au pillage. Après qu'on leur avoit ravi tout ce qu'ils avoient, ils voyoient qu'on n'en demeuroit pas encore là. C'étoient des excez & des violences qui mettoient toute la patience à bout. Comme les Chinois sont jaloux par dessus tous les peuples du monde, il n'y avoit rien qui leur fût plus sensible que de voir les Tartares enfoncer impudemment les appartemens ou plutôt les prisons & les cages où ils tenoient leurs femmes enfermées. Je dis des prisons & des cages, parce qu'on ne peut pas appeller autrement les lieux où ces femmes sont enfermées, tant elles sont resserrées & gardées étroitement. C'est ce que l'on peut voir, quand les familles font quelques voyages sur les rivieres: Car pour lors on transporte les femmes dans des loges, dont les portes & les fenestres, qui sont assez petites, sont encore toutes garnies de jalousies de fil de fer, très-fortes & qu'il n'est pas aisé de forcer. Et pour les appartemens où elles sont dans les maisons de la Ville, il n'y a jamais de fenestres sur la ruë, ni d'aucun côté, où l'on les puisse voir. Avec toutes ces precautions, les Chinois ne croyent pas que leurs femmes soient en-

encore en ſureté. Cela ne peut être que parce qu'il y a des choſes qui ſe perdent, pour être trop bien gardées.

Mais toutes les jalouſies des Chinois n'étoient guéres d'uſage pour lors. Les Tartares eurent bien-tôt briſé ces loges & ces priſons : Et comme on ne voyoit de toutes parts que des Peres & des Maris s'efforcer pour ſauver l'honneur de leurs Filles & de leurs Femmes, parce que ces ſortes de violences ſont inſuportables à toute la Nation, on ne voyoit auſſi par tout que meurtre & maſſacre. Les Tartares n'étoient pas encore ſatisfaits d'avoir mis tout en deſordre dans les maiſons des Chinois. Pour achever de les outrager, ils emmenoient leurs Femmes dans leur Camp, & leur diſoient; Qu'ils étoient venus en la Chine, pour leur faire voir le Ciel un jour en leur vie, ſans grilles & ſans jalouſies ; qu'elles devoient pour lors reſpirer en toute liberté, après avoir été toute leur vie captives & priſonnieres ; c'étoient là les railleries de ceux qui ſe donnoient du plaiſir d'inſulter à des miſerables. On tient qu'au premier jour du ſac de cette Ville, ils en emmenerent ainſi dans leur Camp un très-grand nombre, ſans conſiderer davantage les riches que les pauvres ; les Dames de la plus

plus haute qualité étant reduites aussi bien que les autres à souffrir les dernieres indignitez.

Ce n'étoient ainsi que meurtres & que violences dans toute la ville de Canton, pendant que d'un autre côté, on n'entendoit dans le Camp que les cris & les gemissemens des Femmes qui pleuroient leurs Peres, leurs Maris, leur honneur, leur liberté, leur patrie, & un nombre d'autres maux qui leur donnoient horreur de la vie & d'elles-mêmes. La populace dans cette desolation ne cessoit de crier & de se plaindre aux Vice-Rois ; si c'étoit là ce qu'on leur avoit promis ? Si c'étoit là l'assurance qu'ils avoient donnée, qu'il ne seroit fait aucun dommage à ceux qui se seroient rendus volontairement, ainsi qu'ils avoient fait, eux qui voyoient leur Ville & leurs familles ruïnées, pour s'être si facilement rendus.

L'Intendant de la Justice, ou le Vice-Roi des Lettres, faisoit assez connoître qu'il n'approuvoit pas tout ce desordre. Mais comme il n'en étoit pas le Maître, il ne se tourmentoit guéres pour l'arrester. Le Vice-Roi des Armes s'en mettoit encore moins en peine. Il fit seulement publier de nouvelles Ordonnances, par lesquelles il défendoit aux Soldats d'entrer dans les mai-

maisons, & de faire aucun mauvais traitement aux habitans, sur peine de punition. Mais toutes ces défenses étoient des remedes très-foibles pour de si grands maux. Aussi ne les faisoit-il que par politique, & pour amuser ces peuples. Car il étoit le premier infracteur de tout ce qu'il ordonnoit, par la part qu'il avoit au butin. Et ce qui faisoit encore mieux voir que les Vice-Rois étoient eux-mêmes les premiers coupables de ce desordre, c'étoit qu'ils faisoient porter publiquement dans leurs maisons tout ce qui se trouvoit de plus riche dans cette Ville. Ils vouloient seulement que l'on crût qu'ils n'avoient pas eu dequoi payer l'Armée, & que pour cela, ils avoient souffert que leurs Soldats pillassent & trouvassent dequoi subsister.

Les Chinois ne laissoient pas d'emmener au Vice-Roi des Armes plusieurs de ses Soldats, qu'ils accusoient devant lui d'avoir tué, d'avoir violé, & commis d'autres crimes qui remplissoient toute leur Ville de desespoir. Alors, il en faisoit faire quelque châtiment, mais ce n'étoit pas comme les crimes le meritoient. Ainsi durant les trois jours que dura le pillage de Canton, il n'y eut rien qui y pût arrêter la violence & la

fureur.

fureur. On tient qu'il y eut plus de quinze mille habitans massacrez ; & la plûpart au sujet de leurs Femmes, de leurs Filles, & de leurs Sœurs. Ni les biens, ni l'honneur en toute autre occasion, n'auroient pas obligé les Chinois à exposer si facilement leur vie. Mais il parut qu'ils vouloient bien perir pour la défense de leurs Femmes. C'est l'ascendant qu'elles ont par tout sur les hommes d'inspirer de la resolution aux plus timides.

Ce qui se passa en ces trois jours, fut la ruïne & la desolation où l'on a vû depuis cette grande Ville, dont les richesses surpassoient auparavant celles de plusieurs Royaumes. Après tout ce ravage, le General des Tartares disoit encore, qu'il auroit souhaitté, que ces habitans lui eussent fait quelque resistance, parce qu'il auroit eu sujet de les traitter avec moins de moderation. Mais si c'étoit là la moderation de ces Tartares, il est difficile de s'imaginer quelle auroit pû être leur severité & leur rigueur.

Après ces trois jours, où tout fut abandonné à la violence & au pillage, il parut que les Vice-Rois ne vouloient pas que le mal allât plus avant. Ils s'appliquerent pour lors à arrester l'insolence de leurs Soldats : Ce qui ne leur fut pas difficile ;

Et

Et on vît, par lâ, qu'il y a peu de desordres parmi des troupes que les Chefs ne puissent arrêter, s'ils veulent s'y employer aussi genereusement qu'il est necessaire. Mais souvent la licence commence & continuë, parce que les Chefs se soucient peu de faire en cela leur charge, & que souvent même ils autorisent les violences. C'est ce qui fait qu'ils n'ont pas toujours raison de prétendre qu'il n'y ait point de leur faute dans les desordres de leurs troupes. Pour remettre donc les choses dans l'ordre, on fit commandement à tous les Soldats de sortir de la Ville, & de n'y pas rentrer qu'ils ne fussent commandez, mais de demeurer tous dans le Camp. On devoit punir de mort ceux qui contreviendroient. Les Tartares demeurerent ainsi campez tout autour des murailles de Canton, sous des tentes de cuir, à leur ordinaire. Il y en avoit pour lors un si grand nombre, & toutes dans un si bel arrangement, qu'il sembloit que ce fût une grande Ville portative, & déja une autre Canton.

Les plaintes & les violences s'appaiserent par ce moyen. Ce n'est pas qu'il n'y eût toujours que trop de sujets de se plaindre. Il est difficile que les choses se passent autrement dans les Armées. On le

voit

voit dans celles de l'Europe, où s'il n'eſt pas poſſible d'arrêter des Soldats qui font toute leur fortune du brigandage ; il eſt, encore bien moins poſſible de le faire parmi des barbares. Ce n'étoit plus cependant que moderation, en comparaiſon de ce que l'on venoit de voir. Les miſerables habitans de Canton commencerent enfin à reſpirer ; & tel ſe conſoloit avec ſa mauvaiſe fortune, de n'avoir pas été des plus malheureux. Etrange ſoulagement, mais qui fait pourtant qu'on prent ſon infortune en patience !

Il ne reſtoit plus qu'à admirer, ou plutôt à être touché de compaſſion de voir d'une part la hauteur & la fierté avec laquelle les Tartares traittoient les Chinois ; & de l'autre les abbaiſſemens, où ceux-ci demeuroient devant leurs vainqueurs. A la moindre plainte que faiſoient ces miſerables, les Soldats Tartares élevoient la voix, ou plutôt c'étoit un tonnerre, & en même temps ils avoient la main au ſabre. Les Chinois ne faiſoient que baiſſer la tête & hauſſer les épaules. Ils perdoient même la voix, & retenoient la reſpiration autant qu'ils le pouvoient ; ou ſe proſternoient & demeuroient à genoux, pendant qu'ils cherchoient des complimens & des paroles obligeantes

pour

pour répondre aux outrages de leurs oppresseurs. Ces miserables en venoient quelquefois à des flatteries si impertinentes qu'ils traitoient d'Altesse le dernier Soldat de l'Armée; Et pour les Vice-Rois, ils les qualifioient de Majestez & de Divinitez s'ils le vouloient.

Lors que ces Commandans alloient par la Ville, il y avoit toujours de leurs Gardes qui crioient au peuple à haute voix: Etes-vous soûmis au grand Roi des Tartarres; Les Chinois répondoient alors plusieurs fois; Qu'ils lui étoient très-soûmis; Et donnoient pour cela toutes les marques possibles de leur soûmission. Cependant le moindre soldat qui passoit par la ruë, traittoit comme un crocheteur & un valet quelque Chinois que ce fût qu'il rencontrât, fût-il des plus qualifiez de la Ville. Il lui faisoit porter son bagage & tout ce dont il étoit chargé. Ainsi sans avoir d'autre autorité que la force, & une insolence de Tartare, il reduisoit la patience du Chinois à lui rendre les services les plus bas & les plus indignes. Mais quelle patience qui mettoit ce miserable au desespoir! Car les Chinois, & sur tout les personnes de qualité de cette Nation, sont tellement délicates & ennemies de tout ce qui leur donne de

la

la peine, & les rend mépriſables, qu'il n'y avoit rien qu'ils reſſentiſſent davantage que ces inſultes.

Les Vice-Rois, après avoir pourvû au gouvernement de la Ville par l'établiſſement de divers Magiſtrats, qui devoient rendre la Juſtice ſous leur autorité, trouverent encore à propos de faire diſtribuer parmi le peuple de petits billets de papier de couleur, de la grandeur de deux doigts, où étoient écrittes en caracteres Chinois ces paroles : *Peuple ſujet au Roi des Tartares.* Par le moyen de ces billets, qui étoient autant de formules de ſoûmiſſion & d'obeïſſance, & qu'on devoit avoir à la main, ou attachez à ſes habits, le peuple pouvoit deſormais aller & venir en toute ſeureté. Il y avoit d'autres billets pour les perſonnes de plus grande qualité. Ceux-ci étoient de la grandeur de la main en quarré, où les mêmes paroles étoient marquées, mais en de plus gros caracteres ; & ils n'étoient pas de papier comme les autres, mais de quelque étofe. Les gens de guerre avoient un grand reſpect pour tous ces billets, & particulierement pour ces derniers. C'étoit là le privilege des Grands & des perſonnes les plus conſiderées de la Ville.

Après toutes ces ſeuretez établies, il ne reſtoit

restoit plus que de s'assurer encore de la personne du Roi qui avoit été couronné à Canton. Jusques-là les Vice-Rois s'étoient contentez de sçavoir qu'il étoit dans la Ville; & ils y avoient mis une si bonne garde qu'il n'étoit pas possible que ce Prince ni aucun autre Chinois leur pût échapper. Ils firent pour lors toutes les diligences qui étoient necessaires pour le trouver; & à la fin après avoir menacé de punir de mort ceux qui le tiendroient plus long-temps caché, il leur fut découvert avec quelques-uns de ses plus confidens qui ne l'avoient pas encore abandonné. Les Tartares lui couperent la tête à l'heure même. Ce fut la fin de ce grand Monarque qui regna quarante-quatre jours. Gloire bien courte pour avoir tant coûté. Mais c'est à ce prix que se vendent les vanitez de la vie, qui ne laissent pas de trouver par tout des gens qui les font si bien valoir. On continua ensuite de faire mourir tous ceux qui se trouverent auprès de ce Prince. Leur crime étoit d'avoir osé conserver quelque fidelité pour leur Roi. Et pour cela la politique des Tartares les condamnoit à mourir; cruelle politique qui rend plus condemnables ceux qui la suivent, que ceux qu'elle condamne.

Les choses ayant commencé de reprendre

leur train ordinaire au dedans de la Ville selon la forme du gouvernement des Tartares, ou de celui qu'il leur plût d'y établir ; ayant laissé, & changé ensuite, & depuis encore reformé les anciens Mandarins ; toute l'application de ces nouveaux Maîtres fut de reparer les dommages que l'incendie avoit fait aux édifices de la Ville, & ceux que la fureur des gens de guerre avoit laissé aux lieux voisins de la campagne. On pourvût encore tout de nouveau au rétablissement & à la seureté du commerce, comme à faire que tous les artisans reprissent leurs métiers & leur exercice ordinaire, afin que chacun ne pensât qu'à s'employer desormais à sa vacation pour la necessité & l'utilité publique.

Il ne restoit plus aux victorieux que de reduire sous leur puissance les autres lieux & places de cette Province. Elle contient un assez grand nombre de belles Villes, dont les plus considerables, après Canton, sont Xaochin, Nanchium, & Hochicheu. Ils envoyerent à toutes, à leur ordinaire, leur demander qu'elles eussent à se soûmettre volontairement & en paix, ou qu'autrement l'armée iroit bien-tôt leur porter la guerre, & qu'il n'y auroit alors plus de quartier. La plûpart se rendirent à cét ordre sans attendre la violence. D'autres se mirent

en

en état de se défendre, où elles ne gagnerent guéres; & toutes se trouverent reduites en peu de temps. Celles qui resisterent, connurent bien qu'elles auroient mieux fait de profiter du temps, & de prevenir même le commandement qui leur étoit fait de se soûmettre; puis qu'aussi-bien il falloit que de gré ou de force, elles reconnussent un nouveau Maître. Ainsi au premier refus qu'elles firent d'obeïr, toute la campagne fut couverte de troupes, qui ne tarderent pas à leur faire sentir toutes les violences dont elles avoient été menacées. Les plus insolens de l'armée s'étoient jettez dans ce parti, sous des Chefs qui ne les animoient pas moins à tout ruïner & à tout perdre. Il n'y eut ni honneur ni justice, ni crainte de châtiment qui pussent arrêter ces furieux; & il n'y eut qu'à souffrir pour ceux qui avoient pris le parti de se défendre. Ce fut ainsi que les Tartares acheverent de conquerir cette grande Province, à l'exception de la ville de Xaochin, qui ne pût encore se resoudre à reconnoître une si cruelle domination.

CHAPITRE XI.

Les Chinois se défendent à Xaochin.
Gueyvan Roi de Quansi vient en cette Ville.
Il va de là au devant des Tartares, il les combat & les met en fuite.
Division entre les Chinois.
Ils sont défaits en un autre combat, & leur ville de Xaochin prise.

LA ville de Xaochin est remarquable entre toutes les autres de la Chine pour être la premiere que l'on ait sçû avoir emporté quelque avantage sur les Tartares. Non seulement on y prit la resolution de se défendre, mais on alla encore au devant de l'ennemi, avant qu'il se fût approché de ses murailles ; & on l'obligea de retourner en arriere après l'avoir battu & défait en pleine campagne. La ville de Xaochin est éloignée de Canton environ de trois journées. Elle est grande & assez forte tant par son assiette & sa situation que par plusieurs travaux qui la mettoient en état de se pouvoir défendre. Elle est située en une des extrémitez de la Province de Canton, du côté qu'elle confine à celle de Quansi,

qui étoit la derniere à conquerir des quinze, qui font tout le grand Empire de la Chine. C'étoit auſſi une des trois dont Pelipaovan avoit entrepris la conqueſte, & qui devoient faire ſon Gouvernement.

Il y avoit dans cette Province de Quanſi deux Rois nouvellement couronnez, tous deux Princes du Sang Royal de la Chine. C'étoit afin que les Tartares euſſent par tout la gloire d'être les vainqueurs des Rois, & encore le plaiſir de faire éprouver à tant de miſerables, quel avantage il pouvoit y avoir à mourir une Couronne ſur la tête. Mais ce qui pourroit donner à rire, eſt que ces deux Souverains avoient auſſi une guerre enſemble, ou plutôt un procez ſur la Juriſdiction & les droits que chacun prétendoit en cette Province. Ainſi ils ne penſoient guéres à faire la part au Tartare, qui venoit pourtant s'emparer de tout, pour les mettre d'accord.

Un de ces deux Rois appellé Sinhianvan, étoit un jeune Prince agé d'environ vingt ans, jeune d'années auſſi bien que de reſolution & de conduite. L'autre appellé Gueyvan, ne devoit pas être ſi jeune. La Relation n'a rien dit auſſi de ſon âge ; Elle marque ſeulement que c'étoit un homme vaillant, & qui juſques-là avoit été aſſez heureux dans les armes ; & même que ſi les

Chinois l'euſſent couronné dés les commencemens de la guerre, en ſorte qu'il eût pû avoir le temps d'aſſembler des troupes, ainſi que pluſieurs de ceux qui avoient été couronnez dans les autres Provinces, avoient fait, il auroit pû donner aſſez d'affaires aux Tartares, & les empêcher de venir ſi avant dans le païs.

Ce Gueyvan ſe mit donc en campagne; & bien reſolu de faire teſte aux ennemis, il alla les attendre à l'entrée de ſa Province du côté qu'elle touche à celle de Canton. Ce fut la premiere fois que les Chinois oſerent aller au devant des Tartares ; & ce fut ici le premier homme de la Chine, qui ne ſe contenta pas de les attendre, mais qui voulut encore les aller chercher, pour s'oppoſer à leur marche & pour les combattre. La ville de Xaochin, qui eſt ſituée comme nous avons dit aux confins des deux Provinces de Canton & de Quanſi, étoit la ſeule de la Province qui ne s'étoit pas encore ſoûmiſe aux Tartares. Gueyvan qui s'étoit avancé juſques-là envoya faire des offres à ces habitans de ſa perſonne, de ſon credit, & de ſes forces, & que s'ils vouloient le reconnoître pour Roi, il expoſeroit toutes choſes pour la defenſe de leur liberté. Ceux de Xaochin reçeurent aſſez bien les propoſitions de Gueyvan ; & ils le reconnurent

nurent aussi-tôt pour leur Roi. Il entra en même temps dans leur Ville, qu'il trouva très-bien pourvuë d'armes & de munitions, avec un grand nombre de milices qui y étoient accouruës de toutes parts. C'étoient des gens qui pretendoient combattre encore pour leur liberté & celle de leur Patrie, & perdre plutôt la vie, que de vivre Esclaves des Tartares.

Gueyvan avoit aussi d'assez bonnes troupes, qui entrerent avec lui dans la Ville. Il avoit entr'autres des soldats qui se faisoient appeller les Loups, qui étoient des gens desesperez & d'execution. Il voyoit generalement dans tous ceux qu'il commandoit beaucoup de resolution, & plus d'amour de la liberté que de la vie. Toute cette ardeur, qui relevoit encore son courage, lui faisoit tout esperer, & pour en profiter, il se resolut d'aller combattre les Tartares, & sans perdre de temps. Il se mit donc en campagne. Les resolutions de ces Conseils de guerre n'étoient pas si secrettes que les Tartares n'en fussent informez. Mais ils ne pouvoient croire, qu'en un petit coin de cet Empire tout ruïné, il se pût former des entreprises qui dûssent retarder leur victoire. Pelipaovan lui-même avoit tellement méprisé tout ce qu'il y avoit de resistance dans ces Provinces, qu'il

n'avoit pas voulu partir de Fochien. Il lui sembloit indigne de sa grandeur de paroître seulement en cette expedition. Et comme il vouloit bien en laisser la gloire au Vice-Roi de Canton, il s'étoit contenté de lui envoyer de nouvelles troupes, avec ordre qu'ayant pourvû à toutes les seuretez de sa Ville & de sa Province, il passât au plutôt avec une puissante armée à la ville rebelle de Xaochin, pour la faire obeïr avec toute la Province de Quansi. Il luy commandoit aussi de ne laisser en toute la Chine aucune teste couronnée, ni homme vivant qui pût pretendre à la Souveraineté.

Le Vice-Roi étoit parti de Canton avec une armée de près de deux cens mille hommes, Cavallerie & Infanterie. Il faisoit encore conduire une nombreuse Artillerie avec tout l'attirail necessaire. Cependant il avoit remis au Vice-Roi des Lettres, la direction de toutes les affaires de la ville & de la Province de Canton, tant pour la paix que pour la guerre. Il lui avoit laissé aussi pour sa seureté toutes les milices qui lui étoient necessaires. Cette grande armée ne manqua pas avant peu de jours de paroître à la vuë de la ville de Xaochin. Mais avant que d'approcher de plus près de ses murailles, elle rencontra celle de Gueyvan qui

lui

lui monstroit toutes les apparences d'en vouloir venir aux mains. C'étoient de belles & de nombreuses troupes, & qui étoient déja en ordre de bataille. Les Tartares en les voyant crûrent qu'ils ne devoient avoir que du mépris de toute cette fierté si peu ordinaire aux Chinois, & comme cette belle montre ne leur paroissoit qu'une vaine audace qui seroit bien-tôt tres-mal soutenuë, ils ne marchanderent point à les joindre, & à les aller charger en gros, & assez en desordre à leur ordinaire. Ils s'attendoient de les rompre dès ce premier choc sans aucune difficulté, ou plutôt parce qu'ils les avoient tant de fois batus, ils les tenoient pour des gens qui étoient déja défaits. Cependant cette premiere attaque ne leur réüssit pas comme ils avoient pensé. Les Chinois ne faisoient pas pour lors beaucoup de bruit. C'étoit de rage & de honte de se voir ainsi méprisez de ces barbares. Mais lors qu'ils furent aux mains avec ceux qui les venoient charger, ils leur monstrerent qu'ils sçavoient combattre. Sur tout la Cavalerie des Tartares trouva les piques de ces Chinois si fermes & si serrées qu'elle vît bien qu'elle ne les enfonceroit pas si-tôt. On en vint de là aux lances & aux sabres, où les Chinois ne montrerent pas encore moins

de fermeté & de valeur que les Tartares. Ils ne faisoient pas de décharges de traits ni de fléches, mais ils faisoient de toutes parts un grand feu, & de rudes décharges de leur artillerie. Le choc étoit enfin très-rude, & soûtenu vigoureusement de part & d'autre. Aucun des Chinois ne laschoit encore pied, par où ceux qui avoient crû leur victoire si assurée, commençoient déja à s'appercevoir que ce n'étoit pas une Loi, qu'un parti fût toujours vaincu & l'autre toujours victorieux. Le champ cependant commençoit à se couvrir de Tartares morts & blessez; & ce n'étoit presque que leur sang qui couloit de toutes parts. Les Chinois avançoient toûjours, sans pourtant se pouvoir encore imaginer qu'ils eussent la victoire de leur côté. Les Tartares ne pouvoient non plus se persuader qu'ils fussent défaits; tant les hommes veulent donner d'autorité à la coûtume qu'ils estendent sur ce qu'ils appellent eux-mêmes fortune & hazard. Ce fut ainsi que, dans cette celebre bataille où l'Espagne ne vît jamais de victoire mieux disputée, Cesar ne pouvoit concevoir que le jeune Pompée l'eût défait.

A la fin neanmoins, les Tartares aussi bien que les Chinois crûrent à ce qu'ils voyoient de leurs yeux. Ceux-là se trou-

verent

verent rompus & commencerent à se retirer en desordre, & même à prendre la fuite. Les Chinois qui connurent mieux leur avantage, presserent encore les vaincus de plus près. Les uns enfin confesserent que la journée n'étoit pas pour eux, & les autres crierent victoire. C'étoit ainsi que les Chinois auroient dû se défendre dans les premieres Provinces, où il est certain que si l'on eût aussi vaillamment combattu, toutes les forces des Tartares n'auroient pas si-tôt achevé cette grande conqueste.

Les Chinois revinrent ensuite à Xaochin, où ils entrerent triomphans & tout glorieux de leur victoire. Ils y furent receus des habitans avec des larmes de joye; & ce ne furent durant plusieurs jours que regales, que caresses & qu'applaudissemens, que ce peuple ne pouvoit se lasser de leur donner, comme à autant de Libertateurs, & de vangeurs de la Patrie. Mais c'étoit chanter le triomphe avant la victoire. L'avantage que les Chinois venoient de remporter étoit un commencement capable d'arrester les progrés de leurs aggresseurs, mais il eût fallu qu'ils eussent sçû le faire valoir. Au lieu que la sotte vanité de cette Nation ne

tarda guéres à mettre la division parmi eux, & à les sacrifier ainsi à la vangeance de leurs ennemis.

Il s'étoit trouvé dans cette grande bataille des Soldats des deux Provinces de Canton & de Quansi. Ceux de la premiere étoient déja à Xaochin, lors que Gueyvan y fut reconnû pour Roi. Les uns & les autres s'étoient également signalés dans cette grande journée. Cependant quand on en vint dans la ville aux louanges & aux applaudissemens, ni les uns ni les autres ne voulurent plus reconnoître d'égalité. Chacune de ces milices prétendoit avoir mis elle seule les Tartares en fuite, & qu'elle pourroit bien encore elle seule faire teste à ce redoutable ennemi. C'étoit là la fierté de la Nation; & ce fut aussi ce combat de gloire & de louanges qui commença à former deux partis, mais qui ne subsisterent guéres ni l'un ni l'autre.

Le Tartare piqué au vif de sa déroute, étoit tout occupé des moyens d'effacer une tache qui pouvoit décrediter la gloire de ses Armes. Ainsi sans perdre de temps il reprit la campagne au premier jour, animé extraordinairement contre la Ville de Xaochin. Il reconnût qu'il n'avoit été battu le jour precedent, que pour s'être

s'être tenu trop assûré de sa victoire, & avoir ainsi trop inconsiderément méprisé son ennemi. C'est pourquoi, il prit garde pour lors à prendre mieux ses avantages. Il mit son Armée en bataille dans l'Ordonnance qu'il jugea la plus à propos, & il donna tous les ordres necessaires pour attaquer & pour rompre plus sûrement son ennemi.

Les Chinois ne manquerent pas de venir se presenter à un nouveau combat, mais ils n'étoient pas en si grand nombre que le jour précedent. Les milices de ces deux Provinces en étoient demeurées sur le point d'honneur, & elles prenoient bien le temps de le disputer. Ceux de Canton soûtenoient toujours opiniâtrément qu'on leur devoit tout l'honneur de la victoire. Sur cela, ceux de Quansi qui n'avoient pas crû devoir souffrir cét affront, avoient refusé de se presenter au combat. „ Si vous avez vaincu tous seuls „ les Tartares, disoient-ils à ceux de Can- „ ton, vous pouvez bien les vaincre encore „ tous seuls une seconde fois. Les voici „ qui vous presentent une nouvelle victoi- „ re. Retournez donc les combattre, & „ puis revenez conter en suite vos triom- „ phes à vôtre Ville.

Gueyvan avec tout son credit ne pût

accorder ce different. Il voyoit le malheur qui menaçoit ſon Armée & la Ville: Mais, comme c'étoit un Roi de grace, & qui avoit beſoin de ceux de qui il tenoit ſa grandeur, pour ſe maintenir, il ne commandoit pas ſi abſolument, parce qu'il n'étoit pas ſi abſolument obeï. Les Soldats de Canton furent donc tous ſeuls ſe preſenter à un ſecond combat. Les Tartares venoient à eux extraordinairement animez, & en ſi bon ordre, que les milices de ces deux Provinces n'auroient pas trouvé peu d'affaires à ſoûtenir cette premiere attaque. On avoit ainſi à peine commencé à combattre, qu'on vit bientôt de quel côté étoit la victoire. Les braves Cantoniſtes prirent la fuite pour regagner au plus vîte les murailles de Xaochin. Mais le mal-heur fut que les Tartares qui les chargeoient toujours, entrerent auſſi meſlez parmi eux dans leur Ville.

Gueyvan, qui ſe vit auſſi mal obeï de ceux qu'il venoit de mener au combat que de ceux qui n'avoient pas voulu le ſuivre, ſurpris que ces premiers euſſent pris ſi lachement la fuite, & que les autres pour ſe vanger de ceux de Canton & de Xaochin ſe fuſſent mis ſi peu en peine de les venir ſoûtenir comme ils le pouvoient,

ne

ne pensa plus qu'à s'échapper lui-même de la fureur des Tartares. Il sçavoit qu'ils ne perdroient pas de temps pour le pouvoir avoir entre leurs mains. C'est pourquoi il n'en perdit pas aussi pour se mettre en seureté, & il se retira ainsi au plus vîte dans sa Province.

Comme les Tartares qui étoient entrez à Xaochin tout furieux, ne respiroient que de se gorger du sang de leurs ennemis, cette miserable Ville ne fut aussi-tôt qu'une cruelle boucherie. Le massacre continua durant plusieurs jours, & les victorieux qui se trouvoient offensez en tant de manieres, par sa resistance, par sa revolte, par la presomption qu'on avoit euë de leur venir presenter le combat, & par la victoire qui avoit décredité leurs armes, & répandu tant de sang de leur Nation, firent toute la vangeance qu'ils crûrent devoir satisfaire leur colere & leur rage. Cette mal-heureuse Ville ne devoit pas, après des commencemens assez heureux, avoir avancé elle-même son infortune & sa ruïne.

Gueyvan, après s'être retiré en sa Province de Quansi, fut bien-tôt d'accord avec le Roi Sinhianvan qui y étoit demeuré. Ils ne furent pas d'avis ni l'un ni l'autre que leurs differens partageassent

leurs forces, dont ils avoient également besoin contre un ennemi si puissant. Chacun donc ne pensa qu'à se bien fortifier dans le détroit de sa Souveraineté: Mais à peine ces deux Monarques étoient-ils reünis ensemble, qu'on vit encore paroître deux nouveaux Rois dans cette même Province. C'étoient deux hommes qui n'avoient rien de recommandable pour leurs qualitez, ni pour leur naissance. Aussi toute leur Souveraineté ne consistoit-elle qu'en trois ou quatre Villes qui les reconnoissoient pour leurs Rois. C'étoit ainsi que la grandeur Royale autrefois si reverée dans la Chine, étoit devenuë commune à l'ambition des personnes les plus basses. On comptoit donc quatre Rois dans la seule Province de Quansi, & ce pouvoient bien être des Rois de cartes ou de theatre, mais qui ne laissoient pas d'avoir tous de hautes prétensions.

On tient que les deux derniers de ces Rois étoient des Mandarins, qui après avoir tiré tout ce qu'ils avoient pû d'argent de ces peuples, sous prétexte de se preparer à faire la guerre, voyant qu'on ne pouvoit plus souffrir leurs extorsions, avoient enfin crié liberté. Ils crûrent pour lors ne pouvoir mieux arrêter les plaintes de ces mise-

miſerables, qu'en témoignant qu'ils étoient tout prêts de mourir pour la Patrie, & pour la vanger de ſes Tyrans; Qu'ils offroient pour cela leurs vies & leurs perſonnes, mais qu'il falloit auſſi qu'ils fuſſent couronnez Rois de la Chine. Le peuple s'y accorda; & ainſi au lieu de plaintes, on n'entendit plus que des acclamations. Mais ces fourbes ne ſe soûcioient guéres ni de la Patrie ni de ſa liberté. Comme ils virent qu'ils avoient fait des avances trop hardies, & qui paſſoient leurs forces, ils ne tarderent guéres à abandonner leur Couronne. Ils s'aviſerent ſeulement; pour tirer toûjours quelque profit de leur grandeur, de l'aller remettre entre les mains des Tartares, auſquels ils abandonnerent en même temps ceux qui venoient de les établir leurs défenſeurs. Il ne doit pas ſembler ainſi ſi étrange que cette miſerable Nation n'ait pû éviter ſa ruïne parmi tant de trahiſons & de fourbes. Le regne de ces deux Monarques dura donc environ autant de temps que des Acteurs en employent à une Comedie, & ceux-ci ne jouerent pas ſi mal leur perſonnage. Ils aſſemblerent tout ce qu'ils avoient pû piller, qui faiſoit un butin aſſez riche, & ſe retirerent ainſi chargez des dépouilles de ceux

qu'ils

qu'ils avoient opprimez & vendus à leurs ennemis. Les habiles gens ſçavent ſe tirer d'affaire, & il n'y a que les mal-aviſez, & les innocens qui demeurent miſerables.

Les autres Rois Gueyvan & Sinhianvan, qui étoient des Princes du ſang, quoi qu'en des degrez aſſez éloignez du dernier Empereur, demeurerent plus fidelles à leur Nation. Comme ils avoient des ſentimens plus nobles, ils ſe reſolurent auſſi à n'avoir & dans la vie, & à la mort que la même fortune de ceux qui les avoient reconnus pour leurs Princes. Le Tartare marchoit donc contre ces deux Souverains. Il étoit déja entré dans la Province de Quanſi, où il avoit emporté en peu de temps la grande ville de Vecheu. Il y trouva quelque reſiſtance, mais qui fut à l'ordinaire tres-funeſte pour ceux qui avoient entrepris de ſe défendre. La Ville fut pillée & ſaccagée. On y épargna ſeulement, autant qu'il ſe pût, le ſang & la vie des habitans, parce que la reſiſtance n'y avoit pas été fort opiniâtrée, en ſorte que s'il y eut quelque meurtre, ce fut ſeulement par les accidens qu'il n'eſt pas poſſible d'éviter dans une Ville ſaccagée par des barbares.

Les Tartares paſſerent enſuite aux autres Villes

Villes de cette Province, dont il n'y eut aucune qui n'ouvrît les portes aussi-tôt. On se pressoit d'autant plus de se soûmettre, qu'on y avoit avis qu'une nouvelle armée de Tartares, qui étoit entrée dans les Provinces voisines, s'avançoit vers celles-ci à grandes journées. C'étoient des Troupes qui venoient pour renfort à l'Armée qu'on avoit sçû avoir été défaite devant Xaochin. Mais le Vice-Roi envoya ordre pour lors au General de ces dernieres troupes de se retirer dans les Provinces, où elles avoient été commandées auparavant ; parce qu'il n'avoit pas besoin de nouvelles forces, & que celles qu'il avoit, étoient suffisantes pour achever de conquerir la Province, quand elle auroit été encore plus grande. Ce General ayant receu cét ordre, fit prendre une autre marché à son Armée.

Il faut remarquer qu'il courut depuis un bruit que Gueyvan avoit repris la campagne; & qu'après avoir emporté une nouvelle victoire sur les Tartares, il avoit repris la ville de Vecheu, où étoit pour lors le Vice-Roi ; qu'il l'avoit ensuite poussé, & obligé de se retirer aux dernieres extrémitez de la Province, où il s'étoit arresté, pour attendre du secours & se remettre en état de regagner ce qu'il avoit perdu.

Il

Il n'a pourtant pas été possible de sçavoir, si cette nouvelle étoit bien veritable, & ainsi on n'y a pas eu beaucoup de creance. Mais quoi qu'il en soit, il est certain que Pelipaovan avoit fait passer dans cette Province de si puissantes troupes de Cavalerie & d'Infanterie, & qu'au bruit de la resistance qui s'y faisoit, il y étoit encore accouru de toutes parts un si grand nombre de Tartares, qu'il n'étoit guéres possible que les Chinois y pussent avoir de grands avantages.

L'on n'a pas été informé non plus de ce que firent toutes ces grandes Armées dans cette Province. On apprit seulement qu'après qu'elles se furent débordées dans tout ce païs, comme des torrens qui renversent & emportent tout ce qu'ils trouvent d'obstacle, il n'y eut plus rien qui resistât desormais à la cruauté des victorieux. C'est ce qu'en rapportoit la Relation qui en étoit écrite vers la fin de 1647. Mais elle ne marquoit point d'autre particularité, sinon qu'il n'y avoit plus de Rois ni de Royaume, depuis que les deux Princes y étoient morts les armes à la main pour la défense de la Patrie. Ils n'avoient pas pû faire autre chose pour empescher l'oppression de leurs peuples. Mais ils n'en étoient pas plus soulagez, encore que des

Rois

Rois donnassent ainsi leur sang & leur vie, pour tâcher de conserver quelque partie de cét Etat. Gueyvan n'y gagna qu'un grand nom & une grande reputation, qu'on tient ne devoir jamais mourir dans la mémoire des Chinois, aussi bien que le regret qu'ils avoient de ne l'avoir pas fait Roi dès les commencemens de l'irruption des Tartares. Il y a eu cependant des Chinois qui ont prétendu que ce Gueyvan étoit encore vivant, & qu'il avoit même chassé les Tartares de la Province de Quansi. Mais il n'est pas aisé de trouver ailleurs qu'au Royaume de Castille un Dom Pelage, ni ailleurs qu'au Royaume d'Arragon un Garcia Ximenes

Ce fut avec la reduction de cette Province que les Tartares acheverent la conqueste de la Chine; & le jeune Xunchi se rendit le maître des quinze Provinces qui composent ce grand Empire. Ce Prince à l'âge de treize à quatorze ans, fut le Souverain de ces trois puissans Etats, la Tartarie, la Chine & la Corée, qui quoi que d'une si vaste estenduë, ayant neanmoins leurs terres contiguës les unes des autres, sont presentement réünis en un même Etat. Tous ces grands païs furent conquis en moins de quatre années; en sorte que ce qu'on a dit autrefois d'Alexandre, se pour-

pourroit bien dire en nos jours des Tartares, qu'ils n'ont pas tant fait des conqueſtes, qu'ils ont couru & volé par le monde Il eſt certain que quand ces grandes Armées n'auroient fait que paſſer, il leur auroit bien fallu autant de temps, qu'elles en ont employé à conquerir tant de païs. Et ſi Alexandre avoit connu quelque autre Xunchi avant lui, il auroit pû avec autant de raiſon lui envier, ce que Ceſar envia depuis à Alexandre. Ceſar s'affligeoit de n'avoir pas commencé en un âge où Alexandre avoit déja tout fait; mais ce Conquerant auroit bien eu autant de ſujet de ſe plaindre qu'il n'auroit encore rien fait en un âge où nous apprenons que Xunchi a terminé une ſi glorieuſe conqueſte. Auſſi, ſi ce Prince vît long-temps, & qu'il marche toujours à auſſi grandes journées, il faudra, ou que le Monde ſe faſſe plus grand, ou qu'il s'en découvre quelque nouveau, puis que ſelon les vaſtes projets dont ce jeune Conquerant ſe flattoit après ſa victoire, la Terre étoit déja trop petite, pour donner de juſtes exploits à ſon grand courage.

CHA-

CHAPITRE XII.

Troubles dans les Provinces voisines de la Mer.
Quelques Princes de la Chine se retirent dans les Montagnes.
D'autres traittent avec les Tartares.
Un qui s'étoit caché avec les Bonzes, & ensuite s'étoit fait connoître au Vice-Roi, est conduit dans la Tartarie.

IL y eut, après la conqueste de la Chine achevée, dequoi occuper encore quelque temps les forces des victorieux sur la Mer aussi bien que sur la Terre. Ces peuples nouvellement assujettis, & ceux particulierement des Provinces de Fochien, de Canton & de Quansi, se soûleverent en divers endroits. Les Tartares eurent moins de peine à retenir ou à dissiper les partis qui demeurerent dans le Païs. Mais à l'égard des autres rebelles, qui prirent la Mer, ou coururent les rivieres, ce leur fut un étrange embarras, & où ils croyoient qu'il n'y auroit jamais de fin. Ce n'est pas, que tout ce que pouvoient faire les Chinois, leur fit beaucoup de peur, mais toutes leurs courses ne laissoient pas de leur

leur donner toujours bien de l'ennui & de la fatigue. Ces Coureurs ne se contentoient pas de donner de la peine aux Tartares ; ils ravageoient encore ceux de leur propre païs , & pilloient les terres des Princes voisins, & des alliez de la Chine.

Pour les autres Provinces plus avancées dans le païs, & plus proches de Pequin où étoit la Cour de l'Empereur , il n'y eut aucun soûlevement , depuis que ces peuples se furent soûmis. On y demeura en paix , comme s'il n'y fût arrivé aucun changement : Mais pour les trois de Foquien, de Canton & de Quansi , comme elles sont plus éloignées de la Cour , & que les troupes qui y avoient été commandées , y avoient par toutes leurs violences donné une aversion terrible de la nouvelle domination , il n'étoit pas possible d'y remettre les choses dans l'ordre & dans la paix. Il est vrai que quant à la Province de Quansi, on n'a pas sçû ce qui y auroit pû entretenir la guerre, ainsi que dans les deux premieres , si ce n'est qu'on prétendoit que Gueyvan s'y maintenoit toujours , & que pour mieux prendre ses avantages , il se retiroit avec ses gens dans les montagnes. Mais il étoit assez difficile que ce Prince pût resister long-temps. Assiegé , comme il étoit

de

de toutes parts, d'un si grand nombre d'ennemis, il ne pouvoit éviter d'être rencontré des uns ou des autres, & de succomber bien-tôt, n'ayant pas de forces pour se défendre.

On disoit aussi que le Roi Tanvan se maintenoit encore avec quelques troupes dans la Province de Foquien, où étoit alors Pelipaovan. C'étoit le Prince que le Corsaire Icoan y avoit fait couronner après la mort de l'Empereur Zunchin, & qu'il avoit entrepris de soûtenir & de défendre contre toutes les forces des Tartares. On disoit donc que ce Roi de la Chine étoit encore vivant. La Relation neanmoins qui l'appelle Luvan, au lieu de Tanvan, donneroit d'abord lieu de croire que c'auroient été deux Princes differens. On voit cependant par les suites, que ce ne pouvoit être que le premier Tanvan, qui fut couronné six mois auparavant que les Tartares entrassent en cette Province. Car elle marque que ce Roi qui se soûtenoit toujours, étoit le même qui avoit gouverné en paix cette Province l'espace de six mois; ce qui s'entend assez de Tanvan, qui fut couronné environ ce temps-là, avant l'arrivée des Tartares. Et il n'y auroit guéres d'apparence que depuis qu'ils auroient été les

maîtres de ce Païs, on y eût couronné aucun Prince, qui y eût pû regner en paix, non pas six mois, mais un demi jour seulement. Il ne pouvoit donc y avoir d'autre Roy que ce Tanvan, qu'on avoit crû mort, sur ce qu'il n'avoit plus parû après la prise d'Icoan. Mais on a averti en cét endroit de la Relation, qu'il seroit encore fait quelque mention de lui. Il se pourroit faire aussi que ce Prince auroit eu ces deux noms, qui auroient quelquefois donné lieu d'en parler, comme de deux personnes differentes. Enfin les Chinois prétendoient que ce Prince étoit encore vivant, & qu'il s'étoit retiré dans les montagnes, où il se maintenoit, en changeant souvent de poste & de retraite. Ils disoient aussi qu'il avoit avec lui le fils d'Icoan, & qu'il n'étoit alors plus de mention du Pere. Ce jeune homme, de la maniere qu'ils en parloient, rendoit de grands services à ce Prince. On tient qu'effectivement il étoit très-vaillant, & qu'il avoit une grande reputation, tant parce qu'il étoit fils d'Icoan, que pour avoir appris des Hollandois à Xacasia tous les exercices de l'art militaire, ainsi qu'il se pratique dans l'Europe.

C'est là l'état où l'on disoit qu'étoit alors la Province de Foquien. Mais il est dif-

difficile de croire que Pelipaovan, qui y étoit si puissant, y laissât long-temps les affaires aller de la sorte. C'est ce qui paroît par la même Relation, qui marque que ce Conquerant faisoit passer incessamment de puissantes troupes de Cavalerie & d'Infanterie de cette Province en celle de Canton, d'où il paroît que ce Roi de la Chine ne lui donnoit pas de grandes affaires. Ce qui donnoit donc lieu à tous ces bruits qui n'avoient pas grand fondement, n'étoit autre chose que la confusion où étoient les Chinois de leur lâcheté. Dans ce mauvais état de leurs affaires, ils disoient tout ce qu'ils pouvoient, pour passer encore pour gens de cœur. Mais toute cette fierté ne leur servit guére, non plus que quelques efforts qu'ils pouvoient encore faire pour ne paroître pas entierement abattus. La verité est, qu'ils étoient si bas & si hors d'état de se relever, que d'oser tourner seulement la teste contre leurs Tyrans, n'étoit autre chose que de les obliger de nouveau à ne pas épargner leur sang & leurs vies.

C'a été dans la Province de Canton que les Tartares ont trouvé plus d'affaires & plus d'exercice, depuis même qu'ils en croyoient être les maîtres & il y avoit lieu de croire que les choses pourroient

aller encore plus loin. La ville de Huchicheu est une des plus considerables de cette Province. Ce fut là qu'une conspiration éclatta tout d'un coup contre les Tartares. On en avoit fait chef un Roi que l'on y avoit couronné pour ce dessein. C'étoit un fameux voleur, & c'étoit tout ce qu'il avoit de considerable. On ne laisse pas de considerer les voleurs, jusqu'à en faire des Souverains, après qu'ils sont devenus puissans. Ceux de Huchicheu y furent très mal-heureusement trompez. Ils avoient pris les armes, croyant bien que ceux des autres Villes en feroient autant, en l'absence du Vice-Roi, qui étoit allé mener quelques troupes dans la Province de Quansi. Mais toutes ces autres Villes demeurerent en paix, & elles firent sagement. Celle-ci, qui se declara si mal à propos, connût bien-tôt son mal-heur & sa faute. Le voleur qu'elle avoit fait Roi, demeura voleur comme il étoit. Il vola seulement avec plus d'autorité ce miserable peuple, qu'il disoit obligé de soûtenir sa grandeur, & de là il entreprît de voler aussi, s'il pouvoit, les Tartares. Pour cela, il traitta avec eux, & convint de leur vendre sa Couronne & son Etat de la ville de Huchicheu. Il se vint

donc

donc rendre chez le Vice-Roi des Lettres qui gouvernoit la Province en l'abſence du Vice-Roi des Armes. Il lui remit tous ſes Ornemens Royaux; & ce Vice-Roi de ſon côté le receut avec tous les honneurs & tous les bons traittemens qu'il pouvoit eſperer.

L'honneſteté de ce Tartare, qui avoit ſi bien receu celui qui s'étoit venu rendre à lui, fit prendre reſolution à un Prince de la famille Royale de traiter pour lui un pareil accommodement. Il étoit demeuré caché dans la Province, où il n'avoit pas voulu recevoir aucune marque de la dignité Royale, encore qu'il la meritât mieux que le Roi de Huchicheu. Il avoit preferé la Couronne de Bonze, qui lui ſervit auſſi quelque temps à cacher ſa qualité. Car il étoit reconnu de toute la Nation pour un des veritables Princes du ſang: Mais parce qu'il voyoit le peril qu'il y avoit à être Roi, il ne s'empreſſa pas de ſe faire rendre cét honneur. Il ſe retira pourtant dans la ville de Canton, où il demeura juſqu'à ce que les Tartares en fuſſent aſſez près. Alors, il trouva qu'il lui ſeroit plus ſeur de ſe retirer ailleurs, & s'en alla dans une retraitte des Bonzes. Il y fut bien receu; ces Solitaires qui parûrent très-touchés de ſon infortune, lui promirent

de le cacher avec tout le secret qu'il pouvoit esperer. Pour cela, ils lui couperent les cheveux, & ne lui en laisserent qu'une Couronne, qui est celle que j'ai dit, qu'il préfera à toute autre. Ils le vestirent encore d'un habit de Bonze. C'est ainsi qu'on nomme plusieurs miserables que le Demon retient en quelques lieux écartez, où ils vont pour mieux honorer ses idoles. Ce Prince avoit vêcu jusqu'alors dans cette retraitte assez bien caché; & les Bonzes lui avoient gardé une entiere fidelité, n'y en ayant aucun qui l'eût été découvrir aux Tartares: Mais il ne laissoit pas d'être toujours en allarme. Il ne croyoit pas qu'une affaire pût long-temps demeurer secrette parmi tant de monde. Car quelquefois il ne se trouve pas moins de cinq cens ou mille personnes dans une de ces retraittes de Bonzes, qui sont la plûpart gens à qui il ne faut pas trop se fier, à cause qu'ils font profession d'une étrange vertu. Ce Prince donc, qui sçût que le Vice-Roi étoit une personne si honnête & de si bonne foi, resolut, après lui avoir fait parler par quelques-uns de ses amis, de se presenter devant lui. Il y vint; & le Vice-Roi ne manqua pas de le recevoir, & de le traitter avec tous les honneurs qu'il pouvoit souhaitter. Mais toutes ces caresses

careſſes ne le rendirent pas plus aſſuré qu'on n'attenteroit point ſur ſa perſonne; parce que juſques-là les Tartares avoient toujours fait mourir tout autant de Princes de la Chine qu'ils en avoient pû découvrir. Il eſt vrai qu'ils n'en avoient point encore vû d'autre que lui venir ainſi ſur leur bonne foi ſe mettre entre leurs mains,& ce fût peut être par cette conſideration, que pour s'aſſurer de lui, ils jugerent ſeulement le devoir faire conduire dans la Tartarie. Mais toujours courut il un très-grand riſque qu'on ne s'aſſurât encore mieux de ſa perſonne en lui ôtant la vie. Etrange juſtice qui fait un crime à un homme du mal-heur de ceux de ſon ſang qui ont perdu une Couronne & un Empire!

CHAPITRE XIII.

Estat des Portugais de Macaô.
Ils étoient demeurez neutres entre les Chinois & les Tartares.
Leur crainte que les victorieux ne fissent quelque entreprise sur leur Ville.
Ils en furent mieux traittez qu'ils ne pensoient.

AVANT que de sortir de la Chine, pour voir ce qui se passoit parmi les Rebelles qui s'étoient jettez en Mer, il est à propos de rendre raison de l'état où étoient alors les Portugais de Macaô. C'est une place qu'ils ont dans les terres de la Chine, & qui est une des meilleures & des plus riches habitations qu'ils ayent en toutes les Indes. La ville de Macaô est située en une presque Isle, éloignée d'environ quarante lieuës de Canton, dont on en peut faire trente sur une belle & grande Riviere, & pour les dix autres, on prend ordinairement la Mer. Macaô est assez connû par les Relations & les Voyages qu'on y fait de plusieurs endroits de l'Europe. On sera bien-aise seulement de sçavoir en quelle disposition

pou-

pouvoient être ses habitans dans ce grand changement d'un Etat, duquel ils sont toûjours en dépendance. La ville de Macaô ne sçauroit subsister que par la paix & la bonne intelligence qu'elle doit avoir avec la Chine, & avec celui qui en est le maître. Car outre les grands profits qu'elle tire du commerce qu'elle a dans tout cét Etat, ce qui fut le sujet pour lequel il y a environ cent ans qu'elle fut bâtie, & ce qui l'a agrandie & enrichie toujours depuis; elle ne peut encore avoir ses vivres que de la Chine. Ainsi sans qu'il y ait d'Armée qui l'assiege, ni qui vienne forcer & renverser ses murailles, il faudra qu'elle perisse, autant de fois que ceux de la Chine voudront se donner la patience de la reduire par le manquement des choses necessaires. Tout le terrain de Macaô n'est qu'une grande masse de rochers. Ses champs, ses vignes, ses oliviers, & generalement tout son necessaire est dans la Chine. Il faut que tout lui vienne de là; & elle ne peut recevoir d'ailleurs, ni par mer ni par terre, ce qu'elle a besoin pour subsister chaque jour.

C'est aussi pour toutes ces raisons que les Portugais se sont toujours conduits fort discretement avec les Chinois, & il leur

a été assez necessaire d'user de prudence & de circonspection, pour se maintenir si long-temps parmi une Nation, qui n'a pas sa pareille au monde en défiances & en ombrages. Cependant les Portugais ont si bien vécu avec ces peuples, qu'ils en étoient considerez comme de veritables Chinois; & ils sont seuls de tous les étrangers avec lesquels ils se soient pû resoudre d'avoir quelque sorte d'ouverture & de confiance. Aussi s'en est-il peu fallû que, ce que les Chinois ont témoigné d'amitié à ceux de Macaô, n'ait été cause de la ruïne de cette Ville. Car plusieurs fois on y a été tout prêt de se declarer pour eux contre les Tartares. On y est cependant demeuré dans la neutralité durant toute cette derniere guerre, après avoir consideré combien il avoit été perilleux d'avoir voulu autrefois secourir les Chinois contre de si puissans ennemis ; ce qui se voit par les Relations de la Chine. Mais dans la revolution generale de cét Etat, le peril étoit encore infiniment plus grand : car comme tous les Rois, qui se faisoient couronner dans la Chine, ne manquoient pas de demander aussi-tôt l'assistance & le secours de Macaô, il se trouvoit toujours plusieurs de ces habitans assez portez à entrer dans ce nouveau parti. Et ce fut ce qui arri-

arriva particulierement à l'égard du Prince qui fut couronné à Canton. Comme il y avoit eu de tout temps une très-étroite correspondance entre ces deux Villes, ceux de Macaô ayant toujours receu beaucoup de biens de ceux de Canton, il sembloit pour cette raison, que les Portugais ne devoient pas abandonner leurs amis en leur besoin. Cependant on demeura d'accord que tout le secours qu'on pourroit donner ne serviroit de guére, & qu'il ne laisseroit pas d'attirer infailliblement la ruïne de Macaô. C'est pourquoi on demeura dans la resolution de ne se commettre pas avec de si redoutables ennemis. Il est bon de penser aux choses plus d'une fois; & celui qui ne veut pas avoir si-tôt à se repentir, ne doit pas se résoudre si-tôt.

Le Tartare estima tellement la prudence de ceux de Macaô, de ne s'être point declarez contre lui dans cette guerre, que ce fut depuis la seule consideration qui l'empêcha de rien entreprendre sur leur Ville. Ce n'est pas que l'on n'y fût toujours en de grandes allarmes. On sçavoit que le Vice-Roi d'Armes de Canton étoit très-puissant, & que c'étoit encore un homme entreprenant, qui ne faisoit pas connoître ses desseins, & dont on ne pouvoit s'assurer, pour être de très-mauvaise foi. On le

voyoit encore paroître très-souvent en mer avec un grand nombre de vaisseaux. Il alloit, disoit-il, donner la chasse aux Corsaires de la Chine, le long de cette côte; mais il approchoit cependant assez près de la ville de Macaô. D'ailleurs on entendoit que les Soldats de l'armée des Tartares disoient hautement qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à piller Macaô, & que rien ne les en pouvoit empêcher. Enfin le Vice-Roi, qui n'étoit pas moins ardent que ses gens à faire quelque entreprise qui lui fût également profitable & honorable, ne laissoit guéres les habitans de Macaô en repos sur les intentions qu'il pouvoit avoir. Mais entre plusieurs choses qu'on avoit à apprehender dans cette grande Ville, il y en avoit deux qui sembloient rendre sa ruïne inévitable.

La premiere étoit le bruit qu'il y avoit des tresors, & des grandes richesses de Macaô. Il y en avoit eu effectivement en d'autres temps : Mais alors les miseres & les guerres y avoient mis les choses en un autre état. Toute l'opulence de cette Ville consistoit dans un grand nombre de riches & de precieuses marchandises que ses habitans tiroient toutes les années de la Chine, pour transporter de là dans le Japon & les Philippines, où ils chargeoient en

suite

fuite l'argent en barre. Mais depuis huit ans tout ce commerce n'alloit plus. On n'avoit pû rien enlever de la Chine à cause des guerres. Il n'y avoit plus aussi de liberté de venir aux Philippines, depuis la rupture du Portugal avec la Castille, & l'Empereur du Japon avoit encore interdit aux Chrétiens par des défenses très-rigoureuses toute sorte de commerce dans ses Etats. Ainsi tout manquoit alors aux habitans de Macaô: Car pour toute autre commerce qu'ils pouvoient avoir ailleurs, le profit en étoit peu considerable, & il n'étoit guéres possible de faire quelque chose sans l'argent du Japon & de Manile. Tant s'en faut donc que Macaô fût alors si riche, qu'au contraire, depuis huit années que le trafic n'alloit plus, tout y étoit dans une telle misere qu'on ne croyoit pas que cette grande Ville pût encore se maintenir long-temps.

C'est l'état où en sont assez souvent reduites toutes les Villes & Colonies qui s'établissent dans les Indes. Comme toutes leurs moissons & leurs recoltes consistent dans le transport & le débit de leurs marchandises; en deux ou trois années que ce commerce vient à manquer, tout y est bientôt dans la necessité & la misere. C'est encore l'état où l'Espagne même seroit

 bien-

bien-tôt, si les flotes manquoient quelques années à y arriver. Car on peut dire que ce n'est pas tant la rosée du Ciel que l'eau de la mer qui lui donne la fertilité par le grand nombre des vaisseaux qui la lui apportent de si loin. Il est pourtant vrai que ces Villes marchandes se remettent aussi en peu de temps & sans beaucoup de peine, & qu'il ne faut que deux ou trois bonnes années, où le trafic revient à valoir, pour y revoir aussi-tôt l'abondance. C'étoit là aussi la seule esperance qui restoit aux habitans de Macaô.

Cependant quelque pauvreté qu'il y eût en cette Ville, on ne laissoit pas de l'estimer toujours tres-riche, parce qu'elle l'étoit en effet peu d'années auparavant, lors qu'en l'année 1640. il y étoit venu de l'argent du Japon en si grande quantité que les droits du Roi qui se payent à dix pour cent, monterent cette année à plus de quatre cens mille écus. Il falloit ainsi qu'il y en eût pour plus de douze millions, ce qui surpassoit tout ce qui arrivoit toutes les autres années du Japon, & même on ne comtoit pas encore celui qui y venoit de Manile, d'où il est venu quelquefois plus de trois millions pour une année. Ce que l'on disoit donc des richesses de Macaô, étoit ce qui la menaçoit davantage de sa ruïne. Car le

le Tartare, qui se laissoit assez aisément persuader de ce bruit, sans s'en informer davantage, croyoit qu'effectivement il y avoit de grands tresors cachez : ainsi il ne doutoit point qu'il ne fût riche pour jamais, s'il pouvoit piller cette Ville.

L'autre chose, qui pouvoit donner beaucoup d'apprehension aux habitans de Macaô, étoit de sçavoir que le dessein d'entreprendre sur leur Ville, étoit une affaire qui n'avoit pas besoin d'être resoluë au Conseil de l'Empereur. Ils voyoient que tout ne dépendroit que des caprices du Vice-Roi, homme ambitieux, entreprenant, & enfin victorieux, & qui commandoit des gens qu'il avoit accoûtumez aux outrages, & aux violences. Ils étoient ainsi en de continuelles craintes qu'ils ne vissent bien-tôt les Tartares attaquer leurs murailles, & entreprendre le sac & le pillage de leur Ville. D'un côté, il ne leur étoit pas possible de resister sans se perdre, & ils ne pouvoient pas d'un autre côté ne pas faire tous leurs efforts pour se défendre, ce qui étoit rendre encore leur perte inévitable.

Macaô étoit très-bien fortifiée, & pourvuë de quantité de bonne artillerie. Ses habitans, aussi bien que les Soldats qui y étoient, étoient tous gens de cœur,

venus de l'Europe. Ils ne prétendoient pas se rendre aux premiers traits d'arc des Tartares, comme avoient fait les Chinois. Ils vouloient au moins leur faire achetter leur victoire, & soûtenir le mieux qu'ils pourroient, l'honneur de leur Nation, en ne se rendant pas si facilement â des Barbares qui entendoient si peu à faire la guerre. Enfin ils étoient resolus de faire bien connoître aux Tartares', que s'ils gagnoient tant de victoires, c'étoit qu'on ne les leur disputoit guéres, & qu'ils ne devoient pas s'attendre de marcher par tout le monde à aussi grandes journées qu'ils avoient fait dans la Chine.

Mais d'un autre côté Macaô ne pouvoit resister qu'elle ne perît infailliblement. Le Tartare étoit le maître de la Chine, & comme on a dit, qu'il faut, pour avoir des vivres, qu'elle dépende de celui qui domine sur cét Etat; on voyoit que n'y ayant pas lieu d'en attendre d'ailleurs, ni aucun secours qui la pût garantir d'un si puissant ennemi, ce seroit bien une necessité, lors qu'on seroit pressé de plus prés, de demander à faire quelque accommodement. Pour cela, il auroit fallu se résoudre à ouvrir les portes au Vice-Roi, & à se remettre à sa bonne foi.

Mais

Mais ce Barbare, qui, pour être éloigné de six cens lieuës de la Cour, ne s'étoit guéres soucié de tous les ordres que l'Empereur avoit donnez pour arrester la licence des troupes, se seroit encore bien moins mis en peine de piller & de saccager, & de faire tout le mal qu'il auroit pû à Macaô. Cependant quelque peril qu'il y eût à le recevoir, on en voyoit encore un plus grand à ne le recevoir pas. Enfin le salut de Macaô ne dépendoit que de la misericorde des Tartares : c'est à dire, de gens qui n'en avoient guéres, qui ne reconnoissoient point de Loi, ni d'autres obligations que celles qu'il leur plaisoit de s'imposer à eux-mêmes, qui ne traittoient encore que rarement avec les Etrangers, & qui le faisoient toûjours de telle sorte, qu'ils pensoient bien dès lors à ne rien observer de tout ce qu'ils promettoient.

Les Portugais avoient ainsi tout à craindre des Tartares, qui leur faisoient tous les jours mieux connoître le mal qu'ils leur pouvoient faire. Ils venoient souvent se faire voir assez près de leur Ville, tantôt du côté de la mer, & tantôt de celui des terres par où elle tient à la Chine. Et comme ils étoient les maîtres du païs, à l'exception de cette

place seulement, il sembloit à ses habitans que les Tartares trouveroient toujours trop de raisons pour croire qu'une seule Ville ne devroit pas laisser imparfaitte la conqueste qu'ils avoient faitte d'un si grand Empire.

DIEU cependant, qui sçait bien garder une Ville, lors que toute autre puissance a veillé fort inutilement à sa garde, fit voir qu'il vouloit conserver Macaô au milieu de tant de perils. Encore qu'il ne doive rien à ses créatures, il paroît pourtant qu'il ne laisse pas de vouloir bien reconnoître de petits services qu'elles lui rendent, & d'en faire ses dettes, bien que ce soient ses bien-faits. La Ville de Macaô avoit servi à recevoir & à former un grand nombre de fidelles ouvriers qui étoient allez de là servir les Eglises du Japon, de la Chine, & quelques autres répanduës parmi plusieurs Nations idolâtres. Cette Ville avoit ainsi contribué à faire connoître le nom de DIEU parmi beaucoup de peuples, & on pourroit dire qu'elle avoit été une sainte Academie, & comme une glorieuse aréne où plusieurs saints Athletes s'étoient exercez pour aller combattre de là l'Idolatrie, & remporter la couronne de Martyre. Il n'y avoit pas encore dix ans que DIEU avoit cou-

couronné en un seul jour plus de soixante Martyrs de ceux qui étoient partis de Macaô. Il plût donc à la Divine Providence pour reconnoître, s'il est permis, de parler ainsi, les services, & les merites de cette Ville, de la preserver du peril où elle étoit. Et il est vrai, que le DIEU des Chrétiens étoit comme obligé pour la gloire de son nom, d'y proteger ses fidelles. Les Eglises marquées ci-dessus, & celles encore de plusieurs autres Royaumes dépendoient de Macaô pour avoir des Ministres, & de dignes ouvriers qui y vinssent planter & affermir la Foi. Ainsi, en perdant Macaô, ils perdoient comme la source ou le canal d'où leur venoient toutes leurs instructions & leurs consolations. On peut dire que sans elle c'étoit fait en quelque sorte de la plûpart de ces nouvelles Eglises. Il n'y avoit plus de Missions ni d'Evangile pour ces lieux, & la gloire du nom de DIEU alloit en quelque façon demeurer obscurcie parmi ces peuples.

Mais enfin par l'assistance de DIEU, ceux de Macaô commencerent à n'avoir plus tant de peur des Tartares. On sçût qu'ils avoient dit, qu'ils ne vouloient point de guerre avec leur Ville, qu'ils vouloient au contraire que le commerce continuât entre les deux Nations, ainsi qu'il

se

se faisoit auparavant avec les Chinois. Et pour une seureté encore plus grande, ils envoyerent peu de temps après à Macaô un acte autentique, par lequel ils declaroient que toutes les affaires du commerce seroient restablies comme auparavant, & que pour cela, ils donnoient dès lors tout pouvoir & seureté aux Portugais de venir à Canton, pour tout ce qui concerneroit le negoce, & de même toute liberté aux Tartares de porter toute sorte de denrées & de marchandises à Macaô.

Les Portugais furent alors dans la pensée d'envoyer une Ambassade aux Vice-Rois de Canton, ou s'il eût été necessaire à l'Empereur même, afin d'établir la paix & la liberté du commerce, de la maniere la plus solemnelle & la plus propre pour en rendre toutes les sûretez inviolables. Mais ils considererent que toute cette côte de Mer & les Rivieres mêmes étoient tellement couvertes de Pirates, qu'il n'y auroit pas eu de sûreté pour leur Ambassade, à moins que de l'escorter d'une puissante Flotte, & ils n'étoient pas en état de mettre en Mer un si grand équipage. On eut cependant de nouvelles esperances que les affaires iroient toûjours de mieux en mieux. Les Tartares témoignoient être extrémement satisfaits que les Portugais ne se fus-

fussent point declarez contre eux pour les Chinois, & ils vouloient pour cela leur faire voir par toutes sortes de reconnoissances & de civilitez, combien ils les estimoient dignes de leur amitié. Ce fut ainsi que DIEU preserva la ville de Macaô; & il a toujours continué de la proteger. Car DIEU n'est pas comme les hommes qui commencent, & qui se lassent bientôt de faire du bien. Les hommes s'épuisent, ou perdent patience. Mais DIEU est également riche & patient. Et ses premiers bien-faits sont comme des marques, ou plutôt comme des gages & des assûrances, qu'il en prepare toujours de nouveaux.

CHAPITRE XIV.

Les Tartares se mettent en Mer & combattent les Corsaires de la Chine.
Un accommodement qu'on avoit proposé est rompu par la mauvaise foi du Vice-Roi.
On connoît ce qu'est un Chinois.
Le genie naturel de cette Nation.

LES Tartares avoient ainsi reduit sous leur puissance toute la terre ferme de la Chine ; mais ils n'étoient pas encore les maîtres des Mers. Il faut les y voir aux mains avec les Corsaires Chinois. Ils n'y auront pas peu à faire, & ils ne viendront pas si aisément à bout de ces nouveaux habitans d'autant de Villes flottantes, qu'ils avoient de differentes escadres de vaisseaux qui courroient & écumoient toutes ces côtes. Mais avant que d'entreprendre les Corsaires, les Tartares vouloient encore se rendre les maîtres de l'Isle de Hainam.

On découvre tout le long de la coste de Canton un grand nombre de petites Isles, qui, pour n'être separées du continent que par des rivieres, ou n'être souvent que de grands

grands rochers inhabitez, & peu éloignez du rivage, sont estimées être encore de la terre ferme de la Chine. Entre toutes ces Isles il s'en trouve une plus considerable, appellée Hainam, éloignée d'environ quarante lieuës de la Ville de Canton, mais si proche neanmoins de la terre ferme de cette Province, qu'on la découvre sans peine d'un bout à l'autre dans le beau temps. Le terroir en est très fertile, & produit abondamment tout ce qui est necessaire à la vie. On y fait encore la pêche des perles qui s'y trouvent en assez grand nombre, & il en vient quantité d'autres choses rares & curieuses, qui sont marquées dans les Relations de la Chine. Toute l'Isle n'est pas habitée, & ceux qui l'habitent ne sont pas non plus d'une même Nation. Il y a en la partie du Midy un peuple fort grossier, qui ne reconnoît point les Chinois, & ne veut avoir affaire avec eux qu'en ce qui regarde le negoce & le commerce. En la partie du Septentrion, il y a un assez grand nombre de Chinois. On y voit trois Villes, huit villages, & plusieurs autres maisons & habitations separées, & c'est cette partie de l'Isle qui est la plus peuplée & la plus riche.

Le Tartare vouloit encore se faire reconnoî-

noître en cette Isle, en sorte qu'il ne restât plus de Ville ni d'habitation de Chinois où il ne fût le Souverain & le Maître. On donna pour cela les ordres à un General qui y passa avec une puissante Armée Navale, & nonobstant le peu de connoissance que les Tartares eussent encore de la Mer, toute cette Isle fut bientôt reduite avec la même facilité que l'avoit été tout le reste de la Chine. Ce General y établit une bonne garnison avec un Gouverneur Tartare, & repassa en suite en la Province de Canton, chargé de gloire & de richesses, car il avoit trouvé à profiter dans cette Isle. Cependant pour reconnoître ses services, quelque bien payé qu'il fût déja par le butin qu'il avoit fait, on lui donna la charge de Capitaine General des Mers, que les Chinois appellent le Haitaô, & ce Commandant, pour faire sa charge, se remit aussi-tot en mer avec une Armée de six-vint vaisseaux.

C'étoit son dessein, après avoir conquis l'Isle de Hainam, de nettoyer toutes ces Mers de Corsaires. Ils faisoient d'étranges ravages sur toutes ces costes, & principalement dans la Province de Canton, qui, comme le plus riche & le plus beau païs de toute la Chine, donnoit aussi plus d'envie à ces Coureurs d'y venir tout

rava-

ravager. Les Tartares étoient bien résolus d'exterminer toute cette Nation, mais quelques efforts qu'ils fissent, il ne leur étoit pas aisé de venir si-tôt à bout de cette entreprise. Cette guerre Navale leur parût même étrangement penible dans ces commencemens, où ils n'étoient pas encore fort habiles-gens de Mer. Car les Tartares, ceux du Nort principalement qui ont conquis la Chine, n'avoient vû la Mer que depuis qu'ils avoient traversé tout ce grand Etat. Et ainsi, dans le peu d'experience qu'ils en avoient, la seule pensée de combattre sur cét élement leur donnoit de la peur. Les gens de cœur cependant ne laissent pas de combattre par tout. Les Romains n'entendoient pas mieux la mer en la premiere guerre qu'ils eurent avec les Carthaginois, où ils furent obligez de chercher un vieux vaisseau de Carthage, pour en faire construire sur ce modele. Et cependant ils se rendirent si habiles, & peu de temps aprés, ils eurent un si grand nombre de vaisseaux qu'Auguste & Antoine en avoient en la Bataille d'Actium plus que tous les Carthaginois n'en avoient eu en plusieurs années. De même les Tartares se firent bien-tôt à toutes les fatigues de la mer. Ils n'y furent plus malades, ni en peine

de la maniere dont ils auroient à combattre, & à aller en course, & ils eurent même de très-habiles pilotes.

Les Corsaires Chinois ne courroient pas les Mers seulement. Ils entroient dans les Rivieres qui sont en tous ces lieux très-larges & très-profondes. Les premiers, qui commencerent à infester ces costes, étoient quatre Chefs de Pirates fameux qui s'étoient partagez en quatre Escadres, en chacune desquelles on tenoit qu'il y avoit plus de dix mille hommes. La plûpart étoient sur ces Rivieres, d'où ils pilloient & enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver à ceux qui habitoient l'un & l'autre bord. Et ils ne se soucioient guéres de faire à ceux de leur Nation plus de maux que ne leur en avoient jamais fait les Tartares.

Ceux-ci cependant crûrent qu'il leur seroit plus avantageux de gagner ces Corsaires, & pour cela, ils leur firent proposer qu'ils oubliroient tout le passé, s'ils vouloient entendre à quelque accommodement. Les Pirates ne refuserent pas cette proposition. Comme ils ne trouvoient tantost plus rien à piller, ni sur leurs amis, ni sur leurs ennemis, ils étoient assez contens de ne faire pas davantage la guerre. Mais le Vice-Roi des

Tar-

Tartares n'étoit pas de son costé si bien disposé à faire la paix : ainsi l'amitié, qu'il avoit promise aux Pirates, ne dura guéres. Dans le temps qu'on traittoit de tout cét accommodement, deux Chefs des Corsaires étoient descendus en terre pour conclurre ce qui pourroit également satisfaire l'un & l'autre parti. Mais, comme il y eut encore quelque chose, dont on ne convint pas, le Vice-Roi usant alors de violence, arresta ces deux Capitaines. Ensuite, il leur fit commandement, sous peine de perdre la vie, d'obliger tous les autres Corsaires de se venir rendre à sa discretion. Ce procedé si déraisonnable n'auroit pas été approuvé de Xunchi qui n'entendoit pas que ses Capitaines traitassent de si mauvaise foi. Mais ce Vice-Roi, comme on a remarqué, n'étoit pas une personne à garder de plus justes mesures. C'étoit un homme emporté & violent, & qui n'entendoit pas davantage raison. On dit aussi qu'il n'étoit pas Tartare, mais Chinois de la Province de Loaotum voisine de la Tartarie, & que la plûpart de ses Soldats étoient Chinois comme lui, qui tâchoient pourtant de passer par tout pour de veritables Tartares. On auroit quelque peine à croire que les Tartares eussent voulu donner à un Chinois le

commandement d'une ſi puiſſante armée, & dont la plûpart des Soldats étoient encore Chinois, & peu de gens approuvoient cette conduite de faire un ſi grand nombre de Soldats de ſes ennemis, pour leur donner encore un ſi grand pouvoir en des Provinces ſi éloignées. Mais ce que l'on pourroit dire, eſt que, comme ces Chinois de Loaotum étoient éloignez de plus de ſix cens lieuës de Canton, & fort proches voiſins de la Tartarie, ils connoiſſoient mieux les Tartares, parmi leſquels ils étoient ſouvent, que ceux de Canton, avec leſquels ils n'avoient aucun commerce. Ainſi ils regardoient les uns plutôt comme des gens de leur païs, que les autres, qu'ils ne connoiſſoient que de loin, & pour en avoir entendu parler. C'eſt ce qui pourroit faire trouver moins étrange que ce Vice-Roi eût été Chinois, auſſi bien que la plûpart de ceux qu'il commandoit. Car, comme ceux de cette Province regardoient ceux d'un autre comme des Etrangers, les Tartares apprehendoient beaucoup moins que ceux-ci ſe revoltaſſent en un païs ſi éloigné de celui où ils auroient laiſſé leurs peres, leurs enfans, leurs femmes, & le reſte de leur famille comme en oſtage, & en la puiſſance des garniſons

Tar-

Tartares qui y aſſûroient leur nouvelle conqueſte.

On diſoit auſſi que le Vice-Roi des Lettres étoit encore Chinois de la même Province de Loaotum, mais on n'en a pas été ſi aſſûré comme du Vice-Roi des Armes, dont la cruauté donnoit en cela d'autant plus d'horreur que c'étoit contre ceux de ſa Nation qu'elle s'animoit davantage.

Ce n'étoit par aucun ordre de l'Empereur des Tartares, ni pour lui plaire qu'il uſoit de toutes ces violences. Ce Prince étoit bien éloigné de les commander, ou de les agréer, ou de les permettre. Mais c'eſt le naturel des Chinois d'être extrémement fiers, & même à l'égard de ceux de leur Nation. Et c'eſt pour cela qu'il n'y a preſque point de milieu dans leur maniere de proceder les uns à l'égard des autres. Il faut, ou qu'ils ſoient des Rois, ou qu'ils ſoient des eſclaves. Ils adoreront comme un DIEU, un homme dont ils auront beſoin ; & ils fouleront aux pieds, ainſi qu'un ver de terre, un autre qui aura beſoin d'eux. Ou ils rampent dans la derniere baſſeſſe ; ou ils traittent ceux qui ſont au deſſous d'eux, avec la derniere hauteur. Le pauvre ne ſe regarde que comme l'eſclave du riche ; & le riche fait autant qu'il peut le petit Roi, & le petit Tyran

Mais ce qui eſt merveilleux, eſt que chaque particulier puiſſe ſi bien faire l'un & l'autre perſonnage ſelon la fortune où il ſe trouve. Car ſi un de ces miſerables vient en peu de temps à avoir quelque bien & quelque credit, il eſt ſurprenant de le voir auſſi-toſt faire le riche & le grand Seigneur, autant que s'il n'avoit été autre toute ſa vie. Et il en eſt de même du riche s'il devient pauvre. Ils ſont admirables à s'accommoder à l'état où ils ſe trouvent, quelque nouveau qu'il leur puiſſe être.

Voilà l'humeur & le genie de la Nation des Chinois, qui eſt d'être durs & ſans miſericorde à l'égard de ceux qui dépendent d'eux. C'eſt ce qui eſt bien oppoſé au naturel des Tartares, & ce qui faiſoit encore mieux voir que le Vice-Roi des Armes de Canton, & ceux de ſes Soldats qui étoient les plus emportez, étoient autant de veritables Chinois. Les Tartares, pour leur humeur, approchent plus de pluſieurs peuples de l'Europe. Ils ſont aſſez ardens & promts à ſe courroucer, & leur colere même s'emporte quelquefois, lors qu'on leur reſiſte, particulierement en ce qui regarde leurs plaiſirs. Car alors ils n'entendent plus raiſon, & c'eſt ce qui a ſouvent fait perdre la vie à pluſieurs

Chi-

Chinois qui vouloient empêcher qu'ils ne leur enlevassent leurs femmes. Mais ces desordres sont assez ordinaires dans toutes les Armées de l'Europe. Les Tartares au reste, n'aiment pas à répandre le sang pour leur plaisir. Ils n'ont pas l'ame meurtriere jusqu'à ce point & sont encore plus éloignez de blesser & d'outrager ceux qui ne les auroient point offensez, ou qui ne se mettroient point en état de leur resister & de se défendre, comme faisoit par tout le Vice-Roi, & ceux qu'il commandoit qui ne cessoient de faire des massacres par tout. Pour cela, on prenoit garde que les plus retenus & les plus raisonnables de ses Soldats étoient de veritables Tartares, qui passoient aussi pour vaillans & pour gens de cœur; pendant qu'on regardoit la cruauté des autres qui n'avoient aucune raison, comme des marques de leur bassesse & de leur lâcheté.

Aussi le Vice-Roi avec toute sa fierté, n'en a-t'il pas mieux servi l'Empereur des Tartares : car on fait par tout fort mal les affaires qu'on entreprend de porter à la derniere rigueur; au lieu qu'une autre maniere de proceder plus genereuse & plus honneste en fait plus que tous les emportemens & les violences. On domte & on

reduit par la force les animaux qui n'ont point de raison : Mais les hommes qui peuvent se glorifier d'être raisonnables, meritent bien qu'on employe des paroles, des raisons, & des prieres mêmes pour les persuader. Ainsi on ne croiroit pas les maux que produisit la mauvaise conduite du Vice-Roi dans l'entreprise qu'il fit de reduire les Corsaires par la force. Ils couroient, comme on a dit, les Mers & les Rivieres, au nombre de quarante mille partagez en quatre Escadres: mais ils avoient déja cessé toutes sortes d'hostilitez, & s'étoient comme rendus aux offres qu'on leur avoit faites de la paix, & deux de leurs Chefs étoient descendus à terre pour conclurre ce dont on étoit demeuré d'accord, lors que le Vice-Roi, homme sans foi & sans parole, les fit arrester. Ce qu'il leur demandoit, sous peine de perdre la vie, d'obliger tous les autres Corsaires de se soûmettre, n'avoit ni sens ni raison. Il n'étoit pas en leur pouvoir de reduire les autres, & ce n'étoit pas là la paix qu'on leur avoit offerte. Aussi la mauvaise foi de ce Vice-Roi commença-t'elle d'allumer un embrasement, que ni lui ni beaucoup d'autres n'éteignirent pas si-tôt, encore qu'ils fussent au millieu des eaux.

Il

Il n'y a point de taureaux ni de tygres irritez, il n'y a point de serpent qu'on presse du pied, qui devienne plus furieux, que ces Pirates le furent, en apprenant le procedé du Vice-Roi. Il ne leur manquoit plus que de sçavoir conduire leur colere, & d'executer avec autant de fermeté les resolutions qu'ils prenoient, qu'ils étoient promts & ardens à les faire paroître. Ils recommencerent leurs premieres hostilitez, plus forts & en plus grand nombre que jamais. Car cette derniere violence du Vice-Roi avoit mis l'allarme par tout, en sorte qu'on ne voyoit de toutes parts qu'embarquemens & vaisseaux qui couroient les Mers & les Rivieres. On tient qu'il y en avoit plus de deux mille. On ne sçait pas le monde qui étoit dessus: Mais le nombre en étoit par tout très-grand. Et quand il n'y auroit eu que cent personnes sur chaque Vaisseau, tant Mariniers que Soldats, c'étoient deux cens mille hommes sur ces deux mille Navires; ce qui faisoit un nombre formidable, & qui passe celui des Flottes ordinaires. Le dessein de tout ce monde étoit de délivrer le païs de la tyrannie des Tartares, qui leur devenoit plus terrible & plus redoutable depuis la trahison du Vice-Roi. Un mal-habile Ministre rendoit ainsi toute la

Nation odieuſe, quelque eſtimable qu'elle pût être d'ailleurs.

Le Vice-Roi, pour ne pas reconnoître qu'il auroit mal agi, ne témoigna pas ſe mettre fort en peine de tout le grand appareil des Corſaires. C'étoit ſon humeur d'être bien-aiſe qu'il y eût toûjours des occaſions de faire paroître ſa valeur, & d'en faire naître encore, afin de n'en pas manquer. Il étoit vaillant à la verité, & aſſez heureux dans ſes entrepriſes, mais ſa cruauté & ſa mauvaiſe foi décreditoient & rabattoient bien tout ce qui pouvoit lui acquerir de la gloire.

CHAPITRE XV.

Le Vice-Roi brûle les Vaisseaux des Corsaires ; & ils reviennent en plus grand nombre , pillent & ravagent le Païs , & contraignent les Chinois de quitter l'habit de Tartare qu'ils avoient pris.

Ils attaquent la Ville de Canton , d'où ils sont repoussez par le Vice-Roi des Lettres.

LE Vice-Roi de Canton, étoit engagé à reduire desormais les Corsaires par la voye des armes. C'est pourquoi, comme il voyoit leurs forces grossir tous les jours, il se hasta aussi de mettre en Mer une Armée de cinquante Vaisseaux, montez chacun de seize pieces de Canon. En suite, après avoir donné ses ordres, il s'embarqua avec ceux de ses Soldats, dont il s'assûroit le plus. Ils alloient à une guerre, dont ils avoient peu d'experience. A l'exemple cependant du Vice-Roi, ils monterent sur les Vaisseaux, avec beaucoup de resolution de suppléer par leur valeur au peu d'intelligence qu'ils avoient de cette nouvelle maniere de combattre.

L'embarquement fut promt, & se fit avec tant de secret, que les Corsaires n'en eurent aucun avis. Ainsi le Vice-Roi à la faveur de sa bonne fortune les surprit dans le canal d'une Riviere, où la multitude de leurs Vaisseaux leur fût plutôt un embarras, qu'un avantage sur le petit nombre de ceux qui les venoient combattre. Comme ils se trouverent surpris, il ne leur fut pas possible de s'estendre en Mer, comme ils auroient voulu, pour envelopper leur ennemi. Cependant les Tartares, quelques apprentifs qu'ils fussent sur la Mer, vinrent à eux en si bon ordre, & choquerent les premiers qu'ils trouverent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent bientôt hors d'état de combattre. Le reste n'ayant pas eu le temps de se reconnoître, ni de se mettre en aucune ordonnance, n'eut pas même lieu de pouvoir faire une retraite, ni de prendre la fuite. Car le Vice-Roi tenoit l'embouchure de la Riviere, & leur fermoit par là le passage. Pour achever au plutôt sa victoire, il ne tarda point à mettre le feu à leurs Vaisseaux, & dans ce desordre, ceux qui ne voyoient pas où se sauver, acheverent eux-mêmes leur déroute. Car ce ne fut plus qu'une confusion de gens qui se jettoient dans la Mer pour gagner s'ils pou-

voient

voient un des bords du Fleuve, & de toute cette grande multitude, il n'y eut que ceux-là qui échapperent de l'embrazement.

Le Vice-Roi, après avoir vû sa victoire assûrée, tâcha seulement de conserver cent des meilleurs de leurs Navires, & acheva de brûler le reste. De là il revint triomphant à Canton, où s'étoit fait l'embarquement, & pour marque de triomphe, il faisoit tirer après lui les cent vaisseaux des Corsaires. Ce ne furent à son arrivée que cris de joye de toute cette Ville qui le saluoit comme son Liberateur, & comme celui qui ôtoit desormais toute l'apprehension qu'elle avoit de ces Pirates.

Il est étrange cependant que les Chinois de Canton applaudissent ainsi aux Tartares, sur la victoire qu'ils venoient d'emporter contre les Chinois, qui combattoient pour la liberté de la Nation, & il y avoit bien quelque sujet de penser que toutes ces acclamations n'étoient que des feintes & de basses complaisances de la servitude de ces peuples. Il est pourtant certain que leur joye étoit veritable, & que sans déguisement ils felicitoient les Tartares de leur victoire. La raison qu'ils en avoient, étoit à cause des maux horribles qu'ils

souffroient de ces Corsaires. Car ils couroient & les Mers & les Terres ; ils desoloient & les Villes & la Campagne , & ne donnoient aucun relâche aux peuples de toute cette Province , qui étoient tous alors soûmis aux Tartares. Sans ces Pirates, après avoir souffert tous les maux où en sont reduites des Villes pillées & saccagées par des barbares, chacun commençoit à regarder desormais sa mauvaise fortune, comme une tempeste qui étoit tantôt passée. On laissoit les morts avec les morts, & tout ce qu'on avoit souffert, étoit regardé comme une chose où il n'y avoit plus de remede. On ne voyoit dans tout le païs que des testes rases, & tout le monde vêtu à la Tartare. Bon gré, mal gré, il avoit falu recevoir la Loi du victorieux. Enfin, en se laissant desormais gouverner en repos, il n'y avoit plus de grands maux à souffrir du côté des vainqueurs.

Mais si c'étoit fait avec les Tartares, ce n'étoit pas encore fait avec les Pirates. C'étoient de nouveaux Tyrans & d'autres Barbares qui venoient sans cesse renouveller tous les maux que ces miserables peuples avoient jamais pû souffrir. Ils ne les outrageoient au commencement que par des injures & par des reproches; Qu'ils étoient des lâches & des traîtres d'a-

d'avoir abandonné leur Roi & leur Patrie à des Tyrans, comme si eux-mêmes eussent fait choix de ces nouveaux Maîtres. Des injures, ils en venoient aux coups, & à tous les mauvais traittemens qu'ils pouvoient. C'étoit une fureur & une rage qui passoit tout ce qu'avoient pû encore faire les Tartares. Ils les obligeoient après tout de reprendre le premier habillement de Chinois, & pour les faire mieux reconnoître, ils leur faisoient porter leurs couleurs & leurs livrées. Enfin, après avoir tout pillé & tout saccagé, ils se fortifioient en quelques postes, où ils prétendoient se bien défendre contre les Tartares, mais ce n'étoit qne pour leur donner lieu de venir piller & saccager une seconde & une troisiéme fois ces miserables habitans: car le Vice-Roi n'avoit pas plutôt sçû ce qui s'étoit passé en ces lieux, qu'il y revenoit faire plus de mal que jamais, & s'il arrivoit que les Corsaires fissent quelque resistance, c'étoit alors qu'il s'animoit encore davantage. Comme il s'opiniastroit à emporter tout ce qu'il entreprenoit, tost ou tard il en demeuroit le victorieux & le maître; & pour les Pirates, lors qu'ils voyoient, qu'ils ne pouvoient pas défendre ceux qu'ils devoient si bien maintenir, ils reprenoient la

Mer,

Mer, & abandonnoient de la sorte ces miserables à la rage d'un ennemi, qui ne s'attendoit pas de trouver encore de la resistance parmi des gens qu'il croyoit ne devoir pas avoir seulement la force de se mouvoir. Ainsi, comme il ne trouvoit plus de Corsaires, dont il se pût vanger, il punissoit les innocens pour les coupables. Il ne lui plaisoit pas d'entendre d'autre raison. C'étoit assez que sa rage & sa fureur lui fissent des criminels de ces miserables.

Les Corsaires revenoient jusqu'à deux & trois fois faire changer d'habits aux peuples de la Province de Canton, & autant de fois les Tartares suivoient après eux, qui ne se laissoient point de renouveller toutes les cruautez & les inhumanitez qui se pouvoient exercer contre des rebelles. C'étoit donc là le sujet qu'avoient les peuples de toutes les Villes & habitations qui étoient le long de ces rivages, de faire paroître tant d'aversion des Corsaires, & en suite tant de joye de leur defaite, dans la pensée qu'ils en seroient desormais délivrez: car à l'égard des Tartares, après ce qu'ils en avoient souffert, il leur sembloit qu'ils n'avoient plus de mal à leur faire. Ils leur témoignoient ainsi autant qu'ils pouvoient la

part

part qu'ils prenoient en leur victoire. Et ce fut pour cela qu'ils donnerent tant d'applaudissemens au Vice-Roi à son entrée à Canton, lors qu'ils le virent revenir victorieux de leurs plus redoutables ennemis.

La grande déroute de ces Corsaires arriva peu de temps après la reduction de la ville de Canton. On ne l'a neanmoins rapportée qu'après avoir achevé la conqueste entiere de la Terre ferme de la Chine, pour garder quelque ordre dans ces guerres de Terre & de Mer, que les Tartares ont euës avec les Chinois. Les Tartares avoient pris la ville de Canton le 20. Janvier 1647. & après avoir employé quelques jours à pourvoir à tout ce qui étoit necessaire pour le gouvernement de cette Ville, & de toute la Province, le Vice-Roi se mit alors en mer, où il emporta cette grande victoire sur les Pirates, vers la fin de Février de la même année. De là, comme il ne trouvoit plus d'ennemis à combattre dans toute cette Province, il étoit passé à la ville de Xaochin pour s'en rendre le maître, & de tout ce qui tenoit encore dans la Province de Quansi. Ce fut là que Gueyvan défit les Tartares, sans pourtant que ce Prince tirast aucun profit de sa victoire : car le Vice-

Roi demeura victorieux en un second combat, & ensuite maître de la ville Xaochin.

Ce fut aussi en ce même temps que Pelipaovan, qui étoit comme le Prince Souverain de ces Provinces, rappella le Vice-Roi de Canton, de la Province de Quansi, dont il lui avoit auparavant comme la conqueste. Il prît le pretexte que sa presence étoit necessaire en la Province de Canton, pour y reduire les Corsaires: Car, comme la Relation en parle, ce Vice-Roi y étoit de retour au commencement d'Avril de 1647. & il ne paroît plus qu'il retournât depuis à la conqueste de Quansi. Ce fut ainsi un autre General qui acheva de reduire cette Province, jusqu'à ce que Gueyvan ne tinst plus la campagne. Les Tartares qui n'étoient pas accoûtumez à perdre des batailles contre les Chinois, avoient été sensiblement touchez de la déroute du Vice-Roi à Xaochin; & Pelipaovan, qui étoit comme le Roland de la Tartarie, l'avoit été plus que tout autre, ce qui l'obligea de rappeller ce Commandant. On croit aussi qu'il n'auroit pas recouvré si-tôt les avantages qu'il avoit perdus dans cette déroute, s'il n'en eût témoigné ses ressentimens, en donnant aussi-tôt d'autres ordres, pour le gouver-

vernement de cette Province de Quansi.

Dans le temps que le Vice-Roi des Armes de Canton étoit éloigné de sa Province, le gouvernement pour les affaires de la paix & de la guerre en avoit été remis au Vice-Roi des Lettres. C'étoit une personne plus sage & plus intelligente dans les affaires, mais sur tout, tres zelée pour le service de son Prince, & capable de maintenir son autorité parmi ses nouveaux Sujets. Il n'étoit pas moins vaillant que son Collegue, encore qu'il ne fût pas si fier ni si ardent. Il avoit avec lui des troupes de Cavalerie & d'Infanterie, autant qu'il en pouvoit avoir besoin pour la sûreté de sa personne, & pour tenir la Province en paix. Cependant les Corsaires devenus encore plus furieux depuis leur derniere déroute s'étoient ralliez, & se tenoient prests pour quelque grand exploit; & pour lors, comme ils sçûrent que le Vice-Roi des Armes étoit occupé ailleurs avec la meilleure partie des troupes, ils crûrent que le Vice-Roi des Lettres ne pourroit pas défendre la ville de Canton, avec le peu de monde qui lui restoit. Ils prirent donc la resolution de la venir attaquer. Ils en approcherent un soir à une heure de nuit, & d'abord ils mirent le feu à un grand nombre de Vaisseaux qui étoient

sur

fur la Riviere, dont une partie étoit aux Tartares, & l'autre aux habitans de la Ville. L'embrazement fut si grand en peu de temps, que ce fut pour tous ceux qui en étoient proches un grand jour, au lieu d'une nuit. Tout ce qui se trouva de Vaisseaux, tant au port que sur la Riviere fut consumé, à la reserve de quelques-uns qui étoient à couvert sous l'artillerie d'un boulevard, dont on n'osa pas approcher de si prés.

Les Corsaires, qui tenoient leur victoire assûrée, croyoient déja en faire les feux de joye, & pour faire mieux connoître qu'ils étoient les maîtres de la Ville, ils envoyerent faire sçavoir à ses habitans qu'ils y alloient venir mettre tout à feu & à sang, & qu'ils n'y laisseroient teste d'homme vivant, pour leur apprendre ce qu'ils avoient gagné de se rendre aux Tartares, contre la fidelité qu'ils devoient à leur Roi & à leur Patrie.

Les habitans de Canton, se crûrent alors perdus; mais au moins se resolurent-ils à se bien défendre. Ils soûtinrent vigoureusement ceux qui les venoient attaquer: Les Chinois, particulierement ceux de la Province de Foquien, dont il y en avoit alors plusieurs à Canton, se battirent comme des gens extraordinairement animez.

Ils

Ils l'étoient d'autant plus, que comme il y a une jalousie mortelle entre les peuples de ces deux Provinces, ils sçavoient que les Corsaires étoient tous de celle de Canton.

Ce fut aussi en cette occasion que la valeur & la prudence du Vice-Roi des Lettres, firent voir que ceux qui sont dans les charges & les emplois des affaires civiles ne laissent pas de sçavoir encore gagner des victoires. Ce qu'il fit d'abord, fut de rassurer ce peuple qui se croyoit perdu, & pour cela, il leur ordonna de se retirer dans leurs maisons, & d'y dormir en toute assûrance. „ C'est mon affaire, „ (leur dit-il) de pourvoir à vôtre sûreté. „ Reposez-vous-en donc sur mes soins. „ J'ai mes Soldats, que je vais ranger en „ bataille entre vôtre Ville & les Corsaires. „ Et je m'assûre qu'ils n'approcheront pas „ si près de vos murailles, tandis qu'un seul „ des Tartares pourra se conserver la vie. Ne „ croyez donc pas qu'ils nous l'ôtent si ai- „ sément. A l'heure même pour faire mieux voir combien il se tenoit seur de ses forces, il sortit de son Palais, & voulut qu'on en laissast les portes ouvertes, & sans aucune garde. Il fut de là aux portes de la Ville, qu'il fit toutes ouvrir. Il y mit en chacune des Capitaines dont il sçavoit qu'ils

les

les défendroient bien. Il fit ensuite retirer tous les embarras des ruës & des places, afin que la Cavalerie pût aller & venir sans trouver d'obstacle qui l'arrestast. Après avoir pourvû ainsi au dedans de la Ville, il monta à cheval, & s'en alla à la teste de ses gens se ranger sur le rivage, resolu d'y bien recevoir les assaillans. On ne tarda guéres à escarmoucher. Ce fut avec assez de chaleur de part & d'autre. L'artillerie & la mousqueterie faisoient grand feu des deux costez : Mais sur tout celle des boulevarts de la Ville, qui coula à fond en peu de temps plusieurs Barques & Navires des Corsaires, avec grande perte de leurs gens. Ces Assaillans, qui n'avoient pas prévû qu'on les dût si bien recevoir, ne penserent pas à pousser plus avant leur entreprise. Ils se retirerent, ou plutôt ils prirent la fuïte, & ce ne fût pas une petite joye pour ces habitans; non plus que de voir qu'ils avoient un Gouverneur aussi capable de défendre leur Ville, qu'il l'étoit d'y maintenir l'ordre & la justice.

On a remarqué qu'entre les Navires qui furent brûlez en cette rencontre par les Corsaires, il se trouva un vaisseau d'un Roi tributaire de la Chine, qui avoit maintenu la liberté de ses peuples en payant tous les

trois

trois ans un tribut assez mediocre, pour marque seulement d'hommage & de reconnoissance. Ce vaisseau qui alloit pour lors porter le tribut à Pequin, se trouva malheureusement dans le port de Canton. Il y avoit environ six vingts personnes avec l'Ambassadeur, dont il y en eut quarante qui furent noyez ou brûlez, dix ou douze autres furent faits Esclaves par les Corsaires, qui les mirent aussi-tôt à la rame pour les aider dans leur retraite; & les soixante & dix autres échaperent à la nage. Les Tartares les receurent avec assez d'humanité, & leur donnerent tout ce dont ils eurent besoin jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé moyen de s'en retourner en toute seureté en leur païs.

CHAPITRE XVI.

Témoignage que plusieurs Négres Chrétiens rendent de leur Religion en presence des Tartares.
Dieu les conserve ensuite dans un Combat.
Les Corsaires continuent à ravager le Païs.
Le Vice-Roi des Armes les chasse d'une place, où ils s'étoient mis en défense.
Il ruïne ce lieu & tout le Païs voisin.

IL se trouva parmi les troupes qui défendirent la ville de Canton contre les Corsaires, plus de deux cens Négres de differentes nations, qui étoient tous Chrétiens, & qui s'étoient sauvez de Macaô, où ils étoient esclaves, dans les terres de la Chine. Ces Négres au commencement de la guerre étoient au nombre de plus de trois cens, & ils avoient tous porté les armes sous le fameux Icoan contre les Tartares. Ce Corsaire, qui se fioit beaucoup plus en eux qu'aux Chinois, les avoit toujours tenus auprès de lui, & ils le servirent aussi avec toute la valeur & la fidélité qu'il en pouvoit attendre, jusqu'à ce qu'il fut défait par le Tartare, où alors une partie mourut les armes à la main auprès

près de sa personne. Ceux qui resterent, & qui pouvoient être pour lors environ deux cens, prirent parti avec le victorieux, & se trouverent ainsi avec les autres troupes dans la ville de Canton. Le Vice-Roi qui vit faire plusieurs belles actions à ces Négres dans le combat où il repoussa les Corsaires, voulut, aussi bien que plusieurs autres Tartares, leur en donner des loüanges publiques, & ne se contentant pas de louër & d'estimer leur valeur, il voulut même leur faire un festin. C'est là qu'on vit ces Négres donner des marques de leur Religion, que la Relation n'a pas crû devoir ômettre. Comme le Vice-Roi leur avoit fait servir plusieurs viandes: „ Seigneur, dirent-ils, vôtre Exellence sçaura „ que nous sommes Chrétiens Catholiques, „ & que la sainte Eglise Catholique ordonne à ses enfans de ne point manger de chair „ durant le Caréme, qui est un temps de „ quarante jours en chaque année. Comme „ nous sommes presentement dans ce temps, „ que nous appellons Caréme, nous ne pouvons pas manger de ces viandes que vôtre „ Excellence nous fait présenter. Nous „ estimons & nous ressentons beaucoup „ l'honneur que vôtre Excellence nous fait, „ mais nous lui demandons qu'elle nous „ permette d'obeïr aux ordonnances saintes

„ de nôtre Religion. Car nous pouvons „ dire que nous reverons tellement la sain- „ teté de nos Loix, que nous croyons être „ obligez de mourir plutôt que de man- „ quer à les observer.

Encore que cette particularité ne paroisse pas fort importante pour cette Histoire, on n'a pas laissé de la rapporter, comme une chose qui peut faire voir à des Chrétiens quelle est la grandeur de leur Religion, qui forme des courages & des sentimens si nobles en des sujets qui sont par eux-mêmes méprisables. Des Heretiques, qui tiennent pour une ceremonie inutile, & pour un abus l'abstinence des viandes que l'Eglise ordonne en certains temps, pendant qu'ils prétendent être des reformateurs dans la Religion, pourroient apprendre la Religion de ces Négres. Au moins reconnoîtront-ils avec eux, qu'étant le propre des Vautours, des Corbeaux, & d'autres animaux, de vivre de carnage, les hommes, qui sont créés pour une vie plus noble, ont bien raison de s'abstenir en certains temps de ce que leurs goûts & leurs appetits demandent. C'est ce que les Tartares reconnurent aussi par leur seule lumiere naturelle, quelque obscurcie qu'elle fût en des Barbares qui n'ont point de DIEU ni de Religion. Le Vice-

Roi

Roi ne comprenoit pas d'abord ce que vouloient dire les Négres. Mais après avoir sçû la raison qu'ils avoient de ne point manger de chair, il les en estima davantage, & donna de nouvelles louanges à leur foi & à l'obeïssance qu'ils rendoient à leur Religion. Les autres Tartares en firent de même, & témoignerent qu'ils estimoient encore plus le discours des Negres, que tout ce qu'ils avoient fait dans le combat.

DIEU ne laissa pas aussi la generosité de ces Chrétiens sans recompense. Il fit peu de temps après un miracle en leur faveur, & les Tartares l'observerent, & y applaudirent à la gloire de la religion Chrétienne & Catholique. La chose arriva de la sorte. Les Corsaires, quatre jours après qu'ils furent repoussez de Canton, y revinrent donner un nouvel assaut, avec encore plus de fierté & plus de fureur qu'ils n'y étoient venus auparavant. Au lieu que la plûpart n'avoient alors combattu que de dessus leur Vaisseaux, ils descendirent à terre cette derniere fois, & s'avancerent avec toutes leurs forces pour forcer la Ville. Les Tartares les soûtinrent à leur ordinaire. Ils étoient encore commandez par le Vice-Roi des Lettres. Le combat fut opiniâtre égale-

ment de part & d'autre, depuis le commencement du jour jusqu'à midi ; & il demeura un grand nombre de morts sur la place, parce que ce ne fut durant tout ce temps qu'un grand feu de toute l'artillerie, joint à une gresle continuelle de fléches & de traits.

Les Négres, qui combattoient parmi les Tartares, ne manquerent pas de bien soûtenir l'estime qu'on avoit de leur courage, & pour faire encore quelque chose de glorieux à la Religion qu'ils avoient professée, ils voulurent au milieu même de tant de braves & de si vaillans Soldats, se signaler encore, & paroître toujours par tout où le peril étoit le plus grand. La victoire demeura enfin aux Tartares. Les Corsaires se retirerent en desordre dans leurs Vaisseaux, & prirent la fuite. On vit en suite le champ tout couvert de sang & de morts de toutes parts. Les Tartares aussi bien que les Corsaires y avoient bien perdu du monde. Il n'y eut que les Négres, qui s'étant tous r'assemblez, parurent avoir été invulnerables en cette journée. Il n'y en avoit pas un seul de blessé, ni d'offensé en aucune sorte. On ne voyoit pas seulement que les armes des ennemis les eussent touchez, & ils étoient cependant au nombre de deux cens

cens qui avoient combattu dans le plus grand feu, & où l'orage des fléches & des bales de mousquet avoit fait perir plus de monde. C'étoit un étonnement extraordinaire aux Tartares qui étoient tous témoins de toutes leurs belles actions, & ce prodige ne donna pas peu de credit parmi eux à la religion des Chrétiens.

Les Negres ne manquerent pas de reconnoître cette faveur qu'ils venoient de recevoir de DIEU. Ils allerent à l'heure même, du lieu où s'étoit donné le combat, sans quitter leurs armes, lui en rendre graces dans l'Eglise que les Peres Jesuites ont en la Ville de Canton. Il plût ainsi à DIEU de manifester sa gloire en ne differant pas plus long-temps de donner quelque recompense à la fidelité que ces nouveaux Chrétiens avoient fait paroître pour l'observance des loix de son Eglise. Ce n'est pas que DIEU fût redevable à ceux-ci de ce miracle. DIEU ne doit rien à aucune de ses creatures qui sont toutes elles-mêmes en tant de manieres ses redevables & ses esclaves.

Dix jours après cette seconde déroute des Corsaires devant Canton, qui arriva au commencement d'Avril de 1647. il parut devant cette Ville une Armée Navale des milices qu'avoit autrefois com-

mandé le fameux Icoan. C'étoit une partie de celles dont il avoit fait offre aux Tartares, lors qu'il fut arresté, comme on a dit plus haut. Il n'y avoit pas plus de soixante & dix Vaisseaux, mais qui étoient tous en très-bon état, pourvûs de tout ce qui étoit necessaire, & avec un grand nombre de Soldats & de bons hommes de de Mer. Tous ces gens se venoient presenter aux Tartares avec leurs Vaisseaux pour servir dans la guerre qu'ils avoient alors contre les Corsaires. Ce n'étoit pourtant que la moindre partie des milices d'Icoan. Tout le reste qui avoit pû s'échapper des Tartares, étoit allé se rendre avec les autres Corsaires. Dans le temps que cette Flotte arriva devant Canton, le Vice-Roi des Armes revenoit de la Province de Quansi, comme nous avons vû que Pelipaovan l'en avoit rappellé. Et il n'eut plus depuis d'autre emploi que contre ces Pirates qui lui donnerent aussi assez d'affaires, pour lesquelles Pelipaovan ne pouvoit rien faire de plus à propos que de le rappeller.

A peine donc le Vice-Roi étoit-il arrivé à Canton, qu'il eut avis que les Corsaires, qui s'étoient rejoints, avoient fait une descente, où ils s'étoient rendus maîtres d'une grande Ville, appellée Xunté, éloi-

éloignée d'une journée de Canton ; Qu'ils faisoient de plus fortifier cette Ville, où ils paroissoient bien resolus de se défendre. C'étoit assez pour revoir bien-tôt le Vice-Roi en campagne. Il donna donc ordre au même temps de tenir prests cinquante Vaisseaux. Mais, il ne voulut point se servir d'aucun des Vaisseaux des gens d'Icoan, parce qu'il vouloit qu'on sçût que sa valeur se pouvoit bien passer de tout ce secours étranger. Il fut ainsi aussitôt en Mer avec ceux de ses meilleurs Soldats, & il se promettoit de traitter si bien les Corsaires, qu'il ne leur prendroit pas une autrefois envie de le venir visiter de si près. Il n'étoit pas encore bien loin, qu'il rencontra cent de leurs barques. Ce sont des Vaisseaux de guerre des Chinois assez grands ; mais de peu de force pour pouvoir soûtenir un combat. Ils étoient la plûpart chargez de paille, & d'autre matiere propre pour le dessein qu'ils avoient de venir brûler les Vaisseaux des gens d'Icoan, sur ce qu'ils sçavoient qu'ils étoient venus prendre parti avec les Tartares. Mais ils avoient mal fait leur partie. Les Vaisseaux qu'ils vouloient brûler étoient en sûreté, & ils se vinrent faire brûler eux-mêmes ; Car la bonne fortune du Vice-Roi les aborda tout à

 pro-

propos pour se servir contr'eux de ce qu'ils portoient pour aller brûler leurs ennemis.

Le Vice-Roi tout glorieux de cét avantage qui s'étoit ainsi présenté, sans qu'il lui en eût coûté beaucoup de peine, ni beaucoup de temps, poursuivit sa route, pour joindre le gros des Corsaires. Il trouva qu'en effet, ils s'étoient rendus maîtres de la ville de Xunté, qu'ils s'y étoient renfermez, & qu'ils faisoient mine de s'y vouloir bien défendre. Il se jette donc à terre, & sans perdre le temps, ni consulter autre chose que sa colere, il fait donner l'assaut. Les Corsaires à cette premiere attaque, braverent toute sa fierté, & l'obligerent de penser avec un peu plus de loisir, comment il se prendroit à une seconde. Il y revint peu de temps après, avec plus d'ordre, & toujours aussi ardent & aussi animé. Il ne gagna pourtant rien en ces deux assauts, & il y perdit au contraire beaucoup de monde.

Ce Tartare se desesperoit de se voir si bien soûtenu, & tellement mal-traitté de je ne sçai quels brigands. Les Chinois, aussi bien que les Tartares, ne leur donnoient point d'autre nom, encore qu'ils combattissent pour leur Patrie, contre des Usur-

Usurpateurs. Mais, c'est par tout, que les plus forts sont toûjours du meilleur parti. Cependant le Vice-Roi, avec toutes ses victoires ne sçavoit tantôt plus où il en étoit, de voir qu'une seule Ville, où il n'y avoit ni Roi, ni Chef considerable qui y commandât ; mais défenduë seulement de quelques voleurs, lui eût soûtenu deux assauts, & tué déja un grand nombre de ses meilleurs Soldats. Il demeura neanmoins resolu de l'emporter ou d'y perir. Les Tartares par leur fermeté étoient ainsi toujours les victorieux, & les Chinois toujours les vaincus, pour n'être pas fermes ni constans dans ce qu'ils entreprenoient.

Le Vice-Roi donna donc un troisiéme assaut, & ce fut avec tout le feu & la vigueur dont lui & ses gens étoient capables. Les Corsaires se défendirent mal, parce que la plûpart avoient déja eu la pensée de faire retraite. Les Tartares entrerent enfin dans la Ville, dont ils ne firent bien-tôt qu'un lieu de desolation & d'horreur. Ils crûrent que ce n'étoit pas assez de piller & de saccager à leur ordinaire, s'ils ne faisoient encore main basse sur tout ce qu'il y avoit de monde, tant des habitans que de ceux qui s'y étoient retirez, ou d'autres que les Corsaires y

avoient fait entrer par force. Il en fut maſſacré une multitude innombrable. Mais parce que le Vice-Roi ne ſe tenoit pas encore bien vangé par la ruïne de cette grande Ville, il envoya, pour décharger le reſte de ſa colere, piller & ruïner dix autres bourgs ou villages voiſins, quoi qu'ils n'euſſent rien contribué à la rebellion de cette place.

Le ſac & le pillage de la Ville de Xunté fut extrémement riche, à cauſe que pluſieurs, qui s'attendoient qu'elle ſe pourroit mieux défendre, y avoient apporté tout leur bien. Les Tartares en profiterent, & ſe trouverent encore les maîtres des Vaiſſeaux des Corſaires. Ils en prirent les meilleurs, dont ils groſſirent leur Flotte, & mirent le feu aux autres qui étoient en grand nombre.

Cependant tant de cruautez que les victorieux exerçoient, & ſur ceux mêmes qui ne leur en donnoient aucun ſujet, ne faiſoient que leur ſoûlever de nouveaux ennemis, qui voyoient qu'il leur valoit autant mourir que de ſouffrir davantage. C'étoit pour la troiſiéme fois que ceux des environs de Xunté avoient été ſucceſſivement pillez des Tartares & des Pirates. Il eſt certain que ſi l'Empereur eût eu connoiſſance de toutes les

vexa-

vexations de ces peuples, il auroit fait châtier le Vice-Roi, pour n'y avoir pas apporté un meilleur ordre. Mais par le credit que ce Commandant avoit à la Cour, l'Empereur sçavoit seulement qu'il lui prenoit des Villes, & ne sçavoit pas, qu'il ruïnoit & desoloit tout le païs. ainsi, au lieu d'entendre qu'on se plaignît de ce côté là de ses violences, il voyoit qu'on y consideroit ses merites & ses services. C'est ce qui a encore fait croire que ce Vice-Roi étoit plutôt un Chinois déguisé, qu'un Tartare naturel, parce que cette maniere de faire la guerre & de faire valoir ses victoires, revient bien mieux aux Chinois, qu'aux veritables Tartares.

CHAPITRE XVII.

Les Corsaires sont redoutables au Vice-Roi.
Ils prennent la ville de Tunquam, où ils soûtiennent plusieurs assauts.
Ils la rendent par composition.
Cruautez des troupes du Vice-Roi.

LEs Corsaires n'en laissoient pas davantage le Vice-Roi en repos. Il avoit beau les défaire. Ils n'en revenoient que plus puissans & en plus grand nombre, ensuite de ses cruautez, qui ne reduisoient pas tant ces peuples, qu'elles lui en faisoient de nouveaux ennemis. Pour une barque qu'ils perdoient, il leur en revenoit trente, & au lieu d'un homme ils en trouvoient cent & deux cens. Ce sont les termes de la Relation, qui marque encore que les hommes sembloient pleuvoir tout armés sur les Mers & les Rivieres, tant elles étoient couvertes de vaisseaux & de monde. Les uns y venoient chercher un refuge, ne pouvant plus voir toutes les cruautez qui se faisoient dans leur païs: les autres y venoient vanger s'ils pouvoient, la mort de leurs peres, de leurs enfans, ou d'au-

d'autres de leurs proches, la perte de leurs biens & celle de l'honneur de leurs femmes, de leurs filles, & de leurs sœurs ; Une multitude d'autres qui ne sçavoient plus où aller achever une vie si dure, se consoloient de pouvoir trouver avec les Corsaires ou une mort plus douce, ou une vie moins miserable. Au moins lors qu'ils étoient en Mer, respiroient-ils quelque moment de bon temps ; Et ils ne desespéroient pas de pouvoir faire quelque grand exploit, qui les vangeroit à la fin des Tartares.

Le Vice-Roi témoignoit bien aussi qu'il n'avoit pas dessein de donner aucun relasche à ces miserables. Il se remit donc en Mer, bien résolu de n'en laisser échapper un seul. Et comme il eut avis qu'ils étoient entre Lantao, qui est une petite Isle vis à vis de Macaô, & la ville d'Ansan, il prît trois fois en une semaine cette route pour les aller joindre. Il revint pourtant toûjours sans les avoir rencontrez. On tient que pour lors il n'avoit pas tant d'envie de les trouver, encore qu'il les cherchât. C'est un stratagême dont les gens habiles usent quelquefois. Le bruit étoit grand que les Corsaires étoient extraordinairement puissans, que toute leur Armée étoit en très bon ordre, & qu'il

y avoit ſur leurs vaiſſeaux des gens deſeſperez & réſolus à vaincre ou à perir, après avoir vendu chérement leur vie. C'eſt pourquoi comme le Vice-Roi n'eſtimoit pas qu'il lui fût pour lors ſi avantagieux de faire une telle rencontre, il étoit revenu juſqu'à trois fois, ſans avoir trouvé, ou plûtôt ſans avoir cherché ceux qu'il n'avoit guére envie de trouver.

Une fois enfin, qu'il étoit prêt de rentrer dans la ville de Canton, il eut avis que les Corſaires venoient de s'emparer d'une place éloignée de deux journées de cette Ville. Ce fut alors une neceſſité de remettre en Mer. Il retourna donc à l'heure même avec un grand nombre de vaiſſeaux, & de monde, & vint ſe préſenter devant cette Ville. Là il trouva que l'alarme qu'on lui avoit donnée étoit fauſſe; & il revint très-faché, comme il diſoit, de n'avoit point trouvé d'ennemis à combattre. Mais peut-être qu'il n'étoit pas ſi affligé qu'il le vouloit paroître. C'étoient des ruſes d'un homme qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il eût peur.

Cependant le nombre & les forces des Pirates augmentoient tous les jours, & la Relation rapporte que cette multitude n'étoit pas moins innombrable que les ſables de la Mer. Ces effroyables Armées

de

ne cessoient de courir & d'infester de toutes parts la Province de Canton. C'étoit pour le Vice-Roi plus d'exercice qu'il n'en vouloit. Aussi ne se montroit-il pas si ardent, ni si resolu qu'il l'avoit été. Il voyoit par sa propre experience qu'il seroit obligé d'user d'une autre conduite. Et c'étoit aussi où le portoient les Conseils du Vice-Roi des Lettres, qui étoit une personne prudente, & qui voyoit mieux que lui ce qu'il y avoit à faire avec les Pirates. Ces deux Chefs convinrent donc d'employer desormais en cette guerre plus de circonspection & de prudence, que de fierté & de chaleur. Ils poserent des gardes aux portes de toutes les Villes de cette Province, où il n'y en avoit aucune auparavant. Là, on examinoit tous ceux qui entroient & sortoient; parce qu'on sçavoit que les Corsaires avoient des intelligences dans toutes ces Villes, & que leurs Partisans s'y employoient puissamment pour faire bien-tôt éclater une puissante Conspiration. Ainsi les Tartares qui se mocquoient auparavant de tout ce que pouvoient faire les Chinois, ne se tenoient plus si assûrez, quelque vaillans qu'ils fussent. Ils en avoient sujet, parce que la Ligue des Corsaires étoit une hydre effroyable, qui au lieu
de

de sept-testes, en avoit plus de sept-cens mille.

Ils trouverent aussi à propos de faire un nouveau dénombrement de tout le peuple des Villes, & particulierement de celle de Canton. Ils vouloient reconnoître, s'il s'en trouveroit plus ou moins qu'il n'y en avoit sur les premiérs rôles, pour ordonner en suite qu'aucun Chef de famille ne pourroit avoir chez lui plus de Domestiques que ce qu'ils en marqueroient; ce qui étoit precisément ce qui pouvoit être necessaire à chaque famille.

Cette guerre des Corsaires avoit rempli tout le païs de calamitez & de miseres, où les Tartares n'avoient pas moins leur part que les autres. Les terres étoient demeurées incultes & abandonnées, & il ne se trouvoit même personne à la Campagne qui osât porter aux Villes le peu qu'ou pouvoit avoir recueïlli; parce que de quelque côté qu'on y allât, on ne pouvoit éviter, ou la rencontre des Corsaires par eau, ou celle des Tartares par terre. Comme les païsans ne se soucioient donc point de porter des vivres dans les Villes, la disette & la cherté y furent aussi-tôt très-grandes. Les Soldats, par la permission du Vice-Roi, se débanderent alors dans la Campagne, pour

pour voir de prendre des vivres par tout où ils pourroient. Ce fut ce qui acheva de ruïner tout le païs. Et si d'ailleurs quelques païsans, pour sauver quelque chose de ceux qui les tourmentoient, s'enhardissoient de le porter aux Villes, il arrivoit encore qu'ils n'y étoient pas plûtôt entrez à travers tous les dangers des chemins, qu'ils étoient pris pour ramer dans les Vaisseaux de la Flote. Ou souvent même avant que d'y être entrez, les Corsaires les avoient déja arrêtez pour le même sujet. Car il y avoit des deux côtez un nombre prodigieux de Vaisseaux qui vont tous à rame & à voile; & il leur étoit besoin pour cela de se pourvoir d'un grand nombre de rameurs.

Mais comme toutes ces Violences ne se pouvoient faire sans qu'il y eût beaucoup de meurtres & de massacres dans tout le païs; car la desolation de cette Province demanderoit une Histoire entiere, l'air y devint tellement infecté, qu'ou vît bientôt naître de toute cette corruption une très-cruelle peste. Ces miserables peuples furent ainsi affligez de guerre, de peste, & de famine. C'étoient tous les maux à la fois, dont un seul auroit été suffisant pour ruïner cette belle Province; Aussi de la plus riche, de la plus abondante, & de

la plus délicieuſe qu'elle étoit de toute la Chine, elle ne demeura pour lors, & l'on pourroit dire qu'elle n'eſt encore aujourd'hui, qu'une triſte ruïne de ce qu'elle fut autrefois, & tout ce mal, à ce qu'on prétend, n'eſt venu que de la mauvaiſe conduite du Vice-Roi des Armes. Cét homme emporté deſeſpera ces peuples par ſes cruautez, & non content de donner l'exemple du mal, il en donna encore la licence à ſes troupes, qui ne manquerent pas de s'emporter aux dernieres violences. J'ay remarqué plus haut qu'il s'appelloit Ly, & que ce fut le nom du premier Tyran qui commença le bouleverſemeut de ce grand Etat & reduiſit l'Empereur Zunchien à ſe faire mourir. Ainſi le nom de Ly ſera remarquable dans la Chine pour y avoit été celui de deux Tyrans ſi fameux. Cependant les Chinois prétendent que le nom de Ly dans les deux Lettres, dont il eſt compoſé, marque de grandes qualitéz d'eſprit & de vertu: Mais le Vice-Roi, pour avoir un ſi beau nom, n'en avoit pas une meilleure reputation; & on lui auroit bien pû dire, ce qu'un Soldat dit autrefois à Alexandre, qu'il prît un autre nom, ou qu'il fît d'autres actions.

Ce Commandant qui étoit revenu quel-

quelques jours auparavant si mécontent de n'avoit point trouvé d'ennemis à combattre, ni sur la Mer ni sur le Terre, eut bien-tôt sujet de sortir de sa mauvaise humeur. On vint pour cela lui donner la nouvelle que les Corsaires avoient fait une descente en un lieu éloigné de deux journées de Canton, où ils s'étoient rendus maîtres de la Ville de Tunquam. C'étoit une place des mieux pourvuës & des mieux fortifiées de toute la Province. On lui rapportoit qu'ils y commençoient encore de nouveaux travaux, & qu'ils se mettoient en état de faire bien du mal à ceux qui les attaqueroient, sans en recevoir d'eux au dedans de leurs murailles. Les Chinois sont ingenieux & aiment le travail; il étoit encore entré un grand nombre de Corsaires dans cette place. Comme ils avoient pris garde, qu'en toutes les attaques les Tartares venoient à l'assaut tous decouverts, & sans penser à faire aucuns travaux qui pûssent les empêcher d'essuyer le feu de toute l'artillerie d'une place, ils mirent les défenses de la leur en état qu'il ne prît pas envie à leurs ennemis d'en approcher de si près. Ils percerent pour cela leurs murailles d'un grand nombre de creneaux & de meurtriéres en la maniére qn'on voit

les

les grands Vaiſſeaux de guerre ouvert de tous côtez pour l'artillerie. Ils ouvrirent encore pluſieurs embraſures, & laiſſerent d'amples ouvertures depuis le pied de la muraille juſqu'au haut, toutes remplies de canon rangé l'un ſur l'autre par eſtage, ainſi qu'il eſt diſpoſé ſur les Vaiſſeaux de guerre.

Le Vice-Roi n'eut pas plûtôt recu cét avis, qu'il ſe mit en Mer avec une puiſſante Armée. On n'a pas ſcû le nombre des Vaiſſeaux. Comme il ſe promettoit ſeurement de terminer bien-tôt cette guerre, il y vint pour cela avec ſes plus grandes forces. Il ſe preſenta devant la ville de Tunquam. Mais quoi qu'il eût mis ſes gens à terre, reſolu de donner l'aſſaut auſſi-tôt, tout cét arrangement de Cannonieres & d'ouvertures, ſi bien remplies d'artillerie & de monde, ne lui plût pas, non plus qu'à ceux qui devoient attaquer cette place avec lui. Neanmoins comme il n'étoit pas acoûtumé à témoigner de la peur, lui qui ſe glorifioit de mettre les montagnes où étoient les vallées, il ne manqua pas de donner avec ſa chaleur ordinaire le ſignal de l'attaque. Les Tartares vinrent ainſi à l'aſſaut avec beaucoup de reſolution, mais ils n'approcherent pas ſi-tôt de la muraille, qu'ils

ne reconnûssent qu'elle étoit d'autant mieux fermée & mieux défenduë, qu'il y avoit un plus grand nombre d'ouvertures. Alors toute cette artillerie fit un horrible massacre de ces assaillans, qui étoient venus se presenter jusqu'à la bouche du Canon, n'ayant pas pensé qu'il dûst être encore si bien préparé à les recevoir, & pour ne leur laisser pas grand temps de penser à la retraitte, il partit encore de tous ces creneaux un orage si furieux de bales & de fléches, que tout le fossé ne tarda guére à se remplir de morts & de blessez, sans que ceux du dedans receussent aucune perte.

Le Vice-Roi s'opiniâtra à donner ainsi plusieurs assauts durant les premiers jours qu'il fut devant Tunquam. Mais il ne fit que perdre son temps, son credit & son monde; Et il ne pût pour tous ses efforts gagner la moindre partie de la muraille. Il eut alors besoin de toute sa bonne Fortune pour se pouvoir soûtenir. Car il y perdoit l'esprit, & ne sçavoit plus quelle mesure, ni quelle resolution prendre. Il voyoit qu'il ne pouvoit rien avancer, ni par la force, ni par la ruse, & que cependant il perdoit sa reputation & sa dignité même, s'il ne sortoit avec honneur de cette entreprise. Il commença donc à

envisager ses Affaires d'une maniére un peu moins fiere qu'à son ordinaire. Et comme il reconnut qu'il lui manquoit déja plusieurs de ses meilleurs Soldats, & que ceux qui lui restoient, n'étoient ni en assez grand nombre, ni assez vaillans pour l'emporter sur les assiegez, il envoya demander du secours au Vice-Roi des Lettres & en méme temps de la grosse Artillerie pour battre la place avec des Canoniers Europeens.

Ces Canoniers que demandoit le Vice-Roi, étoient huit ou dix personnes d'Europe, qui étoient venues peu d'années auparavant de la Ville de Macaô au service des Chinois contre les Tartares. Depuis comme ils avoient vû le mauvais état des Affaires de la Chine, ne sçachant que devenir en une des extrémitez de cet Empire, où ils étoient à plus de six cens lieuës de Macaô, ils s'étoient resolus à prendre parti avec les Tartares. Et alors, ils leur rendoient des services qui les faisoient fort considerer de toute cette Nation.. Ce qui est aussi remarquable est, que les Tartares, qui avoient sçû qu'ils étoient passez de Macaô au service des Chinois, n'en avoient pas voulu pour cela plus de mal aux Portugais. Ils consideroient que ce peu de personnes ne

pou-

pouvoit pas passer pour une Nation qui se fût déclarée contr'eux, mais que c'étoient seulement quelques avanturiers & Soldats de fortune qui s'étoient jettez dans les troupes de la Chine. Il arriva même que ces Canoniers ayant informé plus particulierement les Tartares de l'état où étoit Macaô, ceux-ci leur firent connoître qu'ils aimoient les Portugais, & generalement toutes les Nations de l'Europe. Et comme ils eurent depuis beaucoup de crédit parmi les Tartares, à cause des grands services qu'ils leur rendirent, ils ne manquerent pas non plus ce moyen de rendre de très-bons offices aux habitans de Macaô.

Le Vice-Roi des Lettres receut à un soir la Lettre de son Collegue; & le lendemain matin, il ne manqua point de faire partir un nombre de troupes considerable pour aller à son secours, avec les Canoniers, l'artillerie, des munitions, & des vivres, sans que la difficulté d'avoir aussi-tôt des Vaisseaux & de l'équipage, apportât aucun retardement à sa diligence. Cependant ce secours qui devoit se rendre par Mer, devoit être assez puissant, pour n'être pas arrêté par quelque escadre de Corsaires, si elle se trouvoit sur sa route. C'est avec cette promtitude

que marchent les secours de Tartarie, qui ne sont pas si long-temps â s'apprêter que ceux d'Espagne, qui n'arrivent souvent que lors qu'une place est déja renduë, ou qu'une entreprise n'est plus en état de s'executer. On peut bien dire de l'Espagne, sur les des-avantages qu'elle a eu quelquefois pour avoit été trop de temps à déliberer; que ses trop lentes resolutions n'ont servi qu'à l'exposer à la raillerie des autres Nations qu'elle sçavoit être les plus jalouses de sa grandeur & de sa gloire.

Le secours ne fut pas plûtôt arrivé, que le Vice-Roi fit dresser de puissantes batteries, qui battirent aussi-tôt sans relâche, & avec un horible fracas. L'artillerie des assiegez ne faisoit pas moins de feu de son côté. Les Tartares vinrent ensuite à un nouvel assaut, où ceux de la place, non seulement les repousserent de leurs murailles, mais ayant fait une puissante sortie les mirent encore en fuïte, & les menerent battant jusqu'à leurs Vaisseaux, & pour s'y retirer plûtôt, ils se mettoient à l'eau jusqu'au coû.

Ce fut ici que les Chinois eurent une fois le plaisir de se mocquer des Tartares. „ Ils fuïent donc, (disoient-ils) ces victo-„ rieux & ces invincibles ! Ils courent re-„ gagner leurs Vaisseaux. Ces conquerans de

de la Chine osent bien tourner le dos devant les Chinois ? Ces railleries s'adressoient au Vice-Roi, & il falloit avoir patience pour cette heure, quelque empressement qu'il eût de s'en vanger au plûtôt. Il n'y perdit point de temps, car après avoir repris ses Soldats, d'avoir pris si lâchement la fuite, il les anima à effacer au plûtôt une tache qui auroit deshonoré toute la Nation. Il remit donc à terre, & à l'heure même donna ordre à ses Canoniers de mettre si bien les piéces en batterie, qu'il eût sujet d'en être satisfait. L'execution suivit bien-tôt cet ordre, & le Canon se trouva pointé avec tant de justesse, qu'en peu de temps ils eurent démonté plusieurs piéces de l'artillerie des assiégez. Ils continuerent toûjours, & mirent tout le reste en si mauvais état, qu'il ne fût desormais d'aucun usage.

Les Corsaires, qui commencerent à perdre courage alors, donnerent sujet au Vice-Roi de reprendre de meilleures esperances. Mais il eût bien desiré après tout, qu'on en eût pû venir à quelque accommodement. Il avoit reconnu tant de valeur & tant d'adresse en ceux qui défendoient cette place, qu'il auroit voulu ne les pas pousser aux dernieres extrémitez, &

les Corſaires qui avoient jetté tout leur feu, n'auroient pas moins ſouhaitté de capituler & de s'échaper par quelque compoſition. Ils envoyerent eux-mêmes offrir au Vice-Roi de lui remettre la place, pour y mettre telle garniſon & tel Gouverneur qu'il lui plairoit, aux conditions ſeulement, que ni lui ni le reſte de ſes troupes n'y entreroient point. Le Tartare, qui avoit fort engagé ſa reputation & ſon credit en cette Affaire, ne ſouhaittoit que d'en ſortir avec quelque honneur. Il receut ainſi & avec joye toutes ces conditions. Il diſpoſa la garniſon & le Gouverneur Tartare qu'il vouloit laiſſer dans cette place, pour l'y faire entrer le jour ſuivant. Cependant les Corſaires ne crûrent pas devoir trop ſe fier à la parole du Vice-Roi, & ainſi, dans la crainte qu'il ne trouvât que trop de prétextes pour ſe vanger de leur reſiſtance, ils reſolurent de prendre la fuïte cette même nuit. Tous ceux de cette Ville, qui étoient en âge de porter les armes les ſuivirent, & il n'y demeüra que les femmes, les vieillards, les enfans, & d'autres perſonnes inutiles pour la guerre.

Le Tartare attendoit le matin l'heure qu'on ouvrît les portes de la Ville pour y faire entrer la garniſon: Mais elles étoient dé-

déja toutes ouvertes, & la Ville abandonnée à sa discretion. Il y entra sans faire de violences, ni aucun mauvais traittement aux personnes qui s'y trouverent. Il ne lui étoit pas naturel d'étre si moderé, sur tout après avoir été irrité au point qu'il l'avoit été devant cette place. Aussi pour ne pas oblier ce qu'il étoit, il ne manqua pas de décharger une partie de sa colere sur quelques bourgades voisines qu'il envoya piller & saccager. Les cruautez qui s'y firent, furent si horribles, qu'elles irriterent plus que jamais toute cette Province contre le Vice-Roi. Une de ces Bourgades voulut se mettre en défense, & elle se rendit pourtant à la fin sur la promesse qu'il n'y seroit fait aucun dommage. Mais les troupes qui y entrerent violerent bien-tôt par une trahison la parole qu'on avoit donnée. Ils commençoient à mal-traitter ces païsans; lors que ceux-ci, desesperez de voir qu'on observoit si mal ce qu'on leur avoit promis, reprirent les armes & chargerent les Tartares. Ils en tuërent dans la fureur où ils étoient, un assez grand nombre, & mirent en fuïte les autres, qui se retirerent avec ce qu'ils pûrent emporter de leur butin sur une éminence voisine. Le Vice-Roi leur envoya du renfort pour

achever de reduire ces païſans, mais ils s'étoient déja ſauvez en un lieu où l'on ne leur pouvoit pas faire beaucoup de mal. Cependant ces troupes ſe débanderent dans les lieux voiſins, où elles pillerent & maſſacrerent ces miſerables peuples, qui étoient déja ſoûmis, comme s'ils euſſent été des ennemis déclarez, ou des ſujets rebelles. Le Vice-Roi voyoit tout ce deſordre, & ſe contentoit de dire que n'ayant pas dequoi payer ſon armée, il ne pouvoit pas la faire ſubſiſter autrement. Ainſi ceux qui ſouffroient, avoient beau ſe plaindre.

CHAPITRE XVIII.

Discours du Vice-Roi des Lettres, ou Intendant de la Justice, sur les cruautez de son Collegue.

Les Corsaires donnent toujours bien de la fatigue aux Tartares.

Les Chinois deviennent meilleurs Soldats.

Chinois du Nort bien differens de ceux du Midy.

LE Vice-Roi des Lettres qui sçavoit assez les maux horribles que faisoient les gens de guerre, en avoit de la douleur autant que les Chinois mêmes. Mais il n'étoit pas en son pouvoir d'y apporter de remede. Il voyoit même que toute cette violence ne faisoit pas tant de mal aux Chinois, qu'elle apportoit de préjudice aux affaires des Tartares. Il en ouvrit un jour son cœur au Pere Sambiase, Superieur des Jesuites de Canton, auquel il en parla en ces termes. Le rebelle Cham, « (c'étoit le Chef des Corsaires, qui avoit encore le même nom qu'un des deux premiers Tyrans, quoi que ce ne fût pas la même personne, Les Chinois remarquoient assez cette conformité de noms

de ceux qui avoient commencé, & de ceux qui continuoient toûjours de ruïner leur Empire. Car le Vice-Roi des Armes s'appeloit Ly, & le Chef des Corsaires Cham,)
„ Le rebelle Cham, (disoit donc le Vice-
„ Roi des Lettres, commande des Armées
„ de voleurs sur Mer: & Ly, c'est à
„ dire, le Vice-Roi des Armes, commande
„ d'autres Armées de voleurs sur Terre.
„ Les uns ne font pas de moindres maux
„ que les autres. La Province est toute ruï-
„ née; tout y est dans la derniére desola-
„ tion, & je ne sçai plus ce que tout de-
„ viendra, ni ce que nous deviendrons nous-
„ mêmes. Tout se revolte, & tout conspire
„ contre nous; il y en a sujet. Je tâcherai,
„ pour moi, de m'acquitter de la charge où
„ l'Empereur des Tartares veut que je le
„ serve. Je le servirai avec fidelité, & jus-
„ qu'à perdre la vie, plûtôt que de man-
„ quer à mon devoir. Enfin j'y perirai.
„ Mais ce qui est pitoyable, est que ma
„ mort ne remettra pas les affaires. On ver-
„ ra seulement, après qu'on aura versé mon
„ sang, & que Ly mon Collegue disposera
„ luy seul de la Province, de quelle manie-
„ re il se prendra à faire vivre ses Soldats,
„ & à empêcher la ruïne des peuples.

C'étoit ainsi que le Vice-Roi de Lettres témoignoit son déplaisir sur ce qui se pas-

passoit. Il auroit encore mieux valu qu'il s'en fût aussi bien expliqué au Roi son Maître, qui n'étoit pas si bien enfermé, ni d'un abord si difficile que l'étoient les Rois de la Chine. Il se pouvoit faire aussi qu'il lui en eut écrit. Mais ce que le Vice-Roi des Armes écrivoit de son côté à la Cour, y tournoit bien les choses d'un autre biais. Il y faisoit entendre qu'il étoit bien contraint d'user de quelque rigueur, mais que ce n'étoit qu'à l'égard des Corsaires rebelles, & non pas contre les peuples soûmis. Et comme à la Cour on s'ennuyoit fort de toute cette guerre si opiniâtre des Corsaires, on ne croyoit pas que toute la rigueur, dont il pouvoit user, fût un si grand mal. On trouvoit au contraire qu'on ne pouvoit rien faire de plus à propos, que de commettre cette expedition à un homme aussi ferme & aussi ardent qu'étoit ce Vice-Roi. Cette maniere de prendre les choses étoit fort propre à augmenter le mal, & à faire perdre toute esperance de remede. Ceux qui oppriment les autres, trouvent toûjours qui leur applaudit; & ceux qui sont opprimez, ne trouvent point qui prenne leur défense. On est mal informé de la verité, parce qu'on ne l'écoute pas, ou qu'elle ne se presente pas

pour se faire connoître. La fourbe enfin, & le mensonge triomphent partout, parce que par tout ils negocient plus habilement, & trouvent des gens qui les écoutent avec moins de peine. Et c'est ainsi que les Etats se troublent, se bouleversent, & se perdent à la fin, sans qu'on puisse dire souvent, s'il y a, ou s'il n'y a pas de la faute des Princes qui les gouvernent.

Cependant le Vice-Roi ne pouvoit finir avec les Corsaires de la Chine. Ils le tenoient en de continuelles allarmes, & ils ne se lassoient point de le tourner & de le tourmenter d'une maniere capable de lui renverser l'esprit. Ils venoient quelquefois le chercher jusqu'aux portes de Canton, où après avoir tout ravagé durant toute la nuit, au matin il ne trouvoit plus personne. Comme leurs Vaisseaux étoient beaucoup plus legers que ceux de son Armée, ils osoient bien les venir attaquer tantôt par la proüe & tantôt par la pouppe. Ils lui donnoient l'allarme d'un côté, & tandis qu'il les y alloit chercher, ils executoient ce qu'ils avoient projetté d'un autre côté. A peine étoit-il retourné de leur donner la chasse, qu'ils se retournoient au même lieu, d'où il ne faisoit que de les chasser. Car pour pren-

prendre mieux leurs avantages, ils avoient par tout de très fidelles espions. Il arrivoit ainsi qu'ils executoient toûjours une partie de ce qu'ils entreprenoient, tandis que le Vice-Roi se trouvoit joüé & abusé par tout. C'étoit un exercice divertissant pour cet homme ardent, qui prétendoit devoir tout emporter par sa fougue & par ses caprices. Il n'y avoit que les miserables peuples de toute cette Province qui se trouvoient toûjours du mauvais parti. C'étoient eux qui avoient toute la décharge de la fureur des uns & des autres. Aussi tant de grandes & belles Villes qui étoient le long de toute cette côte, ont-elles été toutes ruïnées, leurs places & leurs bâtimens n'ayant plus été depuis que de tristes mazures & les restes d'un pitoyable débris. Elles demeurerent desertes & abandonnées de leurs habitans, parce que la plûpart y avoient été tuez & massacrez, & que le reste avoit autant aimé tout quitter, pour se retirer plus avant dans le païs.

Les Tartares souffroient bien aussi une partie des maux quils faisoient. Outre l'affront qu'ils avoient de voir que les Corsaires se joüassent d'eux & les fatigassent pour leur plaisir, ils manquoient encore souvent de toutes les choses necessaires. Ils croyoient qu'ils ne cesseroient

jamais de s'embarquer & de se desembarquer, ce qui étoit pour eux un exercice fort nouveau & où ils ne pouvoient guéres bien s'accoûtumer. Le Vice-Roi prit en une de ces courses un Corsaire qui avoit la reputation d'étre plus vaillant que tous les autres. Il le prit au dépourvû, & par quelque lascheté de ceux qui étoient avec lui, qui l'abandonnerent. Il le mena à Canton, où il le fit percer de fléches dans la place. Ce n'étoit qu'une legere perte pour les Corsaires, qui avoient parmi eux assez de gens aussi vaillans que celui qu'on venoit de faire mourir; & de leur côté les Tartares n'en tiroient pas de plus grands avantages, que celui qui croiroit diminuër la Mer, en ôtant quelque goute d'eau.

Il n'y avoit que vingt-quatre heures que le Vice-Roi étoit de retour à Canton après la prise de ce Corsaire, qu'il donna ordre qu'on remît en Mer. Il se trouva aussi-tôt sur son vaisseau, d'où il fit mettre à la voile, sans vouloir marquer autrement la route qu'il vouloit tenir. Il en usoit souvent de la sorte, pour laisser moins de lieu aux espions des Corsaires de reconnoître ses desseins. Et comme il ne croyoit pas encore quelquefois prendre assez de précaution, il prenoit bien-

lui-

lui-même le gouvernail de son vaisseau, d'où il marquoit la route qu'il ordonnoit à toute son Armée de suivre. Cét homme avoit effectivement de grandes qualitez pour la guerre, où il étoit infatigable, & ne se donnoit point de repos. Mais il perdoit souvent par ses manieres d'agir violentes & cruelles, beaucoup plus qu'il ne gagnoit par toutes les fatigues. Aussi a-t'on sçeu qu'en ces derniers combats les Tartares avoient eu souvent du desavantage, & que le Vice-Roi lui-même avoit été batu & défait plusieurs fois; ce qui avoit rendu les Corsaires beaucoup plus hardis qu'auparavant, & augmenté encore leur nombre & leurs forces. On rapporte aussi qu'ils s'étoient rendus dans toute cette Province les maîtres d'un grand nombre de bourgades, du villages, d'habitations, & de Villes mêmes qui s'étoient soûmises auparavant aux Tartares, sans que le Vice-Roi eût pû emporter sur eux aucun avantage considerable, ni par Mer, ni par Terre, encore qu'il menât contre eux de puissantes troupes de pied & de cheval.

On peut reconnoître par là, que si les Chinois avoient été bien exercez dans les armes, ils auroient pû être d'aussi bons Soldats qu'il y en a au reste du monde.

Ce sont communément des hommes puissans, vigoureux, qui ont beaucoup d'adresse & d'industrie, qui supportent les fatigues, aiment le travail, & paroissent par tout les ennemis mortels de l'oisiveté; ce qu'on remarque particulierement dans les Provinces frontieres de la Tartarie où ils ont plus souvent la guerre. C'est encore ce qu'en rapportent des personnes d'Europe, qui disent leur avoir vû faire des choses extraordinaires, & qu'ils n'auroient pû croire, s'ils n'en avoient été spectateurs. On tient aussi que les Tartares ne se seroient pas rendus maîtres de ces premieres Provinces avec tant de facilité, s'ils n'avoient trouvé ces peuples dans la division & les troubles d'une guerre civile; n'ayant, au lieu de legitime Souverain, que des Tyrans qui avoient mis cét Etat en une horrible confusion à la faveur des differentes factions de fidelles & de rebelles. Mais comme ils trouverent ces peuples si peu en état de faire une grande resistance, & qu'au contraire ils fortifierent encore leurs troupes d'un grand nombre de Chinois qui prirent parti parmi eux avec leur General Usangué, il arriva delà que ce qui devoit leur coûter plus de sang & plus de fatigue, fut ce qui leur donna moins de peine dans toute leur conqueste.

Pour

Pour les Chinois des Provinces du Midy qui sont plus éloignées de la Tartarie, ce sont des hommes mols & effeminez pardessus tous ceux de l'Asie. Ce qui a fait en partie la mollesse de ces peuples, & qui a été aussi une des causes de la perte de leur Empire, & le sera toûjours de tout autre Etat, a été la profonde paix où toutes ces Provinces étoient depuis un long temps. Il y avoit des siecles entiers qu'on n'y avoit entendu parler de guerre que dans les Relations & les Histoires. On y étoit si peu instruit de la navigation, qu'on ne connoissoit les tempêtes & les naufrages qu'en peinture. Cette nation, qui se mettoit ainsi si peu en peine des armes & de la guerre, passoit toute sa vie dans les aises & les plaisirs. Le vice & le crime étoient toute son occupation, sans que la honte ou les châtimens pussent arrêter ces desordres. Et comme elle ne consideroit que les biens & les commoditez de la vie presente, aussi n'avoit-elle point de Dieu, ni de Religion, ou du moins n'en avoit-elle qu'une qui ne l'empeschoit guéres de s'abandonner à toutes ses passions.

Mais on pourroit dire encore, que ce n'auroit pas tant été la paix & la mollesse qui auroit ruïné l'Empire de la Chine, que le peu d'estime que toute cette Nation faisoit

soit de la profession des armes & des gens de guerre. Les Chinois ne consideroient que les lettres & les sciences. Et c'est pour cela qu'un seul de leurs gens de lettres, s'il lui en avoit pris fantaisie, auroit comme foulé aux pieds une vingtaine de Capitaines, qui auroient encore été obligez de souffrir en patience ce mauvais traitement. Il alloit toûjours avec les Generaux qui commandoient les Armées, un Mandarin de lettres duquel ils dépendoient tous. C'étoit à ce Mandarin que toute l'Armée obeïssoit; c'étoit lui qui donnoit les ordres, & non les Generaux. C'étoient encore tous des gens de lettres qui tenoient les deuxConseils de guerre de cét Etat. Et ceux-là seulement y entroient qui étoient les plus capables de discourir sur le texte d'une loi, & non pas ceux qui auroient mieux sçû dresser l'ordonnance d'une bataille.

On avoit prévû il y avoit long-temps les mauvaises suites de cette maniere de gouverner. Les Histoires imprimées depuis plusieurs années en la Chine, en donnoient des avis qui meritoient bien qu'on y fit quelque attention. Mais tous ces avis ne servoient guéres à ceux qui ne pouvoient pas croire le mal que lors qu'ils ne pourroient plus y apporter de remede.

On

On ne daignoit point à la Chine entrer dans les exercices & les emplois de la guerre. On laissoit cette profession à quelques miserables qui ne sçavoient que faire d'ailleurs. Et ceux-ci ne pensoient guéres à y faire une grande fortune. Ils sçavoient trop qu'il n'y avoit ni honneur, ni profit à esperer dans les Armées ; parce que l'un & l'autre étoient pour les gens des lettres, qui faisoient beaucoup mieux leurs affaires de quelques mots d'une loi, qu'ils n'auroient fait en gagnant de grandes batailles. Aussi ceux qui venoient à avoir du commandement dans les troupes en étoient pour l'ordinaire peu capables. Et ceux qui l'auroient été, de desespoir de se voir si indignement traitez de ceux dont ils jugeoient les emplois beaucoup moins importans, abandonnoient bien-tôt le service & leurs charges sans se mettre en peine des interêts du Prince de l'Etat. On a sçû même que des Generaux avoient dit, qu'ils auroient mieux aimé aller attaquer une place des Tartares, que de venir donner un Memorial à la Cour du Roi de la Chine, & qu'ils craignoient plus de se trouver devant un de leurs Mandarins, qu'au milieu d'une embuscade de leurs ennemis.

On ne peut nier que ce desordre n'ait perdu

perdu l'Etat de la Chine. Les Tartares l'ont dit plusieurs fois. Et ce fut pour cela qu'ils prirent d'abord une maniere de gouverner toute opposée. Car encore qu'ils sçûssent que l'une & l'autre extremité étoit vicieuse, ils crurent neanmoins que pour s'arrêter dans un juste milieu, il étoit comme necessaire de passer de l'un de ces extrémes à l'autre. Ce fut aussi ce que les Chinois firent de leur côté. De si mauvais Soldats qu'ils étoient auparavant par leur mollesse, & le peu d'estime qu'ils avoient pour les armes, ils devinrent à la fin tous Soldats & tous gens de guerre; & tous ceux qui ne voulurent pas se soûmettre, aux Tartares abandonnerent tellement leurs delicatesses, qu'ils ne respirerent plus que les armes. Tout leur honneur & toute leur gloire ne fut plus que celle qu'ils espererent d'acquerir par leurs grands exploits. Enfin les Chinois, quoi que bien tard, firent voir que naturellement ils ne manquoient ni de courage, ni d'adresse pour la guerre. Et dans ces derniéres rencontres où ils se sont vûs aux mains plusieurs fois avec les Tartares, les Relations rapportoient, qu'ils se mocquoient presentement de leurs arcs & de leurs fléches, qu'ils étoient beaucoup plue sûrs de leurs mousquets & de leurs arquebuses, qu'ils char-

geoient & déchargeoient très-habilement, qu'ils se servoient aussi avec beaucoup davantage de la pique & de la pertuisane, & qu'ils avoient encore tout l'usage qu'on peut avoir de la grosse artillerie. Mais ç'a été le mal-heur des Chinois de ne s'être pas plûtôt mis en état de faire quelque grande déroute de leurs ennemis.

Ils n'ont pas manqué de répandre par tout, & de faire bien valoir les moindres avantages qu'ils ont eus dans ces dernieres guerres. Les Tartares faisoient bien aussi tout ce qu'ils pouvoient pour maintenir la reputation de leurs armes; Mais la Renommée à trop de langues pour les pouvoir faire taire toutes. Cependant les peuples des Villes soûmises, d'où l'on a sçû ce qui se passoit alors, ne se remüoient en aucune sorte. On y étoit plûtôt comme interdit, & dans un silence qui faisoit douter, si c'étoit la crainte, ou quelque esperance, qui y suspendissent les esprits. On voyoit quelque chose qui pouvoit faire esperer la liberté. Mais on voyoit aussi qu'il y avoit beaucoup à apprehender que les Corsaires n'entraissent plus avant dans le païs. Car ils attiroient avec eux les armes des Tartares, & en même temps tous

les

les maux qui avoient ruïné & deserté toutes les Villes qui étoient voisines de ces Mers.

Le Vice-Roi Ly n'étoit pas non plus satisfait de voir que les choses n'alloient pas comme il l'auroit souhaitté. Il faisoit bien tout ce qu'il pouvoit pour empescher que le mal ne devinst plus grand: Mais les Corsaires étoient en si grand nombre, & tellement répandus de toutes parts, qu'il ne pouvoit ni être par tout, ni mettre sur pied autant de troupes qu'il auroit falu. Car il voyoit qu'à toute rencontre, il auroit eu besoin d'employer des Armées entieres. Ainsi tout ce qu'il pouvoit faire, en attendant du secours, étoit de les tenir le plus loin de Canton qu'il pouvoit, pour demeurer par là toûjours le Maître de la Mer. Il eut avis, un jour, qu'ils venoient de prendre une place peu éloignée de cette Ville. Il ne manqua pas d'y aller aussi-tôt avec deux fameux Capitaines de Mer, & une Armée de cent soixaute & dix Vaisseaux. Il menaçoit à son ordinaire d'aller couvrir la Terre & les Mers du sang des Corsaires. Mais toute cette colere ne se déchargea que sur des miserables qui ne pensoient guéres à prendre part à sa querelle. Les Pirates qui avoient été avertis qu'il venoit

noit à eux, avoient saccagé & abandonné aussi-tôt cette place. C'étoit-là tout le divertissement qu'ils prétendoient de donner pour cette fois à ce Conquerant, qui jettant ensuitte tout son feu sur cette miserable place, la reduisit en cendre, afin qu'elle ne servît plus une autrefois de retraite aux Corsaires.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Les Corsaires emportent auprès de Canton, un petit Fort dont ils avoient gagné une partie de la Garnison.
Le Vice-Roi des Lettres découvre une nouvelle trahison de la Garnison d'un autre Fort.
De quelle maniere il punit les Traites.

LES Corsaires après, avoir été chassez du voisinage de Canton, laisserent quelque temps cette Ville en repos, mais non pas le Vice-Roi qu'ils tenoient toûjours sur piéd d'un côté ou d'un autre. Un jour qu'il s'étoit un peu éloigné, pour poursuivre quelques-unes de leurs Escadres, d'autres ne manquerent pas de revenir aussi-tôt à Canton. Ce fut le soir du quatriéme Aoust de 1674. qu'environ soixante & dix de leurs barques moüillerent au piéd de la muraille d'un des boulevards de la Ville. Ils s'étoient assûrez d'une partie de ceux qui gardoient ce fort, & ainsi, ils ne furent reconnûs qu'au lever du Soleil; alors il se fit plusieurs décharges de l'artillerie de cette place. Comme les Traîtres avoient fait

fait croire aux autres Soldats que c'étoient les Vaisseaux du Vice-Roi qui revenoient de course, personne n'y avoit donné l'alarme plûtôt. Mais les Corsaires qui attaquoient ce fort par plusieurs endroits, en furent bien-tôt les Maîtres. La plûpart de ceux qui le gardoient passerent aussi-tôt du côté des victorieux, & quittant l'habit de Tartares, prirent le capot bordé de jaune, & la toque de même couleur, qui est habillement de teste des Soldats Chinois. Les autres,qui n'en firent pas autant, furent taillez en piéces. Il y avoit dans ce Fort une grande quanté d'artillerie, & d'autres differentes armes, avec de la pondre, & toute sorte de munitions. Les Corsaires prirent une partie des petites pieces pour armer leurs Vaisseaux, & jetterent les autres dans la Riviere. Pour les grosses qu'ils ne pouvoient pas enlever si aisément, ils les mirent en état de ne leur plus faire de mal. Ce Fort ne devoit pas être si proche de la Ville, puis qu'on n'y entendit point le bruit de l'artillerie, & qu'on ne sçût qu'il avoit été attaqué, qu'à huit heures du matin, lors qu'un enfant qui s'en étoit échapé, en vint apporter les premiéres nouvelles.

Le Vice-Roi des Lettres, qui comman-

doit

doit alors dans Canton, ne pût croire cette surprise, qu'il n'en eût été mieux informé par ceux qu'il y envoya. Ils ne tarderent pas à lui venir rapporter que les Corsaires étoient les Maîtres du Fort, & qu'ils ne perdoient point de temps pour se mettre en état de s'y bien défendre. Le Vice-Roi sortit aussi-tôt avec nn grand nombre de milices de pied & de cheval bien resolu de regagner ce poste. Il y vint à l'escalade plusieurs fois, & donna plusieurs assauts, où il fut toûjours combattu avec beaucoup de feu de part & d'autre. Il y demeura ainsi beaucoup de monde, mais toûjours plus du côté des Tartares qui venoient à la charge à leur ordinaire tout découverts. Les Corsaires obligerent enfin les Tartares de se retirer, sans pouvoir remporter alors aucun avantage. Il paroît neanmoins, encore que la Relation ne le dise pas, que depuis les Corsaires abandonnerent ce Fort pour reprendre la Mer, comme ils avoient déja fait en d'autres lieux, & ils témoignoient assez n'avoir pas envie de le garder, lors qu'ils en retirerent une partie de l'artillerie, & mirent en pieces le reste. D'ailleurs le Vice-Roi des Armes, qui revenoit à Canton avec son Armée, n'auroit pas mauqué d'employer ses forces pour les déloger de

ce

ce poste. Mais quelque victorieux qu'il fût revenu, il ne parut point qu'il eût fait aucun exploit de ce côté là.

Cependant le Vice-Roi des Lettres, qui vit l'ennemi si près de lui, se tint soigneusement sur ses gardes. Et comme il soupçonnoit que les Corsaires auroient des intelligences dans la Ville, ainsi qu'ils y en avoient en effet, il fut assez heureux pour surprendre un Espion, qui étoit un valet du Ceneral des Corsaires. Il le fit mettre à la question, où il confessa qu'il y avoit effectivement une conjuration contre les Tartares, & que le Chef & le principal entremetteur étoit le grand Colaô. C'étoit une des premieres dignitez de la Chine, & au dessus de celle de Vice-Roi. Ce Colaô, appellé Chim, étoit alors sur un des Vaisseaux de ceux qui venoient de prendre le Fort, où il en attendoit un grand nombre d'autres avec quantité de milices qui avoient toutes juré de perir, ou de remettre la Chine en sa premiere liberté.

Depuis ce jour le Vice-Roi des Lettres, aussi bien que les autres Magistrats de la Ville, prit garde encore de plus près à ne pas se laisser surprendre. Pour cét effet, ils ordonnerent à la garde de toutes les portes des Capitaines, dont ils se pou-

voient

voient le plus assûrer, & le Vice-Roi lui-même voulut garder la principale. Il ne laissoit pas d'aller & de venir par la Ville, & de visiter encore jour & nuit les Gardes des autres portes qu'il exhortoit par son exemple, autant que par ses paroles, à veiller sur des ennemis qui ne dormoient pas. Il commanda aussi d'autres Capitaines, avec les meilleurs Soldats de leur Compagnies pour garder quelques postes aux lieux où il prévoyoit que les ennemis pourroient plûtôt attaquer la Ville.

La diligence infatigable de ce Gouverneur, en suite de la déposition de l'Espion des Corsaires, fit qu'on arresta encore quelques Chinois qu'on pouvoit soupçonner d'avoir part à la conspiration. Ceux-ci étant à la question, avouerent sans peine que tout ce que l'Espion avoit dit étoit veritable; Qu'on avoit effectivement conspiré de livrer la Ville aux Corsaires; Que le Fort, où ils étoient entrez les derniers jours, leur avoit été rendu par la trahison de ceux qui le gardoient; Qu'il en devoit autant arriver d'un autre Fort proche de celui-là, où deux cens Soldats de la Garnison se préparoient encore de les faire entrer. Tout ce remuëment ne donnoit pas peu d'embarras au Vice-Roi

des

des Lettres, mais par ſon eſprit, il vint à bout de tout. Il eſt certain que l'habileté de cet homme arrêta plus de maux, & conſerva plus de Villes aux Tartares, que le Vice-Roi des Armes n'en pouvoit conquerir avec toute ſa valeur, & il n'y a pas moins d'habileté à conſerver les choſes, qu'il y en a à les reduire, ou à les établir la premiere fois.

Le Gouverneur de Canton, apprenant qu'il y avoit une trahiſon dans cet autre Fort, s'y rendit en diligence; mais ſans faire connoître qu'il en eût rien ſçû. Il y entra au contraire, avec le viſage d'un homme qui paroiſſoit fort ſatisfait. Il dit en ſuite aux Soldats, que, parce que c'étoit le temps de faire bonne garde, d'autant que l'ennemi étoit très-proche; il vouloit bien auſſi, pour les y obliger encore davantage, les gratifier de quelque augmentation de leurs appointemens, & les faire mettre de nouveau ſur l'Etat; qu'ils vinſſent donc ſe faire enregiſtrer & recevoir payement les uns après les autres. Ils ſe préſentement pour cela, d'autant plus contens, qu'ils ſe figuroient que leur trahiſon étoit plus cachée, & que le Vice-Roi qui ſeul pouvoit les apprehender, leur faiſoit cette largeſſe pour les obliger à le mieux

ſervir. Car de l'air & de la maniere qu'il leur parloit, ils ne voyoient rien qui leur pût donner de l'ombrage. Ils entroient donc par une porte, où ils recevoient quelque argent de leur paye ; & de là, ils ſortoient par une autre, où ils étoient auſſi payez de leur trahiſon. Le Vice-Roi avoit mis en cette derniere des gens aſſurez, qui avoient le ſecret, & toute la reſolution pour ſe bien acquitter de l'ordre qui leur étoit donné. Ainſi, à meſure que les Traîtres y arrivoient les uns après les autres, ils trouvoient ceux-ci qui les poignardoient, & leur coupoient la gorge. Toute cette execution ſe trouva ſi habilement conduite, que les deux cens conjurez, qui devoient livrer le Fort, perdirent tous la vie, ſans qu'aucun eût pû rien appercevoir de l'infortune de ſon compagnon. La garde de ce Fort fut commiſe en ſuite à de nouveaux Officiers, & à de nouveaux Soldats, qui étoient en plus grand nombre, & dont on s'aſſûroit mieux que des premiers. Cela n'étoit pas ſi mal expliqué pour un homme de lettres ; & on pourroit dire que ſi tous les Juris-conſultes de la Chine euſſent été auſſi habiles que celui-ci, le Roi & ſon Etat ne ſe ſeroient pas peut être perdus ſitôt.

On

On connût bien cependant de quelle importance il étoit que le Vice-Roi eût usé de la diligence, & de toute la resolution qu'il avoit fait paroître en cette expedition. Car, à peine avoit-on achevé de punir ces Traîtres, qu'outre les soixante Vaisseaux des Corsaires qui étoîent au piéd du premier Fort, on vit paroître une nouvelle Flote de plus de deux cens voiles. C'étoient ceux ausquels les Conjurez devoient livrer la place. Ceux-ci qui s'apperçûrent bien qu'il n'y avoit plus rien à faire, aprocherent de la Ville tout enragez, & menaçant qu'ils y alloient mettre tout à feu & à sang, & qu'ils n'y laisseroient point d'homme vivant. Les Tartares, qui n'étoient pas moins préparez à les recevoir, furent aussi-tôt à eux, comme ils descendoient de leurs Vaisseaux. Et là, on en vint aux mains, où le choc fut rude de part & d'autre. Les Tartares eurent à la fin l'avantage. Les Assaillans se retirerent, mais à quelque distance de la Ville seulement, & hors de la portée du canon. Ils prirent-là poste, d'où ils tinrent en suite toute la Ville investie du côté de l'eau. C'étoit le plus grand mal qu'ils pûssent faire alors à ceux de Canton; parce qu'étant les maîtres de la Riviere, ils leur empeschoient

les vivres qu'ils ne pouvoient recevoir d'ailleurs.

Le Vice-Roi, qui se trouvoit assiegé de toutes parts d'ennemis couverts & déclarez, & encore dans un temps où le Vice-Roi des Armes étoit éloigné, & avoit avec lui les meilleurs Soldats de l'Armée, jugea qu'il devoit employer plus que jamais toute son adresse pour se maintenir. Il crût pour cela se devoir assûrer du Frere & du Cousin du grand Colaô, qni étoit le chef des Conjurez. Il les fit arrêter, & il les obligea en suite d'écrire au Calaô : Que s'il ne se retiroit de devant la Ville avant trois jours, ils étoient condamnez à perdre la teste. Il fit encore venir les anciens Mandarins, ausquels il ordonna de demeurer tous auprès de sa personne, pour s'employer par leur credit & par toutes les voyes imaginables, à porter le Colaô à se retirer d'avec les rebelles, & à laisser la Ville en repos. Si le Vice-Roi ne menaçoit que pour faire peur, il ne pouvoit être encore blâmé. Mais s'il prétendoit executer ses menaces, il n'y a point de doute qu'il ne fût dès lors déraisonnable & injuste. Il exigeoit de ces prisonniers ce qui n'étoit pas en leur pouvoir, & il les condamnoit même à la mort, sans qu'ils fussent

ſent coupables. Il n'y a point de Loy qui commande l'impoſſible. Quel crime donc, de ne le pas faire? Or, il n'étoit pas au pouvoir de ces priſonniers de faire ce que ce Gouverneur vouloit. Auſſi le Colaô, & les autres Conjurez, qui n'avoient pas ignoré qu'ils expoſoient la vie de leurs proches, auſſi bien que la leur propre, n'avoient pas crû devoir abandonner pour cela leur entrepriſe. Ce procedé cependant du Vice-Roi mit l'épouvante dans toute la Ville, où chacun des habitans démeuroit en grand ſilence dans ſa maiſon, en attendant quelle ſeroit la fin de toutes ces trahiſons.

CHAPITRE XX.

Allarme dans Canton, à l'approche des Corsaires.
Consternation de ses habitans.
Le Vice-Roi des Armes arrive, & met les Assaillans en fuite.
Recherche, & punition des Conjurez.
Resolution d'un Capitaine Chinois.
Sa mort, & ses loüanges.

ON ne vît pas que le Vice-Roi des Lettres gagnât rien à faire le mauvais. En laissant la justice, pour user de la violence, comme son Collegue qu'il avoit blâmé tant de fois, il ne fit que grossir encore les forces & le nombre de ses ennemis. Ainsi, à peine avoit-il commencé d'employer tous ces moyens violents pour mettre sa Ville en sûreté, qu'il vît fondre sur lui un plus grand nombre de Barques & de Vaisseaux de Corsaires. Au lieu de soixante qui étoient venus au pied du premier Fort, & des autres deux cens qui s'étoient approchez du second, on pouvoit compter alors plus de mille Vaisseaux devant & aux environs de cette Ville. Et toute cette nombreuse Armée fai-

faiſoit par les continuelles décharges de ſon artillerie une ſi effroyable tempête, qu'il ſembloit dans Canton que tout allât renverſer. Le ſon des cloches, le bruit des tambours, les mugiſſemens de l'air, & l'agitation generale de tous les Elemens tenoient encore leur partie dans cét horrible concert. Mais pour s'imaginer quel pouvoit être tout ce tintamarre, il faut en ſe reſſouvenant du bruit du canon de quelques vaiſſeaux marchands ſeolement, ou d'autres qui font en leur bord quelque feſte ou réjoüiſſance, conſiderer que c'étoit ici celui de l'artillerie de plus de mille vaiſſeaux qui tiroit ſans relaſche. Que c'étoit le remuëment des armes, & de tous les inſtrumens de guerre de deux puiſſantes Armées qui s'animoient à qui jetteroit la terreur parmi leurs ennemis; & que c'étoit encore le reſonnement d'un nombre infini de cloches, dont les differens ſons de bas, de haut, d'enroué, d'aigu, & de perçant, aſſourdiſſoient les oreilles de tous ceux de la Ville, & des environs.

Les habitans de Canton tenoient pour cette fois leur Ville perduë, & la peur qu'ils avoient des Corſaires depuis leurs dernieres menaces, leur en avoit laiſſé de ſi horribles images, que quelques Chinois

qu'ils fussent, & de leur même païs, ils ne pouvoient les regarder que comme autant de monstres & de demons. Tout leur recours étoit d'envisager desormais les Tartares, comme leurs protecteurs & leurs vangeurs. Toute la Ville étoit sous les armes par les ordres du Vice-Roi, qui fit encore un commandement que personne n'eût à paroître qu'avec l'habit de Tartare, sous peine de perdre la vie. Il ordonna pour cela à tous les Commandans des Escadres de punir de mort à l'heure même, ceux qu'ils trouveroient en habit de Chinois. Il fit retirer les embarras des ruës, afin que la Cavalerie y pût aller & venir, sans trouver d'obstacle. Les portes, les boulevarts, & toutes les murailles étoient encore couvertes de monde, qui ne cessoit de faire de continuelles décharges de mousquets & de arquebuses, pour faire toûjours bnnne mine devant les ennemis. Mais tout d'un coup, on fut bien surpris de voir arriver le Vice-Roi des Armes. Il revenoit, conduit de sa bonne fortune, avec son Armée saine & entiere, & entroit ainsi dans la Ville au son des clairons & des trompettes. Il n'avoit point rencontré les ennemis, parce que la plûpart étoient alors de l'autre côte de la

Ville;

Ville ; & il ne les aperceut qu'après qu'il fut passé. Ils s'étoient retirez dans un détroit où ils étoient couverts de quelques montagnes, qui empeschoient qu'on ne les pût voir.

Les Corsaires ne furent pas de leur côté moins surpris de revoir le Vice-Roi, & toute sa Flote, lors qu'ils l'avoient crû si loin d'eux. Et parce qu'ils se trouvoient fort en desordre, & peu en état de donner une bataille, ils n'oserent pas aller à lui, ni l'attendre, encore qu'ils fussent les plus forts. La premiere resolution qu'ils prirent, qui n'est pas pour l'ordinaire la plus genereuse, ce fut de prendre la fuïte. Quelques-uns de leurs Vaisseaux commencerent à se retirer assez en desordre ; & les autres qui crûrent en devoir faire autant, suivirent aussi-tôt avec tant de precipitation, qu'ils ne tirerent pas la moindre piece de leur artillerie sur les gens du Vice-Roi. Il venoit à eux avec une satisfaction incroyable de tout le peuple de Canton, qui se preparoit à voir le jeu & le spectacle des Vaisseaux avec autant de sûreté, qu'il en avoit eu de frayeur peu de temps auparavant.

Les fuyards dans l'empressement où ils étoient, laisserent les plus beaux & les

plus grands de leurs Vaiſſeaux pour être trop peſans & ne pouvoir pas ſuivre les autres, ſur leſquels ils retirerent les Soldats, les gens de Mer, & ce qu'ils purent ſauver de l'équipage. Le Vice-Roi qui ne perdoit point de temp,les pourſuivit à toutes voiles. Mais il ne lui fut pas poſſible de les joindre. Leurs Vaiſſeaux étoient incomparablement plus legers, leurs Chiormes auſſi plus déliberées, mieux en haleine, & infiniment meilleures que celles des Tartares, qui n'étoient que de miſerables païſans qu'on ne retenoit que par violence.

Le Vice-Roi revint, après leur avoir donné la chaſſe quelque temps. Il ſe ſaiſit pour lors des Vaiſſeaux qu'ils avoient laiſſez, & ramena de la ſorte ſa Flotte, tout glorieux & triomphant dans la Ville. Il y fut recu comme ſon liberateur, & celui qui lui étoit comme venu du Ciel pour la ſecourir en un beſoin ſi preſſant. Le Vice-Roi des Lettres qu'il venoit de tirer d'un aſſez faſcheux embarras, vint auſſi au devant de lui, & il l'accompagna par toutes les ruës de la Ville, qu'il traverſa au milieu d'une foule de monde, qui ne ſe pouvoit laſſer de lui applaudir. Les places & les ruës où il paſſa, encore qu'il fît aſſez grand jour, étoient toutes éclairées de flam-

flambeaux ; & ce n'étoit par tout qu'odeurs & parfums qu'on brûloît pour lui rendre honneur , comme s'il eût été quelqu'une de leurs pagodes & de leurs idoles qu'on eût promené par la Ville. Mais à quel personnage donnoient-ils de l'encens ? & que ne font point faire la necessité & la flatterie à des miserables !

En suite de toutes ces réjoûissances publiques, les Vice-Rois s'employerent à la recherche des complices de la conjuration. Ce n'étoit pas ici celle de Catilina. Il ne s'agissoit que de délivrer sa patrie, & non pas de l'opprimer. On fit cependant des perquisitions très-exactes. Les Chinois sont ordinairement habiles à cacher & à dissimuler les affaires de leur Nation, & ils ne parlent qu'avec retenüe, même des choses les moins importantes. Celui qui auroit découvert un secret, deviendroit aussi-tôt un ennemi public , & toute la Nation le persecuteroit. Cependant, lors qu'ils sont à la question, les premiéres douleurs leur font bien-tôt dire tout ce qu'ils sçavent. Ils s'aiment trop pour aimer leurs amis, au point de souffrir quelque chose de pénible pour eux , & ils ne prétendent pas que cette amitié leur coûte si cher.

On n'eut donc pas plûtôt commencé à donner la question aux premiers qui furent

rent arrêtez, qu'on sçût aussi-tôt tous ceux qui étoient de la conspiration. Il y en avoit qui étoient simplement complices & consentans, & d'autres qui en étoient les negotiateurs & les chefs. Les Tartares ne tarderent point à couper les testes des uns & des autres. C'est le supplice ordinaire dont ils punissent les criminels, sans faire difference des crimes ni des personnes. Il suffit qu'ils ayent merité la mort.

On prît garde encore de plus près, en suite de cette premiere execution, à faire bien garder les portes de la Ville. Pour cela on y établit de nouveaux Capitaines avec des Soldats d'une fidelité reconnüe. On usa aussi de toutes les circonspections imaginables à fermer & à ouvrir les portes, en diversifiant tous ces moyens qu'on employoit, pour s'assurer, si elles demeuroient bien fermées, afin de mieux faire connoître à ceux qui pourroient penser à quelque nouvelle trahison, qu'on ne manquoit pas de se tenir bien sur ses gardes. On examinoit de plus très-soigneusement tous ceux qui entroient & sortoient de la Ville, & on vouloit sçavoir tout ce que l'on en enlevoit.

Toutes ces précautions, aussi-bien que la mort si precipitée des conjurez, tenoit le monde tout interdit, & faisoit qu'on ne

sça-

ſçavoit que dire & que penſer dans la Ville. Chacun de ces habitans étoit toûjours dans la peur que quelqu'un, qui lui voudroit du mal, ne l'allât dénoncer entre les conjurez; Car il n'étoit pas beſoin d'autre procedure pour faire perdre la vie à un homme ; & il y a bien ſujet de croire, qu'un grand nombre de perſonnes très innocentes furent traitées comme les plus coupables. C'eſt une ſorte de vangeance aſſez ordinaire à cette Nation, que des miſerables s'aillent pendre à la porte de leurs ennemis, pour faire connoître par là qu'ils meriteroient un pareil châtiment, ſi l'on leur faiſoit juſtice. C'eſt à ce prix que ces laſches achettent quelquefois la ſatisfaction d'une vangeance. Chacun donc des habitans de Canton demeuroit durant ces mauvais jours comme priſonnier dans ſa maiſon. On avoit ſeulement les yeux & les oreilles à ce qui ſe paſſoit ; mais il ne falloit rien dire. A peine même oſoit-on ouvrir la bouche dans les lieux les plus retirez du logis. On ne s'y expliquoit que par geſtes, & en hauſſant les épaules. Et c'étoit dans ces temps faſcheux le meilleur expedient qu'il y eût pour éviter de plus grands maux.

Quoi que les Chinois disent bien-tôt tout ce qu'ils sçavent, lors qu'ils sont à la question ; il y a pourtant par tout des hommes rares & qui peuvent passer pour des prodiges à l'égard des autres. C'en est un assez grand, qu'un homme seul ose bien être constant & genereux parmi une multitude de lasches & de timides. C'est ce qui arriva dans le graud nombre des Chinois qui furent dénoncez comme chefs ou complices de la conjuration. Un Capitaine Chinois, non d'entre les Corsaires, mais de ceux qui avoient commandé dans le païs, & qu'ils appellent des Mandarins d'armes, fut mis à la question ; & interrogé s'il scavoit quelque chose de la conjuration, & des Conjurez. Il répondit ; „ Qu'il en sçût, ou qu'il n'en sçût pas, „ qu'il n'étoit pas un homme à vouloir faire mourir aucun de ceux de sa Nation „ par les mains de ses ennemis ; qu'on n'appelloit pas une conjuration, la resolution „ que pouvoient avoir faite ceux d'un même païs de s'unir ensemble contre leurs Tyrans, pour délivrer leur patrie de l'oppression ; Qu'à la verité, si c'étoit-là ce „ qu'ils appelloient une conjuration, il étoit le premier de tous les Conjurez qu'il „ y eût dans l'Empire, & qu'il auroit

„ donné

„ donné de bon cœur sa vie pour faire reüs-
„ sir cette conjuration. Què c'étoit-là ce
„ qu'il avoit à dire, & ce qu'il sçavoit
„ fort bien. Ces paroles si fermes & si bien dites ne plaisoient pas aux Tartares, qui n'étoient pas accoûtumez à entendre ce langage parmi les Chinois. Et parce qu'ils étoient les maîtres, ils firent aussi-tôt un crime d'un discours si libre & si vigoureux. Ils ordonnerent donc qu'on préparât une plus rude question, & dirent à ce Capitai-
„ ne; Qu'il reservât cette fierté pour le
„ temps où l'on le serreroit de plus près,
„ & où tout son courage lui seroit pour
„ lors fort necessaire.

Il ne fut pas plus touché de leurs railleries, que de leurs menaces. Ce n'étoit pas un homme qu'il fallût mesurer sur le reste des Chinois, & Rome même dans le temps de ses Catons, n'auroit pas eu un nombre bien grand de semblables personnages. C'étoit le mâlheur de la Chine, de n'avoir pas eu plusieurs Capitaines comme celui-ci, qui auroient bien empesché les Tartares d'en venir si avant. On lui donna de nouveau la question, qui fut exttaordinairement rude. Il la souffrit avec une fermeté toûjours égale, sans changer de sentimens, & non pas même de visage. Plusieurs Chinois qui

jugeoient combien ils étoient éloignez de donner un si genereux exemple, étoient tous de mauvaise humeur, de voir tant de fermeté en un homme de leur Nation. Mais les Tartares enrageoient de trouver un Chinois qui se mocquât d'eux, & de tous les maux qu'ils lui faisoient souffrir. Ils se faschoient d'avoir affaire à un homme invincible, & qui ne vouloit pas se rendre au milieu de toutes les douleurs. Il leur disoit toûjours fortement & dans le temps qu'ils le tourmentoient davantage; „ Qu'ils se tourmentoient eux-mêmes in-„ utilement; qu'il étoit tout resolu de „ mourir dans les tourmens, & non une „ fois seulement, mais plusieurs, s'il avoit „ autant de vies qu'il en voudroit donner „ pour le service de son legitime Souve-„ rain, & de sa Patrie; Qu'il croyoit „ bien qu'elles seroient très-heureusement „ perdües, ou plûtôt glorieusement em-„ ployées, pour rendre à sa Patrie un de-„ voir si legitime & si indispensable à un „ homme de cœur.

Les Vice-Rois firent venir sa femme & son fils, ils les lui presentérent avec menaces qu'ils les alloient faire mourir en sa presence, s'il ne leur declaroit les conjurez. Ils vouloient voir si ce qu'il y a

de

de plus tendre à un pere & à un mari ne lui pourroit pas amollir le courage. Ils croyoient, qu'encore qu'il ne se souciât pas de perdre la vie, il seroit peut-être touché, que des personnes qu'il devoit le plus aimer, la perdissent à son sujet. Mais à peine les eut-il vûs devant lui, que se mocquant encore des Tartares, & regardant d'un œil fier son fils & cette femme : „ Celle que vous m'amenez ici
„ dit-il, n'est pas ma femme legitime. Non,
„ ma femme n'a pas été assez malheureuse
„ pour se trouver entre les mains des Tar-
„ tares. Il y a plusieurs jours que je lui
„ ay moy-même ôté la vie à la priere quel-
„ le m'en fit. Je ne pouvois me plaindre
„ qu'elle n'eût pas conservé son honneur &
„ le mien; & elle pouvoit être satisfaite de
„ l'estime que je faisois de sa fidelité. Mais
„ nous ne nous trouvions pas en sûreté
„ parmi toutes vos violences. C'est pour-
„ quoi nous ne voulûmes pas laisser plus
„ long-temps en peril ce qui étoit à elle
„ & à moi de plus precieux que la vie.
„ Vous pouvez donc faire tout ce qui
„ vous plaira de cette femme, qui n'est
„ point celle que j'ai legitiment épousée,
„ & à laquelle mon honneur, ni mon des-
„ honneur, n'est point attaché. Pour ce
„ jeune homme que vous me presentez, je
„ recon-

„ reconnois qu'il eſt mon fils. Mais il ſe-
„ roit auſſi peu au monde que ma femme,
„ ſi l'on ne me l'avoit ôté des mains. Je
„ crains donc ſi peu de le voir mourir,
„ que vous me ſatisferez au contraire de
„ lui ôter la vie au plûtôt. Qu'il meure,
„ je vous en conjure; Oſtez-lui la vie,
„ ou laiſſez-moi la liberté de la lui ôter
„ moi-même. Je mourai content, quand
„ je ſçaurai qu'il n'aura plus à vivre ſous
„ une domination de Tyrans; qu'il ne
„ pourra pas lui-même être un traître à ſa
„ Patrie; & qu'il ne pourra plus encore
„ ni voir, ni ſouffrir les trahiſons & l'op-
„ preſſion qu'elle ſouffre.

Ce pere ne pût pas répandre le ſang de ſon fils, & il n'obtint pas non plus de ſes bourreaux qu'ils le fiſſent mourir. Il n'avoit point d'armes, ni la liberté de s'en ſervir. Mais il y a apparence, qu'il auroit bien-tôt executé tout ce qu'il diſoit, s'il l'avoit pû, & peut-être quelque choſe de plus barbare, dont il n'y auroit qu'un infidelle & un idolatre qui fût capable, qui auroit été d'arracher avec plaiſir le cœur & les entrailles de ſon fils.

Ce qu'a fait autrefois Caton, cet homme tant vanté dans l'antiquité, ſemble beaucoup moindre, que ce qu'auroit fait ce

Capi-

Capitaine Chinois. Caton eut dans Utique aſſez de reſolution pour mourir de ſa main. Mais il n'en eut pas aſſez pour ſouffrir la mort de ſon fils. Il voulut bien au contraire l'envoyer à Ceſar avec des recommendations. Et il diſoit à ce Tyran : „ Que pour lui, il avoit fait „ choix de mourir, parce qu'il ne pou- „ voit pas ſe reſoudre à vivre ſous des Ty- „ rans, après avoir veſcu dans une Patrie „ libre depuis de ſi longues années. Mais „ que pour ſon fils, comme il étoit jeune, „ il pourroit bien avec le temps s'accoûtu- „ mer à la ſervitude. " Qu'il le lui recommandoit, & le prioit de le recevoir en ſa protection. Au lieu donc que ce Romain recommandoit ſon fils au Tyran de ſa Patrie, & en faiſoit dès lors un eſclave, ce Chinois au contraire étoit reſolu d'ôter lui-même le vie au ſien, afin qu'il n'eût à ſouffrir ni la tyrannie, ni l'eſclave. Ce ne ſeroit donc pas une exaggeration de dire que la Chine a eu auſſi dans ſes dernieres diſgraces des hommes extraordinaires, & même plus que des Catons.

Les Vice-Rois auroient dû faire plus d'eſtime de ce Chinois ſi genereux. Mais ou ils ne le conſidererent pas, ou plutôt ils le regarderent d'une telle maniere, qu'il leur parut même redoutable. Et ce fut peut-

être ce qui les obligea à ne laisser pas vivre plus long-temps un tel ennemi. Ils firent retirer son fils & sa femme, ausquels il paroît qu'ils ne firent aucun mauvais traitement, & le lendemain ils le firent mourir. Cét évenement a été une chose fort celebre parmi les Chinois. On approuve par tout les belles actions, & parmi les lasches mêmes. Mais c'est un très-grand mal qu'on loüe le bien, & qu'on y porte même de l'envie, sans qu'on se mettre davantage en peine de l'imiter & de le suivre.

On sçût peu de temps après par le bruit qui se répandit de cette mort, que ce Capitaine étoit un de ceux qui commandoient les troupes du Roi Gueyvan. Ce Prince, qui s'étoit retiré dans les montagnes, l'avoit envoyé par les Villes de la Chine, pour y animer les peuples à la liberté, & à se déclarer contre l'ennemi commun. Et c'est ce qu'il faisoit alors, leur faisant aussi entendre que Gueyvan seroit à leur teste, & les commanderoit comme le Roi & le legitime successeur de l'Empire de la Chine. Cette negotiation n'eut pas pour lors un succez plus heureux. Cét exemple d'une rare fidelité fit connoître seulement que Gueyvan, qui devoit être un des meilleurs Princes de

tous

tous ceux qui venoient d'être couronnez dans cet Etat, n'auroit pas pû employer un plus digne Ministre pour le servir contre ses ennemis. Sa valeur & son courage, qui lui ont merité de grandes loüanges parmi tous ceux de sa Nation, ont donné lieu aussi de parler ici avec un peu plus d'étenduë de ses dernieres avantures.

CHAPITRE XXI.

Les Corsaires prennent quelques places, & reviennent attaquer Canton.
Le Vice-Roi les défait en mer.
Mauvaise conduite des Chinois, qui ne faisoient qu'irriter les Tartares, & consumoient ce qui leur restoit de forces.

IL faut achever de rapporter ce que l'on a pû sçavoir de ces Corsaires, qui ne se lassoient point de donner tous les jours de nouvelles fatigues à leurs ennemis. Le Vice-Roi des Armes y perdoit toutes ses mesures. Cét homme, qui sembloit ne devoir jamais se lasser de se voir les armes à la main, avoit trouvé des gens qui pouvoient le satisfaire & sur la mer & sur la terre. Ils venoient encore de se rendre maîtres de trois ou quatre des meilleures places de la Province de Canton, où ils se maintenoient malgré toute la colere de ce Tyran, & tout ce que pouvoient faire les Tartares pour les en chasser. Ils tenoient de plus quelques autres Villes assiegées, qu'ils pressoient de fort prés. Mais ils étoient encore bien plus puissans sur la Mer, où ils étoient très-

très-mal satisfaits d'avoir les derniers jours precipité si inconsiderément leur retraite, eux qui avoient alors beaucoup plus de monde & plus de forces que le Vice-Roi. Ils ne tarderent donc pas à le rejoindre, & à venir donner en même temps une nouvelle allarme à la ville de Canton. Ils vinrent moüiller au pied du premier Fort qu'ils avoient pris peu de temps auparavant. Et de là aux yeux & en la presence du Vice-Roi, ils firent à ces habitans leurs menaces ordinaires. L'approche de ces gens qui paroissoient toûjours de si redoutables ennemis, remit incontinent le trouble & l'émotion dans la Ville. Les Tartares n'étoient pas moins embarrassez de voir tant de Corsaires fondre de toutes parts, & qui avoient par tout de si grandes & de si puissantes forces. Toute la Ville se mit sous les armes comme les autres fois, & y demeura toute la nuit avec un bruit & un tintamarre épouvantable. Les Corsaires n'en faisoient pas moins au dehors que les Tartares au dedans, qui mettoient en ordre leur Cavallerie, & crioient assez haut de tous côtez. Les Soldats étoient chacun en leur poste sur les murailles & aux portes de la Ville, & les Capitaines faisoient par tout de continuelles rondes. On ne garde pas parmi ces barbares un

aussi

aussi grand silence, qu'en faisant les rondes & les gardes dans les Armées disciplinées de l'Europe. Ce n'est au contraire qu'un résonnement continuel d'armes, de voix & d'instrumens de guerre. Ceux même qui sont en sentinelle & en garde, ne cessent toute la nuit de décharger leurs armes, au lieu que dans l'Europe on ne manqueroit pas en une telle heure de prendre l'allarme au premier coup de mousquet. Mais ce sont des barbares, & qui le sont encore plus dans leur maniere de faire la guerre, qu'il semble qu'il n'y ait que le bruit qui les assure & les rende vaillans. Ce peut être parce que le bruit & la voix tiennent pour l'ordinaire lieu de compagnie. Et ceux-ci aussi pour se rendre plus assurez les uns les autres, crient plus haut, & font davantage de bruit.

Ly, dès que le jour commença à paroître, resolut d'aller combattre en Mer les Corsaires. Et comme il sçavoit que pour cette fois ils en voudroient venir aux mains, & qu'ils l'attendoient pour cét effet, il se disposa aussi pour les aller attaquer avec une puissante Flote. Il ne tarda point à faire mettre à la voile & à aller à eux. Il les trouva qu'ils s'étoient déja mis en ordre & en état de combattre. Il fit de même le partage & l'ordonnance de

ses

ſes Vaiſſeaux, & donna auſſi-tôt le ſignal de l'attaque. On ſe choqua rudement de part & d'autre. Le combat fut ſanglant, & la victoire long-temps diſputée pancha tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre.

Les Tartares combattoient avec plus de valeur & plus d'ordre, & ſe maintenoient mieux. Mais les Corſaires avoient de l'avantage, ayant beaucoup plus de monde; outre que, comme leurs Vaiſſeaux étoient plus legers, ils revenoient plus facilement & plus ſouvent à la charge; & leur grand nombre s'étendant davantage en Mer ils venoient encore envelopper, & charger leurs ennemis devant & derriere. Il eſt certain, que s'ils euſſent été auſſi unis, & auſſi bien d'accord entre eux, que l'étoient les Tartares, cette journée, & pluſieurs autres en ſuite auroient pû être pour eux. Mais comme ce n'étoient que gens ramaſſez & partagez en differentes Eſcadres, les differens Chefs, qui les commandoient, n'avoient pas entre eux toute la bonne intelligence qui auroit été neceſſaire. Ils avoient bien un General, mais ils n'en reconnoiſſoient que la qualité, & ne lui obeïſſoient qu'autant qu'il leur plaiſoit, & non pas comme à un Chef qui auroit

eu une puissance souveraine & absoluë ; & ainsi, si au milieu de la meslée, il prenoit fantaisie à quelqu'un de ces Chefs d'Escadre, qui avoit moins de cœur, de se retirer, il le faisoit avec toute sa troupe, ainsi que Cleopatre laissa autrefois les Vaisseaux d'Antoine; & de là, il arrivoit qu'encore que les autres Escadres soûtinssent toûjours assez valeureusement le combat, toute leur valeur cependant étoit à la fin obligée de plier. Car d'abord que les Tartares appercevoient quelques vaisseaux des Corsaires prendre la fuïte, ils ne cessoient de crier victoire, ce qui les animoit à donner encore avec plus d'ardeur sur les autres, qui ne pensoient pas encore à se retirer. Dans ce peu d'union, & cette mauvaise intelligence qu'il y avoit parmi les Corsaires, une seule de leurs Escadres n'eut pas plûtôt commencé à fuïr ; que ce ne fut plus dès lors qu'un desordre & une déroute generale. Les Tartares assûrez aussi-tôt de leur victoire, ne manquerent pas de les pousser ; & c'étoit-là le mal-heur des Chinois, qu'étant aussi habiles à fuïr que les Parthes autrefois, ils ne l'étoient pas autant à combattre, & à gagner des victoires en fuyant. Ce fut là le succez de cette grande bataille, où les Corsaires

ſaires furent mis en fuite, & les Tartares à leur ordinaire eurent tous les avantages de la victoire.

On à ſçû que ces Corſaires avoient eu pluſieurs autres rencontres avec les Tartares pareilles à celle-ci, mais ce ne ſeroit jamais fait que de vouloir les dire toutes: outre que, comme c'eſt preſque par tout la même choſe, la Relation n'en pourroit être qu'ennuyeuſe. Il eſt certain, pour dire quelque choſe en general de la guerre de ces Pirates, qu'ils ſe donnoient bien de l'exercice fort mal à propos. Ils ne conſideroient pas que ce n'ètoit ni le temps ni la ſaiſon de faire connoître à leurs ennemis qu'ils étoient encore en état de ſe faire craindre. Auſſi pendant qu'ils ne faiſoient que les engager à être davantage ſur leurs gardes, & pour cela à demeurer ſous les armes, & à tenir toûjours de puiſſantes Armées en campagne, bien loin de leur faire beaucoup de mal, ou de remporter quelque avantage qui pût donner l'eſperance de la liberté à leur Patrie, ils ne faiſoient au contraire, que conſumer ce qui pouvoit leur reſter de forces, & ſe mettre ainſi, en ruïnant leur païs, en état de ne pouvoir jamais rien entreprendre contre leurs Tyrans. Car, quand même

ils auroient remporté quelque grande victoire sur le Vice-Roi, qu'ils l'auroient taillé en pieces avec toute son Armée, & qn'ils auroient par ce moyen reconqnis la Ville & la Province de Canton, ils auroient bien dû s'attendre d'avoir bientôt sur les bras de nouvelles Armées de Tartares, qui ne les auroient pas laissé joüir long-temps de leur victoire. Et si elles ne venoient pas alors, ce n'étoit que parce que tout cét armement des Corsaires ne passoit pas à la Cour pour une guerre fort considerable. On croyoit que c'étoient seulement quelques mutins & quelques coureürs qui pouvoient bien donner quelque occupation au Vice-Roi, mais qui meritoient peu les soins de l'Empereur des Tartares, non plus que la presence de Pelipaovan, le Conquerant de la Chine, sous le gouvernement duquel étoit cette Province.

Il auroit donc été plus avantageux à ces Chinois de laisser les Tartares goûter quelque temps les délices & les douceurs de la Chine. Il y a apparence qu'ainsi qu'il arriva autrefois à Annibal à Capouë, ils n'auroient pas été après cela des hommes invincibles, comme auparavant. Il falloit laisser r'allentir l'ardeur d'un ennemi victorieux. Et s'ils ne vouloient pas attendre qua-

quatre-vingts dix ans, ainſi qu'autrefois les Tartares avoient été autant de temps les Maîtres de la Chine, ils devoient au moins leur donner le loiſir de retirer leurs troupes, laiſſer repaſſer ces puiſſantes Armées, & obliger de plus en plus ceux qui ſeroient reſtez, à être moins ſur leurs gardes, dans la croyance qu'il n'y auroit plus rien à craindre pour eux dans leur nouvelle conqueſte. Mais d'engager au contraire leur ennemi à tenir toûjours la campagne, à avoir ſans ceſſe les armes aux mains, & à devenir ainſi tous les jours plus fier & plus inſolent de ſes victoires, ce n'étoit pas tant travailler pour la liberté de la Patrie, que la reduire à ne pouvoir jamais ſortir de l'oppreſſion & de l'eſclavage. Enfin, il n'y a qu'un Phœnix & qu'une Eſpagne au monde, qui ayent la vertu de ſe reproduire de leurs ruïnes, pendant que ce qui les ruïne ſubſiſte toûjours. On dit, pour le Phœnix, que le feu qui le conſume, eſt ce qui le r'anime en meſme temps; que c'eſt du braſier où il meurt, qu'il reprend une nouvelle vie; & qu'il ne pourroit pas, ailleurs que dans ſes cendres & les charbons de ſon buſcher, retrouver les émeraudes & les rubis de ſon plumage. L'Eſpagne s'eſt vüe de même renaître comme de ſon embraſement &

de ses cendres. Les Maures étoient aprés à la ruïner & à la détruire. Ils faisoient comme mourir tout ce grand Etat : mais ils ne laissoient pas de le r'animer en même temps ; parce qu'en y repandant le sang des Gots, ils ne faisoient que donner lieu à l'Espagne de redevenir bien-tôt elle même, & d'arriver encore à ce point de grandeur, au quel elle s'est vüe depuis une si grande & une si puissante Monarchie. Il se trouve dans la ruïne de la Chine quelque chose de ce qui est arrivé autrefois à l'Espagne. L'Empereur Zunchin peut paroître un autre Dom Rodrigues, non pas tant dans la perte de son Empire, que dans la maniere si promte & si precipitée, avec la quelle l'on a vû ce Prince & son Etat se perdre à la fois. Mais il n'arrivera pas qu'il soit aussi facile à la Chine de se rêtablir, qu'il l'a été à l'Espagne, parce qu'on ne peut guéres attendre de la legereté & de la mollesse des Chinois ces grands exploits, où il a falu que toute la valeur & toute la fermeté Espagnole se surpassâssent elles-même.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Celebre prédiction d'un Astrologue de la Chine ; Que cet Etat seroit conquis par un Etranger qui auroit les yeux bleus.

Précautions que les Chinois prenoient pour détourner l'effet de cette prédiction.

LEs Chinois, qui se sont toûjours assez adonnez aux Arts, & à l'estude des Lettres, ont eu aussi parmi eux de grands Speculateurs des Astres, & des hommes celebres dans la Judiciaire. Entre tous ces Astrologues qui avoient parmi eux quelque creance, un des plus renommez, qu'ils appelloient le grand Cahorri des Estoilles, leur avoit laissé, il y avoit déja quelques années, une prediction qui faisoit assez de bruit dans le païs. Cette prediction portoit qu'il viendroit un temps que l'Empire de la Chine passeroit en la puissance d'une Nation étrangere, & que celui qui en feroit la conqueste, seroit un homme qui auroit les yeux bleus. C'est une chose très-rare dans tous ces païs de voir un homme qui ait les yeux bleus, & il s'en trou-

ve si peu que depuis cent ans que les Espagnols sont aux Philippines, qui est le grand abord de toutes les Nations de l'Orient, ils temoignent n'avoir jamais remarqué des yeux bleus qu'en des personnes d'Europe, ou nées de parens qui en étoient venus. Et si l'on en pouvoit remarquer en quelque autre, c'étoit comme un prodige, & même une chose monstrueuse parmi ces peuples. Mais les Chinois sur tous les autres, faisoient voir en toutes les rencontres l'extréme aversion qu'ils avoient des yeux bleus, tant pour être une chose extraordinaire parmi eux, que parce qu'ils ne manquoient pas de penser aussi-tôt à leur prédiction.

C'a été une des raisons principales qui a fait, qu'ils se sont toûjours declarez si ennemis des Hollandois. Les yeux bleus sont causé qu'ils ne leur ont jamais voulu permettre d'aborder en leurs ports, non plus qu'aux Anglois & aux Danois qu'ils voyoient n'avoir pas tous les yeux noirs ou bruns, ainsi que ceux de la Chine.

Il n'a cependant servi de guéres aux Chinois de regarder si bien aux yeux de tant de monde. C'étoit d'un autre costé qu'ils devoient bien regarder de plus prés. Mais comme ils n'y ont pas pensé, l'effet de leur prédiction est arrivé aussi du costé

qu'ils

qu'ils ne l'attendoient pas. Celui qui doit avoir la teſté caſſée aura beau fuïr loin des bâtimens & des ruïnes, s'il ne peut encore éviter qu'un Aigle ne lui laiſſe tomber quelque jour une Tortuë ſur la teſte.

Les Chinois qui prenoient tant d'ombrage des yeux des Hollandois & des Anglois, ne ſe défioient pas qu'il leur en devoit venir de Tartarie, qui leur feroient beaucoup plus funeſtes. C'eſt de là cependant qu'ils peuvent dire, que la prédiction de leur Aſtrologue s'eſt trouvée veritable. C'a été le jeune Tartare Xunchi, qui devoit avoir les yeux bleux, & qui a conquis leur Empire. Il faut pourtant remarquer que la Relation ne rapporte pas expreſſement, que ce Prince ait eu les yeux tels que portoit le prédiction. On a ſçû ſeulement que Xunchi étoit parfaitement beau de viſage, qu'il avoit le teint d'une extréme blancheur, meſlée agreablement d'un peu de rouge, qu'à peine auroit-on trouvé un Anglois ou un Flamand, qui l'eut eu plus beau & plus frais. C'eſt donc à ces marques qu'on doit entendre qu'il avoit auſſi les yeux tels que les Chinois les devoient apprehender; parce que pour l'ordinaire, ils ſont comme inſeparables de ces viſages.

Voilà, ce me semble, de la maniere qu'on peut prendre l'accomplissement que les Chinois prétendent qu'ait eu leur fameuse prédiction. Elle n'étoit pas moins celebre chez cette Nation, selon que la Relation le rapporte, que le pourroit être parmi les Chrétiens, la prédiction de l'Ante-Christ, s'il est pourtant permis de faire ce parallele de la verité d'une de nos Propheties, avec une vanité de la Judiciaire des Chinois. Mais c'étoient-là les présentimens que ces miserables avoient de leurs mal-heurs. Ils ne sont que plus à plaindre d'avoir pris tant de précautions inutiles pour empescher l'entrée de leur païs aux Chrétiens, pendant qu'ils pensoient si peu à être sur leurs gardes du costé qu'ils avoient tout à apprehender. On a vû combien ils se mettoient peu en peine de payer & d'entretenir les troupes qui étoient à la garde de leur muraille : & c'étoit pourtant de ce costé là qu'ils avoient de plus veritables & de plus redoutables ennemis. Voilà enfin, jusqu'où pouvoient aller les mal-heurs de cette aveugle Nation, d'avoir crû être si bien avertie de ses maux, & d'avoir crû encore avoir pris toutes les précautions necessaires pour s'en garantir ; tandis qu'elle pensoit peu à reconnoître celui qui tenoit ses crimes, dans sa juste balance & les châtimens

qu'elle meritoit, Elle a voulu cependant comme se consoler, que son Astrologue au moins ne l'avoit pas trompée; & elle n'a pû s'empescher de témoigner, que c'étoit un Arrêt du Ciel, que l'Empire de la Chine passât en la puissance d'un autre Maître. Mais elle n'a pas été plus loin. Elle n'en n'a pas reconnu davantage celui qui appelle à son jugement les penples & les Rois; celui qui cache long-temps sa justice par la patience qu'il a sur les injustices des bommes; mais qui ne laisse pas de la manifester & de la faire connoître, quand il lui plaît, par les châtimens visibles qu'il fait de leurs infidelitez, & de leurs desordres.

CHAPITRE XXIII.

Les Chinois qui négotioient dans les Estats voisins, y furent mal-traitez lors qu'on y apprît la perte de leur Empire.

Mauvaise reception que fit le petit Roi de la Cochinchine à ceux qui venoient chercher une retraite dans ses terres.

APRE'S avoir rapporté ce que l'on a pû sçavoir de la Conqueste de la Chine par les Relations & les Memoires assez abregez qu'on en a pû avoir, il reste à dire quelque chose de la maniere que les Nations voisines traiterent ceux des Chinois, qui se trouverent dans leurs terres, lors qu'elles apprirent la perte de leur Empire. Comme ils s'étoient si mal défendus, à peine sçavoit-on qu'ils eussent été attaquez, quand on eut la nouvelle qu'ils étoient déja assujettis à de nouveaux Maîtres. De toutes les Nations de l'Asie, il n'y avoit presque que les Chinois qui transportassent alors leurs denrées & leurs marchandises daus les Etats voisins. Ils tenoient pour cét effet, aussi bien que pour la defense de leurs costes, un assez grand nombre de vaisseaux en Mér. Peu

de

de tems auparavant les Japonnois alloient bien trafiquer, comme eux, hors de leur païs: Mais alors tout ce commerce leur avoit été interdit par des Loix de leur Prince qui menaçoient de punition corporelle tous ceux du Japon, qui entreprendroient de sortir hors de ses terres. Il permettoit seulement aux Etrangers, à l'exclusion des Chrétiens Catholiques, de venir au Japon vendre & achetter ce qu'il leur plairoit. Un grand nombre de Chinois sortoient ainsi hors de leur païs, & particulierement de la Province de Foquiem, d'où sont presque tous ceux qui s'addonnent à la Navigation. Ils alloient porter leurs marchandises en differens lieux, comme au Japon, à l'Isle de la Corée, au Tunquin, à la Cochinchine, à Champa, à Cambaye, à Siam, à Patani, à Macassar, à Solor, à Sumatra, & quelquefois jusqu'à Jacatra, qui est une Colonie des Hollandois dans les Indes Orientales. Mais d'autant que leurs vaisseaux ne sont pas propres pour de grands voyages, quoi que quelques-unes de ces traites ne soient de guéres moins de cinq ou six cens lieuës, ils ne pouvoient pas aller plus loin. La politique aussi de cét Etat ne leur laissoit pas la liberté de construire de plus grands bâtimens, & qui fussent

assez forts pour des voyages de plus long cours. Elle apprehendoit que ces Marchands ne s'arrêtassent à la fin en des terres éloignées, d'où ils ne rapporteroient plus à la Chine le profit de leur commerce.

Les Chinois étoient toujours très-bien venus chez tous ces Etrangers à cause du grand profit que leur Negoce y apportoit. Et comme toutes leurs marchandises avoient grand cours & grand debit à Manile, & dans toutes les Philippines, on y voyoit toûjours aussi un grand nombre de ces Marchands. Il y en venoit moins durant ces dernieres guerres, mais quelques-uns ne laissoient pas d'y maintenir toûjours le commerce. Et d'abord qu'ils virent leurs affaires se pouvoir remettre, ils ne manquerent pas de donner de l'esperance, qu'ils y reviendroient encore en aussi grand nombre que jamais.

Les Chinois n'avoient pas non plus de peine à venir s'établir & demeurer chez les Etrangers. Ils y faisoient même des alliances & des mariages avec ceux du païs. D'autres prenoient quelques Cantons separez, qui étoient ensuite comme des Colonies & des habitations toutes de Chinois. Plusieurs autres étoient disperséz par le païs, où ils s'occupoient à cultiver les

champs

champs & les terres des Seigneurs de ces Etats. D'autres encore s'employoient en differentes vacations, & en plusieurs arts mechaniques ; par où ils se rendoient extrémement utiles chez ces peuples. On tient ainsi que durant les guerres de leur païs, il y en pouvoit avoir plus de cent mille qui avoient leurs familles & leurs établissemens dans les Etats de leurs voisins. Il s'en trouva dans une seule Isle des Philippines, qui se soûleva contre la ville de Manile en 1649. plus de quarante ou cinquante mille.

Autant que la nouvelle de la perte de la Chine surprit tous ses voisins, autant étonna & humilia-t'elle tous les Chinois qui étoient daos leurs Etats. Ceux-ci, qui n'étoient pas pour lors dans leur païs, & qui peut-être n'y devoient jamais retourner, ne laisserent pas d'avoir bren à souffrir de tout ce qui se dit alors à la honte & au deshonneur de leur Nation. Ils en étoient eux-mêmes tellement en colore, qu'ils ne pouvoient souffrir seulement d'en entendre parler. Ils ne vouloient pas croire non plus tout ce qu'on disoit des Tartares. Ils taschoient de couvrir de tout ce qu'ils pouvoient leur infamie & leur honte ; & pour cela il n'y avoit point de contes qu'ils n'inventassent

pour

pour faire croire que les Chinois avoient fait & faisoient encore de grands exploits pour la défense de leur païs. C'étoient de belles fictions que ceux qui étoient encore en la Chine ne laissoient pas d'écrire à ceux qui en étoient éloignez. Ainsi un Chinois Chrétien, qui avoit femme & enfans dans un lieu fort éloigné de la Chine, où il s'étoit établi depuis vingt ans qu'il en étoit sorti, & où il n'esperoit pas retourner jamais, fut bien assez hardi pour debiter que les Chinois avoient enfin taillé en piéces tous les Tartares; Qu'ils avoient délivré la Chine, & le reste du monde de ces Tyrans, & qu'il n'y avoit plus de guerre dans la Chine que de quelques-uns du païs, qui disputoient à qui donneroit un Maître à tout ce grand Empire. Celui à qui ce Chinois faisoit ce conte, s'efforçoit bien, autant qu'il pouvoit, de le desabuser. Mais l'autre ne manqua pas de faire voir aussi-tôt une lettre qu'il disoit avoir receuë de son frere, où il lui mandoit tout ce qu'il disoit. On prît garde, ce qui étoit encore remarquable, que cette lettre étoit de la même datte que la pretendue relation qui venoit de faire sçavoir le détail de tout ce qui été rapporté ici & l'on étoit si assuré que ce qu'elle disoit étoit veritable, qu'il n'en restoit

pas

pas le moindre doute, non plus que du temps, où elle marquoit que les Tartares avoient achevé de conquerir cét Empire. Celui à qui le Chinois debitoit sa nouvelle ne pouvoit s'empêcher de rire, & le vouloit bien convaincre qu'il n'y avoit rien de plus faux: mais il voulut en demeurer à ce que son frere lui écrivoit. Il pretendoit qu'à cause qu'il étoit Chinois, & zelé pour la religion de son païs, il n'etoit pas capable de lui mander des mensonges. C'étoient à la verité des qualitez qui rendoient ce personnage fort croyable. Ce pauvre homme pourtant ne laissa pas de s'en aller assez mécontent: ce qui donne lieu de penser qu'il avoit encore plus de foi à ce qu'on lui disoit, qu'à la lettre de son frere. Mais il étoit fâché & avoit honte en même temps de demeurer d'accord d'une verité qui ne lui plaisoit pas.

On n'a point fait dans la plûpart de ces païs de plus mauvais traitemens aux Chinois, tant à ceux qui y étoient déja, qu'aux autres qui y sont venus depuis avec l'habit de Tartare, que de se mocquer d'eux & leur dire quelques injures, comme de les appeller des traîtres à leur Roi, & des lâches qui avoient mal défendu leur Patrie. Ces reproches leur

leur pouvoient être ſenſibles ; mais c'étoit peu de choſe ; & ils en meritoient de plus facheux.

Ils trouverent encore moins de dureté parmi les Sujets du Roi d'Eſpagne, qui eurent au contraire beaucoup de compaſſion de leur infortune. Il auroit fallu être bien dur, pour ne pas voir avec quelque douleur l'état déplorable de ce grand Empire, qu'on avoit vû, peu d'années auparavant ſi floriſſant. Les Eſpagnols devoient être encore plus touchez que les autres, eux qui pouvoient ſe reſſouvenir de ce qui s'étoit paſſé antrefois chez eux. Il eſt pourtant vrai que generalement on n'étoit pas fort fâché que les Chinois fuſſent humiliez au point qu'ils l'étoient. Leur maniere d'agir avec les Etrangers étoit ſi pleine d'ombrages & de défiances, & tellement embarraſſée de difficultez. qu'il n'y avoit pas moyen d'aborder ni d'approcher ſeulement de la Chine. Ce qui faiſoit que tout ce grand Empire étoit comme fermé au commerce & à la ſocieté du reſte des hommes, & par là à la lumiere de la Foy & de la veritable Religion, qui y a été ſi horriblement perſecutée, par cette raiſon ſeulement, que ceux qui l'annonçoient étoit des Etrangers qui entroient dans leur païs, contre la défenſe de leurs

Loix.

Loix. Mais toute cette inhumanité ne procedoit que des terreurs paniques & des méfiances basses de cette ombrageuse Nation. Le Tartare est bien éloigné de toutes ces manieres d'agir des Chinois. Comme il juge plus avantageusement de sa valeur & de ses forces, il a voulu que l'entrée de ses Provinces fût ouverte à toutes les Nations de la Terre. Il se met peu en peine qu'il y vienne des Etrangers. Il apprehende si peu qu'on vienne conquerir son païs, qu'il prétend au contraire que le bruit de ses grands exploits a fait peur à toute la Terre.

Les Tartares sont vaillans & genereux, leur maniere d'agir est aussi plus franche & plns aisée, & revient beaucoup à ce qui se fait dans nôtre Europe. Ils n'ont pû souffrir toutes ces ceremonies & ces prosternemens qu'on faisoit devant les Mandarins Chinois, comme pour les adorer, ainsi qu'on le verra en traitant de leur gouvernement. C'est pourquoi comme on eut d'abord quelque esperance que le changement de cét Etat ouvriroit & faciliteroit le Commerce, non seulement des biens de la Terre, mais beaucoup plus des richesses de la Foy, tout autre que les Chinois, sur tout les Chrétiens, ne fut pas fâché que les affaires de ce grand Empire allassent avoir desormais une autre face. Il

Il faut dire cependant quelque chose de la maniere que le petit Roi de la Cochinchine, proche voisin des Chinois, les receut aprés la ruïne de leur païs. Ce Prince est petit fils d'un Vice-Roi qui se revolta contre le Roi de Tunquin, avec les peuples qui habitent un petit Canton de cét Etat: Ainsi la Cochinchine n'est qu'une petite partie du Royaume de Tunquin, bornée de la Mer au Midy & au Levant, mais continuë du côté du Nort, comme tout l'Etat de Tunquin, avec la terre ferme de la Chine. Ce Vice-Roi se maintint dans sa revolte avec cette qualité de Vice-Roi, ou de Prince de la Cochinchine. Son fils & son petit fils se sont maintenus aprés lui, & ce dernier est presentement le Roi de ce païs, qui est ainsi depuis soixante ans un petit Etat separé. Depuis ce temps le Roi de Tunquin n'a pas cessé de faire la guerre à la Cochinchine, prétendant en être toûjours le legitime Souverain. Mais ce n'a pas été une guerre où les deux partis se soient fort échaufez. Comme les rebelles ont eu des amis puissans, qui les ont toûjours maintenus, cette guerre n'a subsisté que par des raisons d'Etat; Et ce n'a plus été à la fin qu'une dépense & un employ de quelques finances ponr tenir quelques gens de guerre

ſur pied, ſans qu'il y ait eu ni perte ni avantage de part & d'autre. C'eſt l'état où étoit la Cochinchine. Que s'il eût pris alors envie aux Tartares de tourner leurs armes de ce côte-là, ils euſſent bien-tôt vuidé la querelle de ces deux Princes; & ils étoient l'un & l'autre aſſez voiſins de ces Conquerans, pour trembler au bruit de leurs victoires.

Pour revenit au petit Roi de la Cochinchine, encore qu'il ne fût pas fort puiſſant, il ne laiſſoit pas de faire aſſez le mauvais. Il témoigna beaucoup de mauvaiſe volonté aux Chinois qui venoient d'être chaſſez du Japon, pour le ſujet que l'on verra ci-après, & il mal-traita encore autant qu'il pût tous les autres de ce qu'ils s'étoient ſi mal défendus contre leurs ennemis. Ce Prince demeure ordinairement avec toute ſa Cour en un lieu, où un grand fleuve appellé le Tayſu ſe vient rendre dans la Mer. Les Vaiſſeaux de tous les Etrangers qui viennent trafiquer dans ce païs y entrent ſans aucune peine. Il y a à deux lieuës de l'embouchure de ce fleuve une Isle appellée Champailo, où d'une baye qui s'y trouve il ſe fait un Port où peuvent aborder quelques Vaiſſeaux. Il envoya là faire commandement aux Chinois, qui penſoient trouver quelque refuge chez lui, de

ne passer pas plus avant, parce qu'il ne vouloit pas donner retraite dans son païs à ceux qui avoient été des traîtres à leur Roi, & à leur Patrie. Il les tint deux mois à la baye de cette Isle sans leur permettre seulement d'entrer dans le Canal de la riviere. Il vouloit leur faire sentir qu'ils ne meritoient pas que sa grandeur les traitât mieux. Ils comprirent aussi ce qu'il vouloit dire, & qu'il lui falloit de l'argent. C'étoit en effet tout ce que pretendoit ce grand Monarque, qui ne croyoit pas qu'il fût indigne de sa grandeur de profiter de l'infortune de ces miserables. Et c'étoit encore à cause qu'il voyoit les Chinois dans l'abaissement, qu'il osoit bien les traiter avec cette fierté, lui qui dans un autre temps n'auroit pas ainsi agi avec eux. Ceux-ci, qui virent bien ce qu'ils avoient à faire, ne manquerent pas de faire des presens au petit Roi de la Cochinchine. Et ils eurent par ce moyen la liberté d'entrer dans le canal de sa riviere. Il continua à leur faire bien valoir cette grace, mais ils sçavoient assez qu'ils en avoient toute l'obligation à leurs presens.

CHA-

CHAPITRE XXIV.

L'Empereur du Japon, traitte durement les Chinois.

Ombrages que ce Prince a des Etrangers.

Combien ces défiances sont un puissant obstacle à la Conversion de ces peuples.

Il ne voulut point recevoir une Ambassade des Portugais de Macnô.

Que le Japonnois, quoiqu'il soit très-puissant, pourroit craindre les Tartares.

De tous les Princes voisins de la Chine, il n'y en a point qui ait fait paroître plus d'inhumanité à l'égard des Chinois que l'Empereur du Japon. Ce Prince, comme on l'a déja remarqué, s'est mis d'assez plaisantes phantaisies dans la teste. Ce ne sont, à les bien prendre, que de vaines frayeurs, qui inquiettent nne ame basse & timide, mais qui ne laissent pas d'être un puissant obstacle à la predication du saint Evangile, & à la Religion Chrétienne, qui commençoit à faire un progrez considerable dans tout ce grand païs. Il prétend être pourtant un très-vaillant & un très-puissant Monarque. Et il le pourroit bien être, n'étoit qu'avec toute

toute sa puissance, il apprehende tellement les Rois étrangers, ceux même qui sont éloignez de lui; de plus de cinq mille lieuës, & sur tout le Roi d'Espagne, qu'il en a des songes & des visions, lors même qu'il est le plus éveillé. C'est sur ces ridicules ombrages qu'il s'est mis dans l'esprit que tous ceux qui alloient annoncer la Religion Chrétienne dans ses Etats, n'etoient que des espions du Roi de Espagne. Et c'est la seule raison qu'il a euë de chasser tous les Chrétiens de ses terres, & qui l'a porté encore à faire mourir ceux qui y étoient demeurez cachez, ou qui y étoient retournez pour continüer l'entreprise qu'ils avoient commencée, de porter la lumiere de la Foy à ses peuples. Il en a fait un grand nombre de martyrs, & même de ses Sujets naturels qui avoient éte convertis à la Foy, sur la seule creance qu'il avoit, qu'ils étoient autant de Partisans des Espagnols. Enfin la peur où il est toûjours qu'on ne le vienne déposseder de ses Etats, lui a fait faire les rigoureuses défenses à tous ses Sujets, de sortir hors de ses terres: car il s'est imaginé, qu'ils pourroient bien aller se faire Chrétiens en des terres étrangeres, pour revenir ensuite avec les Espagnols, & leur aider à conquerir son Empire.

Les

Les Portugais lui envoyerent en 1647. une Ambaſſade très-honorable, dont les gens & l'équipage étoient ſur deux Galions. C'étoit pour traiter du rétabliſſement du commerce avec la ville de Macaô. Il ne fut pas poſſible de rien faire avec ce Prince. Il renouvella au contraire d'une maniere encore plus forte ſes prémieres défenſes. Il prétendit ſeulement faire beaucoup de grace à ces Ambaſſadeurs de leur laiſſer la vie. Les deux Galions demeurerent devant Nangaſaque quarante jours, depuis le vingt-ſixiéme Juillet, juſques au ſixiéme de Septembre de l'année 1647. On ne peut dire ce que ne firent point durant tout ce temps ceux du Japon, pour prendre leurs ſûretez, & ſe tenir ſur leurs gardes dans les défiances, & les ombrages qu'ils prenoient des moindres choſes. Ils ne laiſſerent pas de paroître vouloir traitter ces Portugais fort obligeamment, & avec toutes les civilitez que les meilleurs amis ſe pourroient rendre par tout ailleurs. Cependant, ils leur firent trouver bon de mettre à terre toute leur artillerie, leurs munitions, leurs voiles, & leurs timons, pour mettre le tout en leur garde, les aſſeurant de le leur rendre très-fidellement, lors qu'ils ſeroient prêts de ſortir de leurs ports.

Les Portugais ne furent pas d'avis au commencement d'accorder cette demande. Ils s'excusoient qu'ils n'avoient pas ordre de ceux qui les envoyoient d'en agir ainsi. C'étoit pourtant plûtôt par l'apprehension qu'ils avoient que les Japonnois ne voulussent les desarmer, pour venir en suite avec moins de peril leur ôter la vie, ainsi qu'il étoit arrivé à l'Ambassade qui y étoit venuë de Macaô en 1640. Ils connurent neanmoins peu de temps après qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'ils pouvoient en toute sûreté leur accorder ce qu'ils demandoient. Ils voyoient tous les jours que les vaisseaux Hollandois qui arrivoient alors à Nangasaque, ne faisoient pas de difficulté de leur laisser en garde tout leur équipage. Car, on usoit aussi au Japon de toutes ces précautions à l'égard des Hollandois, par la crainte qu'on y a generalement de tous les Etrangers. Mais on y apprehendoit les Espagnols encore plus que tous les autres.

Toutes ces terreurs paniques ne sont qu'un artifice de l'ennemi du salut des hommes, qui prétend par là empêcher que ces miserables peuples ne viennent à la connoissance de la veritable Religion. Car il est certain, qu'à bien considerer le Japon, il n'y a point de Souverain

-verain dans l'Europe, & non pas même le Roi d'Espagne, qui pût conquerir un païs si éloigné, ni qui y pût même conserver une seule place. Il ne faut pour cela que considerer que le Japon est une étenduë de terres & de peuples, qui contient plus de soixante Royaumes. Ils ne sont pas à la verité si grands chacun en particulier que le Royaume de Naples, mais au rapport des Espagnols, qui ont vû les uns & les autres, ils ne le sont pas moins que ceux de Grenade, de Murcie, de Valence, & d'Andalousie. Il n'y a pas ainsi lieu de douter, qu'un Prince, qui commande à soixante de ces Royaumes, ne soit très-puissant Monarque. Et tout ce grand païs est encore extrémement peuplé d'une Nation toute guerriere, & qui craint si peu la mort, que pour s'expliquer seulement de ce qu'elle voudroit faire pour les personnes qu'elle aime, ou pour le service de son Prince, elle ne tarde pas à se mettre le poignard dans le sein. Ces peuples sont aussi tres-unis ensemble, & tres-soûmis à ceux qni les gouvernent. Ils sont encore tres-bien armez, & de toutes les armes, dont on a l'usage dans l'Europe. On peut juger de là, si quand un Prince étranget seroit passé dans le Japon, & qu'il y auroit pris, ou fait construire quelque place, il s'y pourroit maintenir

long-temps, quelque forte & bien pourvûe qu'elle fût, & quand même il y emplouroit tout ce qui suffiroit pour faire subsister une Armée entiere. Il auroit bien-tôt de rudes assauts à soûtenir du côté de la terre. Il y verroit bien-tôt de puissantes batteries ruïner ses défenses; & quelque resistance qu'il fît, il ne laisseroit pas de demeurer toûjours assiégé & enfermé, non seulement au milieu de grandes Armées, mais encore de murailles & de montagnes même, s'il étoit necessaire. Du côte de la Mer, quand même il l'auroit libre, & un port par où il pourroit recevoir du secours, il pourroit s'attendre de trouver du soir au matin la Mer & l'entrée de son port fermées par des montagnes que les Japonnois y transporteroient, s'il en étoit besoin. Il y a là, des gens & des vaisseaux, & tout ce qui est necessaire pour de plus grandes entreprises. Ce Conquerant se verroit donc bien-tôt enfermé dans sa place, sans esperance de secours. Et quand il auroit des vaisseaux & des forces en Mer, s'ils n'étoient pas encore entrez dans son port, il verroit qu'ils n'y pourroient plus aborder, & qu'il n'auroit pas même de port alors, en sorte qu'il seroit obligé de les abandon-

ner

ner aux tempêtes & aux mauvais temps, aux bancs & aux bas fonds, qui se trouvent en ces Mers plus qu'en toutes les autres du reste du monde. Que s'ils étoient dans le port, ce seroit pour n'en pas sortir, pour demeurer assiégez & enfermez comme lui.

Il ne faut pas qu'on se figure, que ce soit une exageration, de dire, que les Japonnois transporteroient les montagnes. Cela doit s'entendre par pieces & par morceaux, & non pas toutes entieres & à la fois, comme de grands Saints l'ont fait autrefois d'une maniere miraculeuse. Pour montrer cela, je n'ay qu'à rapporter ce que fit le Gouverneur de Nangasaque, dans le temps que les deux Galions des Portugais demeurerent dans son port. Après plusieurs demandes & réponses des uns & des autres, ils entrerent enfin dans le canal de la Riviere, qui a auprès de cette Ville plus d'un quart de lieuë de largeur. Mais quelques jours après, ceux qui étoient sur ces Vaisseaux, furent fort surpris de voir un matin cette Riviere fermée dans toute sa largeur d'un grand pont, entre lequel & le Château de la Ville, ils se trouvoient cemme prisonniers. Les Japonnois n'en demeurerent pas là. Deux ou trois jours après, ils firent voir encore

un matin sur ce même Pont, quatre Forts en distance égale, tout couverts d'artillerie & de gens de guerre. Outre ces Forts, il y avoit aux deux extremitez du Pont, en descendant la Riviere, deux Escadres de Vaisseaux, ou plûtôt deux Armées entieres, où il paroissoit en chacune plus de mille Barques & Navires, tant grands que petits, avec un nombre de milices dessus presque incroyable. Il est aisé de voir, si après cette diligence, les Japonnois ne pourroient pas faire des choses, qu'il semble qu'on ne pourroit rappoiter sans exageration.

On sçût que ce qui avoit donné sujet au Gouverneur de Nangasaque de faire tout ce grand appareil, étoit qu'après avoir donné avis à la Cour du Japon de l'Ambassade des Portugais, il avoit pris garde qu'ils étoient entrez en des défiances, qui les auroient pû porter à s'en retourner, & comme il avoit apprehendé de fascher l'Empereur, & de passer à la Cour pour un imprudent, si, après avoir donné avis de cette Ambassade, elle s'en étoit retournée sans avoir receu les ordres & les réponses de la Cour, il s'étoit pour cela si bien préparé à retenir ces Ambassadeurs.

Si le Gouverneur d'une seule Ville pouvoit, pour un sujet si peu important, faire une telle dépense, & une telle ostentation de sa puissance, en construisant sur une grande Riviere en moins de quinze jours un Pont avec des Forts tout couverts d'artillerie, & mettre encore plus de deux mille Vaisseaux, avec tout leur équipage, & leur monde en état de combattre, sans les autres milices qu'il tenoit encore sous les armes dans ses places : que ne pourroit point son Souverain & son Maître, pour chasser de ses Etats & de ses Terres un ennemi qui y seroit entré, quelque puissant & quelque redoutable qu'il fût. Il est donc certain qu'il n'y a point de Rois ni de Princes dans l'Europe, qui gagnassent beaucoup à faire des Conquestes si loin. Ce n'est pas que quelques Japonnois n'ayent dit, que dix mille bons Soldats Espagnols pourroient conquerir le Japon. Mais les Espagnols seroient fort vains, s'ils pretendoient que ces Iaponnois leur auroient parlé alors fort serieusement. Dix mille hommes, sans autres dix mille encore pour soûtenir ces premiers au besoin, seroient si peu de chose, pour faire quelque grand exploit dans un païs si puissant, qu'à peine y en auroit-il assez pour soûtenir une embuscade des ennemis. Et si la faim

& les maladies, dans un changement d'air & de climat où les incommoditez des mauvaiſes nourritures en faiſoient mourir une partie: Si la difficulté de traverſer les Rivieres, & de s'ouvrir les paſſages en noyoit ou perdoit une autre: Si les attaques des ennemis, les embuſcades, les eſcarmouches & les batailles en conſumoient encore une autre, combien reſteroit-il enfin de ces dix mille hommes? puis que quand même il n'y a ni guerre, ni ennemis, c'eſt ſi-tôt fait d'un bien plus grand nombre? Le ſens commun demeure donc bien d'accord qu'il n'y auroit qu'à rire d'un homme qui ajouteroit quelque creance aux paroles de ces Japonnois, auſſi bien que de celui qui croiroit avoir avancé quelque choſe pour avoir défait dix mille ou cent mille hommes dans le Japon, qui ne feroient pas encore ſi bon marché de leur vie à ceux qui les attaqueroient.

Il paroît ainſi que le Japonnois n'à pas beaucoup de ſujet d'avoir peur. Mais le Demon le trouble de la ſorte, pour lui faire fermer l'entrée de ſon païs à la lumiere du ſaint Evangile. Elle y eſt fermée auſſi par une ſi horrible perſecution, qu'à l'exception de celle qu'on attend de l'Ante-Chriſt, les Hiſtoires n'en marquent guéres

res de plus cruelle. Il n'y a pas même d'esperance que les Ministres du Dieu vivant puissent approcher de long-temps de ce grand païs, si ce n'est que comme il a la clef de cét abysme en ses mains, il y ouvre une voye qu'on ne sçait pas encore. On voit seulement que s'il y avoit quelques moyens humains pour rendre le Japon libre aux Chrétiens, ce seroit en faisant mieux connoître à ce Prince l'état de ses forces & de sa grande puissance ; qu'il ne doit pas apprehender des Conquerans, lui qui est plus en état de faire trembler tout ce qu'il pourroit avoir d'ennemis au monde ; que des Etrangers ne gagneroient guéres à le venir attaquer ; qu'il sçait déja que ses voisins n'ont pas des forces égales aux siennes, & que les autres Princes plus éloignez, quelques puissans qu'ils fussent, n'auroient garde de lui venir apporter de si loin des victoires & des triomphes. Le Japonnois est un Prince si superbe, & toute sa Nation tellement sensible à la gloire, que si cette vanité pouvoit une fois avoir entrée dans son esprit, ils donneroit bien-tôt la liberté dans son païs à tous les Etrangers, & pour lors il se soucieroit si peu qu'ils fussent ou qu'ils ne fussent pas des espions des autres Princes,

qu'il envoyeroit même les défier & leur faire des menaces dans leurs Etats. Ceux qui sçavent mieux l'humeur de cette Nation, & combien elle est puissante, jugeront s'il y a quelque apparence qu'elle pût changer de conduite en connoissant mieux ses forces.

L'on a parlé du Japon avec un peu plus d'étenduë, dans le desir que s'il étoit possible, ces miserables cessassent de craindre leur bonheur, & donnassent enfin quelque liberté à ceux qui seroient prêts de le leur faire connoître. Il n'y en a aucun moyen presentement. Leurs apprehensions au contraire augmentent tous les jours. Autrefois ils ne craignoient que des ennemis éloignez; mais ce sont leurs voisins à present qu'ils redoutent le plus; & ce n'est pas sans raison qu'ils les doivent craindre. C'est la juste punition de ceux qui ont peur & qui se tourmentent sans sujet, d'avoir ensuite de justes sujets de se tourmenter & de craindre. Le Japonois est tres proche voisin du Tartare; car le Royaume de la Corée, dont il est le Maître, n'est éloigné que de trente lieuës des Isles du Japon. Si ces Princes venoient donc à se broüiller, & que les Tartares entrassent dans le Japon, comme ils ont fait en la Chine, ce ne feroit pas une petite marque

que que Dieu voudroit desormais se faire connoître dans ce grand païs. Toutes les précautions que l'on y prend ne seroient pas alors plus puissantes, que l'ont été celles qu'on a prises en la Chine, & ces miserables reconnoîtroient enfin qu'ils ont un Maître auquel ils ne sçauroient empêcher l'entrée de leurs terres; parce qu'il sçait bien se faire ouverture où il lui plaît, mais d'une maniere qu'ils ne connoissent pas.

Le Japonnois, qui est ainsi entré en de nouvelles frayeurs depuis la ruïne de ses voisins, a fait traiter avec une dureté de barbare tous les Chinois qui étoient dans ses Etats, & ceux même qu'il sçavoit bien n'avoit rien contribué à la perte de leur Empire. Il y avoit un grand nombre de Chinois dans le Japon qui y avoient épousé des femmes, & donné aussi leurs filles à ceux de ce païs. Quelques-uns alloient & venoient continuellement de la Chine au Japon pour l'exercice de leur Commerce. D'autres qui étoient de riches Marchands étoient plus residans à leurs boutiques & à leurs magasins, où ils vendoient leurs marchandises & entretenoient assez grand negoce avec les Marchands du Japon. Tous ces gens n'étoient ni complices, ni consentans des trahisons qui se venoient

de faire en la Chine. Ils n'avoient rien contribué aux malheurs de cét Etat. Ils n'étoient pas même alors dans leur païs. Ils s'étoient retirez au Japon, aussi-tôt qu'ils virent le trouble & la guerre dans les Provinces où ils negotioient. Cependant, quelque bien informé qu'on fût au Japon de leur innocence, on n'y eut pas plûtôt sçû la perte de la Chine, qu'ils furent condamnez comme des traîtres & des lasches qui avoient livré honteusement leur Roi & leur Patrie en la puissance de leurs ennemis. On ne voyoit pas le mal que pouvoient avoir fait ces miserables: Mais un Arrêt de l'Empereur de Japon ne laissa pas de declarer que la Nation des Chinois étoit desormais indigne de vivre parmi ses peuples & d'ordonner qu'elle eût ainsi à sortir au plûtôt de toutes ses terres & Seigneuries, sous de trés-rigoureuses peines. Il fallut s'en aller sans replique, car les volontez de ce Prince, ni les Arrêts de son grand Conseil de Tenca, ne souffrent pas de remontrances. C'étoit une chose pitoyable, de voir tant de miserables se mettre ainsi en mer abandonnez de tout secours, & obligez d'aller chercher des terres inconnuës, ne pouvant ni retourner en leur premiere Patrie, qui étoit toute ruïnée dës Tartares, ni demeu-

meurer en une terre qui leur tenoit lieu de Patrie depuis ſi long-temps. Il falloit même faire une grande diligence, en ſorte que dans cét empreſſement, ils ne pûrent pas obtenir d'emporter quelques-unes de leurs marchandiſes, comme du cuivre & des armes, ſur leſquelles il y avoit des déſenſes. Seulement quelques-uns de ceux qui s'étoient mariez dans le Japon y laiſſerent leurs familles, dans l'eſperance d'y revenir, lors qu'on n'y porteroit pas les choſes à une ſi grande rigueur; & depuis ils eurent permiſſion d'aller & de venir avec leurs Vaiſſeaux, mais pour les affaires du Commerce ſeulement, & ſans pouvoir s'arrêter dans ces Etats, comme auparavant.

Les autres Marchands de la Chine, qui y vinrent depuis pour continuer leur Commerce, furent bien encore plus mal-traitez. Comme ils étoient alors ſujets des Tartares, ils avoient des habits & les cheveux courts à la mode de Tartarie. Cette nouveauté ne plût pas au Iapon. On leur envoya donc un commandement de ne pas deſcendre de leurs Vaiſſeaux, ni de décharger aucune de leurs marchandiſes; mais de s'en retourner au plûtôt d'où ils venoient; & de ne revenir jamais au Japon avec des habits de Tartare; qu'autre-

ment ils y seroient très-mal receus & punis, comme ils le meriteroient, de leur temerité. Cependant ils ne pouvoient pas s'en retourner du même vent qu'ils étoient venus ; Car comme il y a sur des Mers un rang & un partage de vents qui se succedent durant toute l'année ; selon l'ordre à peu près de nos Saisons ; il falloit attendre plusieurs mois pour avoir un vent tout contraire à celui qui les avoit amenez. Les Chinois se virent donc dans la necessité d'attendre le temps propre à sortir d'un lieu, où ils ne pouvoient entrer, & de demeurer cependant en Mer prisonniers dans leurs Vaisseaux, où, après avoir déja tant souffert dans leur païs, les inhumanitez du Japonnois leur firent bien sentir qu'ils n'étoient pas encore au bout de leurs maux.

Ils furent si cruellement traitez de ces barbares, que les Tartares qui le sçûrent, en témoignerent fort haut leurs ressentimens, par les menaces qu'ils iroient s'en vanger jusques dans le Japon, & qu'ils apprendroient à ces peuples, qu'ils étoient encore en état de conquerir un Empire. Les deux Vice-Rois de Canton qui se tenoient particulierement offensez de cét insulte des Japonnois, avoient assez d'envie d'en porter leurs ressentimens plus avant. Mais ils

ne

ne pouvoient par eux-même faire quelque entreprise sur cét Etat. C'étoit au jeune Xunchi à entrer le premier dans cette querelle, & il est certain que s'il se fût resolu de porter la guerre dans le Japon, il auroit donné en peu de temps bien des affaires à ce Prince. Il n'y avoit pas loin pour y faire passer des troupes de la Chine & de la Corée, & ces deux Nations, qui sont ennemies de tout temps des Japonnois, ne demandoient pas mieux que cette guerre. C'étoit dequoi donner à penser à son voisin, & l'obliger à rabattre bien-tôt de sa fierté, & encore plûtôt, si Pelipaovan le Conquerant de la Chine avoit paru à la téte de ceux qui auroient voulu lui aider à conquerir le Japon. On ne sçait pas quelle resolution l'Empereur Xunchi auroit pû prendre, & comme il n'est pas permis de vouloir le mal, pour qu'il en arrive du bien, il ne l'est pas non plus de vouloir qu'unPrince devienne un Usurpatenr & un Tyran. Mais si Dieu, qui est le maître des Souverains & des Etats, permet jamais que le Tartare porte ses armes dans le Japon, il y a apparence que ce sera un moyen d'y donner quelque entrée à la lumiere du saint Evangile, qui trouve presentement tant de resistance parmi cette Nation.

Voi-

Voilà en general de quelle maniere les Chinois furent traitez de leurs voisins après la perte de leur Empire. La plûpart se contenterent de leur dire des injures, de les railler, & de parler avec mépris de leur Nation. Il n'y eut que le Japonnois qui les traita avec la dureté & la fierté dont il étoit capable. Les Tartares blâmerent seulement les Chinois de leur lascheté, & de ce qu'ils s'étoient si mal défendus; & par mépris ils les appelloient les Doux. Depuis dans les Loix & les Ordonnances qu'ils firent pour le gouvernement de cét Etat, ils parlerent toûjours d'eux en des termes qui leur pouvoient faire connoître qu'ils ne les estimoient guéres. On insulte par tout aux miserables, & par tout ceux qui se soûtiennent encore, foulent aux pieds ceux qui sont tombez, comme si quelque jour ils ne pouvoient pas faire la même chûte. Mais c'étoient des barbares qui traitoient de la sorte les Chinois. Au lieu que des hommes raisonnables auroient bien dû regarder plûtôt la ruïne de cét Empire de la maniere que Scipion envisageoit autrefois celle de Carthage. Ce sage Romain consideroit cette fameuse Ville, qui étoit abandonnée en même temps à la fureur des flammes, & à celle des Soldats Romains, ses irreconciliables ennemis. Il en-

tendoit

tendoit les cris de joye des vainqueurs, & les voix plaintives des vaincus, qui ne laiſſoient pas de percer juſqu'au Ciel à travers l'embraſement où ils étoient envelopez. Il voyoit ces miſerables, qui ſe precipitoient, pour s'échapper du feu, être receus ſur le fer des lances des Soldats, ou être briſez & foulez des pieds des chevaux ſur le carreau. Il regardoit des hommes, dont une moitié du corps étoit toute couverte de playes, & l'autre toute embraſée de flammes, comme ſi ces miſerables euſſent dû mourir de deux morts à la fois. Scipion voyoit d'un lieu élevé tout ce deſaſtre; & ce n'étoit pas ſans verſer des larmes; lors que quelques Chevaliers Romains lui demanderent le ſujet qu'il avoit de pleurer la ruïne d'une Ville, qui avoit été unſi redoutable ennemie de la Republique Romaine. Cét homme qui portoit ſa vie plus loin que les autres, leur fit une réponſe qui étoit digne, ſans doute d'un Philoſophe & d'un Romain.

„ Je ne pleure pas (dit-il) de tendreſſe & de compaſſion pour Carthage; Mais je pleure de voir l'état des choſes humaines, & à quoi elles ſont reduites. Non, je ne répans pas des larmes pour Carthage. Je ſçai trop les maux qu'elle a faits à ma Patrie & à la famille

„ des

» des Scipions. Je sçai les loix de la » guerre, qui ne pardonnent pas à ceux qui » se sont declarez tant de fois rebelles & en- » nemis; & c'est pour la trosiéme fois que » Carthage a pris les armes contre Rome. » Je ne suis donc pas si touché de la ruïne » de cette Ville; moi qui la commande au » contraire, pour conserver Rome. Mais je » pleure pour Rome elle-même; & je ne » puis retenir mes larmes, en voyant qu'un » jour ma Patrie n'aura pas un sort » plus favorable. Je pleure enfin les » maux à venir de Rome; & je les regarde » déja dans les ruïnes de cette Ville si fameu- » se dans tout l'Univers, & si puissante par » mer & par terre depuis sept cens ans. Je » la vois qu'elle étoit, il n'y a pas encore » soixante & dix ans, si glorieuse des dé- » poüilles des Romains qu'elle remporta à » la bataille de Cannes. Je la vois qu'elle » nous étoit si redoutable, pendant qu'An- » nibal combattoit pour elle; cet Annibal » qui vint arborer ses étendars jusques sur » les portes de Rome, & qui auroit pû en- » core se rendre maître du Capitole, s'il » eût sçû se bien servir de la fortune & de » ses avantages. Voilà donc cette Ville qui » a coûté la vie à tant de Consuls Romains, » qui a été tant de fois la victorieuse de » nos Armées, & des plus fameux de nos

» Capi-

„ Capitaines. N'est-ce pas dans ces Pla-
„ ces & sur ce même theatre, que nous vo-
„ yons à cette heure tout couvert de flam-
„ mes, qu'on a mesuré autrefois par boisse-
„ aux les anneaux des Chevaliers Romains,
„ de tous ces vaillans hommes qui venoient
„ de succomber sous les armes victorieuses
„ de Carthage? Mais je vois la fortune de
„ Carthage bien differente de ce qu'elle a été
„ autrefois: je vois par là, qu'il n'y
„ a point de prosperité constante sur la ter-
„ re! Il n'y a point d'Empire si
„ puissant, dont il ne faille attendre quel-
„ que jour le renversement & les ruïnes. Et
„ Rome ma Patrie ne sera de même en son
„ temps que les ruïnes de cette Rome qui
„ fait tant d'ostentation de sa grandeur & de
„ sa puissance, aujourd'hui qu'elle a la vic-
„ toire & qu'elle triomphe de sa plus re-
„ doutable ennemie.

Scipion envisageoit de la sorte les malheurs à venir de Rome, dans les maux presens de Carthage. Pour sçavoir s'il s'est trompé dans ce qu'il pressentoit devoir arriver à sa Patrie, il n'y qu'à voir ce qu'en dit un Pere & un Docteur de l'Eglise. S. Jerôme ne fait pas difficulté d'interrompre l'exposition qu'il fait des Ecritures saintes, pour déplorer le sac & le pillage de Rome, qui arriva de son temps.

„ Car-

„ Carthage (dit-il) a été ruïnée une „ seule fois, & Rome plusieurs. Les en„ nemis de Rome sont entrez plusieurs „ fois victorieux dans cette premiere Ville „ du monde. Il est arrivé une fois entre „ les autres, qu'un seul petit animal a été „ l'occasion de la perte de Rome. Ce qui a „ fait dire à un Historien de ces temps, qu'„ afin qu'il ne manquât rien à la maîtresse „ du monde, il falloit qu'on pût dire en„ core qu'un lievre avoit pris Rome. Il seroit donc à propos que les hommes regardassent avec des yeux raisonnables toutes ces grandes revolutions qu'ils voyent arriver dans les Etats. Chacun qui pourroit pressentir ses maux à venir par ceux qu'il voit arriver aux autres, pourroit ainsi se détromper de sa fausse prosperité, & se mieux preparer aux disgraces communes à tous les hommes. Les Princes & les Nations voisines des Chinois auroient bien dû envisager de la sorte la ruïne de ce grand Empire, plûtôt que d'insulter à des miserables, ainsi que fit le Japonnois, qui n'eut pour eux qu'une dureté & une inhumanité de barbare. C'est par cette remarque que j'acheve de rapporter ce qui s'est passé de plus considerable dans la Conquête de la Chine. Il reste à dire quelque chose de l'état où elle est presentement

sous

ſous ſes nouveaux Maîtres ; de leur conduite & de leur maniere de gouverner ; de leur Religion , de leurs forces , de l'état de leurs Armées , & enfin des mœurs & des coûtumes des Tartares.

CHAPITRE XXV.

Quelle eſt la Religion de ces Tartares. De leurs vices , & de leurs vertus naturelles.

ON peur dire que les Tartares qui ont conquis la Chine, ſont des hommes presque ſans DIEU & ſans Religion : Car il ne paroît gueres qu'ils s'attachent à reconnoître aucune Divinité, ni à faire des actes d'aucune Religion particuliere. On voit ſeulement qu'ils reçoivent indifferemment toutes les Religions ou ſuperstitions qu'on leur preſente , qu'ils n'en rebuttent aucune , & qu'ils s'accommodent de toutes. Ainſi, comme on pourroit dire , que ce ne ſeroit point proprement avoir d'ami , que d'avoir tout le monde pour ami , & ne connoître point d'homme de bien, que de n'en connoître point de méchant. On pourroit dire de même des Tartares , qu'encore qu'à l'exterieur ils puiſſent paſſer pour des idolâtres,

ils n'ont pourtant point, à proprement parler, de Religion, parce qu'ils ne sçavent, & ne se soucient guéres de sçavoir ce qu'ils adorent. Ils ne paroissent pas même la plûpart avoir ces premieres notions que le seul instinct de la Nature imprime dans l'ame sans aucune lumiere surnaturelle, & par où les Philosophes font reconnoître un souverain être, & une premiere cause de tout ce qui se meut, & qui se produit dans la Nature.

Aussi les Tartares n'ont-ils point d'Idoles, ni aucune de toutes ces Divinitez de l'Antiquité. Ils reverent seulement, où plûtôt ils admirent le Ciel, tel qu'il se presente à leurs yeux, & sans y rien considerer que ce qu'ils y voyent de haut, de grand & de lumineux. C'est ce qui fait toute leur veneration, comme c'est aussi ce qui fait plus d'impression sur les peuples. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils se donnent beaucoup de peine dans ce culte qu'ils rendent au Ciel. Leur devotion ne va pas si avant. Ils ont seulement leurs Bonzes, qui sont comme leurs Prêtres, qui doivent faire quelques sacrifices. Ce sont aussi leurs Philosophes & leurs gens de Lettres, desquels toutefois ils n'ont pas une grande estime. Leurs femmes, comme la devotion, vraye ou fausse, est

par

par tout plus naturelle à ce sexe, paroissent avoir un peu plus de Religiòn, & elles le témoignent, en ce qu'elles ont plus de veneration pour leurs Bonzes. Du reste, cette Nation qui n'embrasse aucune Religion particuliere, n'en contredit aussi aucune, & s'accorde aisement à reconnoître pour Divinité ce pourquoi elle voit qu'on a quelque veneration. C'est ce qui a parû dans tous les lieux de la Chine où elle a passé. Il y a dans tout ce païs une infinité de Pagodes. qui sont les Dieux & les Idoles des Chinois, avec un grand nombre de Temples, où sont ces Pagodes, qui sont tous magnifiquement bastis & ornez richement. C'étoient les retraites de grandes troupes de Bonzes qui y vivoient alors fort à leurs aises. Car quelque chose qu'on voulût dire des grandes austeritez de ces miserables, ce n'étoit pas parmi eux que se trouvoient des gens qui mortifiassent & affligeassent beaucoup la Nature. Aussi les Tartares ne virent-ils pas ces visages pâles & défigurez, dont on parloit tant parmi le peuple. Ils trouverent au contraire, des hommes frais, bien nourris, & dans un embonpoint qui leur fit croire que la vie qu'ils faisoient, n'étoit pas si dure ni si penible. Les Tartares ne leur firent aucun mal non plus qu'à leurs Tem-

ples

ples & à leurs Pagodes. Il eſt vrai qu'on ne pourroit pas bien dire, ſi c'étoit par Religion ou par ſuperſtition, ou par quelques raiſons d'Etat. Ils ne pillerent point cependant aucun de ces Temples. Ils ne maltraitterent aucun de ces Bonzes. Ils ne leur oſterent rien des revenus & des poſſeſſions que leur avoient donné les Rois de la Chine, encore qu'elles fuſſent très-conſiderables. Cette moderation pourroit paſſer pour des ſentimens de Religion & de veneration que les victorieux auroient eu pour ces Temples. Mais d'ailleurs, ils n'étoient pas ſi ſcrupuleux, qu'ils n'en fiſſent des écuries, & qu'ils ne logeaſſent leurs chevaux parmi les Pagodes. Pour les Bonzes, ils les appelloient avec aſſez de mépris des faineans qui fuyoient le travail & la peine, des fourbes qui trompoient & amuſoient le monde, & qui mangeoient bien à leurs aiſes le pain „ des pauvres. Sortez d'icy, (leurs di- „ ſoient-ils quelquefois,) fourbes que vous „ êtes : Venez à la guerre ; venez goûter „ des fatigues de la vie, où il y a long- „ temps que vous êtes à rien faire. Ils les mal-traittoient de paroles ; mais ils ne les forçoient pas davantage à quitter leur Etat & leurs façons de vivre. Et on croit qu'il

y avoit ordre de l'Empereur Xunchi de ne pas tourmenter les Bonzes, & de ne pas faire de desordre dans leurs Temples.

On croyoit cependant que les Tartares extermineroient avec le temps tous ces gens inutiles, ou pour le moins qu'ils mettroient parmi eux de bonnes reformes. La maniere de vivre des Bonzes ne revenoit guéres à leur humeur, & ne les contentoit pas. Mais pour ne pas rendre leur Gouvernement odieux, s'ils entreprennoient si-tôt cette affaire, ils crûrent y devoir agir avec plus de retenuë. Ils ne pouvoient rien faire cependant de plus important pour l'entrée & l'accroissement de la Religion Chrétienne dans tout ce grand païs. Car ce sont les Bonzes qui se sont jusques ici le plus opposez aux Ministres du saint Evangile. Ce sont eux qui ont mis plus d'obstacles à la conversion de ces peuples; Et ce n'est pas après tout, qu'ils soient si zelez pour leur fausse Religion, qu'ils le sont pour ce qui leur paroît plus effectif & plus solide, qui est de se maintenir en un état de vie, qui leur est assez doux & commode.

Il faut dire aussi de quelle maniere les Tartares en ont usé à l'égard des Chré-

tians & des Eglises qu'ils ont trouvé dans le Chine. Il y avoit en beaucoup de lieux des Ministres de nôtre sainte Religion, & il est certain qu'ils ont toûjours eu pour eux incomparablement plus de respect & plus d'estime que pour tous les Bonzes. Ce n'est pas que parmi les desordres de la guerre, les assauts & les prises des Villes, les Peres Jesuites, qui sont les seuls Ministres de la Religion Chrétienne dans la Chine, n'ayent souffert, & en leur personne & en leurs biens quelques mauvais traittemens de l'insolence des Soldats, principalement des Chinois qui étoient dans les Troupes des Tartares. Mais c'étoit contre tous les ordres des Vice-Rois & des Generaux qui commandoient les Armées, & qui étoient très-éloignez d'autoriser ces violences. Ils le témoignerent assez par la maniere obligeante dont ils traitterent depuis ces Peres. Car ils leur donnerent toutes les sauve-gardes & les sûretez qu'ils pûrent souhaitter; & ils delibererent même avec eux de leurs affaires avec toute sorte de familiarité & de confidence. Il est à remarquer aussi que ce que les Jesuites souffrirent, ne fut pas au sujet de la Religion. Les Tartares, comme nous avons dit, ne se préoccuppoient pas sur ces matieres. Mais il étoit

étoit assez difficile que l'insolence d'une Soldatesque victorieuse ne s'emportât à des excez, qui lui sont par tout si ordinaires, & encore plus parmi des barbares.

Mais il parût que les femmes Tartares avoient encore bien moins d'éloignement de nôtre sainte Religion: car elles alloient & venoient fort librement dans les Eglises que les Chrétiens ont à Pequin. C'étoit à la verité par curiosité plûtôt que que par aucun sentiment de pieté. Mais elles ne laissoient pas cependant d'avoir beaucoup de respect pour les saintes Images qui ornoient les Autels de ces Eglises. Elles auroient pû y aller aussi par quelque complaisance pour les Peres Jesuites, qu'elles voyoient être très-considerez de l'Empereur & de tous les Grands de sa Cour: Car toute cette Nation suit & s'accommode merveilleusement aux personnes. Elle est encore très-civile & très-complaisante, & ne se préoccupe pas, comme nous avons dit, contre aucune Religion; ce qu'on ne peut nier n'être une très-bonne disposition, pour commencer à se faire instruire de la Religion Chrétienne, & à donner ensuite toute creance aux veritez qu'elle enseigne, & qu'elle sait être si conformes aux plus pures lumieres de la raison.

Q 2 Les

Les Tartares, pour ce qui est de leurs mœurs, ne sont pas des hommes mols & sensuels, comme les Chinois. Ils n'ont pas aussi un si grand nombre de femmes. Mais ils détestent sur toute chose les vices infames & abominables. C'est ce qui fit que l'Empereur Xunchi, qui sçût que les Chinois y étoient sujets, publia une Ordonnance, aussi-tôt qu'il prit possession de cét Etat, que quiconque auroit tenté seulement une de ces abominations auroit la main coupée, & que celui qui l'auroit commise, perdroit la teste sans aucune grace. Ils tiennent encore le larcin pour un si grand crime, que dès la premiere fois, ils le punissent de mort.

On remarque que du reste cette Nation a des qualitez fort estimables: Elle est noble & genereuse dans ses manieres d'agir; Elle procede avec franchise & de bonne foi, principalement en temps de paix, où elle n'a point d'ennemis à craindre. Ceux aussi qu'elle commet pour rendre la justice, doivent être très desinteressez: car elle leur défend de prendre aucune chose des Parties, & les punit très-rigoureusement s'ils le font. On n'appelle pas là, comme on fait ailleurs, ce que des Juges prennent, des presens ou des épices; mais un vol & un

larcin,

larcin, ce qui est aussi le nom que la Loi de DIEU donne à tout ce que l'on presente pour achetter & faire vendre la justice. On verra quelles sont leurs autres Vertus morales, lors qu'on parlera de leur gouvernement.

Les plus grands vices des Tartares sont, d'étre cruels dans la guerre. Ils aiment pour lors extrémement à répandre le sang. On a dit même qu'ils alloient jusqu'à cét excés que de manger la chair de leurs ennemis; ce qui seroit inhumain. Mais on n'en a pas des preuves bien certaines; & il ne paroît pas au moins que ce soit le vice de toute la Nation. C'auroit pû être seulement en quelque rencontre une rage des plus barbares, & de gens qui ne sont parmi eux d'aucune consideration.

On a pris garde aussi qu'il ne falloit pas s'assûrer trop sur leur parole, quand il leur peut revenir quelque profit de ne la pas tenir. Mais il faut considerer que ce sont des barbares voisins assez proches des Mahometans, pour avoir appris d'eux ce vice, dont la Loi de leur faux Prophete les absout sans beaucoup de peine. Plût à DIEU que ce ne fût que le vice des Mahometans & des Tartares, & que Machiavel n'en eût pas établi la pratique en-

core mieux que Mahomet. Ce ne sont donc pas seulement les Turcs & les Tartares qui faussent leurs sermens & leurs paroles; si ce n'est que les parjures & les perfides doivent passer generalement pour des Turcs & des barbares, & pour de veritables Infidelles.

C'est à peu près ce qu'on a pû apprendre de la Religion de ces Tartares qui ont conquis la Chine. C'est aussi ce qu'on a pû remarquer de leurs vices & de leurs vertus. Il faut dire quelque chose de la forme & de la maniere de leur gouvernement.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

Gouvernement des Tartares dans la Chine.
Excellentes qualitez du jeune Xunchi.
Reforme qu'il fit des Mandarins, & des Eunuques de cette Cour.
Honneste liberté des femmes Tartares.

LEs Tartares, quelques barbares & infidelles qu'ils soient, ne laisseroient pas, par la maniere dont ils se gouvernent, de donner d'excellentes leçons aux plus sages de nos Politiques. On a déja remarqué que ces peuples qui environnent presque toute la Chine du costé des terres, tiennent un très-grand païs qu'on divise en plusieurs Etats & Royaumes. Les Chinois en font le partage comme du monde en general. Car ils les appellent les Tartares du Levant, du Couchant, & du Nort. Aussi cette Nation occupe-t'elle un si grand païs, qu'elle paroît elle seule comme un monde entier. Les plus puissans de ces peuples sont ceux du Levant & du Septentrion. Ce sont eux qui avec leur jeune Roi Xunchi ont conquis la Chine. Ils avoient depuis long-temps la guerre avec ceux qui sont plus avancez vers le Couchant & le Midy, & ce qui est re-

marquable est qu'ayant fait alors un accord entr'eux, qui donna les moyens à Xunchi de passer avec de plus grandes forces dans la Chine, ils le garderent de si bonne foi, qu'ils ne parurent pas même avoir la moindre jalousie des victoires d'un Prince & d'un parti, qui étoit leur ennemi „ depuis si long-temps. Nous sommes „ tous Tartares (disoient-ils) pourquoi „ donc voulons-nous nous détruire les uns „ les autres, afin de faire triompher de nous „ un ennemi étranger ? Qu'il perisse plûtôt, & en soit le victorieux qui pourra ! „ Et cependant maintenons-nous nous autres. Ce qui se passa chez ces barbares est bien opposé à ce qui se fait parmi des Chrétiens, où un Prince n'a presque pû faire d'entreprise considerable contre les infidelles, qu'il n'ait eu lieu d'aprehender qu'on voisin n'entrât en même temps à main armée sur ses terres. C'est sans doute que tous les Chrétiens ne regardent pas le Turc comme leur ennemi commun. Les uns cependant sont des Chrétiens, & les autres des infidelles & des idolatres. Les uns sont des Politiqnes & des hommes civilisez, & les autres ne sont que des Tartares & des barbares. Mais Dieu confondra même quelque jour ces Politiques plus arbares que les Tartares.

Xunchi,

Xunchi, en même temps qu'il gagnoit des Villes & des Provinces, pensoit aussi à faire des Loix & des Ordonnances, qui lui pûssent conserver ce que ses armes lui avoient acquis. Il ordonna premiérement ce que l'on a déja remarqué, que les Chinois se feroient tous couper les cheveux, & porteroient la teste rase ainsi que les Tartares, en laissant seulement sur le haut de la teste un toupet plus large pour les reconnoître d'avec les Tartares naturels. Ce commandement fut extremement rude à ces peuples, qui aimoient presque autant perdre la vie que leurs cheveux. On dit que ce fut un Chinois de Pequin qui donna cet avis à ce Prince, lors qu'il s'y fit couronner, comme d'une chose importante pour assûrer sa conqueste. Il y a par tout de ces miserables, qui sont toûjours prêts de vendre leur Patrie à ceux auprès desquels ils peuvent mieux faire leurs affaires.

Ce Prince fit un second Reglement encore plus important pour maintenir ses peuples & ses nouveaux Sujets dans la paix; & sa politique parut en cela très-sage & très-judicieuse. Un grand nombre de ceux de sa Nation étoit venu s'établir dans la Chine long-temps avant la guerre. Il est assez ordinaire en tous les Païs où il se trouve beaucoup de monde, qu'il en passe de

l'un à l'autre, & principalement d'un qui est moins eccommodé à un autre qui est meilleur & plus riche, comme est la Chine à l'égard de la Tartarie, & comme on a été aussi quelquefois de France en Espagne, à cause qu'il y a plus d'argent. Xunchi fit donc un commandement à tous ces Tartares de sortir des Provinces où ils avoient leurs établissemens, tant hommes que femmes, & de quelque âge & condition qu'ils fussent, pour venir sans aucun delai habiter dans les deux villes de Pequin & de Nanquin, où les Rois de la Chine avoient residé ordinairement, & où plusieurs autres Tartares nouvellement venus de leur païs commençoient de s'établir. Il y eut ordre de leur fournir toutes les commoditez dont ils jouissoient autre part il fut fait un pareil commandement à tous les Chinois qui habitoient ces deux Villes, d'en sortir pour aller s'établir ailleurs.

Cette Ordonnance étoit assez incommode & facheuse aux Tartares mêmes. Mais comme elle importoit à l'Etat, aussi bien que celle d'obliger les Chinois à se couper les cheveux, on consideroit que ces mécontentemens passeroient bien-tôt. Outre que Xunchi faisoit sçavoir à ses peu-

peuples ses volontez de la maniere la plus douce & la plus obligeante, & qui pouvoit mieux leur faire connoître qu'il ne pretendoit pas pour cela les traiter comme des esclaves. Après s'être assuré de la force de ces deux Villes capitales, il avoit comme les deux clefs de cét Etat, sous lesquelles il tenoit desormais en sûreté toutes ses conquestes. La ville de Pequin commande à toutes les Provinces du Septentrion, & Nanquin à celles du Midi; & l'une & l'autre de ces grandes Villes sont tellement fortes & puissantes, que chacune pourroit en un besoin se défendre contre toutes les Provinces qui dépendent d'elle Mais comme elles alloient encore être toutes habitées de Tartares, & qu'il y avoit en garnison les meilleures Milices, avec des Chefs d'une fidelité assûrée, il n'y restoit pas lieu desormais d'y apprehender de sedition, ni de trahison. Ainsi le Tartare ayant ces deux grandes Villes seulement, & quelques bonnes troupes à la garde de la muraille, pour faire passer des Armées de Tartarie lors qu'il le jugeroit necessaire, n'auroit pas eu besoin de tenir d'autres gens de guerre en tout le reste de la Chine, quand même il auroit voulu repasser dans son Païs.

Quelque revolte & quelque soulevement qui eût pû arriver, il n'y auroit point eu de forces capables de luî resister, d'abord qu'il auroit commencé à paroître à la teste de ses Armées. D'ailleurs les Chinois, par crainte de nouveaux maux, & après avoir veu ce que c'étoit que la revolte & la guerre, n'avoient garde qu'ils ne demeurassent soûmis & assujettis comme ils étoient. Cependant ce Prince prenant toûjours toutes ses sûretez n'a pas laissé de tenir encore de bonnes garnisons dans toutes les Villes & Places fortifiées de ce païs. Il n'a pas crû non plus devoir sortir de la Chine. Il est toûjours demeuré à Pequin, encore qu'il n'ait pas voulu qu'ou appellât cetre Ville, non plus que celle de Nanquin, la Cour. Il pretendoit qu'elles ne doivent étte que deux Villes particulieres, & qu'il n'y avoit point d'autre Cour que celle de la grande Tartarie, dont les Relations ne nous sont encore rien connoître.

Ceux qui ont vû le jeune Xunchi à Pequin, rapportent que c'étoit un Prince extrémement humain & d'une humeur douce & agreable, mais qui ne laissoit pas d'être extrémement vif & agissant, habile aussi & très-avisé, & qui portoit ses soins & ses applications à tout ce qui regardoit

la

la conduite de ses peuples. Il avoit auprès de lui un de ses trois Oncles qui étoient passez avec lui à la conqueste de la Chine, qu'ils disoient être une personne très-sage & extraordinairement passionnée pour la gloire de ce jeune Monarque, aussi bien que pour l'honneur de toute sa Nation. Ce Seigneur a demeuré toûjours à la Cour, & a pris des soins de Xunchi tels que s'il eût été son veritable pere.

Mais ce qui a encore mieux fait connoître l'humanité & la bonté de ce Prince, a été le commandement qu'il fit à ses Ministres, de faire à ses peuples tous les biens & toutes les graces qu'ils pourroient. Il leur ordonna pour cela de se rendre commodes & faciles à tous, de traitter obligeamment & avec bonté ceux qui viendroient à eux, d'être aussi très-promts à expedier les affaires, & sur toute chose très-desintereſſez, à peine d'être privez de leurs charges & de la vie. On verra comment cela s'est pratiqué, lors qu'on parlera de leur justice en particulier. Xunchi, pour se rendre lui-même un exemple de bonté, fit publier par toute la Chine, qu'il remettoit tous les tributs qui lui étoient dûs, & qui n'avoient point été levez durant les trois années de la guerre, qui étoient 1644. 45. & 46. Il est vrai

que les Chinois ne demeuroient pas d'accord de les lui devoir, parce que toute la Chine ne lui étoit pas encore soûmise alors. Mais pour lui il prétendoit que d'avoir été couronné grand Empereur de la Chine à Pequin en 1643. sans avoir eu depuis aucun Competiteur, étoit autant pour ses droits, que d'être déja en possession de l'Empire tout entier. Cette raison ne persuadoit pas les Chinois. Il est pourtant vrai que soit qu'il eût, où qu'il n'eût pas droit, il se seroit bien fait payer, s'il l'avoit voulu. Il étoit le maître, & l'on n'auroit pas gagné à s'opposer à ses volontez. On ne peut donc nier, que comme il pouvoit avoir des besoins très-pressans de lever ces deniers, ce ne fût une bonté & une liberalité toute royale de faire cette remise à ses peuples, ausquels il faisoit ainsi connoître qu'il vouloit que l'affection qu'il avoit pour eux, prévalût sur tous ses interêts. Ce n'est pas aussi que la plûpart des Villes & des Provinces de la Chine n'eussent déja payé plusieurs fois tous ces tributs par les pertes qu'elles avoient souffertes. Mais on pretendoit encore que les Chinois s'étoient attiré ces maux, pour s'être mis en défense si mal à propos; qu'ils avoient eux-mêmes irrité l'insolence des gens de guerre,

qu'il

qu'il n'avoit pas été possible de reprimer ensuite en les lieux si éloignez de la presence du Roi; Que c'étoit enfin contre ses ordres, que toutes ses violences s'étoient faites, & que les severes châtimens qu'il en avoit fait faire, étoient des preuves assez convainquantes, qu'il ne les approuvoit pas.

Il est vrai que ceux des Soldats qui avoient été accusez de ces brigandages, furent si severement punis, que si les voleurs pouvoient être par tout traitez de la sorte, il n'y en auroit bien-tôt plus au monde. Aussi y eut-il aussi-tôt une telle seureté à aller & venir par tout ce païs, que les Courriers & les Messagers y reprirent leurs routes & leur train ordinaire, avec la même liberté qu'auparavant. Le commerce se trouva retabli, en sorte qu'on vit les denrées & les marchandises venir des lieux les plus avancez dans le païs, jusques dans les Ports de Mer, avec toute la seureté que les Marchands auroient jamais pû souhaiter. C'étoit une marque que par le bon ordre du Prince tout y étoit desormais en paix; que les peuples étoient contens de demeurer soûmis à leur nouveau Maître, & qu'ils ne pensoient pas à se soulever, ni à faire aucune revolte. Pour maintenir aussi l'ordre & la disci-

discipline parmi les gens de guerre, il leur fut fait commandement, que par tout où ils seroient; & dans les Provinces même où il y auroit encore de la guerre, ils eussent à camper & à loger sous leurs tentes hors des Villes & Villages, avec défense sous de très-rigoureuses peines, d'y venir sans ordre & congé de leurs Officiers. Un Prince de quatorze ans; un idolatre & un barbare, auroit pû faire des choses moins raisonnables & moins justes. Il en auroit pû faire aussi encore de plus grandes & de plus eclatantes; mais ce n'est guéres la coûtume que ceux qui ne sont ni idolatres, ni barbares, en fassent beaucoup davantage.

Ensuite de la remise de ces tributs, qui n'avoient point été levez durant les années de la guerre, on commença à faire payer ceux des années suivantes. Ce fut avec tant de moderation, que, quoi que les impositions ordinaires que les Chinois payoient à leurs Princes, fussent assez mediocres, Xunchi voulut qu'on en remît encore la troisiéme partie. C'est ce qu'il fit publier par une Declaration, qui portoit, que ce Prince ne vouloit prendre que les deux tiers des tributs qu'on avoit payez aux Rois de la Chine, & qu'il faisoit grace au peuple de cette troisiéme partie.

Xun-

Xunchi crût aussi devoir reformer les Mandarins. Il y en avoit dans la Chine un très-grand nombre, & qui joüissoient de grands privileges sans autres merites que d'avoir été dans ces charges, que plusieurs n'exerçoient plus alors. Ils étoient cependant exemts de tous subsides & tributs, & seulement obligez de donner des avis au Roi, sur les affaires des Provinces & des Villes où ils demeuroient, selon qu'ils jugeoient qu'on y devoit pourvoir. Ils y avoient fait si mal leur devoir, qu'encore qu'ils eussent vû plusieurs années auparavant les maux de Provinces menacer tout l'Etat du mal-heur où il avoit été reduit, ils ne s'en étoient pas mis davantage en peine, & ils avoient ainsi par cette lasche infidelité laissé perir l'Etat & leur Prince. Xunchi avoit reconnû encore que ces gens avoient trés-mal servi leur Roi. Il voulut donc leur faire sentir qu'ils meritoient mieux des châtimens, que des immunitez & des graces, & pour cela, il les priva tous de leur dignité, leur osta leurs privileges, & voulut qu'ils n'eussent aucun avantage sur le reste du peuple, mais qu'ils payassent, comme les autres, les tributs qui seroient
„ imposez. N'est-il pas juste, (disoit
„ ce Prince) que les Mandarins assistent

„ des-

„ desormais le Roi de leur argent, eux
„ qui l'ont si mal assisté de leurs avis, &
„ de leurs conseils. C'étoit legerement punir des traîtres qui avoient si malheureusement negligé les ordres & les emplois qu'ils avoient receus de leur Prince. Mais cette legere peine ne laissoit pas de leur être un affront d'autant plus sensible qu'il donnoit plus de plaisir au peuple, qui se réjoüissoit à son tour de la disgrace & de l'abbaissement de ses Tyrans. On disoit neanmoins que Xunchi conserveroit encore quelques-uns de ces Mandarins, mais en petit nombre, & ceux-là seulement qui auroient plus de reputation & de merite.

On s'attendoit & on souhaittoit qu'il en fit autant des Bonzes, qui avoient de si grands revenus dans tout ce païs, & l'on tenoit que s'il ne les exterminoit pas entierement, il en feroit au moins une bonne reforme. Il y en avoit alors de trois differens Ordres; en un seul desquels on faisoit état qu'il s'étoit trouvé en d'autres temps plus de trois millions de Bonzes. C'étoit dequoi faire de beaux deniers, que la vente d'un si grand nombre d'Esclaves. Leur nombre, non plus que leurs revenus, ne fut pas si grand depuis. Il n'y a pourtant toûjours que trop de cette

cette Nation inutile dans la Chine, qui ne perdroit guéres, quand la race en feroit toute perie. Elle gagneroit au contraire d'être délivrée du plus grand obstacle, qu'il y ait presentement au salut & à la conversion de ces peuples.

Mais la plus celebre & la mieux receuë de toutes les reformes qui se firent alors en la Chine fut celle des Eunuques, qui étoient si puissans & si en credit dans la Cour des derniers Rois. Leurs emplois n'étoient que de garder les femmes du Prince, & des autres grands Seigneurs. Cependant ils s'élevoient à de si grandes fortunes, que les premieres personnes de l'Etat consideroient comme de grands avantages, de povoir avoir plusieurs de leurs enfans en ces postes si honorables. Il y avoit de l'émulation à qui en rempliroit ces places, depuis que plusieurs familles s'étoient enrichies & parvenuës aux plus grands honneurs, pour avoir eu seulement un de leurs enfans entre les Eunuques du Prince. Xunchi ne srouva pas à propos de laisser à ce genre d'hommes les charges & les dignitez de son Etat. Il voulut qu'ils demeurassent seulement ce qu'ils étoient, c'est à dire des personnes inutiles dans la Nature, qui bien loin d'avoir pû rendre quelque service à leur

leur dernier Empereur Xunchin, avoient au contraire été la plûpart autant de traîtres, qui avoient laschement vendu sa personne & son Etat.

Les femmes des Seigneurs Tartares, ne voulurent pas non plus qu'on leur donnât „ de ces Eunuques. Elles prétendoient „ n'avoir pas besoin de ces Gardes: par- „ ce que, (disoient-elles) les femmes n'en „ sont pas plus fidelles, ni plus sages pour „ être bien gardées; & que plusieurs au „ contraire ne se font que plûtôt perduës, „ pour avoir eu trop de Gardes. Que „ pour elles, elles avoient l'honneur, qui „ étoit une garde beaucoup plus fidelle „ que toutes celles qu'on leur pouvoit don- „ ner. Aussi ces femmes ne demeurent elles pas prisonniéres, comme celles de la Chine. Elles sortent quand il leur plaît, & non seulement par la Ville, mais encore à la Campagne. Elles montent à cheval, & ne craignent pas de se trouver dans les batailles. Elles executent & agissent generalement beaucoup mieux qu'elles ne discourent & qu'elles ne parlent. Comme les Eunuques ne devoient donc avoir d'autre emploi que de garder les femmes, que les Chinois tiennent en de perpetuelles prisons, cét office ne fut plus d'aucune consideration auprès des Tartares.

Et

Et il y assez d'apparence qu'il n'y aura guéres desormais dans la Chine de nouveaux Eunuques, & que les anciens même auront honte d'eux, & de l'injure que la Nature a receuë en leurs personnes.

CHAPITRE XXVII.

Combien les peuples de la Chine étoient contents du gouvernement des Tartares.

Quels étoient le faste & l'avarice des Mandarins Chinois.

Bonne & promte justice des Tartares.

ON peut dire que les Princes n'invitent pas seulement à faire ce qu'ils font, mais qu'ils le commandent encore, & qu'ils obligent en quelque sorte à suivre les exemples qu'ils donnent. Les Ministres & les Officiers du jeune Xunchi se conformerent ainsi si parfaitement sur le modele d'équité & de justice qu'il leur donnoit pour le gouvernement de ses peuples, que les Chinois même, qui ne pouvoient pas ne les point regarder comme des Usurpateurs & des Tyrans, étoient les premiers à en parler avec estime, & à reconnoître ingenûment qu'ils meritoient

de

de leur commander. Cette satisfaction des peuples n'étoit pas moins une preuve des bonnes intentions du Prince, que de la fidelité des ses Ministres. Car il n'est que trop ordinaire aux hommes de trouver à redire, & de se choquer de tout ce qui se fait en un nouveau gouvernement, quelque bien ordonné qu'il puisse être d'ailleurs. Mais ce qni contenta le plus les Chinois, fut qu'ils virent que les Tartares vouloient bien leur donner part au gouvernement, en les admettant toûjours aux dignitez & aux charges. Ils le faisoient pour se concilier l'affection des peuples, & parce qu'ils voyoient aussi qu'y ayant beaucoup d'affaires dans tout ce grand païs, il seroit bien necessaire d'y donner de l'emploi à toutes les deux Nations. Ainsi, comme les Chinois étoient mieux instruits de toutes les affaires de l'Estat, & qu'ils sçavoient mieux s'accommoder à l'esprit & à l'humeur de ceux de leur Nation, ils en envoyoient tous les jours dans les Provinces pour y exercer des charges de Mandarins, ou pour être Gouverneurs des Places, avec subordination cependant, & dépendance des Seigneurs Tartares qui y étoient en de plus grandes dignitez, & devoient observer leur conduite. Ceux-

cy

cy prenoient garde seulement que les Chinois, qui n'avoient pas la reputation d'être des gens fort des-interessez, ne fissent tout ce qu'il leur plairoit dans ces emplois. Ils ne trouverent pas non plus à propos qu'ils portassent comme auparavant de riches ceintures, & des bonnets carrez, ni qu'ils eussent plusieurs autres marques de grandeur & de majesté qui les rendoient si venerables. Car on voyoit, lors qu'un Mandarin alloit aux Audiances, une foule de monde suivre après luy avec plus de faste & plus d'appareil que s'il se fût agi des plus grandes affaires de l'Etat. Il falloit nettoyer & ranger tout dans les rües, où il devoit passer. Il falloit faire silence, & empêcher le peuple de crier & de faire du bruit. Mais depuis que les affaires avoient changé, les Tartares se mocquoient d'eux s'ils voyoient qu'ils se fissen- seulement porter en chaise par la Ville. Ils leur crioient qu'ils devoient laisser à leurs femmes ces chaises, qui n'avoient été faites que pour elles. Ils ne les empécherent pourtant pas de s'en servir. Mais la raillerie qu'ils en faisoient, & leur maniere d'agir si opposée à toutes ces molesses les en des-accoustuma bien-tôt, sans qu'il fût besoin de leur en faire aucune défense. Les Seigneurs Tartares, les Vice-

Rois

Rois des plus grandes Provinces, & les Oncles même du Roi alloient par les ruës à cheval, suivis seulement de cinq ou six de leurs Domestiques, comme auroit pû faire le moindre petit Mandarin de la Chine. Les gens de ces Seigneurs étoient aussi à cheval, comme leurs Maîtres; & les Vice-Rois, & les premieres personnes de l'Etat, étoient par tout d'un abord si facile, & traittoient si civilement ceux qui avoient affaire à eux; qu'ils en étoient tout surpris. Ils ne faisoient point faire silence au monde dans les places & dans les ruës; mais ils y recevoient au contraire les Memoriaux, ils y donnoient audiance, & ils y expedioient les affaires, sans en témoigner aucune peine, outre qu'ils donnoient encore une libre entrée dans leurs maisons à tout le monde, & à toutes les heures du jour. Les Chinois admiroient toutes ces manieres d'agir des Tartares, & ils les en estimoient d'autant plus, qu'ils se representoient mieux pour lors la superbe & la fierté de leurs grands Mandarins, desquels ils ne pouvoient avoir Audiance que de bien loin: encore leur falloit-il parler à genoux, & en donnant plusieurs fois du visage contre la terre.

Aussi cette douceur & cette facilité des Minis-

Ministres Tartares, n'a-t'elle pas esté moins puissante pour leur assûrer leur conqueste, que leurs Armées ne l'avoient esté pour leur assujettir tant de peuples. Cela paroissoit assez, de ce que n'y ayant dans la Chine que le peuple qui pûst former quelque conspiration, il estoit au contraire tellement satisfait de ces nouveaux Magistrats, qu'ils ne pouvoient plus penser qu'avec horreur à la dure servitude, où ils gemissoient auparavant sous la fierté de leurs Mandarins. On auroit peine à croire ce que les Chinois en souffroient, & pour en marquer quelque chose, il faut dire seulement de quelle maniere le dernier des Mandarins de la Chine traitoit un miserable criminel qu'on amenoit devant lui, quelque leger que fust le crime dont on l'accusoit.

C'estoit une chose qui ne se pouvoit plus souffrir, dit une Relation, que la superbe d'nn Mandarin, assis en son tribunal. Après avoir esté long-temps à tourner & à rouler les yeux dans la teste, pour se preparer à envisager un miserable criminel, il s'arrestoit ensuite à le regarder fixement, & d'une maniere qu'il sembloit lui prononcer déja un Arrest de mort. Il montroit de hideux sourcils, comme ceux qui paroissent à travers de la visiere

d'un homme armé, & qui se prépare à rompre une lance. Il demeuroit en posture, & comme en garde de tout le corps, avec les mains, sans action & sans mouvement. Il disoit quelque paroles, mais qui estoient toutes comme de plomb, tant elles tomboient avec poids & gravité, & loin à loin les unes des autres, ainsi qu'on voit les pas de quelque puissant animal peser & s'imprimer sur la terre. Deux Pages estoient cependant à ses costez avec de larges évantails, pour rafraichir l'air, ou pour en chasser les mouches. Car il auroit esté contre la gravité du Mandarin de faire pour ce sujet un mouvement de la main. Il auroit fallu autrefois des Mandarins de la Chine, pour apprendre à Rome, à former des Catons. Mais le plus ridicule est que le fortuné Mandarin estoit un des plus grands voleurs du Païs, ou plûtost un habile filou, qui faisoit en un jour, plus de tours de ce mestier, que les troupes de Charlatans n'en auroient pû faire en toute une année.

L'estat & la posture du miserable, qui comparoissoit devant le Mandarin, est encore quelque chose de plus extraordinaire, que toute cette superbe. On le faisoit venir dans une sale, où il falloit qu'il

qu'il fuſt dans une contenance, & dans une décence où rien ne manquaſt. Il eſtoit nuds pieds, & marchoit ſur ſes genoux. Il devoit à tous momens faire des proſternemens, & des inclinations de la teſte, juſques à avoir le viſage ſur la terre. Il ſe preſentoit en cette poſture, & avec la figure d'un homme qui auroit pû donner de la compaſſion. Il avoit les yeux toûjours bas, & comme cloüez à la terre. Sa teſte ne paroiſſoit preſque point hors de ſes épaules. Sa voix eſtoit comme eſteinte; & il n'oſoit, ni reſpirer ni ſoufler. Ses mains demeuroient toûjours jointes, ſi ce n'eſtoit que de temps en temps il pouvoit s'en aider à faire des reverences. Mais il falloit que du reſte du corps, il demeuraſt dans une telle contrainte, que ſes os, s'il euſt eſté poſſible, euſſent dû ſe cacher & s'enfoncer les uns dans les autres. S'il oſoit touſſer ou cracher, c'eſtoit un crime, pour lequel il eſtoit puni à l'heure même. C'eſt en cét eſtat, qu'un miſerable attendoit la Sentence de ſon Juge, qui prenoit pour ce ſujet de deſſus une table, qui eſtoit devant ſon Tribunal, de certaines marques de bois, qu'il jettoit à terre, ſelon les fautes, ſouvent aſſez legeres, dont il vouloit punir le coupable. Chacune de ces marques

estoit une Ordonnance ou une Sentence de cent coups de foüet, qui déchiroient & enlevoient tellement la peau de ces miserables, que souvent il ne leur restoit presque plus de vie au milieu de cette flagellation. Cependant oser faire la moindre replique ou supplication après une telle Sentence, n'estoit qu'augmenter encore son chastiment par un nouveau crime. Le coupable n'avoit donc garde d'ouvrir la bouche, ni de se mouvoir seulement, de peur d'irriter encore son Juge. Les Bourreaux qui assistoient toûjours au jugement, le saisissoient ensuite, & l'expedioient au plûtost. Pour cela, ils le dépoüilloient tout nûd; & sans crainte de blesser la gravité du Mandarin, ils lui donnoient en sa presence le nombre des coups de foüet qu'il avoit ordonné par ses marques. Cét homme qui n'auroit pas voulu chasser une mouche de peur de blesser la bien-seance, ne trouvoit pas qu'il lui fust des-honorable de voir foüetter une homme nud. C'estoient là les façons & l'affectation ridicule de ces gens qui pretendoient maintenir si bien leur gravité, en écorchant comme beaucoup d'autres une mouche, & ne prenant pas garde qu'ils avalent un Chameau. Qu'on ne croye pas, qu'on ait rien exageré sur

ſur la fierté des Mandarins Chinois, qui tenoient ces miſerables peuples ſi bas au deſſous d'eux.

Comme ceux-cy voyoient donc leurs nouveaux Magiſtrats, les Grands de Tartarie, & les Oncles même du Roy agir ſans toutes ces façons, & ſi éloignez au coutraire de cette ridicule ſuperbe, dont ils avoient ſi long-temps ſouffert : Comme ils voyoient les Vice-Rois recevoir dans les places & dans les ruës les Memoires & les Requeſtes qu'on leur preſentoit ; Qu'ils y répondoient & rendoient juſtice tout à cheval ; Qu'à toutes les heures du jour les Magiſtrats Tartares donnoient audiance, & expedioient les Parties à l'heure-même, ſans les obliger à aucunes ceremonies, ni permettre qu'on ſe proſternaſt ni qu'on marchaſt à genoux devant eux. Comme les Chinois voyoient donc un gouvernement qui avoit pour eux quelque choſe de bien plus riant & de plus doux, ils ne ſe pouvoient laſſer d'admirer & d'eſtimer un ſi heureux changement. Ainſi bien loin d'avoir de la peine de ſe voir ſous la domination des Tartares, il leur ſembloit au contraire, qu'ils commençoient d'entrer en liberté, après avoir gemi ſi long-temps ſous la plus dure de tontes les ſervitudes.

Xunchi employa de la sorte sa douceur & sa bonté, pour se mieux assûrer de ces nouveaux Sujets. C'est par tout que l'art de gagner les peuples, n'acheve & n'assûre pas moins les conquestes, que celui de gagner des victoires en fait les commencemens & les progrès. Après tout, il paroist que la ruine ou la conservation des Empires & des peuples, dépendent beaucoup des differentes manieres d'agir de ceux qui les gouvernent.

Les Tartares eurent aussi leur Conseils & leurs Tribunaux pour rendre la justice, tels qu'avoient les Chinois, mais non en si grand nombre. Ils conserverent les diginitez de Colaô & de Mandarin, mais on n'y parvenoit que par le merite & par élection, & ce devoient estre encore toutes personnes d'une haute reputation, & du merite desquelles on s'assureroit auparavant par de bonnes informations.

Pour le particulier de leurs Loix & de leur Police, la maniere de proceder dans leurs Tribunaux, les Officiers qui rendent la justice & l'administration qui s'en fait, tant pour le Criminel que pour le Civil, conformement aux Ordonnances & aux Reglemens qu'ils ont faits, c'est ce dont on n'a pas esté encore bien informé. On sçait seulement que ce qu'ils font est tout oppo-

sé

sé à ce que faisoient les Chinois. Et ç'a esté aussi pour insinuër & établir doucement ces nouvelles coûtumes si contraires aux anciennes, que se sont employez avec plus de soin ceux de cette Nation, qu'ils ont mis dans les Offices & dans les Charges. Les peuples de leur costé pour plaire à leurs nouveaux Maistres, se sont conformez en toutes choses à ces nouvelles Loix: ainsi il parût dès lors, qu'il ne resteroit bien-tost plus aucune trace de tout l'ancien gouvernement de la Chine.

Les Tartares n'employent pas de grandes écritures pour les procez, & ils n'ont ainsi guére affaire de gens de pratique. Dans le Civil, les parties verifient verbalement ce dont ils contestent; & on les expedie de même verbalement. Tout le reste leur passe pour perte de tems & folle dépense. Ils sont encore plus promts dans le Criminel, quoi qu'ils ne laissent pas d'examiner tres-diligemment les charges de l'accusé. Ils ont cette maxime, que le crime ou l'innocence se manifestent bien-tost, lors que ceux qui en font les perquisitions y procedent sans interest. Aussi ne se servent-ils ni de prisons, ni de fers, ni de chaisnes. Ils disent que c'est faire mourir les hommes deux fois que de les tant tourmenter. Lors qu'on a arresté un

criminel, on le presente, à quelque heure que ce soit, devant le Juge, & si le crime est suffisamment prouvé, on le punit aussi-tost. Si la preuve n'est pas suffisante il est mis en liberté. Il n'y a que deux sortes de châtimens pour les coupables. Quand le crime ne merite pas la mort, on perce au criminel les oreilles de deux fers de fléches, desquelles on lui éleve le bois au dessus de la teste en forme d'arc. On lui fait traverser en cét estat les ruës & les places de la Ville ; & un Officier marche devant lui, qui crie à haute voix „ que qui aura fait un pareil crime, re- „ cevra un pareil châtiment. Que si le crime de l'accusé merite la mort, on lui coupe la teste, sans faire difference des qualitez de sa personne & de son crime. C'est assez qu'il merite la mort ; & pour faire cette execution, on le dépoüille aussi nud qu'il estoit venu au monde, afin (disent-ils) qu'on l'en voie sortir tel qu'il y estoit entré. Le bourreau, lors qu'il est en cét estat, leve le coutelas & lui abat la teste, & au même tems que le corps tombe, il continuë de le mettre en pieces. Car c'est pour cette raison qu'ils l'avoient mis tout nud. Ils laissent pour l'ordinaire en cét estat les restes de ce cadavre, & pretendent donner par là plus d'horreur du crime. On

dit

dit que le bourreau autrefois en levoit une cuiſſe, pour en faire un feſtin à ſes amis. Ce pourroit eſtre de là qu'on auroit penſé que les Tartares mangeoient de la chair humaine. Mais, comme on l'a remarqué, il n'y a eu que les plus barbares, ou quelques ſauvages, & des hommes tout brutaux parmi la Nation, qu'on ait crû capables de cét excez. Les Tartares auroient auſſi trop honoré les charognes de leurs criminels, de leur donner des ſepulchres vivans.

Ce qui paroiſt plus étrange dans la juſtice des Tartares eſt qu'ils puiſſent faire ſi-toſt les preuves & les perquiſitions neceſſaires tant des affaires Civiles, que Criminelles. Cependant Xunchi, par une loi qui ne ſouffroit point de gloſe, ni de replique, prétendit lever tout ce qui pourroit rendre ces promtes expeditions difficiles & impoſſibles. Il ordonna pour le Civil, que les cauſes ſeroient vuidées auſſi-toſt que les parties ſeroient oüies : Et pour le Criminel, que les accuſez ſeroient auſſi punis ou renvoyez en même tems, mais de telle ſorte, que ſi le crime n'avoit pas eſté verifié, & le criminel convaincu, lors qu'il eſtoit effectivement coupable, le Juge qui l'auroit renvoyé en portaſt la peine alors. Car Xunchi pre-

tendoit qu'il devoit y avoir de la faute du Juge. Que si le crime estoit prouvé, il falloit que l'accusé en fust puni à l'heure même, quelque difficulté qu'il y eust, soit que ce fût une peine pecuniaire, ou un châtiment corporel. Il n'y avoit pas ainsi lieu de prolonger les affaires. Il n'y avoit pas moyen non plus d'échapper, en contrevenant à la Loi du Prince, qui estoit ce que Xunchi pretendoit, en voulant que le crime pressast & donnast à penser aussi bien au Juge, qu'au criminel. Il fit observer cette Ordonnance dans toute sa rigueur; d'où il arriva qu'on ne vit depuis dans les Charges & les Magistratures que des personnes peu accommodées de biens, mais qui faisoient si bien leurs Charges, que les peuples se trouvoient beaucoup mieux de ces Juges, que de ceux des Rois de la Chine, quelques riches & quelques venerables qu'ils fussent.

Une telle precipitation dans l'expedition des affaires pourroit sembler avoir quelque chose de barbare & de moins policé. Mais l'excez opposé de cette chicane & de toutes ces formes qui ne finissent jamais les affaires, ne paroistroit peut-estre pas moins barbare parmi ces peuples. Heureuse la Nation où les affaires n'iroient pas quelquefois si viste que chez

les

les Tartares, ni aussi si lentement qu'ailleurs, mais ce temperament & ce milieu est l'ouvrage & l'emploi d'une vertu que la politique humaine ne consulte pas toûjours.

Xunchi a donné aussi aux Officiers & Mandarins qui sont actuellement dans les Charges, les mêmes appointemens que leur donnoient les derniers Rois de la Chine. Il en a continué encore plusieurs des anciens dans leurs premiers emplois, ou il les en a pourvûs de nouveaux qui ne sont pas moins honorables. Ceux-là cependant n'ont pas laissé de se plaindre qu'ils n'avoient plus que le nom & l'honneur de Mandarins. Ils avoient raison, s'ils consideroient bien qu'ils estoient effectivement obligez d'avoir au moins une meilleure reputation qu'ils n'avoient auparavant. Il n'y a rien de plus important à un Ministre pour bien servir dans ses emplois, que d'y avoir la reputation d'un merite qui le fasse considerer des peuples. Mais ceux de ces Officiers qui se plaignoient & murmuroient davantage, estoient ceux qui manioient les Finances. Ils n'estoient pas satisfaits qu'on les observast de si près, qu'ils ne pûssent rien profiter de tant de deniers qui leur passoient par les mains. Les Tartares les en

railloient, en leur demandant si l'on ne les appelloit pas les Ministres des finances du Roi ; que s'ils l'estoient, ils demeuroient par là d'accord que ces finances n'estoient pas à eux, mais au Roi ; au lieu que s'ils se les approprioient pour s'en enrichir, ce ne seroient plus les finances du Roi, mais leurs finances propres. Qu'ils devoient enfin estre satisfaits de leurs appointemens, ou remettre leurs Charges à d'autres. Que le Roi ne manqueroit pas de gens qui feroient leur devoir & se contenteroient des mêmes appointemens qu'ils recevoient.

Xnnchi, après avoir si bien recommandé à ses Officiers qu'ils n'eussent pas à vendre la justice, fit punir tres-severement ceux des Juges qu'il sçût avoir pris des presens des parties. Il prît d'autant plus garde à arrester ce desordre, qu'il sçavoit que la ruïne de la Chine avoit commencé par l'avarice & la corruption de la pluspart des Juges, & de coux qui estoient dans les emplois & les charges de eét Estat. En ce qui regarde les voleries, les extorsions, & les concussions, les Officiers & les Ministres Chinois n'avoient point leurs pareils au reste du monde. Aussi, long-tems même avant la perte de leur Empire, estoient-ils pour ce sujet tellement en execration

cration à leurs voisins, qu'on voit qu'ils ne pouvoient ni parler, ni écrire des Mandarins qu'avec indignation.

C'estoient eux qui disposoient de toutes les finances de la Chine; mais de telle sorte, que le Roi qui avoit plus de cent cinquante millions de ducats de revenu tous les ans, estoit comme dans l'indigence & la pauvreté. Au moins paroissoit-il n'avoir pas dequoi fournir aux dépenses les plus necessaires de son Estat; tandis qu'ils détournoient & tiroient à eux la plus grande partie des deniers qui y devoient estre employez. Ils ne pensoient guéres, ni à payer, ni à entretenir les troupes, encore moins à donner des recompenses à ceux qui avoient servi. Et le peuple cependant payoit des impositions & des subsides pour soûtenir le faste & la grandeur des Mandarins, qui estoient devenus aussi puissans pour le renversement de cét Estat, qu'ils furent depuis lasches & foibles pour le soûtenir, ou pour sauver du moins quelque partie de son débris. Car au lieu qu'on voyoit peu auparavant un Mandarin traiter avec les dernieres indignitez les Officiers les plus considerables de l'Armée, on vît au contraire un nombre de Mandarins s'enfuïr & se sauver devant un miserable soldat. Ainsi par l'avarice de ces

Miniſtres, la garde du Prince n'eſtoit qu'une miſerable ſoldateſque mal entretenuë & mal payée, & qui dans le peu de conſideration où elle eſtoit, prenoit bien un meilleur parti, en ſe rangeant avec les rebelles. Zunchin reconnut, bien que trop tard, que les gens de guerre ont une grande part au ſoûtien & à la conſervation des Empires, d'autant plus qu'il n'eſt pas poſſible que de grands Empires n'ayent toûjours de puiſſans ennemis. Il ſe trouva cependant en ſon plus grand beſoin ſans aucunes troupes qu'il euſt obligées par la moindre recompenſe à la défenſe de ſa perſonne & de ſon Eſtat. Il trouva que ſes treſors n'avoient pas eſté employez en des choſes neceſſaires & importantes à ſa conſervation, & il reconnut alors que toute ſa grandeur eſtoit tres-mal ſoûtenuë, lors qu'il vît ſa perſonne Royale ainſi abandonnée, ſa vie & ſon Empire reduits à leur derniere periode, & tout ce mal ſans remede; qu'il falloit enfin perir, & laiſſer tout perir avec lui.

L'Empereur des Tartares Xunchi vît aſſez clair dans tout ce deſordre du gouvernement de la Chine, & comme il jugea bien que ce mal ſe feroit enraciné & fortifié puiſſamment par les couſtumes & les manieres d'agir des Chinois, il crût qu'il lui

lui importoit d'autant plus d'en extirper jusqu'aux moindres racines. Aussi entreprit-il cette affaire d'une maniere qu'il ne tint pas à lui, qu'il n'y eût desormais un bon ordre dans la justice des Chinois. Ses premiers Ministres y apporterent encore tous leurs soins, & c'estoit tout ce qui se pouvoit faire pour arrester ces desordres, que de voir ainsi la prudence & la fidelité des Ministres concourir avec les bonnes intentions de leur Maistre.

Ce fut aussi une chose toute extraordinaire de voir avec quelle droiture & integrité chacun des Officiers, tant des veritables Tartares, que de ceux qui affectoient de le paroistre, procedoit desormais dans l'exercice de sa charge. Ly, le fameux Vice-Roi de Canton, qui faisoit gloire par tout d'estre Tartare, quoi qu'on le crust un veritable Chinois, de grand voleur qu'il estoit, lors qu'il commandoit les troupes, estoit devenu un grave Magistrat, & un juge incorruptible dans les Audiances qu'il donnoit aux peuples. Il se faisoit desormais considerer dans le public, comme un homme zelé pour l'équité & la justice. Et quant à ce qu'il avoit profité du pillage qu'il avoit fait dans les prises des Villes, & par la campagne, il s'en justifioit seulement le mieux qu'il pou-

voit

voit par les Loix de la guerre, qui donnent par tout une part considerable du butin aux Chefs & aux Generaux, qui en ont une si grande dans les perils. Que si du reste ses soldats s'estoient accommodez à l'occasion, de ce qu'ils avoient pû trouver, on devoit considerer qu'ils n'avoient point alors d'autre moyen de subsister, parce qu'il ne venoit point d'argent de la Cour pour les payer de leur solde. Il taschoit d'accommoder ainsi toutes ses affaires le moins mal qu'il pouvoit, & il faisoit enfin des excuses de tout le passé. Mais cependant il marchoit si droit, & il procedoit desormais avec tant d'honnesteté & de desinteressement en toutes les affaires; & il obligeoit encore les Officiers qui dépendoient de lui, à faire les choses tellement au gré & au goust des peuples, qu'ils prenoient volontiers cette douceur en payement de tous les maux qu'il leur avoit fait auparavant.

Il faut rapporter, pour faire mieux voir l'habileté de cét homme, quelques paroles qu'il eut avec nn Mandarin Chinois, dont on lui faisoit une plainte. Un habitant de Canton vint à son Tribunal lui demander justice sur quelque affaire. Il lui dit qu'il ne pouvoit pas estre Juge de sa cause sur la premiere instance, mais qu'un

Man-

Mandarin Chinois en devoit jugér immediatement & avant lui ; qu'il lui allât demander justice, & qu' ensuite s'il vouloit appeller de sa Sentence, il pourroit „ avoir recours à lui. Seigneur, lui dit „ le suppliant, il est vrai qu'un tel Man- „ darin doit juger le premier mon affaire, „ & j'ai eu aussi recours à lui pour avoir „ justice. Mais il y a tant de temps; & „ il ne termine rien : il ne paroît pas mê- „ me qu'il pense à moi, quelques sollicita- „ tations que je lui fasse; ainsi je viens „ à vôtre Excellence, pour obtenir qu'il lui „ plaise de me faire justice, ou de me la „ faire faire par le Mandarin. Ly qui n'étoit pas d'humeur à souffrir que les choses allassent autrement qu'il l'entendoit, ayant oui ce discours, & sçû que ce qu'on „ lui disoit étoit vrai : Faites-moi venir, „ (dit-il) ce Docteur; & le voyant en „ présence d'un grand nombre de person- „ nes; Vous croyez donc, Monsieur le „ Docteur, être encore sous l'ancien gou- „ vernement de la Chine; que pour une af- „ faire de mille Ducats, vous en ferez dé- „ penser deux ou trois mille aux parties ; „ que les Juges gagneront toûjours les pro- „ cez, & que celle des parties qui aura eu „ Arrêt en sa faveur, aura encore perdu son „ temps & son bien. J'entens que vous sça-

„ chiez

„ chiez que nous sommes en un autre temps,
„ & que vous avez affaire à un autre Maî-
„ tre, l'Empereur des Tartares Xunchi. D'où
„ vient donc que vous ne finissez pas cette
„ affaire? D'où vient qu'il vous plaît de
„ faire si long-temps durer les procez? Vous
„ voulez de l'argent, infame! Et vous cro-
„ yez que je ne vous entende pas. Mais je
„ jure par la tête de Xunchi, que s'il me
„ vient encore une pareille plainte de vous,
„ je vous ferai perdre vôtre Charge avec
„ la vie. Vuidez-moi cette affaire, & au plû-
„ tôt, si vous avez encore envie de vivre.

Le Mandarin se retira bien resolu de rendre justice, encore que ce ne fût que par force & malgré lui. Les autres qui reçûrent aussi cet avertissement, penserent à en profiter. Ils virent, que ce n'étoit pas le temps de faire valoir comme auparavant, leur gravité, & le peuple qui sçût ce qui s'étoit passé, loüa merveilleusement la bonne justice de son Gouverneur. On parla de cette affaire, non seulement dans la Ville, mais eneore par toute la Province, & ce fut toûjours en applaudissant à la personne & aux grandes qnalitez du Vice-Roi de Canton.

C'est ce que l'on a pû sçavoir en general du gouvernement des Tartares dans la Chine, & de la conduite en particulier du

du jeune Roi Xunchi, & de ses Ministres. Ce sont des hommes grossiers & barbares; mais il seroit à souhaiter que bien des peuples des mieux policez de nôtre Europe, eussent en beaucoup de choses autant d'humanité & de justice que ces barbares.

CHAPITRE XXVIII.

Les Tartares obligent les Chinois à laisser les Lettres pour embrasser les Armes.
Des Lettres & Caracteres des Tartares.
Des Sciences pour lesquelles ils ont plus d'inclination, & de leur Langue en general.

LEs Lettres & les Armes pourroient être considerées dans un Estat comme deux Poles, sur lesquels la plûpart des affaires roulent & se soûtiennent; en sorte qu'il ne seroit pas aisé de se vouloir passer de l'un ou de l'autre, qu'il ne parût bien-tôt un vuide & un manquement dans l'assemblage de ce grand Corps. Mais il est pourtant vrai, que ce qui manqueroit du côté des Armes pourroit avoir de plus facheuses suites, que ce qui manqueroit du côté des Lettres & des Sciences, qui laissent

ſent aux Armes à les défendre & à les ſoûtenir elles-mêmes. C'eſt ce qui a bien paru dans la derniere revolution de l'Empire de la Chine, & ce qui a obligé auſſi le Tartare à remedier d'autant plus à ce mal, qu'il voyoit que ce qui lui avoit donné de ſi grands avantages les lui pourroit toûjours ôter avec autant de facilité. L'on a vû que de très-puiſſantes Monarchies n'ont pas eu beaucoup beſoin de Lettres pour établir & affermir leur domination. L'Eſpagne a donné plus de cinq mille batailles, en des temps qu'elle ne penſoit guéres à faire des livres ; & il eſt aiſé de voir encore, qu'elle ne s'en eſt pas beaucoup ſervie pour aller faire des conqueſtes en des terres éloignées. Le Tartare diſoit fort bien que les Eſtats ne ſe pouvoient maintenir ſans les Armes, comme ils le pouvoient ſans les Lettres. Il eſt certain d'ailleurs qu'il y a toûjours trop d'émulation de puiſſance & de grandeur entre des Princes voiſins, pour qu'ils puiſſent ſe laiſſer longtemps en repos les uns les autres. Ainſi au ſeul bruit que quelqu'un d'eux arme, c'eſt comme une neceſſité aux autres d'armer en même temps. C'eſt leur epée qui doit leur faire droit & juſtice, & ils ſçavent aſſez qu'il importe peu à ceux qui ont la force,

que leurs droits ne soient pas fondez en de meilleures & de plus valables raisons.

Le Tartare neanmoins, pour ne se pas rendre odieux aux Chinois, ne crût pas leur devoit oster entierement les emplois & les études des Lettres. Il jugea qu'il falloit traitter delicatement une chose, pour laquelle il voyoit que toute cette Nation avoit tant d'attache & d'estime. Ainsi au commencement de l'année 1647, il y eut encore plus de trois cens personnes de Lettres, qui receurent le grade de Docteur en la ville de Nanquin, comme il se faisoit auparavant à Pequin ; & plus de six cens autres furent encore admis à faire leurs Licences, outre un plus grand nombre de ceux qui furent reçus Bacheliers. Car ce n'est pas en Europe seulement, qu'il y a des Docteurs & des Bacheliers en grand nombre.

Xunchi voulut bien donner cette satisfaction aux Chinois, quelque grande dépense qu'il fallût faire pour cette Action, aux frais de laquelle il faut que les finances du Prince fournissent toûjours ; & ce ne fut pas une petite marque de sa condescendance & de sa bonté. Il fit pourtant sçavoir qu'il seroit obligé d'apporter quelque reforme à toute cette litterature ; & que c'étoit enfin le temps que les Lettres de-

voient

voient ceder le lieu d'honneur aux armes & à la guerre, ainsi qu'autrefois les armes, qui etoient déchües, avoient laissé aux Lettres toute l'estime & tout le merite.

Comme en tous les Estats les hommes se portent volontiers aux emplois où ils voyent qu'il y a plus d'honneur & plus de profit, les Chinois, qui voyoient que les gens de Lettres étoient les personnes les plus accommodées & les plus considerées de leur Nation, embrassoient aussi tous à l'envi la litterature & les emplois de la plume. Xunchi trouva donc à propos de donner desormais tous les honneurs & toutes les gratifications aux Armes, & ce fut assez pour donner bien-tôt envie à la plûpart des Chinois d'embrasser ce parti. Chacun jugera laquelle de ces deux professions lui paroît plus selon la raison & la nature. Ce qu'en pourroient dire ceux qui par leur genre de vie se seroient comme déja declarez pour les Lettres, seroit que l'éstime & les recompenses devroient également suivre le merite & le travail en l'un & en l'autre de ces emplois; que cependant il est vrai que les gens de robe & de plume, qui sont plus éloignez du peril, sont avec cela toûjours plus proches des gratifications; au lieu qu'un Soldat après s'être trouvé en un

grand

grand nombre de combats & d'assauts, n'aura pas pour l'ordinaire d'autre recompense que de perir enfin en la derniere occasion, & il s'en trouve plusieurs, & de ceux même qui auroient bien merité de grandes recompenses, qui n'ont pas à la fin une meilleure fortune.

Le Tartare étoit assez de ce sentiment qu'il y a plus de merite, parce qu'il y a plus de peril, dans les emplois militaires. C'est pourquoi, encore qu'il maintinst toûjours les Lettres dans la Chine, & qu'il y eût en toutes les Provinces deux Vice-Rois, un des Lettres, & un autre des Armes, comme il y avoit eu paravant, il faisoit pourtant connoître, qu'il consideroit beaucoup plus ceux qui embrassoient la profession des Armes; jusques-là que parmi ceux qui avoient déja pris le parti de la robe, il fit un choix de plusieurs qui lui semblerent plus propres à servir dans ses Armées. Il prît le soin aussi de donner des recompenses à ceux de ses Soldats qu'il sçavoit avoir quelque merite, ausquels, encore qu'ils fussent en des emplois fort éloignez de sa personne, il ne laissoit pas d'envoyer des presens & des gratifications, lors qu'ils y pensoient le moins. Ce fut ainsi qu'au mois d'Aoust de 1647. il fit partir pour la ville de Canton, un grand Mandarin,

derin, de ceux qui aſſiſtoient au Conſeil Royal de Pequin, pour aller porter des preſens anx deux Vice-Rois de Canton. Ce Mandarin, encore qu'il y eût bieu cinq cens lieuës de chemin d'une de ces Villes à l'autre, fit ce voyage ſeulement pour ſatisfaire à cet ordre. Ces preſens étoient deux grands Vaſes d'or, tout couverts de Pierreries, avec deux habillemens très-riches. Xunchi qui avoit ſçû que ces deux Vice-Rois avoient également fait paroître leur valeur & leur courage autant de fois qu'ils en étoient venus aux mains avec leurs ennemis en la reduction de cette Province, voulut bien honorer également leur perſonne & leur merite. C'eſt pourquoi, il n'y avoit pas dequoi s'étonner que ce Prince eût tant & de ſi braves Soldats, lui qui prenoit des ſoins de reconnoître ſi bien les ſervices de ſes Capitains, qu'il envoyoit à ceux même, qui étoient ſi éloignez de ſa Cour de magnifiques preſens, & qui employoit encore les premieres perſonnes de ſon Etat, pour leur aller faire connoître combien ſa Hauteſſe étoit ſatisfaire de leur fidelité & de leur courage. Les Princes qui penſeront à recompenſer ſi biên leurs Soldats, auront toûjours de bonnes Troupes; mais il ſera difficile qu'ils les retien-

tiennent, s'ils ne font pas paroître qu'Ils ſçavent eſtimer & reconnoître leurs ſervices.

Pluſieurs gens de robe, & de ceux même qui étoient déja en des emplois trés-conſiderables, qui virent qu'ils feroient deſormais aſſez mal leurs affaires, s'ils ne s'appliquoient qu'à la ſcience & à l'étude de leurs Loix, paſſerent bien-tôt à la profeſſion des Armes. On a déja vû la conduite qu'avoit tenuë le Vice-Roi des Lettres de Canton. Mais pour reconnoîtte encore mieux ce que cet Officier de robe penſoit lui-même pour lors de ſa profeſſion, il faut l'en entendre parler à un de ſes Amis. Ce n'étoit pas un homme de grande litterature: il venoit de ſe pourvoir d'une charge de Mandarin des Lettres en la ville de Canton. Pour peu qu'un homme eût de Lettres à la Chine, il ne laiſſoit pas de ſe croire un aſſez grand Docteur, lors qu'il étoit une fois elevé à la dignité de Mandarin. Celui-ci devoit être un plus honneſte-homme que les autres, de reconnoître au moins & d'avoüer qu'il n'étoit pas fort habile. Peu de gens de Lettre reconnoiſſent leur foible en matiere de ſcience; & il s'en trouve encore moins qui en faſſent une confeſſion bien

ſincere. Il dit donc fort ingenument au Vice-Roi, qu'il n'en ſçavoit pas aſſez pour être Mandarin, & que s'il plaiſoit à ſon Excellence de lui donner un emploi qui fût plus ſelon ſa capacité, elle l'obligeroit beaucoup davantage. Le Vice-Roi lui demanda en quoi il trouvoit qu'il n'étoit pas aſſez habile-homme. C'eſt, lui dit-il, que je ne déchifre pas aſſez parfaitement les lettres & les caracteres de la Chi-
„ ne. Allez, (lui dit le Vice-Roi:) Je
„ vous ai fait Mandarin; & je vous de-
„ clare, que vous n'avez que trop de Let-
„ tres pour un temps où les perſonnes de
„ conſideration daus la Chine doivent laiſſer
„ les Livres, pour ne penſer qu'à la guerre.
„ Ne vous imaginez pas qu'il ſoit neceſſai-
„ re deſormais de faire & d'examiner tant d'é-
„ critures. Il faut ſeulement bien entendre
„ les Parties, & les expedier verbalement.
„ Ayez de l'exactitude en cela, & de bon-
„ nes intentions de rendre la juſtice. La
„ verité & la juſtice ne ſont pas tellement
„ hors de nôtre connoiſſance & de nôtre
„ vüe, qu'il faille les aller chercher dans
„ les goufres & les abyſmes des procés. Le Mandarin entendit bien ce que lui vouloit dire le Vice-Roi. Il le remercia de la charge qu'il plaiſoit à ſon Excellence de lui donner, & de tous ſes bons avis, &

pre-

„ prenant congé de lui : Me voilà, „ (dit-il) Monſeigneur, un habile-hom„ me, s'il ne faut que de la diligence, & „ de bonnes intentions, pour bien faire ma „ charge.

Pendant que Xunchi reformoit ainſi ſans aucune violence les abus où il trouvoit les gens de plume & de lettres dans la Chine, il ne trouvoit pas mauvais que ſes Soldats & ſes Officiers les en raillaſſent, & parlaſſent encore aſſez haut contre cette molle & inutile occupation. Il n'y avoit rien qui avançât davantage le changement que ce Prince vouloit faire. Il arriva auſſi ſur ce ſujet quelques rencontres aſſez agréables. Un Mandarin Chinois fut obligé de loger en ſa maiſon un Capitaine Tartare, qui etoit un homme conſiderable parmi ſa Nation. Il lui donna chez-lui tout le logement & les commoditez qu'il pouvoit ſouhaitter. Ce Mandarin, qui vouloit paſſer pour un homme de grande litterature, avoit une belle Bibliotheque, où il y avoit plus de Lettres; ſans doute, que dans ſon eſprit. Tous ces Livres occupoient un des plus beaux appartemens de ſa maiſon, qui étoit un lieu fort éclairé. Ils appellent ce bâtiment Xuſan. Il y entre beaucoup d'air, & un vent raffréchiſſant, qui empeſche que les vers

& la poussiere ne puissent gâter des Livres.

Le Tartare qui vît ce lieu trouva que ce lui pourroit être un logement encore plus commode que celui où il étoit; puis qu'on en faisoit aussi bien un très-mauvais usage, de „ ne l'occuper qu'à loger des morts. Il „ vint donc dire à son hôte: (Seigneur „ Mandarin,) Il faut que vous me fassiez „ tout à l'heure vuider ce lieu. Il faut que „ nous m'en fassiez déloger tous ces Juris- „ consultes, & tous ces Codes; autrement „ je vous declare que moi & mes Soldats, „ nous en allons bourrer nos arquebuses, „ ou en faire des cornets à nôtre tabac. „ Vous verrez si nous ne sçavons pas „ eucore mieux manier vos écritures que „ vous. C'étoit ne priser guéres ce „ que le Mandarin auroit voulu tant van- „ ter, ce fut pourtant à lui de retirer ses Livres, sans repliquer davantage. Mais au moins, ne devoit il pas avoir raison de se plaindre, s'il n'avoit prétendu que faire parler beaucoup de sa Bibliotheque: car ce Tartare ne manqua pas de dire par toute la Chine, qu'il avoit bien fait remuër & déloger les Livres de ce Mandarin.

Voilà toute l'estime que les Tartares ont pour les Lettres & les Sciences, dont ils ne s'occupent guéres, si ce n'est qu'ils

sont

ſont bien-aiſes de ſçavoir quelque choſe des Mathematiques & de l'Aſtrologie. Comme cette Nation adore le Ciel, elle fait paroître aſſez de plaiſir à diſcourir des étoiles, & à s'entretenir de ce qui fait toute ſa Religion, où du reſte elle ne cherche pas beaucoup de rafinement. Les Tartares dreſſent ſeulement tous les ans leur Almanach ou Calendrier, qui eſt peu different de celui des Chinois. Celui de l'année 1647. fut le premier qui parut avec le nom & par l'ordre de l'Empereur Xunchi. C'étoit une piece curieuſe, dont on crût Autheur le Pere Adam Jeſuite, qui étoit une perſonne très-habile dans les Mathematiques, & qui avoit alors bien du credit & de la faveur auprès de l'Empereur Xunchi.

Les Tartares ne mépriſent pas non plus tout ce que les Chinois traittent dans leur Politique & leur Morale. Mais ils ne croyent pas que cela vaille toute la peine qu'ils y prennent. Ils leur diſent ſouvent & avec raiſon. Qu'il vaudroit mieux avoir moins de Loix, & les mieux obſerver. Qu'il ſeroit beſoin de ne pas faire tant d'Ordonnances, mais de donner plus de bons exemples; parce que connoître le bien, & ne le pas faire, ne fait que rendre les hommes encore une fois plus méchans.

Les letrres dont se servent les Tartares, sont assez semblables à celles des Japoniois; & toutes les deux ne sont que quelques traits de ceux qui forment les caracteres Chinois. C'est pourquoi ces lettres sont beaucoup plus simples, & plus faciles, & ne contiennent pas tant de mystere que celles de la Chine : Aussi les estime-t'on beaucoup plus que celles des autres peuples de l'Asie, & de ceux même de nôtre Europe, qui se sont habituez aux Indes & aux Philippines, qui, parce qu'ils ont pris des coûtumes & des manieres d'agir de ces Nations, se servent de certains caracteres tellement bisares, que souvent ils ont eux-même de la peine à lire ce qu'ils écrivent, & sont obligez d'en deviner la plus grande partie. Ils bordent & environnenr toutes ces lettres de points en haut & en bas, ainsi que font les Hebreux, ce qui fait que ce ne sont pas tant des lettres, que des chifres & des hieroglyfes.

On remarque que la langue des Tartares a quelque chose de grave & de majestueux. Elle se sert beaucoup des voyelles, ainsi que la langue Espagnole; & naturellement elle se prononce avec force & d'un ton tout guerrier, qni est ce qui la fait paroître rude & grossiere. Mais com-

me ce n'eſt que la prononciation des gens de guerre, qui prennent pour l'ordinaire un ton plus fier que les autres, & ceux particulierement qui font davantage les braves, on n'en peut pas faire une regle generale. Les perſonnes de la Cour y parlent ſans doute beaucoup mieux, ainſi que dans toutes les autres Cours, où il ſeroit à ſouhaiter que l'on fût auſſi exact à bien faire, que l'on y eſt juſte à bien parler.

Les Etrangers trouvent auſſi cette Langue aiſée à apprendre, d'autant plus qu'elle n'a pas une varieté ſi grande d'inflexions & d'accens, qui leur rend celle de la Chine difficile & ennuyeuſe plus qu'aucune autre du reſte du monde. Il ne s'eſt point trouvé dans toute la Relation de terme Tartare, qu'on pût bien citer pour exemple de la prononciation de cette Langue, que le nom de Pelipaovan, qui étoit celui d'un des Oncles du Roi. Le mot de Peli, qui eſt un terme entierement Tartare, n'a rien de rude ny de groſſier, ſi ce n'eſt qu'on en juge peut-être par cette grande delicateſſe des Langues Eſpagnole & Italienne. Il ſiguifie, Prince, dans le langage du païs. Van, qui eſt un mot Chinois, a encore la même ſignification, en ſorte que Prince eſt déja compris deux fois dans ce nom. Que ſi dans la Corée,

ou ailleurs, Pao, veut auſſi dire la même choſe, Pelipaovan voudra dire trois fois Prince, ou très-grand Prince. Cette repetition pourroit ſembler ſuperfluë, & ne ſignifier rien davantage, pour être exprimée en trois Langues differentes. Mais dans la Langue de la Chine, & ce doit être la même choſe en celle de Tartarie, ces repetitions y trouvent de grands ſens. Cela paroît par les Hiſtoires des Chinois, où l'on voit qu'ils appelloient du nom de Chium, tous les Princes & Monarques du Monde, qu'ils metroient tous ſans exception au deſſous de leurs Rois, & qu'ils donnoient le nom de Van, à leurs Princes, qui étoient du ſang Roial de la Chine. Mais parce qu'ils n'eſtimoient pas qu'aucun de ces deux noms fût aſſez auguſte pour la Majeſté de leurs Empereurs, ils crurent que des deux enſemble, il en falloit faire celui de Chiumvan, qui pourroit mieux que tous les autres convenir à la grandeur de leur Monarque. Ce fut ainſi qu'ils trouverent un nom digne de leur Roi, qu'ils appellerent depuis Chiumvan, en prétendant par là, lui faire un grand honneur. On voit ainſi combien cette Nation trouve un grand ſens à former de pluſieurs noms, qui n'ont tous que la même ſignification, un nom ſur-eminent

qui

qui les comprenne tous. Voilà la signification & la force du mot Pelipaovan, nom aussi éminent, que l'étoit celui qui le portoit, parmi ses peuples. Mais ce qui merite d'être encore remarqué, c'est que l'Empereur Xunchi bien loin de s'offenser qu'on donnât ces grandes qualitez à des Princes qui n'étoient que ses Sujets, quoi qu'ils fussent ses parens très-proches; leur confioit au contraire, en les faisant Gouverneurs & Ministres de Provinces, une puissance & une authorité qui répondoit à ces qualitez. Il falloit que Xunchi, en rendant si puissant Pelipaovan, qui étoit déja un grand Prince par sa naissance, & qui prenoit encore le nom de Conquerant de la Chine, se mît peu en peine de toutes les raisons d'Estat qu'on pouvoit opposer à cette conduite; ou bien il falloit qu'il fût puissamment persuadé de la fidelité des Princes de sa Nation: Ou il faut enfin, que parmi les Tartares, les Rois soient beaucoup moins jaloux de leur Souveraine puissance, & que les Princes qui leur sont sujets, ne soient pas si passionnez de la gloire & de l'ambition de regner.

CHAPITRE XXIX.

Combien les Tartares ont d'inclination à la guerre.
De leurs armes défensives & offensives.
Que leurs plus grandes forces consistent en leur Cavalerie.
De la bonté de leurs Chevaux.

LEs Tartares ne sçauroient vivre que parmi les armes & dans la guerre. Ils n'aiment & ne respirent que de tenir la campagne, & d'avoir des ennemis à combattre. C'est là qu'ils trouvent leur joye & le plaisir de leur vie. Aussi croyent-ils être mieux faits, & avoir meilleure grace de paroître avec un visage tout cousu de cicatrices, que toutes les autres Nations qui prennent tant de peine à conserver leur teint frais, qui frisent, qui parfument & qui teignent leurs cheveux, pour faire honte, autant qu'ils peuvent, & à leur Naaion & à la Nature, qui avoit voulu qu'ils fussent des hommes, plûtôt que des femmes, telles qu'ils s'efforcent de le devenir. Les Tartares, bien éloignez de cette mollesse, ont porté si avant cette violente passion qu'ils ont pour les armes, que

que toutes ces belles Provinces de la Chine n'ont bien-tôt été que de grandes forges, où ils ont employé un nombre infini d'artisans à forger sans relasche des armes de toutes les especes. Taillandiers, Serruriers, Fondeurs, & tout autres gens de pareilles vacations, n'ont point eu durant plusieurs années d'autre emploi dans tout ce grand Empire; & l'on auroit pû dire à ceux qui auroient été curieux de sçavoir ce que les Tartares vouloient faire de tant d'armes, qu'ils vouloient avoir sans doute dequoi armer un monde entier. Les Bibliotheques de la Chine ne furent plus que des Arsenaux & des Magasins d'armes. On auroit eu peine autrefois à trouver dans la Chine une méchante épée ailleurs que parmi les gens de guerre. On se contentoit, pour vuider une querelle, de se prendre aux cheveux ou à la barbe, ou de s'égratigner, ou de se battre à coups de poing, quand on n'avoit pas les ongles assez fortes. C'étoient les armes tellement naturelles de cette Nation, que les braves se faisoient comme un ornement de laisser croître leurs ongles aussi grandes que celles de la serre d'un Faulcon ou d'un Aigle; & il est si vrai qu'on ne se servoit point d'armes dans la Chine, que parmi un très-grand nombre d'habiles Medé-

cins qu'il y avoit dans tout le païs, on n'auroit pû y trouver un Chirurgien; parce qu'il n'y avoit jamais de playes, ni d'autre pratique pour la Chirurgie. Les Medecins faisoient la cure des Apostumes, des abscés, des blessures, & des autres maux exterieurs. Mais depuis que les Tartares furent dans la Chine, il n'y eut plus personne desormais qui ne portât des armes. On obligea jusqu'aux enfans de huit ans, au moins ceux des familles considerables, à ceindre le sabre ou le cimeterre; ce qui donnoit à rire, & faisoit compassion tout ensemble aux Chinois, de voir cét âge si tendre être embarassé à traisner une charge & nn poids qui lui étoit encore si inutile.

Les Tartares faisoient faire aussi l'exercice tous les jours devant le Palais des Vice-Rois. Là ils mettoient des troupes en bataille, qui faisoient des décharges de leurs mousquets & arquebuses, avec un aussi grand feu, que si c'eussent été deux Armées affectives qui y eussent disputé de la victoire. Il y avoit encore des prix & des Juges ordonnez pour reconnoître l'adresse de ceux qui s'exerçoient tout le jour à tirer au blanc avec l'arc ou avec le mousquet. Le prix de celui qui avoit donné dans le but de trois bales, ou de trois fléches,

ches, étoit une coquille d'argent du poids de quatre Jules, ou d'une demi-Reale. Celui qui n'avoit mis que deux fois dans le blanc, avoit une coquille du poids de deux Jules; & celui qui n'y avoit adressé qu'une fois seulement une coquille de la valeur d'un Jule. Ceux au contraire, qui manquoient plus de trois fois à donner dans le blanc, recevoient à l'heure même quelques coups assez rudes; & pour leur faire un affront encore plus grand, on les hüoit, & on les sifloit publiquement, ou l'on leur faisoit quelque autre traittement ignominieux. Ce n'étoient pas les Tartares qu'on obligeoit davantage à ces exercices, mais les Chinois des Provinces soûmises qu'on vouloit accoûtumer à n'avoir pas peur des armes & de la guerre. L'on vouloit par ce continuel exercice les tirer de cette mollesse où ils étoient demeurez si long-temps, & ils se seroient encore trés-volontiers excusez de tant de fatigues; Mais ils meritoient qu'on leur apprît à les supporter, & pour le service même de leurs ennemis, eux qui avoient si peu pensé à se donner de la peine, lors qu'il s'agissoit de la défense de leur Estat, & de leur propre conservation.

Quant aux diverses sortes d'armes, dont

ſe ſervent les Tartares, les défenſives & celles dont ils ſe couvrent ſont la cuiraſſe, le caſque, les épaulieres, les braſſars; ce qui revient à peu prés à la maniere dont on s'arme en Europe, ſi ce n'eſt que ces armes ne ſont pas ſi luiſantes, ni ſi curieuſement travaillées, ce qui rend encore ceux qu'elles couvrent plus terribles & plus redourables. La viſiere de leur caſque n'eſt pas attachée & enclavée avec le reſte du pot, ainſi qu'en Europe. C'eſt une piece toute ſeparée, & une lame de fer aſſez forte & double qui couvre le viſage & la gorge juſqu'aux épaules, & ſe ſepare quand on veut de l'autre partie du caſque. Ils ont encore pluſieurs autres lames de fer, qui leur deſcendent, tout autour de la teſte, & qui la couvrent de toutes parts, auſſi bien que la gorge, & tout le coû juſqu'aux épaules. Ils évitent par là d'être trés-dangereuſement bleſſez d'un grand nombre de fléches, qui pourroient leur percer les arteres & leur cauſer des pertes de ſang, qui ſeroient très-perilleuſes en cette partie. C'eſt ce qui fait qu'ils la couvrent avec toute la précaution qu'ils peuvent. Ils ſe ſervent auſſi, pour garantir tout le reſte du corps, de certaines caſaques de cuir de vache aſſez amples & larges, qui ſont garnies de co-

coton. Ils portent de ces mêmes casaques chez eux, lors qu'ils ne vont pas à la guerre, mais elles ne sont pas pour lors si bien doublées.

Ils ont pour armes offensives les arcs, les fléches, les sabres, & les lances. Leurs sabres ont la pointe à la façon des cimeterres des Turcs ; & ils sont pour l'ordinaire fort courts, mais assez pesans ; & sur tout, ils ont le fil & la trempe excellente. Ils se servent encore d'une espece de coûtelas ou d'épée fort large, que ceux de la Chine & du Japon appellent Cetanes. Il y en a d'extrémement grandes, & qui se manient à deux mains comme des épées de Suisse. Leurs gardes, aussi bien que celles de leurs sabres & coûtelas, n'ont rien de considerable, mais les poignées & pommeaux sont d'or ou d'argent, ou de cuivre, selon que chacun est plus riche ou plus curieux. Ils n'ont point de piques, parce qu'ils ne les estiment pas commodes pour leur maniere de combattre. Leurs lances même sont assez courtes, & ils s'en servent comme de pertuisannes ou hallebardes. Mais l'arc & les fléches sont leurs armes d'honneur. Ce sont celles dont ils font gloire, & dont ils prennent plaisir de se bien servir. Ils y sont aussi tellement adroits, que plusieurs, d'un seul trait

d'arc, font partir de plusieurs doigts de la main trois ou quatre fléches à la fois, qui partent toutes avec tant de roideur, qu'il n'y a point d'homme que la moins forte ne pût percer, si elle le rencontroit dans une juste distance. Leurs arcs sont plûtôt petits que grands. Ils sont legers, mais suffisamment forts & solides. De leurs fléches les unes sont plus & les autres moins longues, mais elles sont toutes très-fortes, & qui peuvent percer à travers un bois très-solide. Les fers en sont quarrez, ou en triangle, ou à pointe de diamant, & tous assez longs & extrémement acerez & perçans de la pointe.

Ils n'avoient point encore d'armes à feu, lors qu'ils entrerent dans la Chine. Mais d'abord qu'ils eurent emporté quelques places, ils en tirerent la grosse artillerie, & encore tous les mousquets & arquebuses qu'ils y trouverent, dont ils se servirent depuis dans toute cette guerre. Ils n'employerent pourtant point de Tartares à conduire & à faire tirer leur canon, mais quelques Chinois & quelques soldats d'Europe seulement. Ils n'armerent de même de ces mousquets & arquebuses que des Chinois des Provinces qui se soûmettoient, dont ils grossissoient leurs Troupes, pour avancer davantage dans leur conqueste. Pour

les

les mines, les petards & tout le reste du feu d'artifice, ils n'en avoient ni pratique ni connoissance. Il est étrange cependant que les Tartares voulussent mettre ainsi entre les mains de leurs nouveaux Sujets leurs meilleurs armes, sans qu'ils voulussent méme apprendre la maniere de s'en servir. Qu'ils les exerçassent aussi, tant ceux des Villes que de la Campagne, dans tout ce qui se pattiquoit parmi eux de l'art & de la discipline de la guerre. C'est ce que plusieurs trouvoient à redire en la conduite de Xunchi, aussi bien que de ce qu'il donnoit une si grande puissance aux Princes de sa Maison. Mais ce Monarque trouvoit au contraire, que la confiance qu'il avoit en ses Oncles étoit ce qui lui assûroit davantage leur fidelité; & que de ce qu'il paroissoit aussi aprehender si peu les Chinois, étoit ce qui leur rendoit sa valeur & le courage de ses Tartares encore plus redoutable. Il est vrai que longtemps aprés, ces peuples trembloient encore à entendre seulement parler de son nom. Il se pouvoit donc faire que toute cette confiance & sûreté, où étoit Xunchi, ne nuisit pas à ses affaires; mais si elle devoit lui être pernicieuse & funeste, il n'étoit pas le premier des Princes qui s'étoit perdu pour s'être tenu trop assûré de sa puissance & de ses forces. Il

Il reste à parler des meilleures armes des Tartares, les seules avec lesquelles ils ont conquis l'Empire de la Chine. On peut dire que ce sont leurs chevaux. Il s'en trouve d'assez beaux dans la Chine, mais qui ont peu de cœur & qui perdent haleine, & s'éflanquent bientôt à la premiere course. Aussi ne sont-ils pas propres pour la guerre, comme ceux de Tartarie, qui sont de grand corsage, forts & vigoureux, bien faits & bien pris de tous leurs membres, & qui sont ainsi comme autant de chevaux de bataille: avec cela si legers & si bons coureurs, qu'il y a plaisir à les voir galoper aux endroits les plus rudes d'une montagne, ainsi que s'ils étoient dans une prairie. Ils ne cedent point en beauté, ni en forces à ceux de l'Europe & de l'Arabie, mais tous les chevaux de la terre leur cedent au contraire l'avantage de je ne sçay qu'elle fierté qui les tient toûjours ardans & toûjours en cœur. On diroit aussi que ceux qui les montent seroient venus au monde tout à cheval, tant ils y sont-bien & de bonne grace. Aussi commencent-ils de se donner à cét exercice dés leur âge le plus tendre, & ils ne le quittent point qu'avec la vie. On y en voit plusieurs, qui ne font qu'attacher les resnes

de

de la bride à leur ceinture, & par le ſeul mouvement du corps menent & manient leurs chevaux, les font tourner ſur toutes les voltes, & leur font faire tel manége qu'il leur plaît. Ils ont par ce moyen toute la liberté des mains pour ſe ſervir de leurs arcs & de leurs fléches. D'autres qui tiennent l'arc de la main de la bride, ne laiſſent pas de s'en ſervir, & de manier encore leur cheval avec toute la facilité poſſible. C'étoient donc ces chevaux des Tartares, qui renverſoient tout autant de Chinois qui oſoient ſe preſenter pour faire quelque reſiſtance; & on pourroit dire ainſi que c'auroient été les Conquerans de la Chine. Comme les Chinois ne ſe ſervoient point de piques pour ſoûtenir & arreſter la Cavalerie, cinquante mille chevaux qu'il y avoit dans les moindres Armées des Tartares, (& même il y en eut plus de cent mille dans celle que commandoit l'Empereur,) ne tardoient guéres à rompre & à enfoncer les Armées de la Chine. Ces chevaux ſi ardens & ſi fougueux, qui abatoient tout ce qui ſe preſentoit devant eux de leurs puiſſantes forces, ſe faiſoient bien-tôt jour par tout; outre qu'ils étoient encore en ſi grand nombre, & pouſſez par des gens ſi fermes, qu'il n'y auroit eu guéres d'Armées qui les auroient pû ſoûtenir;

&

& beaucoup moins celles de la Chine, & autres semblables, qui n'auroient eu ni piques, ni bataillons serrez, ni Cavalerie pareille à celle des Tartares.

On a pris garde que cette Cavalerie Tartare porte les étriers plûtôt plus courts, que longs. Tout l'Equipage de leurs chevaux n'est pas curieux, ni fort riche pour l'ordinaire. Il est seulement d'une maniere pour durer, & commode pour leur façon de combattre. C'est enfin dans cette Cavalerie que consistent les plus grandes forces des Armées de Tartarie. Leur infanterie est peu de chose en comparaison; ce qui ne va pas de la sorte dans les Armées de l'Europe. C'est aussi cette Cavalerie qui est la premiere à toutes les occasions. C'est elle qui est la premiere & la derniere en toutes les attaques; & c'est elle enfin qui a commencé & achevé en si peu de temps la conqueste entiere du grand Empire de la Chine.

CHAPITRE XXX.

Discipline militaire des Tartares.
Leur maniere de combattre, & d'attaquer les Places.
Aversion qu'ils avoient de demeurer dans les Villes.
Avec quelle seureté ils dorment en leur Camp, sans poser ni gardes, ni sentinelles.

CE pourroit être seulement dans le desordre & la confusion qui se trouve dans les Armées des Tartares, que cette Nation pourroit passer pour barbare. Car ils y observent si peu d'ordonnance, qu'il paroît que c'est plûtôt par leur grand nombre, & par je ne sçay quelle ferocité, que par aucune science qu'ils ayent d'ordonner & de faire combattre leurs troupes, qu'ils remportent ces grands avantages. On ne voit rien de regulier dans toute leur maniere de faire la guerre, soit qu'ils donnent des batailles, soit qu'ils fassent des Sieges & viennent aux attaques des Places. Au lieu que les Chinois prenoient toutes leurs mesures & leurs regles, & gardoient pour l'ordinaire le meilleur ordre qu'ils pouvoient

lors qu'ils se mettoient en défense. Les Tartares au contraire n'employoient pour les emporter, que la fureur & la force, avec un grand mépris de la mort, où ils couroient avec une joye & une ardeur de gens qui sembloient aller à la gloire & au triomphe. Ils ont toûjours eu durant les quatre années de leur conqueste plusieurs Armées sur pied en même temps. Elles passoient d'une Province en une autre, tantôt pour conquerir un nouveau païs, & tantôt pour s'asseurer celui qu'ils avoient conquis, en sorte qu'on ne voyoit dans tout ce grand Estat que troupes & que gens de guerre, tant de pied, que de cheval. Chacune de ces Armées étoit pour l'ordinaire de deux cens mille hommes, cinquante mille chevaux, & le reste de gens de pied. Mais il n'y avoit pas toute cette difference d'Officiers qui se trouve dans les Troupes d'Europe. Il y avoit seulement un certain nombre de Capitaines; & au lieu de tous ces differens drapeaux qu'on déploye ailleurs, il n'y avoit-là qu'un seul étendart sous lequel se devoit ranger toute l'Armée, Cavalerie & Infanterie. C'est pourquoi lors qu'on aura parlé quelquefois des étandars, ou enseignes des Tartares, ce n'aura été que pour de-
désig-

désigner, selon la maniere ordinaire de parler de nos Troupes, quelque gros de ces milices, pour n'être pas obligé de repeter si souvent le nom de Troupes & d'Armées.

La marche des Tartares n'est pas mieux ordonnée que leurs batailles. Ils vont par petits gros, & plusieurs ensemble, sans tenir ni rangs, ni files, mais ils s'étendent & se resserrent seulement, selon que les chemins le leur permettent. La Cavalerie marche la premiere, & elle fait comme l'avantgarde. L'Infanterie suit après, qui est comme l'arriere-garde. Lors qu'on est prêt de partir, l'on entend le son enroüé d'une trompette, qui donne le signal de la marche; & depuis elle ne sonne plus, non pas même quand on seroit prest de donner bataille, & de courir sur les ennemis. Il n'y a du reste ni tambour, ni fifre, ni aucun autre instrument semblable; & c'est au seul bruit de cette trompette, qui pourroit faire penser à celle du jugement, de la maniere qu'elle fait remuër tant de monde, qu'il faut commencer & finir la marche. On porte devant toute l'Armée une sorte de Banniere, ou Etendart de mediocre grandeur, pour lequel toutes les Troupes ont une grande veneration. C'est le seul qu'il

y ait en toute l'Armée. Il eſt à peu près comme la baniere d'une Egliſe. On eſt obligé de ſuivre cét étendart, par tout où il marche, ſoit qu'on aille charger l'ennemi, ou qu'on aille donner l'aſſaut à quelque place; & auſſi-tôt que celui qui le porte, qui eſt un Capitaine des plus conſiderez, & qui a toûjours auprès de lui les plus vaillans de toute l'Armée, commence à attaquer, tous commencent auſſi à donner en même temps. La Cavalerie attaque la premiere, & l'Infanterie donne enſuite, ſans ordre, ni conduite, mais tumultuairement, & ſelon que chacun peut joindre ſon ennemi. Il n'y a ni aiſle droite, ni aiſle gauche, ni bataille, ni corps de reſerve. Ils ne forment ni eſcadrons, ni bataillons, non plus qu'ils ne tiennent ni rangs, ni files. Ils ne ſeparent pas même les temps de tirer des fléches, & d'en venir aux lances & aux ſabres. Mais toute cette nombreuſe multitude ſe remuë & ſe précipite à la fois, pour rompre & enfoncer au plûtôt tout ce qui lui fait teſte. C'eſt comme uue Mer agitée d'une violente bourraſque, où les vagues ſe preſſent les unes ſur les autres pour ſe chocquer, & ſe donnent ſi peu de relaſche, que les premiéres n'ont pas plûtoſt été

briſées,

briſées, qu'il en revient de ſecondes par deſſus, avec une rapidité & une impetuoſité toute nouvelle. Ainſi depuis que les Tartares ont commencé à venir à la charge, ils ne penſent plus à reprendre haleine, ni à faire aucunes retraites. Ni morts ni bleſſez ne les étonnent : Car ils ne comtent pas pour une grande perte de voir beaucoup de leurs gens eſtendus par terre, eux qui ſe tiennent aſſez glorieux de mourir les armes à la main; outre qu'ils ſçavent qu'ils ont du monde plus qu'il n'en faut pour remplir la place des morts. Comme ils ne ſonnent jamais de retraitte, vaincre ou mourir eſt tout ce qu'ils ont à faire. C'eſt le ſeul ordre qui leur eſt donné; ſi ce n'eſt qu'ils ſe viſſent entierement défaits. Car en ce cas, ils peuvent prendre la fuïte, comme on fait par tout ailleurs. Que ſi celui qui porte l'étendart eſt renverſé & tué dans la meſlée, ce qui eſt aſſez ordinaire, parce qu'il doit paroitre où le peril eſt le plus grand, alors le plus proche de ceux qui l'accompagnent, ne manque pas de prendre cét étendart, qui paſſe ainſi tres-ſouvent par beaucoup de mains dans une ſeule bataille, ou dans l'attaque de quelque place, ſans qu'il manque jamais de braves, qui s'empreſſent à l'envi

de le relever. Car il n'y a rien qui leur ſoit plus honorable & plus glorieux.

Mais la maniere dont les Tartares aſſiégent & prennent les Villes eſt encore quelque choſe de plus rare & de plus irregulier que tout ce qui ſe fait dans leurs batailles. La premiere choſe qu'ils font pour emporter une place eſt de donner l'aſſaut, & la derniere de dreſſer les batteries. C'eſt la Cavallerie qui fait les approches d'une place, & qui vient à l'aſſaut, qui ſont des choſes bien oppoſées à tout ce qui ſe prattique dans l'Europe. Ils viennent donc ſe mettre en preſence & à decouvert devant une place défenduë de bonnes murailles & de boulevarts, tout bordez de groſſe & de menuë artillerie, avec un grand nombre de gens de guerre, qui y ont dedans des vivres & des munitions en abondance. C'eſtoit l'eſtat où eſtoient pluſieurs Villes de la Chine, lors qu'ils les vinrent attaquer : Ainſi au lieu qu'en Europe une Armée, qui viendroit aſſieger une place, commenceroit à ouvrir la tranchée, dreſſeroit des batteries, & feroit enſuite les breſches pour venir à l'aſſaut ; les Tartares au contraire commencent à donner l'aſſaut, & après battent la ville. C'eſt la Cavallerie qui doit faire les attaques, ayant à ſa teſte le

Capi-

Capitaine qui porte l'étendart. On ne fait point pour cela de fort grands préparatifs. On attache seulement un grand nombre d'échelles à la queuë des chevaux, & encore que ces échelles ne soient qu'une seule piece de bois entaillée ou percée de chevilles, les Tartares ne laissent pas de s'en servir aussi bien que d'autres feroient des échelles ordinaires. Celles-cy estant ainsi préparées, celui qui porte l'enseigne pique & pousse fierement son cheval jusqu'au pied de la muraille, où il est suivi aussitost du reste des troupes, qui jettent des cris effroyables, pour étonner davantage leurs ennemis. C'est ce qu'ils font toûjours dans toutes les battailles & dans les assauts qu'ils donnent.

Quelque gtand feu cependant que fasse l'artillerie des assiegez ; quelque monde quelle renverse de toutes parts, rien n'empesche les assaillans d'avancer toûjours avec autant d'ardeur. Les monceaux de morts entassez les uns sur les autres leur facilitent au contraire les approches en comblant le fossé. Ils avancent de la sorte jusqu'au pied de la muraille ; & ceux qui en sont les plus proches, descendent alors de leurs chevaux, dont ils se servent desormais comme de gabions & de parapets. Là ayant dressé leurs échelles, ils gagnent le

haut de la muraille avec une ardeur & une resolution qui n'a rien de pareil. Ceux qui defendent leur place se trouvent deslors presque en aussi grand danger que les assaillans mêmes; d'autant que ceux d'enbas qui doivent soûtenir les autres qui montent la muraille, ne cessent de faire pleuvoir sur le haut un nombre infini de fléches, qu'ils décochent avec tant d'ardeur & de justesse, qu'ils les font presque retomber où ils veulent, perçant ainsi ceux qui se croyoient le plus à couvert, & le plus en sûreté derriere leur muraille. Ainsi ceux qui sont sur les échelles, montent en peu de tems, & gagnent le terrain, où ils n'ont pas plûtost pris pied, que couchez contre terre ou à genoux, ils commencent à couvrir de leurs fléches, tant ceux du dedans de la place, que les autres qui servent le canon, & tous ceux qui prétendroient défendre encore la muraille, qu'ils mettent bien-tost en estat de ne se plus servir de leur artillerie, ni d'aucune de leurs armes.

Comme il arrive cependant toûjours de nouvelles troupes devant cette place; tandis qu'une partie est attachée à l'escalade, une autre entreprend de gagner une porte, & de s'ouvrir un passage dans la Ville. En peu de tems, c'est-à-dire, aussi

tost

tost que quelque chevaux y ont pû entrer, le bruit & le seul hennissement font assez entendre que la place est prise, & que tout y est desormais à la discretion de ses ennemis. Les chevaux des Tartares annoncent ainsi les premiers leur victoire. Ces attaques, où les assaillans se precipitent de la sorte, sans estre couverts d'aucunes armes, & sans se faciliter l'escalade par des bresches, leur coûtent pour l'ordinaire beaucoup de monde; mais ils en ont bien leur revanche sur ceux qui ne peuvent plus se défendre. Rien n'arreste alors la fureur des vainqueurs. La vangeance est la joye de leur cœur, & il leur tarde qu'ils se soient gorgés de meurtre & du sang de ceux qu'ils ont vaincus.

Mais si après avoir donné l'assaut les Tartares ne sont pas encore les maistres de la place, alors ils pensent à se servir de leur artillerie, & à battre les murailles. Ainsi ils finissent par où on auroit commencé ailleurs. Jusques là, & à moins qu'ils n'ayent fait tous les efforts imaginables pour emporter une place d'assaut, ils ne tirent pas un seul coup de canon, encore qu'ils en menent quelquefois plus de cinq cens pieces, comme il s'en trouva autant dans l'Armée de Pelipaovan. Les Tartares pratiquent donc ces trois choses si opposées à

ce qui se fait par ceux qui sçavent mieux l'art de la guerre : de commencer d'abord à donner l'assaut, de faire après les batteries, & de commander encore la Cavalerie pour venir à l'escalade. Ainsi il n'y a rien dans les choses humaines de ce qui paroist à quelques uns de plus irregulier & de plus choquant, que l'on ne voye mis en pratique par d'autres, qui y trouvent leurs raisons, & qu'ils pretendent bonnes & valables.

Quant au reste de la marche, dont on avoit commencé à parler, lors que le jour est prest de finir, la trompette sonne, & toute l'Armée s'arreste alors. Avant ce signal elle ne fait presque jamais alte durant tout le jour. Il faut ou marcher, ou combattre. Aussi-tost donc que l'on entend la trompette, chacun pense desormais à dresser sa tente, qu'il va prendre dans le bagage. Chaque Capitaine à le sien pour lui, & pour tous ceux qu'il commande : & jamais on ne voit le bagage de toute l'Armée ensemble. Les tentes sont de cuir tres fort, ou de peaux qui n'ont point encore esté apprestées. Elles sont cousuës plusieurs ensemble, & assez bien ajustées. Chaque tente est assez grande & logeable, aussi est-ce tout leur couvert & leur habitation la plus ordinaire. Il se forme de

tou-

toutes ces tentes, comme de grandes Villes, où il y a plusieurs quartiers, places & ruës; & elles sont disposées à peu prés, comme les maisons de campagne des Turcs. Les Tartares aiment beaucoup mieux ces logemens, que de demeurer dans les maisons des Villes, où ils disent qu'ils deviennent malades parmi les peuples, au lieu qu'ils se trouvent sains & vigoureux, lors qu'ils sont campez & qu'ils respirent le grand air de la campagne. Il est certain que tout ce à quoi les hommes veulent s'accoûtumer leur devient commode, même les fatigues. Il n'y a qu'à les pouvoir souffrir quelque tems; au lieu que la mollesse & les aises même de la vie deviennent en quelque sorte penibles à ceux qui s'en sont passez durant un long tems. Il y a tel forçat sur les Galeres à qui il ne plairoit pas qu'on le tirast de la rame, parce que le tems lui a adouci toutes ses fatigues. La force de la coûtume est grande; & fait de grands miracles. C'estoit elle qui faisoit trouver aux Tartares les palais & les plus belles maisons des Villes incommodes à leur santé. Jamais ils ne se portoient mieux & n'étoient plus à leurs aises, que lors qu'ils campoient dans les plus vastes campagnes, & qu'ils y avoient à souffrir les mauvais tems & toutes les injures de l'air. C'est

pour cela qu'ils avoient tant d'aversion de demeurer dans les Villes. Mais ils auront peut-estre changé d'humeur. Car encore que jusqu'au tems de leur conqueste, ils se fussent si bien trouvez de la fatigue; il n'est pourtant que trop vrai qu'on s'accoûtume encore plus aisement à la douceur de la vie, qu'au travail & à la peine: ainsi il y a assez d'apparence que les Tartares se seront bien-tost accommodez des delices & de toute la mollesse des Chinois.

Mais il faut revoir les Tartares sous leurs tentes. C'est là qu'ils se retirent pour faire toute leur bonne chere. Leurs mets ne sont pourtant pour l'ordinaire que de la chair de jeunes chevaux qu'ils font cuire, & pour leurs chevaux ils leur donnent du ris, qui n'est pas moins bon que la chair qu'ils mangent. Ils ne boivent & ne mangent pas moins bien, qu'ils combattent & qu'ils font tous leurs autres exercices. Ils dorment aussi-tost apres, & avec aussi peu d'inquietude, que s'il n'y avoit point pour eux d'ennemis au monde. Ils ne se soucient ni de poser des gardes, ni de poster des sentinelles, & les rondes qu'ils font n'éveillent jamais personne. Il y a durant toute la nuit un profond silence dans leur Camp, si ce n'est qu'on y entende peut-

estre

eſtre le henniſſement de quelques chevaux. Ils ont toûjours dormi avec le même repos durant la plus grande chaleur de leur conqueſte, & ne s'en ſont pas inquietez davantage. Il n'y a que des barbares qui ſoient capables de cette arrogante preſomption, qu'ils n'ont qu'à dormir en repos, & que tout eſt ſeur pour eux, au milieu même des armes & de la guerre. Car ils croyent, pleins de la bonne opinion qu'ils ont de leur valeur, qu'il n'y a perſonne au Monde qui ſoit ſi hardi, que de leur venir donner l'alarme. Ils ne ſe défient pas davantage, & ne font pas une meilleure garde dans les Villes où ils ſont en garniſon; ſi ce n'eſt qu'ils ont toûjours quelques-uns de leurs gens ſous les armes en celle de Canton, & en quelques autres places où les Corſaires leur venoient plus ſouvent donner la camiſade. Les Chinois n'en avoient pas ainſi uſé. Ils faiſoient depuis deux cens quatre-vingts ans la meilleure garde qu'ils pouvoient dans toutes leurs Villes, où ils n'avoient point ceſſé, dans la peur qu'ils avoient, de faire un bruit effroyable d'inſtrumens & de cris, qui ne laiſſoit dormir perſonne en repos. Cependant après avoir veillé durant tant d'années que leur ennemi eſtoit à plus de ſix cens lieuës de quelques-unes de leurs Pro-

vinces, ils s'endormirent mal-heureusement à l'heure qu'il leur estoit le plus necessaire de veiller. Les Chinois faisoient beaucoup de bruit lors qu'ils ne voyoient personne; & quand ils eurent l'ennemi si pres d'eux, à peine éleverent-ils la voix pour crier aux armes ; bien loin d'aller au devant, & disputer les passages & l'entrée en leurs Provinces. Enfin pour avoir fait un si bonne garde, ils ne s'en trouverent pas plus en seureté ; Au lieu que le Tartare ne laissoit pas de conquerir tout ce grand païs, & de dormir encore en repos; parce qu'il estoit seur de ses forces, & qu'il sçavoit que sa valeur estoit assez connuë de ses ennemis, pour n'avoir pas d'envie de les venir attaquer. Ce que quelqu'un a dit des vains empressemens de la vie se trouve ici bien veritable ; qu'il n'y a qu'à bien établir sa reputation, & demeurer ensuite en repos.

CHA-

Chapitre XXXI.

De la bonne mine des Tartares.
Qu'ils semblent estre nez pour les fatigues & pour la guerre.
Combien ils sont francs, ouverts, & gens sans façon.
De leurs divertissemens, & de leurs occupations & emplois en general.

Les Tartares qui ont conquis la Chine sont generalement des hommes bien-faits & de belle taille. Ils ont les épaules larges, & le reste du corps bien proportionné. Mais ils sont sur tout extraordinairement forts & robustes; ce qui les fait paroistre avoir plûtost quelque chose de grossier & de sauvage, que rien de delicat & d'effeminé. Aussi ne se soucient-ils pas que leurs habits soient si galans & si propres; & on voit par les calus qu'ils ont aux mains, qu'ils se passent fort aisément de gands. Toute leur galanterie est d'estre toûjours en action, & de faire au moins beaucoup de bruit. Ils aiment aussi le travail; & on pourroit les comparer à ceux de ces soldats Romains qui estoient des hommes nez à la campagne, dont

un Poëte dit; qu'après avoir rougi la Mer du sang de l'Affrique, après avoir défait les Antiochus, les Pyrrhus, & les Annibals, ils revenoient à leur champ, où ils alloieut le matin avec la besche pour n'en retourner que le soir, chargez d'un faix de bois, que leurs propres meres, qui ne les traitoient pas delicatement, leur faisoient porter.

Les Tartares n'ont pas le teint si blanc que les Chinois; il y a pourtant pour l'ordinaire peu de difference dans leurs visages, si ce n'est que plusieurs sont plus noirs & plus halez. Ils ont la barbe aussi plus épaisse, & noire pour la pluspart, ou quelques-uns rousse. Mais ils la rasent toute, & ne laissent qu'un filet au milieu du menton. Ils ne portent point de moustaches, & ne laissent pas d'estre braves : car du moins en ce païs on est vaillant sans en avoir. Ils portent aussi les cheveux tres-courts, ou plûtost ils n'en portent point, estant bien aises de s'en décharger comme d'une chose dont la nature n'a point affaire. Enfin leur mine & tout leur dehors n'a rien que de guerrier, & qui ne marque des gens de resolution & de cœur. Ils se joüent du travail & de la fatigue, où ils ont esté endurcis dés qu'ils sont venus au

monde,

monde, & c'eſt ce qui fait qu'ils ne ſçauroient vivre ſans action. La molleſſe & le plaiſir d'une vie où ils ne voyent rien de noble n'a point de charmes pour eux; mais ce qui eſt le plus, c'eſt qu'ils ont autant d'habileté & d'adreſſe, qu'ils ſont ardens & infatigables dans tout ce qu'ils entreprennent. La vie des hommes a beſoin de travail, d'adreſſe, & de beaucoup de choſes: elle a même beſoin de s'épuiſer d'un coſté pour ſe ſoûtenir de l'autre. Les Tartares ſont du reſte gens de conſeil autant que d'execution, & quoi qu'ils ne perdent pas l'eſprit, pour trop rafiner dans les affaires, ou à y chercher de l'artifice, & cette malice que l'on appelle habileté & force d'eſprit, ils voyent pourtant aſſez clair dans tout ce qu'ils ont à faire, & diſcernent tres-bien, autant que des hommes en ſont capables, ce qui eſt, & ce qui n'eſt pas ſelon la droite raiſon.

Mais on remarque que pour leur humeur, ils ſont inégaux, ſur tout dans la paix qu'ils ſont comme les autres hommes, & tout differens de ce qu'ils ſont dans la guerre. Ils y ſont fiers, cruels, impitoyables, aiment étrangement à répandre le ſang de leurs ennemis. Au contraire, dans la paix ce ſont

des hommes doux, faciles, agreables, & qui se montrent autant qu'ils peuvent & complaisans & civils. Il n'est pas étrange que des hommes ne soient pas toûjours les mêmes, quoi qu'ils ne donnent pas tous en de si grandes inégalitez, & que quelques-uns même fassent si peu connoitre l'assiette de leur ame qu'on ne sçait souvent s'ils sont dans le calme ou dans la tempeste. Mais au moins les Tartares ne ressemblent ils pas à ces derniers. Ils ne dissimulent point ce qu'ils ont dans le cœur Ils ne sçauroient faire paroistre sur leur visage une fausse joye, ni en cacher une veritable. S'ils rient, c'est tout de bon : & s'ils ne sont pas contens, leur visage le fait connoistre. Aussi disent-ils, qu'il vaut mieux estre violent, que traistre. C'est pourquoi, ils n'iront pas faire des complimens, ni baiser les mains à des gens à qui ils voudroient du mal. Ils couperoient plus volontiers les bras d'un homme, que de l'embrasser, lors qu'ils ne l'aiment pas. Ils peuvent donc dire : Vive la sincerité, & bien loin l'artifice & la trahison, qui font qu'on ne sçait plus s'il y a encore de la societé, & de l'humanité parmi les hommes. Ils se mocquent de tout ce qu'ils entendent dire de la Politique & des manieres d'agir

d'agir des Européens ; & ils diroient bien, si la Fable avoit lieu parmi eux, que Saturne & son Age d'Or seroient passez de l'Europe dans la Tartarie.

Une des choses dont ils font le plus de gloire est d'avoir de bons chevaux. C'est aussi ce qui fait leur exercice le plus ordinaire; & on peut dire, que c'est la plus grande vanité, & presque l'unique amusement qui occupe leur vie, depuis qu'ils viennent au monde. Il n'y a rien qu'ils ne fassent de leurs chevaux, qui sont aussi tellement faits à tout ce qu'ils veulent, qu'il semble qu'ils n'ayent qu'un même esprit avec ceux qui les manient, tant ils obeïssent parfaitement au moindre mouvement de la bride, &, si l'on le peut dire encore, à l'intention & à la pensée de celui qui les gouverne.

Quant à leurs manieres d'agir particulieres dans la vie civile, ils font assez paroistre qu'ils ne sont pas gens à tant de ceremonies que les Chinois. On ne voit point faire parmi eux tant de genuflexions, ni des gens qui donnent du front contre la terre pour leur rendre honneur, ainsi que les Mandarins obligeoient à toutes ces bassesses ceux du peuple qui venoient se presenter devant eux. Les Tartares estiment que c'est en faire trop de-

vant

vant des hommes ; & qu'eux même n'en feroient pas tant devant leur Dieu. C'est pourquoi lors que les Chinois, qui estoient accoûtumez à ces basses flatteries, pensoient encore à leur rendre toutes ces soûmissions, ils les rejettoient bien loin; ou ils s'en railloient d'une maniere qui leur devoit bien faire connoistre ce qu'ils en pensoient.

Les civilitez qui se pratiquent parmi les Tartares, approchent bien de celles de nostre Europe. Pour se salüer, ils étendent le bras droit, inclinent un peu le corps, & en se remettant, portent doucement la main à la bouche. Lors qu'ils veulent faire remerciement de quelque chose qu'on leur presente, ou d'un compliment, & de quelque parole obligeante, ils étendent encore le bras droit sur le genoüil, particulierement lors qu'ils sont assis, & portant la main de l'épée sur ce méme genoüil, ils l'élevent doucement, & inclinent en même tems la teste comme pour baiser la main droite qu'ils y tiennent. Lors que deux amis se rencontrent par la ruë, ils ne se découvrent pas la teste. Ce seroit donner à rire, autant que celui qui osteroit ailleurs ses souliers. Ils se saluënt seulement en se faisant la civilité ordinaire, d'étendre le bras, & le

rap-

rapprocher jusqu'à la bouche, en baisant la main. Chacun parle ensuite de ses affaires. Ou si ce sont des amis plus particuliers, & qui avoient auparavant desir de se voir, ils s'embrassent alors, & se font un accueil qui marque encore mieux leur joye.

Les Chinois avoient toûjours des évantails dans les mains, ainsi que les femmes en ont ailleurs. Soit qu'ils fussent chez eux, ou en visite, ou dans les ruës, ou en leurs Temples, ils n'estoient jamais sans un évantail, & même les personnes les plus communes du peuple. Les Espagnols des Philippines, qui estoient accoustumez à le leur voir aux mains, ne le trouvoient plus étrange. Mais les Tartares ne pûrent se tenir d'en rire, & de tout leur cœur. Ils croyoient que la chose le meritoit, & pour le faire mieux voir, ils leur demandoient; si ce n'estoient pas là les armes de leurs femmes, & dont elles se servoient, non pas tant à battre & à rafreschir l'air qui estoit souvent assez frais, comme à se défendre de la chaleur qui leur fondoit le fard de leurs visages? Enfin ils ne pouvoient voir des Chinois avec des évantails, sans éclater de rire. Il n'estoit pas defendu aux Tartares d'en avoir comme eux. Mais quelque excés de chaleur qu'il y eust pû

avoir, quelque étoufant & quelque pesant que l'air eust pû estre, un seul de cette Nation n'auroit pû se resoudre à paroistre avec un évantail à la main.

On ne voit point que dans les trois ou quatre années, après que la Chine eut esté soumise, les Tartares aient épousé des femmes Chinoises. Il leur en vint un tres-grand nombre de la Tartarie. On ne sçait pas bien ce qui les auroit pû empescher, si ce n'est qu'ils eussent resolu de ne peupler la Chine que d'habitans qui fussent tous de sang & de naissance Tartare. Maîs c'est ce qui estoit assez difficile dans un aussi vaste païs, & par tout aussi habité, & aussi peuplé qu'estoit la Chine. Ainsi comme l'aversion, qu'on eust voulu que ces deux Nations eussent eu de s'aillier ensemble, ne pouvoit pas se maintenir long-tems; on crut au contraire, que se montrant de jour en jour des visages plus doux, les familles en viendroient bien-tost à faire des mariages, & des alliances les unes avec les autres, d'où il arriveroit qu'y ayant une telle union de sang & de parenté, ce ne seroit tantost plus qu'un même peuple & une même Nation,

Les Tartares entre leurs autres divertissemens paroissent aimer la Musique. Elle n'a pourtant parmi eux, rien de bien charmant.

mant. Ils se plaisent seulement d'entendre quelque air guerrier, & quelque chose d'éclattant; & il ne leur en faut pas davantage. Ils trouvent fade & insuportable tout ce qui leur paroist avoir de la molesse & n'estre d'aucune utilité, & c'est ce qui fait que souvent ils ne trouvent point de Musique plus charmante que le son enroüé de la trompette qui sonne leur marche. Les oreilles des gens de guerre n'entendent guéres d'harmonie plus agreable que le son des clairons & des trompettes. Voilà la Musique qui leur revient le mieux.

L'on a déja remarqué que ces peuples boivent & mangent largement. Ils pretendent, pour bien travailler, devoir manger & boire de même. Mais ils ne sont pas bien delicats, & ils recherchent davantage la quantité, que la qualité de leurs mets. Leur viande la plus ordinaire est le mouton, dont ils ont des troupeaux en grand nombre. Ils vivent encore de venaison & de Chasse qu'ils font par les montagnes, où ils prennent des Cerfs, des Sangliers, & quelques autres animaux. Ils mangent aussi du Poisson, quand il leur vient en fantaisie de pêcher, mais ils ne font pas la difference que l'on fait ailleurs du maigre & du gras. Ils font

tout

tout rostir & assez peu; & ils achevent de cuire le reste en leur estomac à la maniere des barbares. Ils ne se donnent pas non plus tant de peine à diversifier leurs mets, c'est assez pour eux de la quantité & de l'abondance. Ils cherchent le solide, & se contentent aisément pour le reste. Lorsqu'ils vont par la campagne, pour l'ordinaire ils ne vivent que de ris cuit; parce que c'est ce qu'ils trouvent de moins embarassant à porter. S'ils s'arrestent en quelque lieu, ils y font du pain de blé; & ils en mangent pour lors avec leurs autres viandes plus volontiers que de leur ris. Ils boivent de l'eau fraische, telle que nous la beuvons, & non pas chaude comme les Chinois & les Japonnois la boivent, Pour le Châ ou Thé, qui est la boisson que l'on presente par ceremonie dans tous ces Païs; ils le boivent chaud, comme font les autres peuples; & de même le Chocolat, quoi qu'il y en ait de froid comme le vin de pignon. Mais ce qu'ils boivent le plus délicieusement c'est le Vin, blanc ou rouge, & de quelque nature qu'il soit. Ils n'en auroient pas crû Mahomet, ou plûtost ils auroient pensé que ce trompeur auroit voulu prendre pour lui le vin qu'ils défendoit si séverement aux autres.

On pourroit dire auſſi que juſques ici le Vin leur auroit ſervi de préſervatif contre cette peſte qui a infecté un ſi grand nombre de leurs voiſins. Eſt-ce peut-eſtre auſſi pour cela qu'ils n'ont point voulu avoir d'autre Religion, que de reconnoître le Ciel pour leur Dieu? Ils voyent qu'il ne leur verſe que de l'eau, mais qu'au moins, il ne leur défend pas le Vin, & croyent avoir raiſon de ne pas faire leur Religion de ne boire que de l'eau.

Mais quoi que les Tartares boivent du Vin, on ne voit pas pour cela, que ni riches ni pauvres tombent dans les excés de l'yvrognerie, ainſi que tant d'autres Nations. Ce qui a fait dire à quelqu'un, que ſi Mahomet n'avoit obligé à boire de l'eau; le Vin auroit peut-eſtre enyvré tout le monde. Ils invitent pourtant dans leurs repas leurs amis à boire des ſantez, comme on fait à peu prés dans l'Europe; mais je dis à peu prés, parce qu'ils ne prétendent pas qu'un homme perde la raiſon, pour leur faire raiſon. Ils diſent aſſez bien, que c'eſt ſe défaire de la raiſon, & non pas faire raiſon. C'eſt pourquoi ils ſe mocquent, quand ils entendent dire qu'en Europe un homme n'eſt pas de bonne compagnie, s'il ne boit autant de fois qu'il y eſt invité. Ils deman-

dent si en Europe c'est une trahison, ou un crime d'Estat, de ne pas boire à la santé de ses amis ; parce que si ce n'est que manquer à un peu de complaisance, (disent ces Tartares,) ainsi que parmi nous;
„ c'est bien un moindre inconvenient de
„ ne paroistre pas si complaisant, que de
„ paroistre n'estre plus homme, en per-
„ dant la raison & le jugement. Nous
„ estimons (ajoutent-ils) bien davantage par-
„ mi nous la santé & l'usage des sens & de
„ la raison, que toute la complaisance ima-
„ ginable. Ainsi ils ne croyent point qu'un homme en soit moins civil, & de plus mauvaise compagnie pour s'excuser de boire, lors qu'il craint d'en estre incommodé. Mais que ne diroient point ces barbares, si outre les Loix de la raison & de la Nature, qui leur donnent tant d'aversion de l'yvrognerie, ils avoient encore, ainsi que les Chrestiens, celles de DIEU & de l'Evangile qui défendent ces excés sous de rigoureuses peines ? & cependant des Chrestiens sont beaucoup plus dereglez en ce point, que des Infidelles & des barbares.

Voilà quelle est la nourriture des Tartares. Pour l'apprester, ils se servent de vaisselle de métail, comme d'argent, d'eaim, de cuivre, & d'autres semblables, selon

ſelon les moyens qu'ils en ont. Ils ne s'accommodent guéres de vaſes de terre, quoi qu'ils ayent la porcelaine ſi commune, ſi bélle, & à ſi bon marché. Tout l'uſage qu'ils en font eſt d'en avoir de petits plats, & de petites écuelles élevées & étroites, de la plus belle & de la plus fine qu'ils peuvent trouver, pour boire le Châ. Mais toute leur vaiſſelle, quelque differente qu'elle ſoit pour la matiere, eſt pour la pluſpart de la même forme & de la même façon, qui ne leur coûte pas beaucoup, n'eſtant pas fort curieuſement travaillée, quoi qu'elle ſoit toute renforcée, & d'une maniere, qu'il paroiſt qu'on a voulu qu'elle duraſt longtems. A voir les Tartares, on pourroit dire que ce ſeroient encore de ces Anciens qu'on nous repreſente, comme gens ſimples, ſans façon, & ſi ennemis du luxe & de ce faſte, qui fait que le monde eſt toûjours pauvre, parce qu'il n'eſt jamais content; au lieu que pour eux, ils eſtoient riches à moins de peine & de dépenſe. Ce que l'on remarque encore de particulier en la vaiſſelle des Tartares, eſt que toutes les pieces ſont ſoûtenuës ſur un pied, à la façon de ces coupes & taſſes de l'ancienne mode. Celles d'aujourd'hui ont peut-eſtre merité de n'avoir plus de

pied,

pied, pour avoir trop souvent fait perdre pied aux hommes par l'yvrognerie & les excez.

Ils se servent aussi de cuilliers pour manger, parce qu'ils ne peuvent pas s'accommoder des petits poinçons de bois, ou fourchettes de la Chine. Il est vrai qu'il faudroit que les Tartares commençassent à renaistre, pour se pouvoir servir commodément de toute cette propreté des Chinois, qui demande qu'on eu ait fait usage longtemps, avant que de se la rendre si propre & si commode.

Toute cette Nation est assez amie du commerce, où elle se rend tres-facile & tres-raisonnable. Sa maniere la plus ordinaire de trafiquer est de faire échange d'une denrée pour une autre, comme de donner du bled, de la laine, des bestiaux, & d'autres marchandises, qui sont communes chez eux, pour d'autres de plus grand prix, qui rendent la Chine si riche, & plus qu'aucun autre païs du monde. Ils ne paroissent pas avoir une si grande passion pour l'argent. Aussi ignorent-ils toutes ces subtilitez & ces adresses des Marchands, qui font toutes choses par l'envie & le desir qu'ils ont de gagner. Ils seroient bien-aises d'avoir commerce avec toutes les Nations du monde, & ils sou-

ſouhaitent qu'elles viennent toutes vendre & achetter parmi eux. Ils ne ſe mettent guére en peine ſi ces Etrangers s'arreſtent ou ne s'arreſtent pas dans leurs Villes, ni encore s'ils y portent des armes. Comme ils jugent aſſez avantageuſement de leur valeur & de leurs forces, ils ſe mocquent de toutes ces terreurs paniques qui ne ſont propres qu'à des Chinoîs & à des Japonnois. Ils font entendre au contraire, que quiconque voudra venir en leur païs, n'y ſera point conſideré comme un Etranger, pourvû qu'il y vive bien, mais que pour ceux qui agiront mal, ils les en chaſſeront, ou les puniront comme ils le meritent. Ils ſe propoſoient d'agir de la ſorte avec les Etrangers, par où il paroiſt qu'ils jugent & raiſonnent de meilleur ſens que les Japonnois, qui ſe font peur de leurs imaginations & de leurs ſonges.

Les animaux dont ils ſe ſervent pour la culture des terres & pour leurs autres beſoins dans la paix & dans la guerre ſont, comme dans l'Europe, les chevaux & les autres beſtes de charge ordinaires, qui ſont en tres-grand nombre dans tout ce grand païs.

Quant à ce qui regarde les voyages de Mer & la navigation, on prît garde que

naturellement les Tartares avoient aversion de la Mer, peut-estre à cause que la partie de Tartarie, que ceux-ci habitoient, en est tres-éloignée. Il n'est pas étrange que l'on ait d'abord quelque éloignement de ce dont on n'a pas d'usage, ni d'experience. Cependant on les vît dans la Province de Canton devenir en peu de tems de tres bons hommes de Mer, & encore tres bons soldats & tres adroits à combattre sur les vaisseaux. Les gens de cœur viennent à bout de tout. Il n'y a point de coûtume qui leur resiste, eux qui font passer en coûtume tout ce qui dans les commencemens leur auroit paru plus difficile & plus étrange.

CHAPITRE XXXII.

Des habits des Tartares, & de leurs modes.
De la modeſtie de leurs femmes.
Qu'encore qu'elles aiment les chevaux & la guerre, elle ſont toûjours honneſtes & ſages.
Fin de la Relation.

LEs Tartares, ſi l'on en excepte les derniers de la populace, ne s'habillent que d'étofes de ſoye; ce qu'ils auront fait encore plus commodément depuis leur conqueſte, qu'ils ſe ſeront vûs les maitres du Païs où naiſſent les ſoyes. Le reſte du peuple porte pour l'ordinaire des habits de lin, de laine, on de cotton. La façon de leurs habits eſt en partie particuliere à leur Nation, & en partie approche aſſez de celle de tous les Mahometans de l'Orient. Ils ont moins de peine à ſe veſtir comme eux, qu'ils n'en auroient à garder leur loi de ne point boire de vin. Mais il faut les voir dans leurs habillemens depuis les pieds juſqu'à la teſte.

Ils chauſſent premierement de petites bottines ou brodequins, qui ne leur cou-

vrent jamais le genoüil, & pour l'ordinaire ne leur viennent qu'à la moitié de la jambe. Quand ce ne sont que de justes brodequins, ils prennent encore des souliers, & lors qu'ils n'en prennent point, il faut que ces brodequins ayent un pied, à la maniere d'une veritable botte.

Ils portent des chemises assez courtes, avec des caleçons dont ils se ceignent. Ces chemises sont pour l'ordinaire de lin ou de cotton. Ceux qui recherchent plus de propreté & de galanterie, quoi qu'ils ne soient pas de la plus haute qualité, les portent de soye & d'une étofe comme le satin, ou un tafetas double & toûjours tres blanc.

Ils vestent par dessus cette chemise une veste qui descend un peu plus bas que le genoüil. Cet habillement est assez serré & juste sur le corps, n'ayant pas plus de tour que lui en peut donner l'oüate ou le cotton dont il est doublé & garni depuis le haut jqsqu'en bas. Les manches en sont de même tres-étroites & serrées, mais si longues, qu'elles peuvent couvrir toute la main. Elles sont ouvertes au poignet, & ils les portent retroussées sur le bras pour avoir plus de grace & faire paroistre la main plus belle. Ces manches sont aussi pour l'ordinaire enrichies de quel-

quelque broderie, depuis le coude jusqu'à l'épaule, mais le reste depuis le coude est tout simple & sans aucune façon. Cét habillement se boutonne par les costez jusqu'à la ceinture, & par devant depuis le haut jusqu'au bas. Les boutons sont pour l'ordinaire d'Orfevrerie, ou d'or, ou d'argent, ou de quelqu'autre métail, & quelquefois méme de pierreries plus ou moins precieuses, selon qu'il plaîst aux personnes d'en porter, & les moyens qu'ils en ont, & non selon leur qualité, si ce n'est que les richesses, comme ailleurs, fassent les Grands & les gens de qualité de cette Nation. Ces boutons ne descendent pas droit en bas par devant, mais de costé. Ils le font ainsi pour tenir cét habit plus juste à la ceinture. Car comme il est tout ouvert par devant, ils en replient un peu de la partie gauche sur la droite; & c'est sur le bord de ce qui est replié & qui descend en bas, que sont attachez les boutons en ligne oblique : ce qui a sur eux assez de grace. Quelques-uns portent aussi de ces boutons sur l'épaule droite & à l'endroit du colet, mais ce sont des modes qui n'ont cours que pour un tems.

Ils portent encore sur ces vestes des ceintures de façons assez differentes, &

c'eſt ce dont ils font pour l'ordinaire le plus galand & le plus propre de tout leur habillement. Les uns n'ont pourtant qu'un cordon de ſoye de la groſſeur d'un doigt, dont ils ſe font pluſieurs tours. D'autres portent un taffetas, ou une toile de cotton tres-fine, de quatre doigts de large, & l'un & l'autre eſt couvert de pluſicurs pieces d'or, ou d'argent, ou d'yvoire, ou même de pierreries. D'autres qui veulent faire parade de quelque choſe de plus guerrier, ſe ceignent de quelque peau d'animal, & qui a tous les ornemens qui lui peuvent donner la façon & la galanterie qu'ils ſouhaitent.

C'eſt là leur premier habit. Ils prennent par deſſus celui-ci, qui deſcend aſſez bas, une caſaque plus courte, mais qui a plus de largeur & plus d'étenduë. Ces deux habits ſont toûjours de differentes couleurs. La caſaque de deſſus, & que l'on voit davantage, eſt d'une teinture plus gaye & plus vive, & comme elle eſt plus large & plus aiſée que celle de deſſous, ils la laiſſent aller ſans la boutonner, ni la ceindre, encore qu'elle ſoit garnie comme l'autre de riches boutons, mais qui ne ſervent que d'ornement; & ils n'en boutonnent au plus que quelques-uns. Elle n'a point non plus de manches, ou elles

ſont ſi courtes, qu'elles ne deſcendent pas plus bas que le coude. Elle eſt auſſi comme la premiere veſte, doublée d'oüate, ou de cotton. Ces habits ſont d'uſage pour l'Hyver ; & leur coûtume cependant eſt de ſe veſtir autant qu'ils peuvent en Eſté comme en Hyver. Il y a apparence qu'ils auront eſté obligez de la changer, depuis qu'ils auront changé de climat. La Tartarie, qui eſt un païs plus Septentrional que la Chine, & ainſi plus froid que chaud, ſouffroit que ces peuples euſſent plûtoſt des habits d'Hyver, que d'Eſté. Mais comme ils auront trouvé la Chine plus temperée, & beaucoup plus chaude dans les Provinces du Midi, ils auront eſté auſſi obligez de proportionner leurs habits, & de ſe défaire de leur coton & de leur oüate. On trouvoit une choſe à redire en leurs caſaques, qui eſtoit de n'avoir point de coû, ou de colet, ni relevé, ni abaiſſé, en ſorte qu'il ne paroiſſoit pas plus de façon au haut qu'au bas, ce qui revenoit à une ſorte de robe qu'on fait prendre en quelques lieux aux criminels que l'on mêne au ſupplice. Mais les Tartares ne demeurent pas d'accord que leur habit ait ſi mauvaiſe grace, peut eſtre parce qu'ils y ſont accoûtumez. On ſe familiariſe avec

les visages les plus rebutans, & à plus forte raison avec les modes & les choses qui d'abord auroient paru les plus bizarres.

Voilà quel est l'habillement des Tartares depuis les pieds jusqu'au coû & aux épaules. Il reste de voir comment ils se couvrent la teste. C'est d'une manière assez extravagante, & quoi que la Relation en parle fort au long, il auroit peut-estre esté plus à propos de n'en rien dire, pour n'avoir pas à achèver cette narration par une matiere qui n'a rien de fort agreable. Mais afin que les curieux n'ayent pas dequoi se plaindre, il faut dire ce que l'on en trouve. Ce sont les Espagnols qui se sont le plus mocquez de la façon des bonnets & des chapeaux des Tartares. Ils devoient pourtant penser qu'une grande partie du monde ne se mocque pas moins d'eux, en fait d'habits & de modes, eux qui après en avoir tant de fois changé & pris même souvent des autres Nations ce qu'ils y avoient trouvé auparavant de plus bizarre, pourroient encore quelque jour s'accommoder de ce qui les a davantage choquez dans le bonnet des Tartares.

Premierement ces peuples se couvrent la teste autrement en Hyver, qu'en Esté. Ils ne sont pas tous si exacts à ce changement,

ment, mais la plûpart n'y manquent guéres. Ils portent pour l'Hyver une certaine toque ou bonnet d'une forme ronde, assez élevé & qui se soûtient, comme s'il etoit d'une matiere très-solide. Il n'est pourtant que d'une étofe de soye, ou d'un drap très-fin, doublé de même, & garni d'oüate, ou de coton, comme leurs vestes & casaques. Ce bonnet serre assez d'entrée la teste, qu'il environne encore d'un rebord épais qui la fait paroître en cét endroit plus grosse que tout le reste du corps. Tout ce rebord est couvert de houpes de soye, qui, pour l'ordinaire, sont de couleur & de celles qu'il plaît à chacun de porter. Elles sont pour la grosseur à peu près comme celles des bonnets de nos Dacteurs ; & ceux des Tartares en sont couverts tout autour, & depuis le haut jusqu'au bas, à l'exception seulement d'un petit rond sur le devant, de la grandeur d'une piece d'un escu. Ils laissent ce petit vuide pour une plaque de métail qu'ils y mettent, avec un bouton d'or ou d'argent au milieu. Les Mandarins & les autres personnes de qualité qui sont dans les Charges se reconnoissent à cette plaque, qu'ils portent toûjours d'or ou d'argent, avec une pierre precieuse qui y est enchassée ; & il ne dépend pas de la fantai-

fantaisie, ou des biens que chacun peut avoir, de porter telle enseigne qu'il lui plaît. Mais il faut necessairement que la grandeur, la couleur, la forme & la façon de la plaque, & encore le bouton, ou la pierre precieuse, marquent le rang & la dignité de celui qui la porte. C'est par cette marque d'honneur qu'ils ostent tout lieu aux differens qui arrivent ailleurs pour les rangs & les préseances des Magistrats & Officiers de Justice; parce que ce seroit un crime de leze-Majesté, qu'aucun eût osé porter les marques d'une dignité qui ne lui appartinst pas. Il n'y a en tout le reste de leur maniere de se couvrir, soit l'Hyver, soit l'Esté, aucune difference entre les personnes de la plus haute qualité, & les derniers du peuple; entre les plus habiles, les plus grossiers, & les plus ignorans. C'est generalement une même forme & une même façon de coiffure. Seulement les plus riches, ou les plus curieux, choisissent les plus belles étofes. Du reste le plus chetif artisan aura la teste ou le bonnet tout couvert de houpes, aussi bien que l'homme de la plus haute qualité. Il faut donc parmi cette Nation reconnoître les gens à leur enseigne, & encore y regarder de prés. Car comme ils portent tous de ces plaques avec

vec un bouton au milieu, & qu'il n'y a que les Magiſtrats qui en ayent d'or, ou d'argent, avec une pierre precieuſe, il n'eſt pas aiſé de faire ce diſcernement de bien loin.

Les Tartares quittent ce bonnet lors que l'Eſté eſt venu; & ils prennent alors des chapeaux, non pas de laine preſſée comme les noſtres, mais de feüilles de palmier, ou de quelques autres plantes & herbes qui ſont rares & curieuſes parmi eux. La forme & la façon de ce chapeau a encore quelque choſe de plus bizarre que leur bonnet. Le bord en eſt large & ſpacieux, & la teſte trés petite, ſi ce n'eſt qu'elle eſt encore ornée de houpes de ſoye, avec une place ſur le devant, pour l'enſeigne ou la medaille pareille à celle qui ſe porte ſur la roque d'Hyver. Quelques-uns en portent auſſi d'une forme toute pointuë, & d'autres d'une qui eſt toute plate. Il faut qu'en celle-ci ils ne mettent point de houpe; ce qui la fait paroître plus beſſe. La teſte de ces chapeaux eſt encore garnie au dedans de certains cordons de ſoye entaſſez, d'où deſcendent deux autres plus grands cordons pour tenir le chapeau. Ils ſe les attachent au deſſous du menton avec un bouton qui les tient plus ou moins ſerrez. Mais pour

revenir aux bords du chapeau, ils sont à peu prés comme les bords d'un grand plat mal bâti, & tout doublez par dedans. Ils descendent & tombent en façon de goutiere. En temps de pluye que ces houpes sont moüillées, elles sont toutes couchées sur ces bords, & viennent à deux ou trois doigts de l'extremité, où est une certaine broderie assez grossiere, & qui n'a pas beaucoup de grace.

Mais il faut encore remarquer que les houpes de ces chapeaux, & particulierement de ceux des pauvres gens & des personnes moins considerables, sont de soye. Pour les plus riches & les plus curieux, ils les font faire d'une certaine herbe de couleur jaune & dorée, qui approche fort de celle de la fleur du maïs. La tige de cette plante, qui est environ de la grosseur d'un doigt, est assez longue & ployante pour leur servir à faire plusieurs tours à leurs chapeaux; & comme elle porte beaucoup de graine, elle leur produit aussi naturellement des houpes en si grand nombre, qu'il faut que plusieurs en ostent une partie. Ces houpes leur sont commodes, en ce qu'elles ne retiennent point l'eau comme celles de soye, & qu'aussi pour avoir été moüillées, elles ne perdent rien de leur éclat; elles en sont

au contraire plus vives & plus belles, par un certain émail qu'elles semblent reprendre avec cette fraischeur. Aussi cette plante est-elle fort estimée dans les lieux même où elle croît, où un chapeau qui en est garni ne se vend pas moins de deux ducats ; ce qui est un prix assez haut, selon ce que les choses se vendent dans les autres Provinces de la Chine, où pour deux ducats un homme pourroit avoir tout ce qui lui faudroit de velours ou de damas pour se vestir. Ceux donc qui n'ont pas les moyens d'avoir de cette herbe pour leurs chapeaux, s'accommodent en la place de houpes de soye de la mesme couleur, & ainsi l'on est pauvre parmi cette Nation lors qu'on y est reduit à ne porter que de la soye, pendant que l'herbe & la paille font l'ajustement le plus galand des personnes riches. C'est peu de chose que la vanité des hommes, puis qu'ils la mettent ainsi en un peu de paille.

Toute cette mode & façon d'habits des Tartares est devenuë presentement celle des Chinois. Ils ont été bien obligez de la prendre, après des Ordonnances, qui étoient des Arrests de mort contre qui que ce fût qui n'y obeïroit pas. Seulement les femmes furent traitées un peu plus civilement. Il n'y avoit rien cependant

de plus opposé que cette maniere nouvelle de s'habiller, à celle que les Chinois avoient conservée depuis un trés long-temps, sans y avoir fait aucun changement. C'est pourquoi autant qu'ils étoient satisfaits de leurs habits & de leurs cheveux, autant eurent-ils de peine à quitter un & l'autre ; ce qui alla si avant, que plusieurs aimerent autant se laisser égorger, que de se resoudre à porter des habits à la Tartare. Mais les femmes de la Chine trouverent plus de civilité que leurs maris auprès de leurs vainqueurs. Il ne parut point aussi qu'ils eussent manqué en aucun lieu de respect pour ce sexe, si ce ne fut en la Province de Canton, où les emportemens du Vice-Roi des Armes furent à la verité les excez d'un homme qui n'avoit ni humanité, ni honneur. Mais ce qui arriva en cette Province ne doit pas faire presumer que les autres n'eussent pas été plus favorablement ttaitées. Les gens de guerre y étoient dans une meilleure discipline, & sous des Chefs qui pensoient à donner de meilleures impressions aux peuples du merite de leurs personnes & de leur Nation. Ce n'est pas qne quelque peine qu'ils prissent de faire bien observer leurs ordres, il ne se fit encore de grandes violences en plusieurs

Vil-

Villes qui étoient prises de force. Il seroit difficile de faire autrement la guerre. Mais ces desordres n'arrivent pas moins dans les Armées de l'Europe, & parmi des soldats Chrétiens, & des Chefs qui enfin ne peuvent pas remedier à tout. Il est certain cependant que dans toutes ces Provinces, les Tartares se conduisirent toûjours à l'égard des femmes, avec toute la civilité & l'honnesteté que les Chinois pouvoient souhaiter. Le Roi particulierement, les Princes ses Oncles, & les autres Grands de Tartarie, firent bien connoître combien ils étoient éloignez de permettre ces desordres, par les severes châtimens qu'ils voulurent faire de tous ceux dont ils pûrent avoir connoissance.

Les Tartares, qui traitoient si obligeamment les femmes de la Chine, auroient donc bien moins usé de violence pour leur faire changer les modes de leurs habits. Ils laisserent entierement à leur liberté & à leur inclination, de prendre ou les modes de Tartarie, ou de retenir celles de la Chine, & ils n'ordonnerent aucune autre chose sur ce sujet. En tout le reste on sçût que les Officiers des Troupes & les Mandarins Tartares, observoient avec elles toutes les civilitez dont on use avec les femmes dans l'Europe. C'étoit ce qu'on

ne voyoit pas aparavant dans la Chine, où un homme en parlant à une femme, ne l'auroit jamais appellée Madame, quoi qu'elle auroit été de qualité & d'une condition beaucoup plus relevée que lui, encore qu'à chaque parole elle l'auroit traité de Seigneur & de Monsieur.

Il reste à dire quelque chose des habits des femmes Tartares, quoi qu'on n'en sçache pas si bien le particulier. Elles portent des chapeaux, ainsi que les hommes, si ce n'est qu'elles n'y veulent pas tant d'ajustemens; & quelques-unes même se font comme une galanterie de les negliger. C'est artifice quelquefois, que de ne se vouloir pas servir d'artifice. Les choses sont toûjours plus belles dans leur naturel, & la Nature a bien sujet de se plaindre, qu'ayant pour l'ordinaire donné aux femmes tant de beautez, elles ne laissent pas de recourir encore à l'art, & de reconnoître tenir de lui tout ce qu'elles ont d'agréement & de graces. Au moins celles de Tartarie n'y cherchent pas tant de façon. Elles portent les cheveux longs, ainsi que celles de l'Europe, mais qu'elles laissent assez negligemment pendre & ondoyer sur les épaules, sans autre cordon qui les retienne que celui de leurs chapeaux. Elles ont pour leurs habits de certaines

vestes

veſtes & ſimares aſſez longues & ſans collet, & d'autres plus petites comme demi ſayes, qui different peu de celles que portent les Chinoiſes. Ces veſtes ſont de diverſes couleurs, mais toûjours des plus guaies & des plus vives. Elles ſont auſſi pour l'ordinaire d'étofes de ſoye, à moins que ce ne fuſſent des perſonnes très-pauvres. La façon eſt d'être trés-juſtes ſur le corps, & d'avoir peu de tour, & ſans aucun autre de tous les ajuſtemens que les modes & la vanité ont inventé dans l'Europe. Elles chauſſent de petites bottines ou brodequins, & elles prennent même quelquefois des bottes & des éperons, lors qu'il leur plaît de monter à cheval, ou qu'elles ont à faire voyage. Du reſte leurs patins les plus naturels, & le reſte de leur chauſſure qui leur fait mieux porter le corps, ce ſont leurs chevaux. Leurs arcs auſſi & leurs fléches ſont leurs bagues & leurs bijoux, & leurs cercles & leurs rüelles, la campagne. Là elles courent & voltigent comme d'autres Nymphes de l'ancienne Tyr, ou comme de nouvelles Amazones de la Scythie leur voiſine. Auſſi ne peut-on dire la ſurpriſe où furent les femmes de la Chine, lors qu'elles, qui avoient été nourries toute leur vie dans

des cages, voyoient des femmes qui ne leur paroissoient rien moins que des femmes. Elles ne se pouvoient lasser de les admirer, & elles en avoient même de la peur, autant que des hommes. Ce n'est pourtant pas que celles-ci fassent toute leur occupation de manier des armes, & de battre la campagne. Elles y font paroître seulement jusques où leur valeur & leur courage pourroient aller dans l'occasion. Aussi celles qui vont à la guerre avec leurs Maris ne craignent-elles guéres d'aller à la charge, & de se mesler comme eux parmi les ennemis. Mais ce qu'on peut admirer davantage en ces femmes, est leur adresse à manier & à gouverner si bien un cheval. Il y en a qui passent tout ce qu'on en peut dire; & toutes, plus ou moins, entendent mieux à piquer & à monter un cheval, qu'une infinité d'hommes ailleurs. Ce n'est pas en ce païs, comme en Espagne, où il n'y a que les Nobles & les Gentils-hommes qui montent à cheval, les femmes des Tartares pauvres & riches y sont presque toûjours. Ce sont là aussi leurs carosses & leurs chaises; & toutes ont leurs chevaux qu'elles dressent & qu'elles exercent, en sorte qu'il seroit d'aussi mauvaise grace à une Tartare, de ne sçavoir pas piquer son cheval, qu'il le

seroit

feroit à une femme en Efpagne de ne pouvoir marcher fur des patins.

Ce qui paffe fes mefures & fes bornes eft blâmable fans doute ; & comme on ne peut pas excufer des hommes de devenir moins que des femmes par leur moleffe , & par tous ces ajuftemens de leurs habits,on ne peut pas approuver non plus, que des femmes foient plus que des hommes, en des exercices qui ne conviennent pas à leur fexe. C'eft pourquoi , on demeure d'accord que la Tartarie peut avoir encore en ce point quelque chofe de barbare. L'ufage cependant & la coûtume peuvent rendre excufables des chofes, qui en elles-mêmes n'offenfent ni la Religion ni l'honnefteté des mœurs. Ou du moins c'eft par la couftume & l'ufage qu'on peut mieux juger , fi l'on doit condamner ou approuver ces ufages. Au refte, toutes ces façons d'agir des peuples, qui ne regardent au plus qu'une bien-feance exterieure , qui ne va qu'à les eftimer plus ou moins civilifez , dépendent beaucoup de l'opinion. Chacun en matiere de modes en juge par fa vanité ou par fon caprice. Les uns eftiment ce que les autres méprifent. Une chofe eft propre & de bonne grace felon la fantaifie de quelques-uns ; & à entendre parler d'autres , il n'y a rien de fi choquant. Les hommes font ainfi

ainsi faits, qu'ils se mocquent les uns des autres, à même temps qu'ils pensent tous avoir raison. Mais il est certain, qu'encore que tous ne soient pas toûjours raisonnables, les Tartares peuvent bien avoir quelque raison d'aimer que leurs femmes ayent l'humeur guerriere comme eux, & de les former ainsi à des exercices, qui s'accommodent si bien à leurs inclinations. Ces femmes qui sont nées & formées d'un sang tout guerrier, & qui depuis leur naissance continuënt encore de plaire à leurs Maris, & à elles-mêmes, par ces qualitez qu'elles ont de la Nature, & des habitudes qu'elles prennent tous les jours. où ne sont pas fort coupables de se porter à des exercices qui ne sont pas ceux des femmes ordinaires, ou s'ils font en cela quelque faute, elle doit être très-pardonnable.

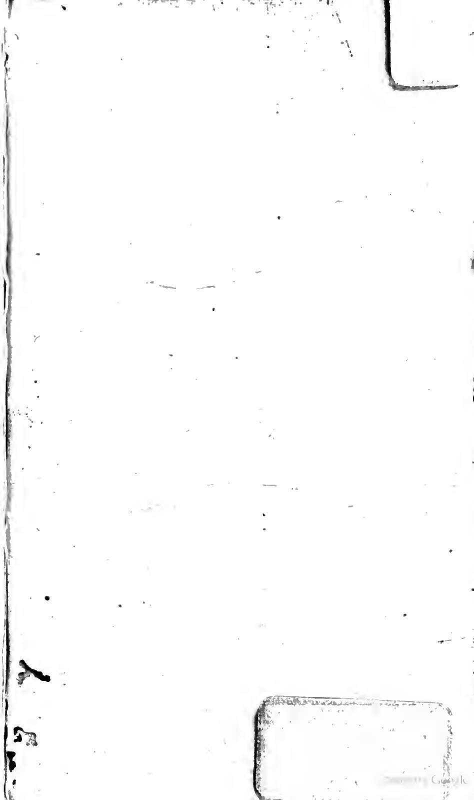
C'est tout ce que nous avons pû apprendre de ces Tartares qui viennent de faire une si grande & une si riche conqueste. Après avoir vû combien cette Nation est puissante dans les armes, on a crû devoir encore ajoûter quelque chose de ses coûtumes & de ses manieres d'agir dans la vie civile. Comme elles vont faire desormais les Loix, les coûtumes & le gouvernement en general de tout ce grand Païs, ce que l'on en a rapporté, pourra faire connoître en quelque

sorte

ſorte l'eſtat où il ſera ſous ſes nouveaux Maîtres. Ce qui eſt le plus déplorable, c'eſt que tant de Peuples, & vaincus & vainqueurs demeurent également ſous la tyrannie de l'infidelité & de l'impieté. On avoit eu quelques eſperances que les Tartares, qui ne ſe ſont pas montrez ſi rebelles à l'Evangile, que l'étoient les Chinois, y donneroient plus d'entrée, & recevroient beaucoup mieux ceux à qui DIEU mettroit dans le cœur de le leur aller annoncer. Mais on peut dire que ce ne ſont encore que les vœux & les ſouhaits de ceux qui demandent à DIEU tous les jours que ſon Royaume arrive. Il faut autant que jamais lui demander qu'il verſe ſes benedictions & ſes graces ſur ceux des Princes Chrêtiens qui ont eu, & qui auront part à ce grand ouvrage. C'a été la gloire des Rois d'Eſpagne d'avoir fait paſſer, & d'avoir entretenu une grande partie des Ouvriers qui travaillent dans ce vaſte Champ ; & cette grande entrepriſe digne de Rois Tres-Catholiques, eſt auſſi ce qui leur a merité la qualité de Princes Apoſtoliques, auprès d'un des Souverains Pontifes de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, Gregoire XIV.

FIN.

A01 14.75


Google

